

ANNE

PASTORAL



ANNÉE

PASTORALE.

ANNE
PASTORAL

A N N É E
P A S T O R A L E ,

C O N T E N A N T

UN RECUEIL ET PLAN
DE C A T É C H I S M E S
D E M O R A L E ,

SUR LES ÉVANGILES DES DIMANCHES
& Fêtes de l'Année.

T O M E Q U A T R I E M E

Contenant la suite des Sermons sur
quelques Myſteres principaux &
Fêtes Patronales, Exhortations, &c.

Par le P. I** , de Dijon, Capucin, Miſſionnaire-Curé
au Fort-Dauphin dans l'île Saint-Domingue.



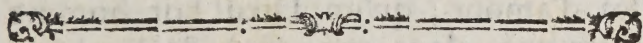
A A V I G N O N ,

Chez ANTOINE AUBANEL, Libraire, Im-
primeur du College, rue de la Bancasse.

M. DCC. XCII.



ANNÉE
PASTORALE,
SERMONS
ET PANÉGYRIQUES.



SERMON

POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE.

*Discours sur l'établissement de la Religion
Chrétienne.*

Repleti sunt omnes Spiritu Sancto.

*Ils furent tous remplis du Saint-Esprit. Aux Actes
des Apôtres , c. 3 , v. 4.*

C'est ainsi que les magnifiques promesses que J. C. avoit si souvent réitérées à ses Apôtres ont trouvé leur entier accomplissement. Tout ce qui étoit arrivé jusques-là n'avoit servi , pour ainsi dire , qu'à préparer ce grand

Tome IV.

A

événement. La naissance de J. C. avoit été le premier gage de la fidélité des promesses du Tout-Puissant pour la rédemption du genre humain , faites dès le commencement du monde , d'abord après la chute du premier homme : la vie du Sauveur & sa prédication avoient servi comme par degrés à opérer notre justification ; & il l'avoit enfin consommée & scellée par sa mort & par sa résurrection. Mais ce n'étoit pas encore assez : il falloit faire connoître aux hommes cette loi nouvelle , cette loi d'amour , qu'un Dieu fait homme étoit venu leur annoncer & leur imposer ; il falloit leur en faciliter l'exécution , en l'accomplissant en eux & avec eux. Il falloit en un mot établir dans tout l'univers cette Religion sainte & parfaite , seule digne de Dieu , dont la Mosaïque avoit été long-temps la figure remarquable quoiqu'imparfaite , & dont les fondements venoient d'être cimentés du sang d'un Homme-Dieu. Ce dernier chef-d'œuvre étoit réservé à l'Esprit Saint : sa Mission commençoit où celle de J. C. devoit finir ; c'étoit à lui de confirmer l'adoption divine que J. C. nous avoit méritée par sa Croix , & de nous communiquer , en

se répandant en nous , la liberté des enfants de Dieu ; en sorte que nous ne fussions pas seulement affranchis de l'esclavage du Démon , mais que nous servissions Dieu , non plus en esclaves comme les Juifs , mais en l'appellant notre pere , & nous appelant , étant vraiment ses enfants , freres de son fils Jesus-Christ notre Seigneur. O homme , comprends donc , & ne l'oublie jamais , combien tu es l'ouvrage chéri de la main du Très-Haut : c'est ainsi que tu devois occuper & partager successivement l'attention de toute l'adorable Trinité des personnes divines : le Pere t'avoit tiré du néant , le Fils venoit de réparer le désordre que le péché avoit introduit dans toi ; enfin l'Esprit Saint vient t'éclairer & t'animer , te conduire lui-même au bonheur dont le fils incarné t'avoit montré le chemin , ouvert la porte , & que le Pere t'avoit déjà destiné en te créant. Les trois personnes concourent , emploient tous leurs soins & s'allient avec toi , pour te faire arriver à ce bonheur qui est ta fin , qui n'est autre que le bonheur de Dieu , la possession de Dieu même.

Que d'actions de graces ne devons-

pas à l'auteur de tant de bienfaits , M. F. ! & avec quelle fidélité ne devons-nous pas répondre aux avances qu'il fait en notre faveur ? Ce sont de si justes sentiments que je vais tâcher d'exciter en vous ; & pour le faire d'une manière qui réponde à la solennité de ce jour , je vais vous entretenir des merveilles que l'Esprit Saint a fait éclater pour l'établissement de la Religion sainte que nous professons , & par laquelle nous tendons si sûrement & si facilement à notre bienheureuse fin. Ce récit ne peut qu'augmenter votre attachement pour elle , & c'est d'abord par cet attachement que vous devez acquitter votre reconnoissance. C'est lui , c'est ce divin Esprit , n'en doutons pas , qui a fait ce prodige ; il est marqué au coin de ses opérations. C'est lui qui a éclairé l'esprit des Apôtres , qui a échauffé leur cœur , & qui les a rendus capables des grandes actions auxquelles ils se sont portés pour établir l'Evangile de J. C. par toute la terre : c'est lui qui a triomphé de tous les obstacles que l'univers entier formoit à cet établissement. Pour vous en convaincre , je ne m'arrêterai point au miracle éclatant de sa descente : ce vent

impétueux , qui venu du Ciel remplit tout d'un coup la maison où étoient assemblés en prières les Disciples ; ces langues de feu qui paroissent distribuées sur leurs têtes ; ces Juifs que la fête avoit rassemblés de toutes les différentes nations du monde , & qui , accourus au bruit qui s'est fait entendre où demeuroient les Apôtres , les entendent en même temps , chacun dans leur langue différente , leur parler des merveilles de Dieu ; ce qui en convertit d'abord plusieurs mille à J. C : c'étoit la promulgation solennelle de la Loi Chrétienne , cette loi nouvelle que le doigt de Dieu venoit imprimer dans les cœurs , au même jour où on célébroit la réception de la loi ancienne sur le mont Sinaï , donnée sur des tables de pierre au milieu des éclairs & des tonnerres. Tout cela marquoit les effets encore plus merveilleux de la prédication des Apôtres par toute la terre , & le prodige encore plus grand de la conversion du monde. C'est cette preuve toujours subsistante de l'opération de l'Esprit Saint , que je vais vous exposer , M. F. Considérons la nature des obstacles que l'univers entier formoit à l'établissement de notre sainte

Religion , voyons quels moyens on a employés pour les vaincre ; cette considération suffira seule pour vous démontrer évidemment qu'il n'y avoit que la force & la vertu de l'Esprit de Dieu , qui pût entreprendre & exécuter l'établissement dont je vous parle. Ainsi voici le plan de ce discours : j'examinerai dans mon premier Point la nature des obstacles qui s'opposoient à l'établissement de l'Evangile ; je considérerai dans mon second Point la qualité des moyens par lesquels ces obstacles ont été surmontés : d'où il vous fera aisé & même nécessaire de conclure , sans qu'il y ait lieu au moindre doute , que la foi que nous professons n'est point l'ouvrage de la sagesse ou de la puissance des hommes , mais celui de la force & de la vertu même de Dieu. Je le répète ; appliquez-vous , je vous prie : que les incrédules cessent de faire passer la Religion Chrétienne pour une invention humaine ; la force des obstacles qu'elle a eus à surmonter suffit pour les réfuter & les confondre : que les vrais fideles se confirment de plus en plus dans les idées de grandeur & de divinité sous lesquelles ils l'envisagent ; la foiblesse des moyens , avec

lesquels elle a surmonté les obstacles les plus forts en s'établissant , leur en fournit abondamment les motifs. Force d'obstacles vaincue , sujet de confusion pour les uns ; foiblesse de moyens victorieuse , sujet de confiance pour les autres : de part & d'autre triomphe glorieux de notre Religion , & riche matière au trophée que je prétends lui élever en ce jour.

Vierge Sainte , si vous prêtez à cœur l'établissement de la Religion de votre divin Fils dans le monde , que votre Cœur s'intéresse encore aux efforts que nous employons pour son affermissement parmi nous ; qu'ils soient secondés , dans un temps où l'incrédulité semble vouloir reprendre la place de l'idolâtrie , & nous faire abandonner le juste milieu entre croire tout & ne rien croire en fait de religion , par le même Esprit Saint sans lequel nous ne pouvons rien , & qui étant votre époux nous accordera tout à votre intercession.

Ave , Maria.

PREMIERE PARTIE.

A peine la Religion Chrétienne a-t-elle paru dans le monde , qu'elle a été

l'objet de la haine publique : *Cum odio sibi simul cepit esse veritas.* Elle a été en butte à toute la fureur de cette passion. La Religion Chrétienne a trouvé toute la terre opposée à son établissement : elle a trouvé tous les esprits prévenus , les cœurs corrompus , toutes les puissances conjurées contre elle & animées à sa perte. Ainsi elle a eu à combattre tout ce que les préjugés ont de plus opiniâtre , tout ce que les passions ont de plus séduisant , tout ce que la puissance humaine a de plus terrible & de plus formidable.

Un simple coup d'œil , sur les commencements de cette Religion , suffit pour convaincre que je n'avance rien qui ne soit conforme à la plus exacte vérité. Qu'étoit l'univers , avant qu'on y vît des Chrétiens ? C'étoit le séjour de l'erreur & du mensonge. La vérité sembloit s'être retirée de dessus la terre. Presque toutes les connoissances des hommes étoient marquées au coin de l'illusion. L'idolâtrie , cet étonnant excès de l'égarement de l'esprit humain , étoit la religion dominante ; si l'on peut appeller religion un culte qui outrageoit le plus sensiblement la Divinité. Les hommes avoient enchéri

sur les excès d'orgueil qui avoient perdu leur premier pere : celui-ci n'avoit voulu que devenir semblable à Dieu ; mais ses descendants, plus téméraires encore , s'étoient arrogé la puissance de faire des Dieux ; & par une suite du même aveuglement , oubliant que ces Dieux étoient leur ouvrage , & n'empruntoient de pouvoir que de leur caprice , ils leurs adressoient des vœux , & leur offroient de l'encens : comme si des Dieux formés de la main des hommes avoient du être plus puissants que les hommes mêmes ! Ces insensés ! ils n'avoient pu se soustraire à ce sentiment de dépendance qui est empreint dans notre nature ; ils avoient mieux aimé se faire des Dieux pour en dépendre , que de dépendre du Dieu qui les avoit faits. Cependant , avouons-le , le Créateur de l'univers étoit encore connu & adoré dans la Judée : *Notus in Judæa Deus*. Son nom , ses ordonnances s'y étoient conservés. Jerusalem renfermoit encore dans son enceinte le Temple & les Autels du vrai Dieu. Mais les Juifs mêmes , ce peuple choisi de Dieu , formé , conduit par ses soins , éclairé par sa loi , dépositaire de ses promesses , objet de ses miracles , com-

blé de ses faveurs , ce peuple qui sembloit réunir sur lui seul toutes les attentions de la divinité , combien de fois ne s'étoit-il pas égaré , ainsi que le reste des hommes ? Combien de fois n'avoit-il pas méconnu son auteur , oublié ses bienfaits & violé ses préceptes ? & dans quel état se trouvoit-il à la naissance du Christianisme ? Sa Religion étoit défigurée par mille pratiques superstitieuses , que l'ignorance & le faux zele avoient substituées à la Loi de Dieu. Ses mœurs se ressentoient de la corruption des peuples au milieu desquels il vivoit. Fiers de leur origine , les Juifs se prévalaient du mérite de leurs ancêtres , ils regardoient avec mépris les autres peuples ; ils souffroient impatiemment de leur être asservis ou même de ne les pas dominer. Malgré l'état humiliant où ils étoient réduits , ils entretenoient leur orgueil par l'espérance d'un Messie qui , selon le sens qu'ils donnoient à leurs prophetes , devoit bientôt relever leur nation , & lui rendre plus de puissance extérieure qu'elle n'en avoit eu par le passé : c'étoit un guerrier & un conquérant qu'ils attendoient , & ils se préparoient à sa venue par les haines , les divisions & la fureur.

Au milieu de ces erreurs la Religion Chrétienne vient à paroître : ne vous semble-t-il pas entendre le frémissement qu'elle excite , aussi-tôt qu'elle se présente ? Une Religion qui enseigne un Dieu seul & unique , protecteur de la vertu , vengeur du crime ; une Religion qui veut faire reconnoître aux Juifs , pour le restaurateur du trône de David , un homme qui vient de succomber sous les efforts de ses ennemis ; une Religion qui veut faire adorer à toute la terre un Dieu mort honteusement , jetté dans un tombeau , & le substituer à la place d'un Jupiter élevé triomphant dans un Capitole , comme le maître des Dieux , à Rome la maîtresse du monde idolâtre ; une Religion qui taxe d'erreur toutes les connoissances dont les sages se glorifient , toutes les découvertes que les philosophes prétendent avoir faites sur le cœur de l'homme , sur ses devoirs & son bonheur ; une Religion dont les dogmes surpassent la raison par leur hauteur , l'étonnent par leur profondeur , la révoltent par l'opposition qu'ils semblent avoir avec ses lumieres : une Religion enfin qui s'oppose à tout , qui combat tout , qui veut tout détruire , Judaïs-

me , Idolâtrie , Philosophie ; quel soulèvement ne doit elle pas exciter de toute part ? à combien de contradictions ne sera-t elle pas en butte ?

I Et pour parler d'abord de celle qu'elle a éprouvée de la part des préjugés , n'en étoit ce pas une des plus fortes qu'il y eût à surmonter ? Y a-t-il rien de si difficile à effacer de l'esprit des hommes , que les connoissances avec lesquelles ils sont nés , qu'ils ont sucées avec le lait , que l'éducation a entretenues & fortifiées ? C'est le propre des premières connoissances de frapper plus vivement , de s'imprimer plus profondément , de persévérer plus longtemps. L'esprit encore tout récent , l'esprit avide de connoître , saisit avec empressement les premiers objets qu'on lui présente : ils pénètrent , ils remplissent pour ainsi dire toute la substance de l'ame ; l'impression qu'ils ont faite s'étend & s'augmente , à mesure que l'ame se développe & se perfectionne. S'il en est ainsi de tous les préjugés , qu'elle force ne devoit pas avoir celui du Judaïsme , dont le vrai Dieu avoit dicté les ordonnances & réglé les cérémonies , quoique ce ne fût que pour un temps ; du Judaïsme dont il avoit scellé

la vérité par les plus surprenants prodiges ! Les Juifs , qui ont toujours été aimés & protégés jusques-là par la Divinité , malgré leurs ingrattitudes criantes & leurs fréquentes révoltes , on veut leur faire croire qu'ils vont en être abandonnés , au moment où ils se flattent de recueillir le fruit de leur longue attente , de voir l'effet des promesses réitérées faites à leurs peres ; au moment où ils croient avoir sujet de se glorifier de leur fidélité à servir le Seigneur. On veut les désabuser de toutes les idées de grandeur mal entendue , dont les bontés singulieres de leur Dieu leur facilitoient l'espoir , dont leur ancienne splendeur leur rappelloit le souvenir , dont les oracles de leurs prophetes leur promettoient le prochain retour. Et c'est ce même J. C. qu'ils viennent de charger d'opprobres , qu'on leur annonce pour être le Roi & le Dieu de gloire qu'ils attendoient : on veut leur faire reconnoître , pour l'auteur de la vie , celui à qui ils viennent de donner la mort ; on veut leur persuader qu'ils sont délivrés de la domination dont on leur avoit promis l'affranchissement , au moment où ils sont le plus asservis sous le joug des nations étran-

geres : y a-t-il la moindre apparence qu'ils se prêtent à de pareilles idées , qu'ils embrassent une doctrine qui contredit si ouvertement tous leurs principes , toutes leurs notions , & qui renverse entièrement toutes leurs espérances ?

Trouvera-t-on moins d'obstacles du côté de l'Idolâtrie ? Les Gentils seront-ils plus dociles que les Juifs ? Quoi ! l'Idolâtrie qui étoit enseignée par-tout , représentée par-tout , approuvée & autorisée par-tout ? Les premières leçons qu'on imprimoit dans la mémoire des enfants , c'étoient les fables de leurs Dieux ; les premiers spectacles dont on les occupoit avoient pour objet les actions de leurs Dieux ; les premières réflexions qui se présentoient à leurs esprits , c'étoit l'antiquité & l'étendue du culte de leurs Dieux : leurs ancêtres les avoient reconnus & adorés ; leurs peres , leurs meres leur en inspiroient la crainte , les maîtres en faisoient le sujet de leurs instructions ; les Princes les révéroient , les loix les protégeoient , les orateurs & les poètes en célébroient les louanges , les prêtres en solennifioient les fêtes ; les sages même n'en parloient qu'avec respect.

Ces Dieux étoient à leur portée ; ils n'avoient qu'à ouvrir les yeux , ils les appercevoient : ils les rencontroient partout ; au sénat , dans les places publiques , sur les chemins , dans les maisons comme dans les temples : tout étoit plein de Dieux. Dans quelque contrée qu'ils se transportassent , à Carthage , à Alexandrie , dans les Gaules , en Europe ; en Afrique , en Asie , par-tout , excepté dans la Judée , ils retrouvoient leurs Dieux , ils reconnoissoient leurs temples , leurs Autels , leurs sacrifices. Ainsi c'étoit la Religion de leurs ancêtres , la Religion de leurs Princes , la Religion de leurs philosophes , la Religion de toute la terre. Et c'est cette Religion qu'on veut détruire : on veut engager ceux qui la professent à renverser les temples de leurs Dieux , à briser leurs statues , à détester ce qu'ils adoroient , à reconnoître que leurs pères , eux-mêmes , toute la terre est dans l'erreur. Et c'est le Christianisme qu'on veut y substituer : cette Religion si simple dans son dogme , si intérieur dans son culte , si uniforme dans ses cérémonies ; cette Religion qui vient de paroître , qui ne compte encore , au nombre de ses partisans , que ceux qui

l'annoncent. Concevez-vous toute la hardiesse du projet ? sentez-vous toute la force de cet obstacle ?

Ah ! les incrédules eux-mêmes, quelle force ne reconnoissent-ils pas dans ce qu'ils appellent les préjugés de la naissance & de l'éducation ? Ils osent bien avancer que c'est à ce motif , que le Christianisme est redevable de tous les partisans qu'il conserve ; que c'est ce frein qui les empêche de secouer son joug & de se soustraire aux loix. Eh ! quoi ? ne seroit-ce donc que depuis qu'il y a des Chrétiens , que les préjugés auroient acquis tant de force ? Par quel charme secret feroient-ils aujourd'hui , en faveur de notre Religion , ce qu'ils n'ont pu faire contre elle en faveur de l'Idolâtrie ? Y auroit-il quelque puissant attrait dans le Christianisme , contre lequel les préjugés les plus accrédités n'auroient pu tenir , & qui le rendroit encore aujourd'hui à l'épreuve de tous les efforts de l'incrédulité ? On sait que les passions ont quelquefois assez d'ascendant sur le cœur de l'homme , pour le faire passer par dessus ses préjugés.

II. Les passions : mais où ont-elles eu plus d'occasion d'exercer leur empire ,

que dans ces temps où elles étoient les ames des Dieux qu'on adoroit ; que dans ces temps où on leur avoit élevé des trônes dans le Ciel & des autels sur la terre ; que dans ces temps où non seulement elles étoient comme à présent chéries par sentiment , mais encore servies par religion , autorisées par les loix , animées par les spectacles , encouragées , enhardies par les exemples même les plus respectables ? A quels excès n'étoit il pas permis alors de se livrer , quelles bornes avoit la licence ? Qui pouvoit gêner ou contraindre ? quel vice n'avoit pas son Dieu , son protecteur ? Et s'il se trouvoit quelquefois des hommes qui osoient les censurer & les condamner , quel cas pouvoit-on faire de l'improbation ou de la défense des hommes , tandis qu'on avoit le suffrage , la permission , l'exemple de la Divinité ?

Et sans être obligé de vous remettre sous les yeux la peinture des excès que le Paganisme autorisoit , & dont le détail ne seroit capable que d'alarmer la prudence , considérez quelle est la force des passions mêmes dans les temps où nous sommes : présentement l'homme est instruit que la source où les pas-

sions prennent leur naissance est infectée & corrompue ; il sait que leur service est incompatible avec celui de la Divinité ; présentement les loix de la Religion que nous professons ne tendent qu'à réprimer , à vaincre à réduire , à captiver ces passions : cependant elles prévalent encore , malgré toutes ces considérations ; malgré tous ces motifs , elles ont encore assez d'empire sur le cœur de l'homme , pour l'empêcher de pratiquer sa Religion : ah ! que ne pouvoient-elles pas alors pour l'empêcher de l'embrasser ?

Supposons pour un instant que la Religion Chrétienne n'ait pas encore paru ; supposons les hommes tels que nous les connoissons ; je ne les veux , ni plus vicieux ni plus corrompus ; ah ! au scandale de cette sainte Religion , ils ne le sont que trop : que le Christianisme vienne se présenter avec la sévérité de ses préceptes , l'austérité de sa morale : quel accueil croyez-vous qui lui seroit fait ? trouvera-t-il des cœurs bien disposés à le recevoir ? L'avare verra-t-il d'un œil tranquille s'établir une Religion qui ordonne le désintéressement , la libéralité ? Le voluptueux , le sensuel goûtera-t-il des leçons de chasteté , de sobriété , de tem-

pérance ? Le vindicatif étouffera-t-il volontiers sa haine, son ressentiment ? Le superbe ne s'offensera-t-il pas d'entendre condamner son orgueil ; le savant, sa vaine & dangereuse curiosité ; le riche, son luxe & son faste ; le pauvre, ses impatiences & ses murmures ? Que fais-je ? tous ces hommes qui se laissent dominer par leurs passions, qui chérissent leur empire, & qui semblent ne point reconnoître d'autres maîtres, céderont ils sans effort à cette religion ? lui sacrifieront-ils sans aucune répugnance tout ce qu'ils recherchoient avec tant d'ardeur ? Ah ! vous concevez plutôt que ces passions oferont tout, qu'elles entreprendront tout pour empêcher que cette religion ne s'accrédite. Vous concevez qu'elles se réuniront pour défendre leurs intérêts communs ; & que si elles sont obligées de céder, ce ne sera qu'après les plus rudes combats & la résistance la plus opiniâtre ; ce ne sera que parcequ'elles n'auront pu vaincre.

Telles & plus terribles ont été la résistance & les attaques de ces mêmes passions, à l'établissement du Cristianisme. Alors un double motif animoit au combat : on croyoit soutenir les in-

térêts du Ciel & ceux de la terre ; on combattoit pour ses passions & pour ses Dieux. Alors le monstrueux système de professer une religion & de n'en pas suivre les loix n'étoit pas encore inventé : il étoit réservé aux siècles suivans , & sur-tout à celui où nous vivons , qu'on pût se dire Chrétiens & cependant vivre en idolâtres. A la faveur de ce système , cette religion peut-être eût-elle trouvé plus de facilité à s'établir. S'il n'en eût coûté que de prendre le nom de Chrétien , & qu'on ne se fût point cru obligé d'en remplir les devoirs ; ce nom peut-être eût-il eu moins de peine à se multiplier. Qu'importe en effet aux passions qu'on se dise affranchi de leur joug , pourvu qu'on soit véritablement leur esclave ? Qu'importe que la bouche les renonce , pourvu que le cœur les serve & leur appartienne ? Qu'importe qu'elles n'aient plus de temples , pourvu qu'elles exercent toujours leur empire ? Mais ce système n'étoit pas facile alors à imaginer : il s'agissoit de quitter une religion à laquelle on n'avoit pu être infidèle , qu'en se faisant violence , comme fidele que sans peine & avec plaisir ; il s'agissoit d'en embrasser une au-

tre , dont , toute austere qu'elle étoit , on voyoit autant d'exacts observateurs que de partisans. Ce n'étoit pas précisément le nom d'Idolâtre qu'il falloit quitter ; c'en étoit les mœurs perverses & corrompues qu'il falloit réformer. Ce n'étoit pas seulement des vœux & de l'encens que demandoit le Dieu des Chrétiens ; c'étoit des penchans , des passions qu'il vouloit qu'on lui sacrifiât. Oui , le Christianisme en vouloit principalement aux passions ; ses préceptes avoient pour objet de détruire leur joug , de briser leurs chaînes , d'éteindre leurs feux , leurs douces mais criminelles ardeurs. Il y alloit de tout pour elles : quelle résistance n'ont-elles donc pas du opposer , dès la première alarme ? quelles attaques n'ont-elles pas du livrer ?

III. Eh ! pouvons-nous les rappeler , ces attaques , sans frémir à ce seul souvenir ? Pouvons-nous considérer tous ces assauts que cette religion a soutenus , sans être étonnés comment elle n'a pas succombé ? Représentez-vous tout ce que la grandeur a de plus imposant , tout ce que la politique a de plus raffiné , tout ce que l'autorité a de plus puissant , tout ce que les menaces

ont de plus effrayant , tout ce que la force a de plus violent , tout ce que les supplices ont de plus honteux & de plus cruel , tout ce que la mort a de plus triste & de plus accablant ; & vous aurez une idée de ce qui a été employé contre les premiers partisans de cette Religion. Représentez-vous des Empereurs irrités , des peuples déchaînés , des prêtres en fureur , des juges aveuglés , des bourreaux acharnés , les tourments les plus inhumains , les fers les plus aigus , les feux les plus cuisants , les bêtes les plus féroces , que les hommes qui les employoient surpassoient encore en féroceité : voilà ce que le Christianisme trouve par-tout où il veut s'établir.

Les préjugés & les passions ne se sentoient pas assez forts , pour arrêter les progrès de cette Religion ; ils avoient appelé à leurs secours la puissance des Empereurs Romains. Mais quels Empereurs ? de fiers monarques qui étoient parvenus au plus haut degré de gloire , & au plus haut point de grandeur où des hommes puissent monter ; qui ne connoissoient presque d'autres bornes à leur empire , que celles de la terre ; qui étoient venus à bout de

dompter le peuple Romain , un peuple à qui les rois même étoient soumis ; des empereurs qui ne voyoient que le Ciel au dessus d'eux , & qui même se faisoient rendre d'avance les honneurs divins , que la flatterie des peuples leur décernoit après leur mort , ou même auparavant. Ils apprennent qu'il paroît une religion qui veut les faire dépendre , avec les plus vils de leurs sujets , d'un seul Dieu , d'un seul être suprême : leur orgueil en frémit ; eux dont les Dieux des nations vaincues avoient servi à orner le Triomphe ; eux qui étoient en effet les plus puissants des Dieux qu'on adoroit alors , dépendre d'un Dieu plus puissant qu'eux ? Ah ! ils périront , tous ceux qui ont eu l'audace de mettre des bornes à leur pouvoir , & de leur donner un maître ; l'arrêt en est prononcé , les ordres sont donnés pour l'exécution. On les appelle des Chrétiens : c'est à ce nom qu'on reconnoitra leur crime ; il est défendu d'en laisser subsister un seul. *Decretum est ut non sint Christiani.* Quiconque , l'encensoir à la main , ne reconnoît pas que l'empereur de Rome est plus puissant que le Dieu des Chrétiens , sera puni de mort. *Decretum est.* Le

nombre n'en effraie point : la moitié de la terre fût-elle chrétienne , la moitié de la terre sera détruite. Le temps ne rebute point : trois siècles entiers suffiront à peine pour assouvir la haine & la rage des persécuteurs. Les mouvements de la nature n'arrêteront point : le sang s'arme contre le sang , le frère accuse son frère , l'époux livre son épouse ; le père venge l'outrage fait à son empereur , en immolant son fils. Ils sont Chrétiens , cela suffit , ils périront : *Decretum est ut non sint Christiani.*

Et malgré tous ces efforts , cette Religion n'a pas été accablée : que dis je ? elle a pu prévaloir ; elle a su mettre ces empereurs mêmes au nombre de ses conquêtes , & les attacher à son char : on les a vus reconnoître le Dieu des Chrétiens , déposer au pied de sa Croix tout leur faste , leur orgueil , leur grandeur , leur puissance , leur sceptre & leur diadème ; on a vu avec eux tous les peuples accourir à l'envi pour embrasser cette Religion , se soumettre à ses loix , prendre part aux biens qu'elle promet & qu'elle fait obtenir. Ah ! qu'on nous dise donc comment il falloit s'y prendre pour arrêter de tels progrès ; qu'on nous dise quels égards ,
quels

quels ménagements , quelle tolérance on a pour cette Religion ; à quoi pouvoit-on avoir recours qu'on n'ait pas employé pour l'empêcher , je ne dis pas de dominer un jour , je ne dis pas de s'établir dans quelque coin de la terre , mais je dis pour empêcher qu'on n'aperçût dans la suite le moindre de ses vestiges ?

Orgueilleux incrédules , que prétendez-vous faire de nouveau contre cette Religion ? Quoi ! vous avez repris le dessein de l'anéantir , dessein que ces Empereurs ont été forcé d'abandonner : mais y avez-vous bien pensé ? savez-vous tout ce qu'ils avoient fait lorsqu'ils ont cessé d'agir ? auriez-vous imaginé quelque moyen nouveau , qui seroit échappé à leur haine , à leur fureur ? Auriez-vous en main quelque chose de plus fort que les préjugés les plus accrédités , que les passions les plus enracinées , que la puissance la plus formidable ? Songez que , si vos armes sont plus foibles , elles ne serviront qu'à vous confondre de plus en plus. La Religion que vous osez attaquer est à l'épreuve de tous ces obstacles ; il y a long-temps qu'elle a terrassé ses ennemis. Faites-lui en paroître de plus ter-

ribles , si vous en connoissez , ou s'il en existe. Oui , s'il est quelque chose de plus fort que la prévention générale de tous les esprits , que la corruption de tous les cœurs , que l'acharnement de toutes les puissances de la terre ; faites-le paroître : ce seront là les seuls ennemis dignes de notre Religion ; elle a vaincu tous les autres , elle mépriseroit tout ce qui seroit moins redoutable. Mais non , trop lâches & trop impuissans pour accepter un tel défi , vous n'avez pas honte de venir l'attaquer avec les plus foibles armes qu'on ait employées autrefois contre elle : les sophismes , les railleries , les subtilités , voilà tout ce que votre rage vous fournit. Et encore les avez-vous empruntées , ces armes méprisables , des Celse , des Porphyre , des Julien. Mais vous ne songez donc pas que , si vous faites reparoître contre nous ces anciens ennemis du nom chrétien , nous ferons reparoître de notre côté ceux qui les ont vaincus. Ne savez-vous pas que nous conservons de notre côté , & que nous pouvons produire contre vous , pour vous répondre , les Origene , les Tertullien , les Justin & les Cyrille. Ouvrez-les , & vous y verrez vos at-

taques & nos défenses , vos défaites
& nos victoires.

Non , Chrétiens , nous ne craignons rien pour notre sainte Religion : si elle étoit l'ouvrage des hommes , nous tremblerions à la vue des coups qu'on lui porte dans ce siècle malheureux d'incrédulité, où les ténèbres , prises & données fausement pour la lumière , obscurcissent le flambeau de la Foi & l'éteignent pour plusieurs qui se vantent de bien servir en cela la patrie , à qui ils rendent le plus mauvais service , autant qu'il est en eux ; mais indépendamment des autres motifs , le passé nous rassure. Si elle étoit l'ouvrage des hommes , cette Religion , il y a long-temps qu'elle auroit succombé , il y a long-temps qu'elle seroit détruite & n'existeroit plus. Elle est l'ouvrage du Tout-puissant ; il la tient en sa main : aucune force humaine ne prévaudra contre elle. Du haut des Cieux , le Seigneur se rit des vains efforts des hommes , il méprise de foibles mortels qui osent lutter contre l'Eternel ; il leur permet de rassembler toutes leurs forces , d'appeller l'enfer à leur secours , d'épuiser toutes les ressources de l'abyme : pour marquer le peu de cas

qu'il fait de leurs efforts , pour mieux faire sentir qu'il est le Tout-puissant , il choisit ce qu'il a de moins redoutable , il oppose ce qu'il y a de plus foible & de plus impuissant en apparence ; & avec de tels moyens , il dissipe les desseins des hommes , il surmonte leurs plus grands obstacles , il triomphe de tous leurs vains efforts. C'est ainsi qu'il s'est conduit à l'établissement de la Religion Chrétienne. Je vais vous le faire voir dans ma seconde partie. (*Ou je vous le ferai voir d'aujourd'hui en huit , & j'acheverai par là de vous démontrer pleinement , comme je vous l'ai promis , que notre religion est non le frêle ouvrage de l'esprit humain , mais l'ouvrage solide de l'Esprit même de Dieu , qui l'a établie pour notre éternel bonheur. Je vous le souhaite.*)

SECONDE PARTIE.

L'établissement de la Religion Chrétienne , de laquelle nous célébrons le mystère principal & fondamental en ce jour , (le jour de la Trinité ,) est le miracle le plus public qui prouve sa divinité ; opéré , non devant un nombre de témoins choisis , comme la Ré-

surrection de J. C. & les autres , il est exposé à la face des lumieres , & a pour témoins tous les hommes. Deux choses rendoient cet établissement humainement impossible : la force des obstacles qui s'y opposoient , vous l'avez vu , il y a huit jours ; la foiblesse des moyens qu'on a employés , c'est ce qui me reste à vous faire voir aujourd'hui.

Nous ne sommes que depuis hier , disoit autrefois Tertullien aux Gentils , & cependant nous remplissons tous les lieux qui vous appartiennent : *Hesterni sumus , & tamen vestra omnia implevimus* : vos villes , vos bourgades , vos colonies , vos tribus , votre amée , votre palais , votre sénat ; vous nous trouvez par - tout , excepté dans vos temples : *Sola vobis templa relinquimus*. Après la description que je viens de faire (que j'ai faite dernièrement) de l'opposition universelle que la Religion Chrétienne éprouva à son établissement , croiroit-on que c'est de cette Religion dont parle Tertullien ? croiroit-on que c'est au plus fort de cette opposition qu'il tient ce langage ? Par quels puissants moyens , demandera-t-on aussi-tôt , de si forts préjugés ont-ils été détruits ?

par quel charme secret les passions ont-elles été gagnées ? qu'à-t-on pu employer d'assez fort pour résister aux puissances de la terre & pour en triompher ? Il faut donc que ceux qui ont établi cette religion se soient servis de moyens bien puissants, puisqu'ils ont surmonté de tels obstacles. Oui, Chrétiens, notre sainte Religion s'est montrée supérieure à tous ces obstacles ; mais ce n'est point par des moyens humains, qu'elle a remporté cette victoire : c'est Dieu lui-même qui lui a prêté sa force & sa puissance ; & afin qu'on appercût distinctement son influence & que rien n'offusquât son action, il s'est servi des moyens tout opposés à ceux que les hommes emploient communément ; il a mis en usage ce qui paroïssoit le moins proportionné au but qu'il se proposoit : en sorte que ce que les hommes y ont mis du leur n'a servi qu'à faire sortir davantage le merveilleux, le surnaturel, le divin. Il faut s'écrier avec le Prophete Habacuc : C'est votre ouvrage, Seigneur, non plus que vous accomplissez, mais que vous avez accompli au milieu des temps : *Domine, opus tuum, in medio temporum* : c'est votre ouvrage par excel-

lence , c'est votre chef-d'œuvre , & nous ne pouvons , ainsi que le Prophete-royal , le voir sans l'admirer : *A Domino factum est istud , & est mirabile in oculis nostris.*

En effet , quels sont ceux qui entreprennent d'annoncer cette Religion de J. C. , la pierre angulaire d'abord rejetée elle-même de tout ce bel édifice ? ce sont les hommes le moins en état de déclarer & de convaincre les esprits. Quels sont les biens que l'on présente pour la faire goûter , cette Religion ? les biens les moins capables de faire impression sur le cœur de l'homme. Enfin quelle est la voie par laquelle le nom Chrétien s'accroît & se multiplie ? c'est la voie la plus opposée à la propagation & à l'étendue. Entrons dans le détail , renouvellez s'il vous plaît votre attention , il la mérite.

I. Qu'étoient les Apôtres & les premiers prédicateurs de l'Evangile ? Ah ! on peut ajouter foi à la peinture qu'ils nous font d'eux-mêmes ; il n'y a point à craindre que l'amour propre ait flatté leur portrait : ils ne nous cachent ni leurs défauts ni leurs foiblesses : & quand les Juifs leurs premiers ennemis nous disent que c'étoient des hommes

simples & sans lettres : *Homines sine literis & idiota*, ils n'ajoutent rien à ce que les Apôtres nous avoient appris avant eux. Oui, concevez de ces hommes destinés par leur naissance à occuper les dernières places, à exercer les derniers emplois de la société, & qui semblent avoir reçu en partage un génie aussi borné que les fonctions qu'ils ont à remplir; de ces hommes dont l'esprit n'a été cultivé ni par les leçons & les soins d'un maître, ni par la lecture des livres, ni par le commerce du monde; de ces hommes dont toute la science se réduit, sans sortir de ce cercle étroit, au mécanisme de leur profession, & à quelques notions vagues & confuses de la Religion dans laquelle ils sont nés; de ces hommes enfin qui, bien loin d'être capables d'instruire les autres, paroissent à peine eux-mêmes susceptibles de lumières & de connoissances : les voilà, ceux qui se présentent sur le théâtre du monde, & qui, plus hardis que les Socrate & les Platon, n'entreprennent rien moins que de détromper les peuples, de confondre les savants, d'éclairer l'univers.

Mais par quels moyens pourront-ils

exécuter une si grande entreprise , s'ils n'ont ni lumieres ni talents ? Il ne s'agit pas moins que de changer la Religion de tous les hommes , & de leur en faire recevoir une nouvelle : ne faut-il pas combattre celle qu'on veut détruire , prouver celle qu'on veut établir ? Ne faut-il pas parler au peuple , pour le gagner ; disputer avec les Docteurs , pour les confondre ; raisonner avec les philosophes , pour les convaincre ? N'est-il pas nécessaire de connoître & d'employer pour cela les regles de l'éloquence , les subtilités de la dispute , l'art du raisonnement ? Le peuple : quels puissants ressorts ne faut-il pas faire agir pour l'ébranler seulement , & ensuite pour l'enlever à ses préjugés ? Et quand la nouveauté d'une doctrine seroit capable par elle même de faire impression sur lui , quel succès pourroit-on se promettre , tant qu'on n'aura pas abattu ses Prêtres & ses Docteurs ? Le peuple , incapable de discussions , croit par autorité ; il s'appuie sur ceux qu'il suppose avoir examiné , & tant qu'il se voit d'accord avec des hommes qui lui semblent exempts de préjugés , il conserve les siens. Mais quels adversaires que ces

Prêtres & ces Docteurs : les Prêtres des Gentils , les artisans de leurs Dieux , avec quel zele ne soutiendront-ils pas leur ouvrage ? quels efforts n'emploieront-ils point , pour empêcher qu'on ne découvre le vuide de leurs statues , qu'on ne dévoile leur avarice , la seule Divinité qui les animât ? les Docteurs des Juifs , ces hommes qui avoient blanchi dans l'étude de la loi de Moïse , comment les réduire , si on ne les force de convenir qu'ils n'en ont pas pris le sens ? Et ne faut-ils pas pour cela avoir présents à l'esprit tous les livres de cette loi ; rassembler différents traits épars dans les Prophetes , en composer le tableau du Messie , le comparer avec J. C. , le faire reconnoître dans sa personne ? Qui ne seroit effrayé à la vue de ces difficultés ?

Mais non , tous ces obstacles n'arrêteront point les Apôtres ; je les vois qui se présentent hardiment devant le peuple , & ils n'ont pas même médité ce qu'ils doivent lui dire ; ils se font ouvrir les synagogues , ils entrent en controverse avec les Docteurs de la loi : c'est où se distingue Etienne sur tous les autres ; ils s'introduisent dans l'Aréopage , ils paroissent au milieu de

Rome : là je remarque Paul , ici Pierre éclate ; je les entends discourir , & je n'apperois dans leurs discours ni la séduction de l'éloquence , ni l'éblouissant du raisonnement : ils se contentent de raconter les prodiges qu'ils ont vus , d'exposer la doctrine qu'on leur a enseignée : *Quæ vidimus , quæ audivimus annuntiamus vobis*. Ils ne songent point à préparer les esprits à les entendre , à les disposer en leur faveur ; ils ne se servent point de figures propres à remuer les passions ; ils n'ont point recours à ces tours adroits & ingénieux , capables de gagner les esprits , & en les maniant habilement , de se les concilier tous. Ah ! ce n'étoit pas par de tels moyens , que la vraie Religion devoit s'établir. C'est ainsi que les hommes s'y prennent pour faire recevoir leurs vaines idées ; pour accréditer leurs systêmes ruineux : c'étoit ici l'ouvrage de la Divinité , il falloit qu'on n'y vît rien de l'homme ; mais que Dieu y parût tout entier , tout à découvert. *Non in persuasibilibus humana sapientia verbis , sed in ostensione spiritûs & virtutis*.

Non , peuples de la terre , les Apôtres ne s'attribueront point le succès que leur prédication a eu parmi vous ; ils

ne se vanteront point de vous en avoir ; imposé par leur science , par leur éloquence , dont ils ne connoissoient ni les regles ni les ornemens. J. C. , & Jésus-Christ crucifié , voilà tout ce qu'ils faisoient profession de savoir : *Non judicavi me scire aliquid , nisi Jesum Christum , & hunc crucifixum* , disoit celui d'entre eux qui eût pu employer de l'éloquence humaine , si elle avoit été nécessaire à cette Religion divine. Et comment l'ont-ils montré ce J. C. crucifié ? Ont-ils cherché à dissimuler l'ignominie de son supplice , à diminuer l'impression qu'un objet aussi révoltant étoit capable de faire sur les esprits ? non , ils l'ont présenté de maniere à exciter le scandale du Juif & la risée du Gentil : *Judais scandalum , Gentibus autem stultitiam*. Dans la suite , il est vrai , l'éloquence a prêté ses armes à la Religion : les Clément , les Justin , les Lactance ont consacré à sa défense leurs talents & les lumieres qu'ils avoient puisées à Rome & à Athenes , dans les écoles les plus célèbres & les plus florissantes Académies ; mais quand ils ont paru , on peut dire qu'elle étoit déjà établie , cette Religion qui ne vouloit rien devoir aux hommes dans son établissement : ses fon-

dements avoient été posés de la main de ce qu'il y avoit de plus foible parmi les hommes. La Doctrine d'un Dieu crucifié, présentée sans art, sans déguisement, s'étoit soumis les esprits. Des hommes simples, ignorants, grossiers, de vils pêcheurs avoient commencé à la faire triompher, & à l'élever sur les ruines des préjugés; des préjugés qui résistent même à l'évidence, des préjugés du Judaïsme & de l'Idolâtrie, du Judaïsme des Docteurs de la loi, de l'Idolâtrie de Rome & d'Athènes, de l'Idolâtrie des Philosophes.

Mais qu'y avoit-il donc de si attrayant dans cette Religion, pour gagner ainsi les hommes? Car enfin les hommes se prennent par quelque endroit: si ce n'est point l'esprit convaincu qui entraîne le cœur, ce sera au moins le cœur séduit qui déterminera l'esprit. L'intérêt, ce grand mobile du cœur humain, lui tient souvent lieu de raison; le cœur gagné communique presque toujours une sorte de séduction à l'esprit, qui empêche celui-ci de le troubler, de l'inquiéter, de dissiper l'erreur où il se plait. Mais pour peu qu'on connoisse le Christianisme, pourra-t-on le soupçon-

ner capable de produire un tel effet ? le Christianisme , qui pose pour fondement que de contenter ses sens , de vivre au gré de ses passions , c'est le plus grand obstacle qu'on puisse apporter au véritable bonheur ? le Christianisme , qui défend de s'attacher aux biens présents & sensibles , & qui ne promet pour dédommagement que des biens futurs & invisibles ? Ces biens à la vérité surpassent tous les autres par leur magnificence & par leur durée ; mais quels biens pour des cœurs charnels , pour des cœurs idolâtres ? des biens qu'on ne découvre que dans l'éloignement , auxquels on ne peut parvenir qu'après une vie de peines , de gêne & de contrainte ; des biens placés au haut d'une croix sur laquelle il faut avoir été étendu pour les goûter. Il est vrai qu'on montre qu'il y a tout à craindre d'un autre côté , comme tout à espérer de celui-ci ; mais pour se livrer à ces espérances , ne faut-il pas toujours que le cœur renonce à tous les plaisirs dont il est actuellement enivré ? ne faut-il pas qu'il ne s'arrête à aucun des objets qu'il aperçoit , pour se fixer à celui qu'il ne voit pas ? ne faut-il pas qu'impatient d'être heureux il attende que le moment en

soit arrivé , & qu'il ne cherche point d'autre bonheur en attendant , de peur de manquer le véritable ? Quel appas pour des hommes qui nageoient plongés dans les plaisirs délicieux des sens , chez qui l'éducation & la Religion encherissoient encore sur la corruption de la nature ? C'est , dira-t-on , dès ce monde la satisfaction intérieure qui naît de la pratique de la vertu , ce secret contentement qu'on éprouve , lorsqu'on sent qu'on est conforme à l'ordre & à la loi de Dieu ; c'est cette paix , ce calme de la conscience , le partage de ceux qui en écoutent la voix , & qui en suivent les règles. Voilà donc ce qu'on veut leur faire goûter , aimer & préférer aux illusions agréables du vice , à ce charme enchanteur qui accompagne , du moins par intervalle , le service des sens & des passions. Encore à quel prix veut-on leur faire acheter des avantages dont ils n'ont pas même l'idée ? On leur propose de se faire violence à eux-mêmes , de combattre , de détruire des penchants presque insurmontables ; de dompter , d'assujettir des passions qui , par l'empire qu'ils leur ont laissé prendre , sont devenues plus fortes & plus puissantes

qu'eux-mêmes. Ah ! il seroit plus facile de créer des hommes nouveaux , que de changer ainsi le goût & le sentiment de ceux qui existent.

Des hommes nouveaux : mais cette entreprise est-elle donc au dessus des forces de celui à qui appartient cette Religion ? N'a-t-il pas prévu qu'il lui faudra employer sa puissance pour cela ? n'a-t-il pas promis de le faire ? *Dabo vobis cor novum* , avoit-il dit par son Prophete : oui , je vous donnerai un cœur nouveau. Le vôtre seroit trop corrompu & trop dépravé pour goûter mes préceptes & pour les observer ; je me charge de le changer , de le transformer ; c'est moi-même qui vous ferai marcher & qui vous conduirai dans la voie de mes Commandemens : *Faciam ut in preceptis meis ambuletis* ; & à ce trait éclatant de ma puissance , vous connoîtrez que je suis le Seigneur : *Et scietis quia ego Dominus*. Il l'a fait comme il l'avoit promis , ce Dieu puissant. On les a vus paroître à la naissance de l'Eglise , ces hommes véritablement nouveaux , dont les mœurs ont étonné l'univers , qui devroient être encore aujourd'hui nos modeles , & qui à la honte de nos jours ne sont plus

que le sujet d'une vaine & stérile admiration.

Que j'aime à me les représenter , ces premiers siècles , ces siècles heureux & fortunés , où les hommes se ressentoient encore de la présence du Sauveur du monde , & où la terre , récemment arrosée du sang d'un Dieu , étoit féconde en fruits dignes d'une si précieuse rosée ! Que j'aime à les voir , ces prodiges vivants , ces hommes nouveaux , chercher à se distinguer par l'austérité de leur vie , par le renoncement à eux-mêmes , par la mortification des sens , par le détachement de toutes les choses de la terre , par l'union entr'eux , la paix , la charité , la patience , la concorde ; mener une vie si contraire aux penchans de l'homme , si contraire aux principes dans lesquels ils avoient été élevés , & qui conduisoient encore le reste des hommes ! Ah ! pourquoi ont-ils passé si vite , ces beaux jours ? pourquoi les enfans ont-ils tant dégénéré de la vertu de leurs peres ? Nous sommes encore Chrétiens , il est vrai ; mais , à notre confusion , si différens des premiers , qu'il semble que pour nous rapprocher d'eux il soit nécessaire que Dieu déploie encore sa puissance , qu'il renou-

velle ses anciens prodiges , qu'il crée des hommes nouveaux.

III. Mais enfin quelle est donc la voie par laquelle cette Religion s'est étendue ? Les princes de la terre l'auroient-ils prise sous leur protection , auroient-ils facilité son établissement ; en se déclarant pour elle , auroient-ils engagé leurs sujets à l'embrasser ? On fait de quelle force est l'exemple du Prince , & combien il influe sur la Religion des sujets. Ah ! Chrétiens , nouveau sujet d'étonnement qui doit finir ma démonstration , & mettre le sceau à votre conviction que cette Religion est l'ouvrage de Dieu seul. C'est aux exils , aux bannissements , aux proscriptions , aux tourments , à la mort même , qu'elle est redevable de son accroissement & de sa propagation. C'est à tout ce qui devoit la détruire & l'anéantir , qu'elle doit ses victoires , ses conquêtes & ses triomphes.

Jetez les yeux sur le berceau de la Religion ; & vous le verrez tout couvert du sang de ses enfants. Autant de Chrétiens qu'elle formoit alors , c'étoit autant de victimes dévouées à la mort. A peine cette mere tendre les avoit engendrés à son Dieu , qu'on venoit

les arracher de son sein ; & plusieurs , à qui on ne laissoit pas le temps de laver les souillures de l'infidélité dans les eaux baptismales , les lavoient dans le bain de leur sang. Ses premiers partisans sont immolés : il en reparoit d'autres , ils sont immolés de même. Quel acharnement à les poursuivre , quelle fureur à les persécuter ! C'est peu que la perte des biens , que la privation , le dépouillement des honneurs & des dignités ; les tourments ordinaires ne paroissent pas assez cruels , on en invente d'un nouveau genre : tout ce que la fureur des juges peut imaginer , tout ce que la cruauté des bourreaux peut exécuter , on le met en usage pour les faire mourir. Que dis-je ? mourir : on trouve toujours pour eux les supplices trop courts & la mort trop prompte ; on cherche à prolonger leurs souffrances , & on ne s'applique qu'à les empêcher d'expirer dans les tourments. *Nihil aliud devitavit quàm ne torquerentur.* On laisse reprendre à leurs membres assez de force pour être de nouveau tourmentés ; on donne le temps à leur sang de se réparer , pour le répandre d'une manière plus cruelle encore : *Expectant donec ad alios cruciatus mem-*

*bra renouventur , & reparetur sanguis ad
pœnam.*

Etoit-ce là le moyen d'arrêter les progrès de cette Religion ? Quelle est l'entreprise formée par des hommes , qui ait résisté à tant de violences & de secousses ? Mais quelle impression ces supplices produiront-ils sur le Christianisme ? Succombera-t-il sous des coups redoublés aussi terribles ? trouvera-t-il encore des partisans ; quelques sectateurs assez fermes , assez intrépides pour braver ces dangers ? Une rage & une fureur aussi marquées ne leur feront-elles pas abandonner des vérités dont la défense les expose à des épreuves si cruelles , à des tourments si affreux ? Ah ! je ne la vois , cette Religion , que plus belle & plus triomphante au milieu de ces tempêtes & de ces orages : je vois une foule de Chrétiens renaître des cendres de ses martyrs , se reproduire de leur sang répandu , comme d'une semence féconde , & leur succéder en force , en courage , en fermeté. Tous les sexes , tous les âges , toutes les conditions lui fournissent comme à l'envi des soutiens & des défenseurs , à mesure qu'on lui enlève les siens. Je les vois dans l'âge le plus

tendre , trop foibles encore pour combattre , mais assez forts pour mourir & pour triompher. Je vois , tandis que les persécuteurs se montrent au dessous des sentiments de la nature , des meres en grand nombre , au dessus de tous ces sentiments , conduire elles-mêmes comme celle des Machabées leurs enfants au supplice , & les encourager à changer sans regret la vie temporelle qu'elles leur ont donnée , pour la vie éternelle qui les attend dans le Ciel. Je vois des vierges non moins généreuses , qui oublient la timidité de leur sexe , & qui à l'aspect de la mort semblent le disputer aux hommes en intrépidité. Je vois des vieillards pâles & tremblants , qui , traînant à peine leurs corps courbés & décharnés aux pieds des tribunaux , ne se plaignent que d'avoir trop long-temps vécu , parce qu'ils meurent trop tard pour la Religion.

Oui , tel est le sort du Christianisme , de ne s'accroître , de ne se fortifier que par les persécutions. C'est une vigne féconde , dit St. Justin ; plus elle est taillée par l'épée du tyran , plus elle pousse de rejetons. C'est un champ , dit Tertullien ; plus on le moissonne , plus il devient fertile : *Quoties demetitur , plu-*

res simus. Le sang des Martyrs lui sert en même temps comme de semence pour produire , de pluie pour l'arroser. Chaque Chrétien qu'on fait mourir , ce sont comme autant de grains qui tombent en terre , & qui portent en eux le germe d'une infinité d'autres , qui vont renaître & se multiplier. *Grana quæ singula cadunt , multiplicata renascuntur.*

Sont-ce des hommes présentement , qui ont établi cette Religion , ou bien si c'est un Dieu ? Sont-ce des hommes , qui ont détruit la force des préjugés , eux qui n'ont pas même mis en usage ce qu'on emploie ordinairement pour cela ? Sont-ce des hommes , qui ont dompté ces passions divinisées , eux qui ne leur ont proposé que des objets capables de les irriter & de les révolter ? Sont-ce des hommes enfin , qui ont vaincu les puissances de la terre , eux qui ne leur ont opposé d'autre résistance que de savoir souffrir , que de savoir mourir ? Est-ce ainsi que l'imposteur d'Orient a établi ses dogmes , & donné du cours à ses visions & à ses mensonges ? Est-ce ainsi qu'il a établi le Mahométisme , cette Religion qu'on ose quelquefois mettre en parallèle avec la nôtre , dont on ose comparer les progrès

& l'étendue avec ceux du Christianisme ? Ne voit-on pas à découvert les ressorts qu'il a su faire jouer , pour exécuter un dessein que sa hardiesse & son ambition lui avoient fait concevoir ? Il a eu à combattre la prévention des esprits ; mais quel appas séducteur n'avoit-il pas imaginé pour en triompher ? Il servoit les passions à leur gré , il accordoit à l'homme la permission de suivre la pente qui le porte au plaisir. (Quel dogme cette indulgence n'est-elle pas capable d'accréditer ?) Bien différent de l'Evangile , qui déclaroit une guerre ouverte aux passions , & qui vouloit obliger l'homme non seulement à ne se point laisser entraîner au torrent du plaisir , mais encore à remonter contre ce torrent même & à faire tous ses efforts , à se faire les plus grandes violences à lui-même , pour parvenir à la sagesse & à la vertu. A qui ce trop fameux imposteur est-il redevable des progrès de sa secte , & de ses impostures , lui qui employoit la force des armes pour se faire des partisans , lui qui , le fer à la main , détruisoit tous ses adversaires , & ne laissoit subsister que ceux que la crainte & la terreur avoient pu lui gagner ;

lui en un mot qui s'établissoit violemment sur les ruines sanglantes des autres Religions ? Quelle comparaison avec l'Evangile ! l'Evangile qui ne s'est servi d'autres armes que de sa patience & de sa douceur , qui n'a eu d'abord pour partisans que ceux qui osoient braver les tourments & la mort ; l'Evangile qui n'a affermi la solidité de son édifice que sur la ruine de ses propres fondemens.

Oui , Chrétiens , sur la ruine de ses propres fondemens : outre la preuve que nous en fournit la mort violente de ses saints fondateurs , les Apôtres de J. C. à la suite d'Etienne , & tous à l'exemple de leur Divin Maître , qui le premier avoit fondé sa Religion en mourant sur sa Croix ; dans quel temps Constantin , ce premier Empereur Chrétien , ce prince choisi de Dieu pour affermir l'empire de la Religion Chrétienne sur la terre , dans quel temps a-t-il élevé ce Trophée de la Croix de J. C. au milieu de Rome , & l'a-t-il prise pour le seul étendard de ses légions ? Dans quel temps l'a-t-on vu se venir prosterner humblement , & avec lui ce semble , le monde entier dont il s'appelloit le maître , sur les cendres de Pierre

&

& de Paul, ces hommes honteusement suppliciés, comme les deux principaux disciples de J. C. ? N'est-ce pas après la persécution la plus générale, la plus longue, & la plus cruelle que le Christianisme ait essuyée ? N'est-ce pas lorsqu'il sembloit que tous les Chrétiens étoient détruits, que le nom même en étoit éteint ; lorsqu'on voyoit même à Rome des statues érigées en l'honneur de Dioclétien, comme vengeur des Dieux & destructeur du Christianisme ? Quel attrait pouvoit avoir pour ce Prince une Religion dont on n'appercevoit que des ruines & des débris fumants des incendies qu'on avoit allumés par-tout où il s'étoit trouvé des Chrétiens ; une Religion sans temples, sans autels, sans partisans au moins qui osassent se montrer ? Etoit-ce le moyen de gagner les peuples qu'il vouloit se soumettre, que de mener avec lui en triomphe une Religion qui en vouloit à leurs passions, à leurs plaisirs, à leurs Dieux, sur laquelle ils venoient d'assouvir tout récemment leur haine & leur fureur ? Quel secours ce Prince, dans les vues de la politique, pouvoit-il se promettre de la part des Chrétiens, de la part de ces hommes prof-

crits , persécutés , flétris , de ces hommes sans biens , sans crédit , sans dignités ; de la part des Chrétiens , dont ce qu'il en restoit portoit les marques des supplices qu'ils venoient d'endurer ? Ah ! reconnoissons plutôt à cette époque étonnante des prospérités du Christianisme , reconnoissons le bras & la puissance de Dieu , qui l'avoit toujours protégée. C'étoient là les bornes qu'il avoit marquées à l'impiété : elle venoit de faire les derniers efforts contre cette Religion ; chaque persécution , bien loin de la détruire , avoit servi par degrés à l'étendre & à la fortifier ; il étoit réservé à celle-ci , comme à la plus furieuse & à la plus opiniâtre , de la faire triompher. Et c'est ce qui prouve bien qu'elle étoit l'ouvrage de Dieu , cette sainte Religion : il n'appartient qu'à lui seul de faire servir à ses desseins les moyens que les hommes emploient pour les traverser ; lui seul pouvoit faire retomber sur les idoles les coups que l'on portoit à sa Religion. Lui seul enfin pouvoit désarmer les Empereurs du monde , & faire contribuer à l'affermissement du regne de J. C. , sur la terre , cette même puissance qui en avoit

été jusques-là le plus grand obstacle , en transférer , même dans la suite à demeure , le trône pailible aux souverains Pontifes de la Religion Chrétienne , ainsi que nous le voyons , & que nous en expérimentons les douces & salutaires loix pour la conduite de nos ames.

Que le souvenir de ces prodiges est bien propre à exciter notre courage , (Messieurs ,) nous qui avons reçu l'onction sainte du même Esprit qui descendit au jour de la Pentecôte si abondamment sur les Apôtres , & qui participons à leur ministère ; nous qui sommes consacrés par état à soutenir la Religion qu'ils ont établie , revêtus de cette force d'en haut , dans tout l'univers ! Quel sujet de confiance pour nous de voir que c'est Dieu lui-même qui est le premier à notre tête ! Avec quelle assurance ne devons nous pas nous présenter au combat , quand on nous y appelle ? Il s'agit des intérêts de celui qui est le maître de la victoire : quels ennemis pouvons-nous craindre ? En est-il de plus redoutables que ceux qu'il a vaincus si aisément ? Qui pourroit enfin nous faire appréhender de ne pas réussir ? Est-il rien de si foi-

ble qui ne triomphe comme nous venons de le voir entre ses mains ? Continuons donc à signaler notre zèle & notre ardeur pour la cause qui nous est confiée. On ne nous demande pas actuellement tout ce qu'ont donné pour elle ceux que nous honorons comme les chefs de notre saint ministère ; quoique ç'a été de tout temps jusqu'à nos jours le sort glorieux & le privilège des plus zélés défenseurs de la foi d'en être aussi les précieuses victimes ; parce que c'est celui de la foi d'être toujours combattue ; comme de subsister toujours au milieu des combats. Aux guerres étrangères ont succédé souvent les guerres intestines : l'hérésie & le schisme plus d'une fois ont renouvelé dans son sein les persécutions des empereurs idolâtres ; soit en s'efforçant , pour altérer impunément sa vérité incorruptible , de saper l'infailible autorité de l'Eglise , qui en est le fondement inébranlable ; soit en se révoltant , par la rupture des liens de son unité individuelle , contre la chaire de Pierre qui en est le centre nécessaire. L'incrédulité lui fait aujourd'hui ouvertement la guerre , & travaille à la ranger au niveau des superstitions païennes oubliées.

Défendons-la contre les ennemis quels qu'ils soient , aux dépens de notre vie , s'il le falloit ; suivons , jusqu'à la mort , ceux qui étant nos chefs doivent être aussi nos modèles : mourir pour la défense de notre Religion , c'est assurer son triomphe & le nôtre.

Et vous , peuple Chrétien , rassemblé pour entendre les merveilles que l'Esprit Saint descendu sur les Apôtres opérées par eux , par leur ministre , vous avez vu que la Religion que nous vous enseignons , d'après eux , est l'ouvrage de Dieu beaucoup plus que le leur , qu'il faut donc la croire sur la parole de Dieu même , & non sur la nôtre. Un seul argument que j'ai tiré de son établissement , pour vous le démontrer , & que la solennité du jour m'offroit naturellement , suffit pour fermer la bouche à l'incrédule qui voudroit le nier ; mais mille autres , qui demanderoient pour leur développement autant de discours particuliers , vous le prouvent : l'antiquité , la fidélité indubitable & l'inimitable naïveté de nos livres sacrés ; livres les plus anciens du monde & les mieux conservés par une providence singulière des plus marquées , & avec des soins in-

finis de tout un peuple , qui ont été jusqu'au scrupule ; livres qui se rapportent parfaitement à toutes les histoires de quelque autorité dans le monde , où se retrouvent seulement les traditions antiques , ridiculement défigurées , des commencements du monde , dont nos livres ont gardé le dépôt inaltérable ; livres dont les premiers auteurs selon toute apparence ne savoient pas tromper , & quand ils l'auroient su , ne pouvoient pas le tenter devant leurs contemporains avec impunité & le succès qu'ils ont eu , moins encore les derniers qui complètent le corps de nos Ecritures , les Evangélistes de notre Religion : les Oracles de ses Prophetes , à l'authenticité desquels servent malgré eux de témoins , dispersés par toute la terre , les Juifs , c'est-à-dire ceux qui sont les plus intéressés à en cacher l'accomplissement déshonorant pour eux , qui est visible sur tout en ce qui regarde J. C. , qui en est le grand objet : les Miracles de ses Prédicateurs , que les Juifs & les Païens , & ses plus grands ennemis parmi eux , ont mieux aimé attribuer à la vertu des esprits malins & à la magie , que de n'en pas reconnoître la certitude palpable : le

nombre prodigieux de ses Martyrs ,
que leur sagesse , long-temps éprouvée
& reconnue pour la plupart , mettoit à
couvert du reproche du fanatisme , &
à qui d'un autre côté des vues pure-
ment humaines ne pouvoient pas ins-
pirer un accord si extraordinaire à mou-
rir tous , sans intérêt qui parût , avec
une constance plus qu'humaine , pour
une mauvaise cause : la pureté de sa Mo-
rale , qui levoit l'objection des Juifs &
des Païens sur la cause prétendue ma-
gique des œuvres merveilleuses qui con-
firmoient sa prédication ; morale qui
seule embrasse & prescrit toutes les
vertus , exclut tous les vices , spé-
cialement l'amour propre , le poison
des plus grandes vertus ; où il fait de
nous-mêmes notre fin & notre Dieu ;
en cela supérieure à celle des plus sa-
ges philosophes Païens , & qui a en-
levé les suffrages , & ravi les éloges
même de ses adversaires , lesquels en
l'examinant pour la condamner n'ont
pu y trouver d'autre sujet légitime
d'opposition , sinon qu'elle détruisoit
un culte abominable consacré par l'u-
sage , & proscrivoit des désordres pu-
blics consacrés par les loix : la beauté
de son Dogme en tous les points ,

qui, au contraire des fables de la Gentilité, ne fait que gagner à être approfondi, & ne craint que de n'être pas assez connu; qui propose il est vrai des myſteres ſublimes à croire, mais myſteres que l'eſprit de l'homme n'a pu imaginer, dont il eſt également impoſſible à la raiſon de comprendre la vérité & de montrer la fauſſeté, & dont on lui prouve avec évidence la révélation; dogme qui d'ailleurs, tandis que l'incrédulité n'y ſubſtitue que des ténèbres deſeſpérantes, nous donne ſur ce que nous ſommes, ſur notre origine, ſur notre deſtination, ſur ce qu'il faut penſer de nous-mêmes & de tout ce qui nous environne, des connoiſſances ſi lumineuſes & ſi conſolantes, des idées les plus conformes à nos premières notions & à nos premiers ſentiments, à tout ce que nous ne découvrions que trop conſuſément par les ſeules lumières naturelles. Oui, ce qu'il y a même de naturel, ſi je puis parler ainſi, dans cette religion, fait ſentir qu'elle a, pour auteur, l'auteur même de la nature; mais qui a voulu l'établir d'une manière toute ſurnaturelle, afin qu'on ne pût pas y méconnoître ſon ouvrage. Tant de caractères de divinité, dont je vous

ai exposé un peu au long le plus sensible & le moins sujet aux chicanes des impies , qui seroient accablés de leur poids , s'ils n'affectoient d'être sourds à ce langage multiplié de Dieu , sont bien capables , Chrétiens , d'augmenter votre attachement pour elle , & de vous y rendre inébranlables.

Cependant comme tous ces motifs de crédibilité ne suffiroient pas encore par eux-mêmes , si l'Esprit saint n'en accompagnoit en vous l'impression par sa grace , conjurez-le dans ces saints jours où l'Eglise lui rend un culte plus particulier , où elle reçoit aussi plus particulièrement l'abondance de ses graces ; conjurez-le de soutenir lui-même en vous le grand ouvrage qu'il a accompli par les Apôtres. Qu'il vous fasse résister comme eux , non plus aux tyrans & aux bourreaux que la Religion Chrétienne a désarmés & fait disparaître , il y a long-temps ; mais à des adversaires plus redoutables encore par rapport à vous , & qu'elle aura à combattre tant qu'elle subsistera : je veux dire le monde , ce monde maintenant chrétien de nom , toujours si antichrétien dans ses maximes & dans ses mœurs , vos sens & vos passions. Ils ne

l'empêcheront pas de subsister ; notre Religion est sûre de l'assistance de J. C. & de son Esprit qu'il lui a promis pour jusqu'à la consommation des siècles ; mais ils peuvent , à votre malheur , vous détacher d'elle pour grossir le nombre de ces lâches déserteurs qui se déclarent contre elle , & ne la blasphèment , après l'avoir abandonnée , que pour couvrir la honte de leur apostasie. Priez donc l'Esprit-Saint qu'il vous mette en état de repousser avec avantage les assauts continuels que ces dangereux ennemis vous livrent , pour vous soulever de même contre une Religion qui sera toujours l'objet de leur haine & de leur révolte , parce qu'elle sera toujours leur censure & leur condamnation. Prions-le tous qu'il vienne , lui qui est le Dieu de la force , au secours de notre faiblesse , continuer à combattre & à vaincre avec nous les ennemis de notre Religion & de notre salut jusqu'à la fin , pour nous faire triompher avec lui pendant toute l'éternité bienheureuse.

Ainsi soit il.

 EXORDE

DU MEME DISCOURS;

Prononcé à la Fête de saint Etienne, premier Martyr, titulaire de la Cathédrale & patron du Diocèse de Dijon; qui peut s'appliquer encore aux fêtes de St. Pierre & de St. Paul, & autres Apôtres ou Martyrs.

Arcus fortium superatus est, & infirmi accincti sunt robore.

La puissance des forts a été confondue, & les foibles ont été remplis de forces. i. liv. des Rois. Chap. 2.

A Qui ces paroles peuvent-elles mieux convenir qu'à ces héros illustres dont la Religion, qu'ils ont fondée en la cimentant de leur sang, a conservé la mémoire à si juste titre, & du premier desquels nous célébrons aujourd'hui la fête ? Ne sont-ce pas là en peu de mots, d'un côté les attaques qu'on leur a livrées, dès qu'ils ont fait éclater leur entreprise hardie, attaques de toute part; & de l'autre côté leurs défenses, leurs victoires ? En butte à tout ce que les hommes pouvoient réunir de forces, sans avoir à opposer d'autres ar-

mes que leur foiblesse , ne sont-ils pas venus à bout , même en paroissant succomber & en mourant , de vaincre leurs adversaires de tout genre & d'en triompher ? Et à la vue de ce contraste étonnant de force & de foiblesse , à la vue d'un triomphe si complet & si peu attendu , que pouvons-nous faire de mieux que de mêler nos cris de joie & d'admiration à ceux de la pieuse mere de Samuël , & de nous écrier avec elle , que c'est le Tout-puissant qui est auteur de cette merveille , qu'elle ne peut être que l'ouvrage de son bras , que c'est lui qui a brisé l'arc des forts & rempli les foibles de courage & de force : courage pour entreprendre de conquérir à la religion du vrai Dieu l'univers entier , révolté contre elle ; & force pour l'exécuter par les moyens qui y étoient les plus contraires ? *Arcus fortium superatus est , & infirmi accincti sunt robore.*

Oui , Chrétiens auditeurs , transportons-nous en esprit dans ces temps de merveilles , & de prodiges où Etienne a paru , & où parurent avec lui les Apôtres dont il fut le fidele coopérateur , ministre subalterne dans les fonctions de l'Apostolat , mais dont il pré-

vint le martyre , leur donnant le premier l'exemple de mourir pour établir la Religion de J. C. : jettons les yeux sur le formidable appareil de toute la puissance des hommes , dressé contre ce qui paroît de plus foible parmi les hommes : attentifs aux combats que vont livrer ces courageux disciples de J. C. à tout le monde , Juif ou Idolâtre , pour n'en faire qu'un monde Chrétien , commençant par Jerusalem le principal siege de la Synagogue , à qui ils veulent faire recevoir le culte de celui qu'elle venoit de condamner au dernier supplice , comme le dernier des scélérats , & puis par Rome , dont ils veulent faire la capitale du Christianisme , de capitale qu'elle étoit de l'Idolâtrie : leur défaite ne nous paroîtra-t-elle pas inévitable ? Ne serons-nous pas même surpris de voir ces foibles athletes ne craindre pas d'entrer en lice avec tant & de si fiers ennemis ? Mais plus étonnés encore du succès de ce combat , plus étonnés de voir la force confondue & la victoire sortir du sein de la foiblesse & du dernier période de la foiblesse , de la mort même , pourrons-nous ne pas rendre hommage au Tout-puissant , à qui seul il appartient de briser l'arc des forts & de faire ainsi

triompher les foibles ! *Arcus fortium superatus est, & infirmi accincti sunt robore.*

Si la mort triomphante du glorieux Martyr que nous nous honorons en ce jour ne vous semble fournir encore qu'un trait particulier, quoique le plus distingué, du spectacle si grand, si varié, si éclatant que sa fête semble nous ouvrir; suivez, vous y consentirez sans peine avec moi, les combats & les victoires de la sainte Religion à laquelle il donna de si heureux commencements; regardons-les jusqu'à son entier établissement: l'espace fut de peu de durée, & les progrès bien étendus dans un court intervalle de temps: les paroles de mon texte y trouveront leur application dans une plus grande étendue; & vous admirerez toujours plus comment, malgré les puissants efforts de ses ennemis, malgré la foiblesse & la chute de ses défenseurs, la Religion de J. C. s'est établie & soutenue; comment elle a vaincu & triomphé.

Ce sont principalement ces combats & ces triomphes de notre Religion, que rappellent les solemnités des Martyrs, & sur-tout du premier d'entre eux, en la personne de qui elle a commencé si heureusement à combattre & à vain-

cre. Quand je n'occuperai point votre piété d'autre objet, lorsque nous solennisons sa fête, pourrez-vous vous plaindre que j'aie manqué à son éloge ? La gloire de la Religion dont je vais vous entretenir, & dont la gloire de celui qui en a commencé l'établissement avec tant d'héroïsme & de succès est inséparable, n'est-elle pas bien capable de suppléer au détail circonstancié que vous pourriez attendre de moi, selon la coutume, de ses actions & de ses vertus ? N'est-ce pas le louer suffisamment, que de le montrer sous le point de vue de la Religion plantée par lui & arrosée de ses sueurs & de son sang, soumettant bientôt, contre toute apparence, l'univers entier à son empire ? N'est-ce pas le louer dignement, que de mêler, de confondre ses louanges avec celles de la Religion, & de les célébrer de concert ?

Sans m'attacher à vous faire le récit ordinaire des prérogatives qui distinguèrent notre St. lévite, ni à vous particulariser les vertus qui le rendirent digne d'être le premier élu par les Apôtres, entre les sept hommes pleins de foi & du Saint-Esprit, appelés à partager leur ministère, & qui le dispo-

rent à remporter le premier de tous la palme du martyre , & à se faire suivre par tant de milliers d'autres ; qu'il me soit permis de ne point m'arrêter à vous rendre compte de ce désintéressement avec lequel , en qualité de Diaacre , il dispensa les trésors ecclésiastiques qui lui étoient confiés ; de cette sagesse également hors de tout soupçon , avec laquelle il prit soin des veuves à la charge de l'Eglise ; de ce zele avec quoi , toujours en la même qualité rempli de grace & de force , il prêcha la divinité & la Mission de J. C. , accompagnant sa prédication de signes extraordinaires devant le peuple , & confondant par la vivacité de ses discours toutes les synagogues furieuses contre lui , en telle sorte qu'on croyoit voir un Ange en voyant son visage , & qu'on ne pouvoit résister à l'Esprit de Dieu qui parloit par sa bouche ; de cette charité pour Dieu & pour le prochain la plus parfaite , qui lui fit donner sa vie pour J. C. , avec une patience héroïque , & comme J. C. , prier, en mourant , pour ses ennemis Omettant ces beaux faits , je ne lui formerai pas une couronne formée d'autant de pierres précieuses , qu'il y eut de cail-

loux qui servirent à le lapider ; ou je ne vous représenterai pas les Cieux ouverts à sa mort , & J. C. lui-même debout à la droite de Dieu son pere , spectateur du combat de son plus généreux soldat , en attendant la fin pour le couronner. Tous ces traits doivent vous être familiers , & chaque année recueillis avec habileté , ils vous font la matière d'un panegyrique de votre Patron , d'autant plus accompli , d'autant plus vrai & plus magnifique , qu'ils sont tous puisés au livre des Actes des Apôtres où le Saint-Esprit les a gravés. Je me contente aujourd'hui de tirer de la qualité commune , sous laquelle l'Eglise le propose à notre vénération , de Martyr & de témoin invincible de la foi , tout ce qui peut servir à vous confirmer dans cette même foi ; & je ne considère en lui dans cette qualité , que ce qu'elle a de commun avec la Religion , qu'elle a servi à établir : établissement toutefois auquel il a contribué peut-être plus que personne , par une gloire qui lui sera toujours spéciale , en attestant le premier la vérité de cette religion signée de son sang aux yeux de tous les Juifs , & après avoir travaillé par lui-même à leur conversion , lui acqué-

rant par son témoignage & sa priere ,
outre une infinité d'autres , celui qui
de son plus grand persécuteur devint
son plus grand Apôtre parmi les Gen-
tils ; qui avoit lapidé Etienne , par la
main de tous ses bourreaux , en gardant
leurs habits , & par qui Etienne a tra-
vaillé encore à convertir toutes les na-
tions. Voilà comme j'envisage le mar-
tyre de St. Etienne ; ou plutôt je con-
temple en lui , & dans les dignes suc-
cesseurs qui dans peu le suivirent dans
une si noble carrière , la force & la
puissance de Dieu , qui a établi sa Re-
ligion par eux , qui soutenant lui-même
sa cause animoit & remplissoit , jus-
ques dans leur plus extrême foiblesse ,
ceux qu'il avoit choisis pour en être les
soutiens & les défenseurs devant toute
la terre.

Pour procéder avec ordre dans une
matière aussi intéressante , nous consi-
dérerons d'abord la force des ennemis
que la Religion a eus à combattre ; rien
de plus capable de faire voir qu'elle
n'est point l'ouvrage des hommes : nous
examinerons , encore , quels sont les
moyens qu'elle a employés pour s'éta-
blir ; rien de plus propre à démontrer
qu'elle vient de Dieu. Ainsi , que les

incrédules cessent de la faire passer pour une invention humaine ; la nature des obstacles qu'elle a eus à surmonter suffit pour les réfuter & les convaincre : que les vrais Chrétiens se confirment de plus en plus dans les idées de grandeur & de divinité sous lesquelles ils envisagent cette Religion ; la qualité des moyens qu'elle a mis en œuvre pour établir leur en fournira abondamment les motifs. En deux mots : la force des obstacles que la Religion a surmontés à son établissement , sujet de confusion pour l'incrédule ; la faiblesse des moyens avec lesquels les obstacles sont été surmontés , sujet de confiance pour le fidele. C'est tout le partage de ce discours & le sujet de votre attention ; sujet aussi intéressant que l'est & peut être la Religion même. Implorons les larmes de l'Esprit Saint par l'entremise de la Reine des Martyrs.

Ave , Maria.

P É R O R A I S O N.

Que le souvenir de ces prodiges est bien propre à exciter notre courage , Messieurs , nous qui avons participé à l'opération de l'Esprit Saint , pour perpé-

tuer le ministère des Apôtres , & que sommes consacrés par état à soutenir comme les Martyrs la Religion qu'il ont établie aux dépens de leur vie ! Quel sujet de confiance pour nous , de voir que c'est Dieu lui-même qui est le premier à notre tête ! Avec quelle assurance ne devons-nous pas nous présenter au combat , quand on nous y appelle ! Il s'agit des intérêts de celui qui est le maître de la victoire : quels ennemis pouvons-nous craindre ? En est-il de plus redoutables que ceux qu'il a vaincus si aisément ? Qui pourroit enfin nous faire appréhender de ne pas réussir ? Est-il rien de si foible qui ne triomphe , comme nous venons de le voir entre ses mains ? Continuons donc à signaler notre zèle & notre ardeur pour la cause qui nous est confiée. C'est le sort de la foi d'être toujours combattue , comme de subsister toujours au milieu des combats renaissans ; & ç'a été de tout temps jusqu'à nos jours celui de ses plus zélés défenseurs , d'en être aussi les précieuses victimes. Aux guerres étrangères ont succédé souvent les guerres intestines. L'hérésie & le schisme plus d'une fois , ont renouvelé dans son sein les persécutions des Princes.

olâtres ; soit en s'efforçant , pour altérer impunément sa vérité incorruptible , de saper l'autorité de l'Eglise , qui en est le fondement inébranlable ; soit en se révoltant , par la rupture des liens de son unité indivisible , contre la chaire de St. Pierre , qui en est le centre nécessaire. L'incrédulité totale en matière de Religion paroît aujourd'hui avoir déclaré la guerre ouvertement , & vouloir reprendre dans nos contrées la place du paganisme trop crédule , vaincu dans tout le monde. Défendons-la constamment contre tous ses ennemis quels qu'ils soient. On ne nous demande pas présentement tout ce qu'ont donné pour elle ceux que nous honorons comme les chefs de notre saint Ministère ; mais suivons , si le falloit , jusqu'à la mort , ceux qui étant nos chefs sont aussi nos modèles. Mourir pour la défense de notre Religion , Etienne nous le montre en ce jour , c'est assurer son triomphe & le nôtre. Dans ce temps malheureux , où l'affoiblissement de la foi avec le refroidissement de la charité se fait sentir par-tout , & où nous ne pouvons dissimuler que nous avons la douleur de voir la défection gagner jusqu'aux

plus saintes retraites qui servoient de retranchements à la Religion & devoient en être les plus fermes boulevards, où, pour surcroît de douleur, nous avons à pleurer la perte d'un prince (*) héritier présomptif du trône, dont l'attachement pour elle & les mœurs les plus pures, jointes au zèle le plus éclairé, nous avoient fait concevoir les plus hautes espérances; c'est encore une consolation pour nous de voir ici à la tête d'un chapitre où brillent la noblesse la science & la régularité, un Prélat (**) qui a apporté de la milice séculière, où il en a fait les premiers essais, la valeur & la prudence qu'il faut pour commander les armées du Seigneur, où les exemples d'une piété sincère, aussi humble que charitable qu'il donnoit parmi nous depuis qu'il étoit passé dans la sacrée milice du Clergé, nous avoient fait desirer qu'il commandât, ses vertus l'y appelant, autant que sa naissance, qui n'y est un titre que par elles.

Pour vous, peuple Chrétien, que

(*) Monseigneur le Dauphin pere de Louis XV régnant, mort le 20 Décembre 1765.

(**) Monseigneur l'Evêque de Dijon.

la solennité du premier Martyr rassemble dans ce temple, votre église-mère, érigée sous son invocation, vous avez vu que la Religion que nous vous enseignons d'après lui, après les Apôtres & les Martyrs, est l'ouvrage de Dieu beaucoup plus que le leur, qu'il faut donc la croire, non sur notre parole, mais sur celle de Dieu même. Un seul argument que j'ai tiré de son établissement, & que la fête de ce jour m'a fait naître, suffit pour fermer la bouche à l'incrédule qui voudroit le nier; mais mille autres, qui demanderoient pour leur développement autant de discours particuliers, vous le prouvent. L'antiquité, la fidélité indubitable, & l'inimitable naïveté de ses livres sacrés, &c., (comme ci-devant, page 53); les Oracles de ses Prophetes, &c.; les Miracles de ses Prédicateurs, &c.; le nombre prodigieux de ses Martyrs, &c.; la pureté de sa Morale, &c.; la beauté de son Dogme, &c.: tant de caracteres de Divinité, dont je vous ai exposé aujourd'hui, un peu au long, le plus sensible & le moins susceptible aux chicanes des impies, qui se croient accablés de leur poids, s'ils n'af-

fectoient d'être sourds à ce langage multiplié de Dieu, sont bien capables, Chrétiens, d'augmenter votre attachement pour notre Religion, & de le rendre inviolable. Cependant comme tous ces motifs de crédibilité ne suffiroient pas encore par eux-mêmes, si l'Esprit Saint n'en fortifioit en vous l'impression, ajoutez-y le secours que l'exemple & l'intercession de celui que nous honorons peuvent vous procurer. Entrez dans les vues qui conduisoient les premiers Fideles aux tombeaux des Martyrs; ils y alloient respirer cet esprit de force & de courage, qui en avoient fait des holocaustes à Jesus-Christ & des victimes pour l'établissement de la Religion; ils alloient y puiser cette intrépidité qui leur avoit fait braver les menaces des tyrans & les cruautés des bourreaux. Venez pareillement dans ce temple auguste, que Dieu dans ses décrets marquoit pour être le premier siege de la Religion dans ce Diocèse, en même temps que vos ancêtres l'élevoient à la gloire du premier de ses martyrs, imité, le siècle suivant dans cette même cité, par l'illustre Benigne votre Apôtre; ce Temple

ple où (*) pour plusieurs de vous il a été le garant de vos serments , lorsque vous fûtes enrôlés dans la milice Chrétienne sur les fonts du Baptême : ce qui doit servir encore d'un nouvel aiguillon à votre fidélité ; venez vous remplir , à la vue & au récit de ses combats & de ses triomphes , du même esprit de courage qui l'anima. Conjurez-le de vous communiquer cet esprit dont il avoit reçu , comme premier Diacre , les prémices abondantes & la plénitude , qui vous fasse résister fortement comme lui , non plus aux tyrans & aux bourreaux que la Religion a défarmés & fait disparaître , il y a longtemps , mais à des adversaires plus redoutables encore par rapport à vous , & qu'elle aura à combattre tant qu'elle subsistera ; je veux dire le monde , ce monde maintenant Chrétien de nom , toujours si antichrétien dans ses maximes & dans ses mœurs , vos sens & vos passions. Qu'il vous mette en état de repousser avec avantage les assauts que ces dangereux ennemis ne cessent

(*) La Cathédrale de Dijon est en même temps une Paroisse de la ville.

de vous livrer , pour vous soulever contre une Religion qui ne sera toujours l'objet de leur haine & de leur révolte , que parce qu'elle sera toujours leur censure & leur condamnation. Non , ils ne l'empêcheront pas de subsister , cette Religion , pour le salut des Elus , jusqu'à la consommation de leur nombre qui sera celle des siècles ; mais ils peuvent vous détacher d'elle , pour grossir à votre malheur le nombre des lâches déserteurs qui ne la blasphèment , après l'avoir abandonnée , que pour cacher la honte de leur apostasie.

Grand Saint , ne le permettez pas. Que le témoignage glorieux que vous avez rendu à la vérité de notre Religion maintienne parmi nous ce qu'il y a établi. Ne cessez point de parler par la voix de votre sang , & que l'Esprit Saint accompagne toujours cette voix , & la rende puissante & efficace. Parlez-nous , parlez pour nous : parlez-nous , pour que nous demeurions convaincus qu'il n'y a qu'une Religion Divine qui ait pu inspirer un tel héroïsme , & tirer sur-tout de la mort de ses Martyrs leur triomphe & le

lien. Parlez pour nous : ah ! vous priâtes autrefois pour vos ennemis ; refusez-vous de le faire aujourd'hui pour ceux qui non seulement vous honorent avec toute l'Eglise , comme le premier & le plus illustre des Martyrs ; mais qui vous réclament encore comme le protecteur spéciale de la Religion dans cette portion du troupeau de J. C. ? Priez le Dieu de force de venir au secours de notre foiblesse continuer à combattre & à vaincre avec nous tous , & soutenir en nous l'ouvrage qu'il a accompli par vous & par les Apôtres. Qu'il inspire aux Pasteurs la vigilance sur leurs ouailles , & la liberté pour annoncer sa parole sans déguisement & sans crainte : à ceux qui sont dévoués à une religieuse retraite , l'observation édifiante des conseils Evangéliques , & de ce que le Christianisme a de plus parfait ; aux Chefs du peuple , l'exemple de la docilité ; au Peuple , l'obéissance exacte aux préceptes ; à tous , l'amour & la pratique d'une Religion qui n'est pas moins avantageuse à l'état politique , qu'elle est vraie ; & qui , après que nous aurons combattu fidèlement ici-bas ses

ennemis & ceux de notre salut jusqu'à la fin , nous fera triompher avec vous pendant toute l'éternité bienheureuse , où nous conduisent le Pere , le Fils , & le Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.



SERMON

SUR LA PRÉSENCE RÉELLE DE JESUS-CHRIST
DANS L'EUCHARISTIE.

Pour la fête du Saint Sacrement.

Exulta & lauda, Habitatio Sion, quia Magnus
in medio tui, Sanctus Israël.

*Réjouissez-vous & louez le Seigneur, Maison de
Sion, parce que le Grand, le Saint d'Israël est au
milieu de vous.*

Ces paroles sont tirées du Prophete Isaïe, Chap. 12. v. 6.

Telle est l'invitation que l'Eglise nous
adresse en ce jour : toute remplie de re-
connoissance pour la faveur signalée
qu'elle reçoit de Dieu dans la Sainte
Eucharistie, l'abrégé des merveilles di-
vines ; elle est aussi toute occupée à en
donner des marques & des démonstra-
tions extérieures. Elle emploie pour cela
toute la pompe & tout l'appareil de
ses cérémonies. Ses Autels sont déco-
rés, ses Ministres sont revêtus de leurs
riches ornements. Non contente de
faire retentir les voûtes sacrées des Tem-
ples de ses Hymnes & de ses Canti-
ques, elle sort dans les rues & dans
les places publiques ; elle y mene, com-

me en triomphe , celui qui l'a comblée des plus riches présents de son amour : elle invite tous les Fideles à prendre part à la joie , & à célébrer un bienfait qui leur procure l'avantage inappréciable de posséder leur Dieu au milieu d'eux. *Exulta & lauda , Habitatio Sion , quia Magnus in medio tui , Sanctus Israël.*

Et en effet , fut-il jamais un sujet de joie plus juste & plus légitime ? Un Dieu qui habite au plus haut des Cieux , que dis je ? un Dieu que la vaste étendue des Cieux ne peut contenir , un Dieu dont la Majesté est infinie , veut bien se trouver au milieu de nous , non seulement par l'immensité qui lui est propre & qui le rend présent en tous les lieux , non seulement par son opération , & par le soin qu'il prend de nous gouverner & de nous conduire ; mais par une présence plus réelle & plus intime , par une demeure corporelle , véritable & substantielle : & cela pour être en même temps , & la nourriture de nos ames , & la victime de nos sacrifices. Pouvons nous nous montrer trop sensibles à un si prodigieux excès d'amour ? Ne doit-il pas exciter en nous les transports les plus vifs de la joie & de la reconnoissance ? *Exulta*

& lauda, Habitatio Sion, quia Magnus in medio tuâ, Sanctus Israël.

Mais tandis que l'Eglise nous invite à nous livrer à de si justes sentiments, ne semble-t-il pas entendre la voix de l'hérésie, qui voudroit troubler une solennité si sainte & si religieuse, en s'efforçant de répandre des nuages sur ce qui en est l'objet ? Elle ose nous contester le précieux avantage dont nous nous glorifions, elle emploie toutes ses ténèbres pour en obscurcir la vérité, & ses artifices pour la détruire. Si on veut l'en croire, notre joie n'est qu'une illusion, nos cérémonies une superstition ; & le Dieu que nous croyons posséder, un vain fantôme, enfanté par l'ignorance & adopté par l'aveugle crédulité des peuples. Tels sont les blasphêmes qu'elle profère contre le plus respectable de tous nos Mystères. Afin que notre joie soit complète & que rien ne soit capable de l'altérer, établissons la certitude du point de dogme qui en fait le sujet ; justifions la foi de l'Eglise, & confondons l'hérétique, en dissipant jusqu'au moindre doute qu'il voudroit y faire naître.

C'est ce que j'entreprends dans ce

discours : je veux vous faire voir que notre Religion n'a rien de plus clair dans ses Ecritures , ni de plus constant dans sa Tradition que le dogme de la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie : que nier ce Mystere , c'est premièrement disputer à J. C. , qui le propose ; sa vérité de la maniere la plus injurieuse ; secondement c'est enlever à l'Eglise , qui le possède , son trésor le plus précieux dont elle ait joui de tout temps. Je dis que c'est disputer à J. C. sa vérité , vous le verrez par l'évidence de ses paroles , unanimement entendues dans ce sens par les saints Peres : ce sera le sujet de mon premier Point. C'est enlever à l'Eglise son plus précieux trésor ; vous le verrez par les privileges qui lui appartiennent le plus légitimement ; confirmés par la pratique & les usages qu'elle a constamment observés dans tous les siècles : ce sera la matiere de mon second Point.

Je fais que je parle devant des Chrétiens qui n'ont qu'une même foi avec l'Eglise Catholique , dans le sein de laquelle ils ont le bonheur d'être nés ; (je parle même devant une Commu-

nauté (*) recommandable par la dévotion particulière à l'Auguste Sacrement de nos Autels , dont elle donne l'édifiant exemple , autant que par la saine Doctrine où son institut , suscitè particulièrement contre les dernières erreurs , fait profession d'élever les jeunes personnes de son sexe.) Cependant il est encore mêlé parmi nous quelque reste déplorable de ceux qu'a séparés de vous , en les infectant de son venin , cet hérésiarque du seizième siècle , qui , en causant des troubles par-tout , termina si fort pendant quelque temps l'éclat de l'Empire du Roi très-Chrétien , qui l'avoit nourri dans son sein ; & il est bon de nous prémunir contre cet esprit de Tolérance , fruit du peu de Religion qui regne aujourd'hui , qui passant de la personne des errants à leurs erreurs pourroit , sous prétexte d'humanité pour eux , nous en rapprocher trop , en prêtant indiscretement l'oreille à leurs dogmes pervers , ou ne tenant qu'avec indifférence à la vérité qu'on nous a enseignée dans notre enfance. Il est à propos pour cet effet que nous

(*) Les Dames Religieuses de Notre Dame du Cap-François.

nous rendions compte de temps en temps à nous mêmes des motifs de notre foi , maintenant que nous sommes en âge d'en apprécier les preuves par notre raison , & que par-là nous nous mettions aussi plus en état , selon l'avis de St. Pierre , d'en rendre compte aux autres , quand ils nous le demandent. Ces fondements sont assez solides, Mes Freres , je vous l'ai dit dans une autre occasion , pour que nous n'ayions aucune appréhension de les produire au jour , soit dans leur ensemble , ou dans le détail. Apprenez donc aujourd'hui sur quels moyens est appuyé l'un des plus importants mysteres de notre croyance : & que cette connoissance serve à affermir & augmenter pour lui votre foi & votre vénération. Implorons avant tout les lumieres du St. Esprit, par l'entremise de celle que l'Eglise invoque comme la destructrice de toutes les hérésies. *Ave , Maria.*

P R E M I E R P O I N T .

C'est sur les paroles de J. C. , du quel il n'est pas de mon objet ici de prouver la divinité & l'infailibilité , également reconnue de nous & de nos

freres séparés , qu'est fondée la foi de l'Eglise sur la présence réelle ; c'est sur le sens net & précis que ces paroles présentent à l'esprit , & que les Peres ont entendu comme nous l'entendons , qu'est établie la certitude de ce dogme. Examinons ce sens dans les paroles mêmes , & dans l'interprétation des Peres : nous ne pourrons qu'en conclure que J. C. est réellement présent dans l'Eucharistie.

I. Et d'abord J. C. a-t-il parlé clairement , lorsque toutes les circonstances sembloient le demander ? C'est ce que l'Eglise ne peut révoquer en doute. Elle sait que les nuages de l'ignorance ou de la prévention humaine n'obscurcissoient point son esprit , qu'il connoissoit parfaitement la force de toutes les expressions , & qu'il ne se servoit jamais que des termes les plus propres & les plus convenables à ses desfeins ; parce que , comme dit le Prophete-Roi , il est le Seigneur de toutes les sciences : *Sientiarum Dominus*. Elle fait que , s'il parloit quelquefois en figures & en paraboles , des raisons importantes l'y déterminoient : c'étoit pour ménager la foiblesse du Fidele , qu'il s'enveloppoit ainsi , ou pour punir

l'incrédulité du Juif, ou pour déconcerter la malignité du Pharisien, ou pour ne point profaner ses Mysteres, ou enfin parce que le temps de les révéler plus à découvert n'étoit pas encore venu : la seule nécessité répandoit des ténèbres sur ses paroles ; & quand la même nécessité l'exigeoit, il mettoit ses paroles dans leur plus grand jour. Or, où Jesus-Christ a-t-il dû parler plus clairement, qu'au sujet de l'Eucharistie ? Suivez-moi, Mes Freres, & jugez vous-mêmes s'il fut jamais circonstance où il fût plus nécessaire de parler ouvertement & sans figure.

Voici tout ce que fait J. C. en instituant l'Eucharistie : c'est un Dogme qu'il établit, une Alliance qu'il contracte, un Commandement qu'il impose, un Sacrement qu'il institue ; enfin c'est un Testament qu'il laisse la veille de sa mort. Je dis que c'est un Dogme qu'il établit ; & comment ce Dogme peut-il être cru, si des termes clairs n'en fixent la foi ? C'est une alliance qu'il contracte ; & comment cette alliance peut-elle être connue, si des termes clairs n'en spécifient la qualité ? C'est un commandement qu'il impose ; & comment ce précepte peut-il être ob-

servé ; si des termes clairs n'en déterminent le sens ? C'est un Sacrement qu'il institue ; & comment ce Sacrement peut-il être utile , si des termes clairs n'en découvrent la nature & les effets ? Enfin c'est un testament qu'il laisse ; & comment ce testament peut-il être exécuté , si des termes clairs n'en manifestent les intentions ? Sans la clarté & l'évidence des termes , le Dogme n'est qu'un piège d'erreur , l'alliance un piège de fraude & de surprise , le commandement un piège de chute & de prévarication , le Sacrement un piège de superstition ; le testament enfin un piège de dispute & de dissention aux enfants de la foi. Peut-on dire sans blasphème que Jesus-Christ ait voulu dresser , par ses discours , de tels pièges à la simplicité du Fidele ? Il est donc hors de doute qu'il ne l'a point fait ; & par conséquent il est incontestable que le sens naturel , que ses paroles présentent à l'esprit au sujet de l'Eucharistie , est leur sens véritable.

Ecoutons maintenant ce qu'il nous dit à ce sujet. Voici les propres termes dont il se sert , soit dans cette institution , soit en la promettant : Prenez & mangez ; *ceci est mon corps* , ce

même corps qui va être livré à la mort pour vous. Prenez & buvez ; *ceci est mon sang*, la coupe de la nouvelle alliance , mon testament dans mon sang , qui va être versé pour la rémission des péchés. Et auparavant : *Ma chair est véritablement une viande , & mon sang est véritablement un breuvage. Le pain que je donnerai n'est autre chose que ma chair , que je livre pour la vie du monde. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme & si vous ne buvez son sang , vous n'aurez point la vie en vous. Celui au contraire qui mange ma chair & boit mon sang vivra éternellement.* Comment entendre ces paroles autrement que dans le sens de l'Eglise Catholique ? Veulent-elles dire seulement que le pain est la figure du corps de J. C. ? Mais elles énoncent expressément qu'il est le corps même de J. C. Signifient-elles seulement qu'il faut manger la chair de J. C. par la foi , c'est-à-dire , croire & méditer ses souffrances ? Mais elles expriment formellement que cette chair est une vraie nourriture. Enfin feroient-elles même entendre seulement que J. C. se trouve dans le pain , comme l'a imaginé l'Hérétique Allemand ? Mais elles assurent nettement que le pain est devenu J. C. Voyez

vous-mêmes, Chrétiens, si c'est avec raison que nous vous proposons de croire qu'ensuite des paroles mystiques, prononcées sur le pain & le vin par les Prêtres, d'après J. C. qui leur a ordonné dans la personne des Apôtres de faire en mémoire de lui ce qu'il avoit fait, il ne reste plus qu'un Homme-Dieu sur nos Autels. Est-il permis d'en douter, après des assurances si fortes & si positives de sa part ? Et quel aveuglement ferme des yeux qui ne sont frappés de cette lumière ! Seigneur, ouvrez-les, ces yeux ; dissipez leurs ténèbres, & qu'ils voient que vous êtes un pere incapable de donner à vos enfants des pierres, au lieu de pain : c'est-à-dire, de leur proposer l'erreur, sous la plus belle & la plus trompeuse apparence de la vérité.

Que n'aurions-nous pas effectivement à répondre pour nous justifier, si ce que nous croyons n'étoit pas vrai ? Ne serions-nous pas en droit de dire à Dieu ce que lui disoit autrefois St. Chrisostome ? Si nous sommes dans l'erreur, c'est vous, Seigneur, qui nous avez trompés : *Domine, si error est quod credimus, à te decepti sumus.* A qui pouvions-nous mieux nous adresser qu'à vous,

pour connoître vos véritables sentiments ? N'êtes-vous pas notre maître par préférence ? n'est-ce pas vous seul qui avez les paroles de la vie éternelle ? Nous vous avons écouté , nous avons consulté vos oracles , lu vos promesses , médité vos ordonnances : quel endroit nous montre que ce que vous nommez votre corps n'en est que l'ombre & l'image ? Si ce n'est qu'une figure , votre Evangile , destiné à nous instruire , ne devoit-il pas nous l'apprendre ? Quand vous dites que vous rétablirez le temple en trois jours ; votre écriture , attentive à nos besoins , nous avertit que vous parlez de votre Corps : est-il moins facile ici de se méprendre , ou moins important de ne se méprendre pas ? Si ce n'est qu'une figure , ce seul mot pouvoit calmer les disputes du Juif incrédule & lever le scandale du foible disciple : il n'étoit pas nécessaire de recourir comme vous faites à l'étendue de la puissance divine , & d'élever les esprits au dessus de la chair & du sang , pour engager à croire ce Mystere. Votre langage paroît dur à ceux qui vous écoutent ; & vous n'ajoutez rien pour l'adoucir , si non que celui-là peut donner sa chair

à manger , qui par sa propre vertu peut s'élever au dessus des Cieux ; que c'est l'esprit qui vivifie , & que les pensées charnelles n'en sont pas capables : *Caro non prodest quidquam ; spiritus est qui vivificat.* Enfin si ce n'est qu'une figure ; après ce qu'elle exige , que pourroit exiger la réalité ? Il faut , avant de la recevoir , des épreuves rigoureuses sans lesquelles , selon votre Apôtre , on est coupable du plus horrible sacrilege , d'attentat sur le corps & le sang du Seigneur : *Reus est corporis & sanguinis Domini* ; des épreuves sans lesquelles mangeant ce pain indignement , on mange & on boit son jugement & sa condamnation , parce qu'on ne fait pas le discernement qu'on doit du corps du Seigneur : *Judicium sibi manducat & bibit ; non dijudicans corpus Domini.* Pourrois je à tous ces traits ne pas reconnoître votre présence dans ce sacrement , & ne pas dire avec le même Apôtre que le pain que nous rompons est la communion de votre corps , & le vin du calice que nous bénissons , la communion de votre sang ? Ah ! si nous sommes dans l'erreur en le croyant , c'est vous-même , Seigneur , qui nous trompez. *Domine , si error est quod credimus , à te decepti sumus.*

Non , Mes Freres , il n'y a point de sujet d'intenter de telles accusations contre notre Dieu. Ces mêmes raisons , qui nous serviroient de défense & de justification de notre foi , peuvent nous servir aussi à justifier la condamnation de l'hérétique. Eh quoi ! pouvons-nous leur dire , à ces opiniâtres sectaires : Vous regardez les Écritures , ainsi que nous , comme la regle authentique & inviolable de votre foi ; & vous osez leur attribuer ce qu'elles ne dirent jamais ? Rien n'est plus sacré , parmi les hommes , que les dernières volontés d'un mort ; on les écoute avec respect , on les examine avec attention , on les suit avec scrupule : cet homme est couché dans le tombeau , privé de tout mouvement , la proie & la pâture des vers ; & cependant ses paroles ont tout leur poids & conservent toute leur force : & le fils de Dieu ressuscité est vivant au Ciel , il est assis au trône de son pere ; & vous avez l'audace de contredire son Testament , quelque clair qu'il soit , quelque avantage qu'il vous présente ? Vous osez substituer au sens naturel de ses paroles un sens étranger , combattu , démenti par les paroles elles-mêmes , soutenu par vos seuls

réjugés , défavoué par les Apôtres , in-
connu à toute la terre , ou au moins
ébuté & condamné jusqu'à vous ? Eh !
qui donc vous a constitués les juges de
Ecriture ; ou quels garants pourrez-
vous apporter de vos interprétations ar-
bitraires ? peut-être de ces hommes par-
ticuliers , à qui la singularité tient lieu
de tout mérite ; de ces hommes con-
tentieux , qui aiment à disputer & à
contredire pour le seul plaisir de le fai-
re ; de ces hommes curieux , qui ven-
tent tout entendre & tout mesurer à
leur sens ; de ces hommes vains , qui ,
pour se faire un nom & attirer des dis-
ciples après eux , inventent des doctri-
nes étrangères & s'affichent novateurs.
Mais certainement vous ne pouvez ci-
ter aucun de ces généreux défenseurs
de la commune créance de tous les sie-
cles ; aucun de ces hommes vraiment
illustres , à qui J. C. a confié le dépôt
de sa vérité & le soin de nous la trans-
mettre d'âge en âge. Vous n'en trou-
verez aucun pour vous , parmi ceux
même que vous regardez comme les
interpretes fideles de cette vérité , en-
core dans sa premiere intégrité. Car ,
mes Freres , voici encore une preuve
certaine que nous attendons comme il

faut ce qui est dit de l'Eucharistie dans l'Ecriture sainte : c'est que les Peres en ont parlé comme nous , & que nos freres séparés ne peuvent parler comme les Peres ; ces Peres de l'Eglise , que Dieu lui a donnés pour ses docteurs , avoués d'elle pour juger , par leur témoignage , du sens , sur lequel sa foi ne doit point défaillir , de la divine parole consignée dans les écrivains divinement inspirés , Evangélistes , Prophetes & Apôtres , dont les écritures n'avoient d'autorité pour St. Augustin , que revêtu de celle même de l'Eglise : *Evangelio non crederem , nisi me Ecclesia catholica commoveret autoritas.*

II. Je dis que les Peres ont parlé comme nous de l'Eucharistie : ouvrez leurs écrits ; je ne dis pas seulement ces instructions par lesquelles ils dispoient les fideles aux sacrements , & dans lesquelles seules on devoit chercher la foi de l'Eglise , parce qu'elles sont plus exactes que toutes les autres , mais je dis même ces discours qui tendoient plus à régler les mœurs qu'à enseigner la foi : qu'ont ils dit de l'Eucharistie , que nous ne disons avec eux ? Ils donnent quelquefois à l'Eucharistie les noms de symbole , d'image , de type , de

figure : nous les lui donnons comme
x, & nous n'ajoutons rien à leur doc-
trine, quand nous vous disons que l'E-
ucharistie, sacrement de la nouvelle al-
liance, & le plus grand des sacrements
de cette alliance, est signe & vérité
tout ensemble : signe, par ce qu'elle a
dans ses apparences de terrestre, vé-
rité par ce qu'elle a substantiellement
de divin ; signe qui nourrit le corps,
vérité qui nourrit l'âme ; signe qui re-
présente l'union de J. C. avec les fide-
les & entre eux, vérité qui l'établit
la cimente. Ils nomment quelque-
fois l'Eucharistie du pain : nous la nom-
mons comme eux, & nous ne faisons
que vous rapporter leur doctrine, quand
nous vous disons que c'est un pain ad-
mirable, un pain de vie immortelle, su-
périeur à la manne, qui ne communi-
quoit point l'immortalité comme lui ;
un pain descendu du Ciel, un pain
formé dans le sein de Marie, un pain
qui est le Seigneur lui-même. Ils aver-
tissent qu'on doit entendre spirituelle-
ment les paroles de J. C. : nous en aver-
tissons comme eux, & nous ne faisons
qu'exposer leur doctrine, quand nous
vous disons qu'il faut bannir de ce Myf-
te les idées charnelles ; que la chair

qui nous est donnée dans ce sacrement n'est point une chair passible, corruptible, revêtue de sa propre figure de son étendue naturelle, une chair enfin telle que la nôtre en l'état présent, mais une chair ressuscitée, glorieuse, impassible, & pour aussi dire spirituelle.

Non, les Peres n'ont rien dit que nous ne puissions dire comme eux & à leur exemple. Il n'en est pas de même de nos freres errants : interrogez-les d'un côté & les Peres de l'autre ; faites les mêmes demandes, & voyez si vous aurez les mêmes réponses. Demandez-leur ce que c'est que l'Eucharistie ? Les Peres vous répondront : c'est un symbole adorable, c'est un miracle incompréhensible, un mystere redoutable. Que dira l'hérétique ? que c'est un aliment sec & liquide, tout simple & tout naturel. Demandez quel changement se fait dans l'Eucharistie ? Les Peres vous répondront que la bénédiction, la consécration y change la nature des choses ; que le pain est changé au corps de J. C., comme les viandes se convertissent en notre substance, & le vin au sang de J. C., comme l'eau fut changée en vin aux noces de C.

ma ; qu'il ne faut rien moins pour opérer ce changement , que la même puissance qui a créé le ciel & la terre. Que dira l'hérétique ? Il répondra que le pain, depuis la bénédiction , n'est plus à la vérité un pain commun & ordinaire , mais qu'il est toujours du pain ; que sa nature est perfectionnée , mais non pas détruite , non plus que celle des pains de proposition ; que , pour en bien juger , il faut consulter les sens & s'en rapporter à leur témoignage. Qu'on leur demande quel honneur on doit à l'Eucharistie ? Les Peres vous répondront que tous les Chrétiens doivent se prosterner devant elle , implorer son secours , publier ses merveilles , reconnoître ses bienfaits , s'adresser à elle comme à la source des grâces ; parce que c'est le Verbe lui-même qui est assis à la droite de Dieu son pere. Que répondra l'hérétique ? qu'on ne doit honorer que celui qu'elle représente , & qu'elle est par elle-même indigne de nos hommages , à moins de tomber dans l'Idolâtrie. Je ne finirois pas , Mes Freres , si je voulois achever le parallèle. Je vous en ai suffisamment rapporté , pour faire voir par comparaison que le langage des Peres est pré-

cifément le nôtre , & conséquemment que le sens que nous attribuons aux paroles de J. C. touchant l'Eucharistie est leur sens propre ; car quelle apparence que ces hommes divins se soient tous accordés , pour leur donner fausement le même sens , qu'ils se soient entendus pour multiplier sans fondement nos mysteres , & que par une convention gratuite ils en aient augmenté le nombre , sans y être contraints par l'évidence des Ecritures !

Il est donc constant, Chrétiens, que J. C. nous a promis & donné sa véritable présence dans le sacrement de nos autels ; & que nier cette vérité , c'est lui faire injure , c'est supposer , contre les décisions les plus formelles des Livres-saints , que Dieu peut mentir comme l'homme , que dis-je ? que l'homme est moins sujet à l'erreur que Dieu ; que nos sens & notre raison sont plus infailibles que ses oracles , & que c'est au tribunal de nos lumieres qu'il appartient de prononcer sur la vérité ou sur la fausseté de ce qu'il nous dit. Vous avez sans doute horreur de ces blasphêmes , vous frémissez quand on les profere : ah demeurez donc toujours fermes & inébranlables dans la foi de
ce

ce mystere , telle que vous la professez. Laissez le Juif charnel & l'Hérétique indocile demander arrogamment comment il se peut que J. C. nous donne sa chair à manger : *Quomodo potest hic dare nobis carnem ad manducandum ?* Demandez vous-mêmes au Juif si cela n'est possible à celui qui à ses yeux a redressé des boiteux , éclairé des aveugles , guéri d'un mot les malades & ressuscité des morts : demandez-lui s'il trouve plus de merveilleux dans ce prodige , que dans ceux qui ont éclaté en faveur de ses peres ; si tout n'est pas possible à celui qui a changé en sang des fleuves de l'Egypte , & ouvert un ferme passage au milieu des abymes tremblants de la mer ; qui a fait jaillir de l'eau d'un rocher aride , & pleuvoir du ciel une manne délicieuse dans le desert ; qui dans la terre promise a renversé les murs de Jéricho par le son des trompettes , & arrêté le soleil dans sa course rapide , à la voix de Josué. Demandez à l'Hérétique si le mystere d'un Dieu présent sur nos autels est donc plus incroyable que celui d'un Dieu en trois personnes , d'un Dieu descendu du ciel & fait homme , d'un Dieu esclave sur la terre pour nous ra-

cheter , d'un Dieu victime des péchés du monde , d'un Dieu en proie aux plus infames supplices , d'un Dieu dans les bras de la mort ? Qu'y a-t-il de moins révoltant dans cette doctrine , & de plus proportionné à notre foible raison ? Eh ! s'il croit ces dogmes sur la parole de J. C. , tout incompréhensibles qu'ils sont , pourquoi refuser sa soumission à une doctrine qui n'est pas plus difficile à croire , & qui est aussi certaine ?

Plaignons , Chrétiens , un si grand aveuglement , & ne cessons de conjurer le pere des lumieres qu'il fasse tomber , de devant leurs yeux deffillés , le bandeau qui empêche nos prétendus réformateurs d'appercevoir les étonnantes contradictions où ils sont avec eux-mêmes , non pas seulement avec les Peres qui ont interprété l'Ecriture ; & pour nous , demeurant toujours constamment attachés à la foi de nos peres , faisons taire une raison orgueilleuse , qui voudroit mettre des bornes à la puissance de Dieu , & la mesurer suivant ses lumieres dont la sphere est si bornée. Souvenons-nous qu'il n'en est pas de la science divine comme des sciences humaines ; que dans celles-ci

la créance naît de la connoissance des choses , mais , dans la science divine au contraire , la connoissance & l'intelligence des choses dépendent de la créance & de la foi. *Nisi credideritis , non intelligetis*. Persuadons-nous qu'interroger Dieu sur sa conduite , c'est un crime qui ne peut être pardonné à un Chrétien. Qu'a de commun , dit Tertullien , Jerusalem avec Athenes , l'académie avec l'Eglise ? Notre regle , qui nous guide avec sûreté , est celle que prescrit le plus sage des hommes , Salomon , qui dit qu'il faut chercher Dieu dans la simplicité du cœur. Après qu'il a daigné nous parler dans son propre fils , après J. C. nous ne devons plus avoir de curiosité. Après l'Evangile , nous n'avons besoin d'aucune recherche. Si donc nous nous écrivons quelquefois : Comment est-il possible que J. C. nous donne sa chair à manger ? *Quomodo potest hic dare nobis carnem suam ad manducandum* ? Que ce soient des paroles d'admiration & de reconnoissance , & non pas une question téméraire , dictée par un esprit de doute & d'incrédulité ; que ce soit pour nous écrire avec les Saints de tous les siècles du Christianisme : O don infini ! ô maniere de

se donner toute nouvelle ! ô invention divine de l'amour de Jesus ! ô cœur ingrat , & plus qu'ingrat du Chrétien , s'il n'est plus à Jesus qu'à lui même ! Que ce soit enfin pour rendre à Dieu d'éternelles actions de graces d'avoir fait à son Eglise un tel présent ; présent qui fut toujours son trésor le plus précieux & le plus incontestable : c'est le sujet de ma 2de. Partie.

SECOND POINT.

C'est une vérité dont on convient , dans toutes les sectes qui portent le nom de Chrétien , que l'Eglise de J. C. a les mêmes privileges que sa loi , & que sa loi l'emporte au dessus de toutes celles qui l'ont précédée. C'est encore une vérité , qui n'est pas moins avouée de tout le monde , que l'Eglise dans les premiers siècles étoit dans ses plus beaux jours ; qu'alors ses usages étoient saints & parfaitement analogues , conformes à la pureté de sa foi. Or je dis qu'on ne peut enlever à l'Eglise le corps de J. C. , sans lui ravir ses privileges les plus légitimes , & sans contredire ses usages les plus anciens.

I. Je dis sans lui ravir ses privileges

les plus légitimes , & l'en dépouiller absolument : qu'est-ce que l'Eglise sans ce trésor ? ce n'est plus qu'une république informe , dans un état plus humiliant que toutes les nations de la terre , plus malheureuse que n'ont jamais été les Grecs , les Scythes & les autres barbares ; aussi défigurée & plus cruellement punie que ne le fut autrefois , & ne l'est encore le peuple le plus infidèle , après avoir été le plus favorisé d'en haut. Israël chassé de sa patrie comptoit au nombre & à la tête de ses plus grands malheurs celui d'être sans chef , sans sacrificateur & sans victimes. *Dominus , imminuti sumus plus quam omnes gentes* : Seigneur , s'écrioit-il dans les sanglots & dans les larmes , il n'est aucun peuple sur la terre qui soit autant avili que nous ; nous n'avons plus ni prophète , ni holocauste , ni sacrifice , ni encens , ni oblation , ni autel : *Non est in tempore hoc , neque holocaustum , neque oblatio , neque incensum , neque locus primitiarum*. Tel seroit aujourd'hui le sort de l'Eglise de J. C. , de cette Eglise avec laquelle il a promis d'être jusqu'à la consommation des siècles , que les Prophetes ont prédit devoir être si magnifique , si puissante , si respectée , si glorieuse ,

plus excellente enfin que toutes les sociétés de la terre , & dont le peuple autrefois choisi de Dieu n'a été que l'esquisse & l'ébauche , qui figuroit l'alliance éternelle de Dieu avec elle. Elle auroit , cette Eglise , le partage d'un peuple prévaricateur : c'est trop peu dire , elle porteroit les marques d'un peuple réprouvé pour toujours ; comme la Synagogue rejetée sans rappel , elle n'auroit point de sacrifice , elle n'auroit point d'autels , elle n'auroit point de prêtres.

Elle n'auroit point de sacrifice : ce signe commun de toutes les religions du monde ; ce signe que la nature nous inspire , & que les Païens eux-mêmes ont mis en usage pour reconnoître leurs fabuleuses divinités ; ce signe si nécessaire pour distinguer son culte de celui des autres, aussi vrai que le leur est faux. Elle n'auroit point de sacrifice ; & cependant selon les Ecritures & leurs plus saints interpretes , elle doit en avoir un tout pur , qui , remplaçant les sacrifices répudiés d'animaux offerts au vrai Dieu seulement à Jerusalem , soit universel & répandu en tout lieu depuis l'Orient jusqu'à l'Occident ; elle doit en avoir un qui ait été figuré plus parfai-

tement par ceux d'Abel , d'Abraham & de Melchisédech. Elle n'auroit point de sacrifice : car quelque agréable que soit à Dieu le cœur contrit & humilié ; les levres qui publient ses louanges , les prières & les actions de grâces , toutes ces choses , à proprement parler , ne sont point des sacrifices , elle n'en reçoivent le nom que par emprunt , & l'Ecriture elle-même les distingue du véritable sacrifice , où nous protestons notre dépendance entière du souverain être , par l'immolation réelle d'une créature , détruite pour honorer celui qui seul existe par lui-même , & de qui tout tient l'existence. Enfin elle n'auroit point de sacrifice : car celui de la croix est passé , & s'il n'est renouvelé sur nos autels , quoique d'une manière non sanglante , par la présence de J. C. de nouveau immolé , reproduit & détruit mystérieusement , à la gloire de Dieu son père , & pour l'usage salutaire du prêtre & des fideles à qui il sert de nourriture spirituelle ; le pain eucharistique , n'étant que du pain matériel , ne seroit de J. C. crucifié qu'une foible image , qu'une vaine figure ; figure même plus vuide & plus imparfaite que ne le fut autrefois l'agneau pas-

chal , ou les autres victimes réellement immolées dans l'ancienne loi. *Non est nobis sacrificium.*

Je dis en second lieu qu'elle n'auroit point d'autels : ils seroient ou inutiles ou superstitieux , & les briser seroit un acte de Religion. Et cependant , écoutez , ô vous qui voulez nous les ravir : ce sont ces autels où Tertullien , d'autant moins suspect pour vous , qu'il s'est déclaré en quelqu'autre point opposé à la doctrine de l'Eglise Romaine , ce sont ces autels où Tertullien appelloit les Chrétiens de son temps pour sanctifier leurs jeûnes , & pour participer au sacrifice ; ce sont ces autels où St. Cyprien reconnoissoit des prières efficaces pour les fideles , & des ministres chargés de les adresser à Dieu ; ce sont ces autels que St. Jean Chrysostome nomme prières par leur nature , mais saints par la réception du corps de J. C. ; ce sont ces autels que St. Ambroise appelle la forme du corps du Seigneur ; ce sont ces autels sur lesquels St. Augustin assure qu'on ne sacrifie qu'à Dieu , & non aux martyrs ; ce sont ces autels enfin pour la défense desquels tant de Saints ont combattu avec tant de force. Que pouvez-vous donc faire

de plus sacrilege & de plus impie , prétendus réformateurs , que de détruire ces autels où étoient portés les vœux du peuple , & où le Dieu tout-puissant étoit invoqué dignement , en lui présentant une hostie digne de lui ; où l'Esprit Saint descendoit à nos prières , & d'où plusieurs recevoient l'assurance de la fol , & le gage de la résurrection future & du salut éternel ? Ou si c'est l'effet de l'animosité & de la haine que vous portiez aux ministres de l'Eglise , que ne la déchargiez-vous toute sur nous , pour respecter du moins nos saints autels ? Volontiers , pour les sauver , nous eussions porté tous vos coups , imitateurs zélés de ces saints Pontifes dont nous sommes les humbles successeurs. Mais à qui osez-vous vous attaquer ? pourquoi vous en prendre témérairement à Dieu même & à Jesus-Christ ? Eh ! pourquoi vous en prendre follement à vous-mêmes ? Car ces mêmes autels , que vous avez abattus & détruits , avoient été jusques-là le lieu de vos pieuses offrandes. Ah ! écoutez quel est votre crime ; vous êtes complices de ces méchants dont se plaint le prophete Elie , avec un zele si enflammé : *Domine , altaria tua destruxerunt :*

Seigneur ce sont vos autels qu'ils ont détruits. Plus criminels encore vous avez imité les Juifs perfides : ils ont mis leurs mains violentes sur Jesus-Christ en la croix ; & vous, vous les avez mises sur Jesus-Christ à l'autel : votre crime, par son énormité, ne semble-t-il pas ineffaçable ? *Nefas inextinguibile !* C'est ainsi que parloient autrefois aux Schismatiques Donatistes les Peres qui les combattoient ; c'est ainsi que nous pouvons parler aux Hérétiques de notre temps. Si ces paroles n'étoient que les miennes, elles ne paroîtroient qu'une vaine & stérile déclaration ; mais étant celles de la vénérable antiquité, elles ne peuvent souffrir aucune réplique. Ce qui fut autrefois si précieux peut-il être maintenant si pernicieux ? Ce qui parut autrefois un si grand crime peut-il être maintenant une vertu ? Ce qui fut un sacrilege en Afrique ne l'est-il pas de même en France, en Angleterre, & dans les autres royaumes d'Europe ? Est-il né dans le monde chrétien une nouvelle vérité, contradictoire à celle des premiers siècles ? N'est-elle pas comme Dieu la même dans tous les temps, & dans tous les lieux ? Et s'ils vivoient encore, ces

hommes fameux que j'ai appelés en témoignage , porteroient-ils un autre jugement sur nos autels , & sur ceux qui les abolissent ? *Non est nobis locus primitiarum.*

Enfin , si l'Eglise n'a point le corps de J. C. , n'ayant ni Autels ni sacrifice , elle n'a point non plus de Prêtres ; & si elle n'a point de Prêtres , que sont encore devenues les promesses du Seigneur ? Où sont ceux qu'il devoit choisir d'entre tous les peuples , pour instruire les autres , & exercer parmi eux les fonctions du sacerdoce ? *Assumam ex eis sacerdotes & levitas* , dit-il dans Isaïe. Où sont ces nouveaux enfants de Lévi , qu'il devoit purifier comme l'or & comme l'argent , & qui devoient offrir des sacrifices plus agréables à ses yeux que ceux d'Aaron ? *Erunt Domino offerentes sacrificia* , dit-il dans un autre Prophete. Si l'Eglise n'a point de Prêtres , dans quelle erreur étoit donc St. Paul , quand il imposoit les mains à Timothée déjà Chrétien , quand il lui rappelloit la mémoire de son sacerdoce , comme d'une grace particuliere conférée par cette imposition ; quand , reconnoissant d'ailleurs J. C. pour le seul Prêtre toujours subsistant selon l'ordre de Melchisé-

dech , il s'appelloit pourtant lui-même le ministre de J. C. & le dispensateur des mysteres de Dieu ? si l'Eglise n'a point de Prêtres , que veulent donc dire ces ordinations continuées sans interruption depuis les Apôtres ; ces livres éloquents des Peres sur le sacerdoce , & ces plaintes ameres qu'ils formoient contre ceux qui distribuoient indifféremment aux laïques les offices sacerdotaux ? *Non est nobis propheta , nam & laïcis sacerdotalia munera injungunt* , dit Tertullien. Jugez combien sont affreux des principes qui entraînent nécessairement après eux de telles conséquences.

II. Il est donc indubitable que nier la présence réelle de J. C. sur nos Autels , c'est enlever à l'Eglise ses privileges les plus sacrés & les plus légitimes. Ce n'est pas tout , j'ai ajouté que c'étoit contredire ses usages les plus anciens. En effet quelle étoit sa conduite au sujet de l'Eucharistie , dans ces jours que Calvin lui même appelle des jours de bénédiction ? Quelle étoit sa conduite , soit avec les Païens qu'elle regardoit comme profanes & étrangers , soit à l'égard de ceux qu'elle dispoit au Baptême par ses instructions , soit

avec les pénitents, dont elle punissoit les crimes commis depuis leur régénération, soit à l'égard de ses enfants les plus fideles ? Il n'est pas possible de voir le respect qu'elle à toujours fait paroître pour ce Sacrement, sans en conclure qu'elle croyoit ce que nous croyons, qu'elle adoroit ce que nous adorons, qu'elle reconnoissoit enfin un Dieu présent sous les symboles mystiques comme nous le reconnoissons.

Quel autre jugement en effet peut-on porter, quand on voit l'Eglise prendre toutes les précautions possibles pour cacher aux Païens ce Mystere; quand on la voit plus religieuse & plus attentive à éloigner tous les yeux profanes de celui-ci, que de tous les autres, & prononcer anathême contre ceux qui le découvrent aux étrangers ?

Quel autre jugement porter, quand on voit l'Eglise interdire jusqu'à la connoissance de ce mystere aux Catéchumenes, qu'elle vouloit purger des erreurs du Paganisme & rendre par degrés disciples fideles de l'Evangile; n'en parler jamais devant eux, ou n'en parler qu'obscurément, & ne le célébrer qu'après leur sortie des assemblées ecclésiastiques ?

Quel autre jugement peut-on porter , quand on voit l'Eglise exclure de la Communion , & de la vue même de ce Myſtere , non ſeulement ceux ſur leſquels le Démon poſſédoit quelque empire par obſervation ou par illuſion , mais encore ceux qui s'étoient laiſſés prendre volontairement à ſes embûches , les adulteres , les fornicateurs , les homicides ; & n'y admettre ceux-ci qu'après pluſieurs années de larmes , d'humiliations & de ferveur ; qu'après avoir vu en eux les preuves les plus fortes de la vivacité de leur douleur , de l'ardeur de leurs ſoupirs & de la ſincérité de leur retour ?

Enfin quel autre jugement peut-on porter , quand on entend l'Eglise , aux approches de la Conſécration , crier à ſes enfants , qui y aſſiſtent en ayant droit , d'élever leurs cœurs , d'être attentifs , de trembler & d'adorer ? N'étoit-ce donc que du pain , qu'elle craignoit ainſi de profaner , pour lequel le Baptême long-temps différé n'étoit qu'une préparation ? N'étoit-ce que du pain , qu'il falloit acheter ſi cher , & qui donnoit enſuite des diſtinctions & des prérogatives ſi ſingulieres ? N'étoit-ce que du pain pour lequel l'Eglise ſollicitoit tant

d'hommages & de si grands honneurs de la part des Fideles ? Ah ! disons le à la confusion de l'Hérétique : ces mêmes siècles dont il relève avec raison la sainteté des mœurs , la pureté de la doctrine , la simplicité du culte , ces mêmes siècles déposent contre lui , & prouvent invinciblement que l'Eucharistie étoit regardée dès-lors, ainsi qu'elle l'est à présent , comme une béatitude anticipée , un avant-goût du Ciel , une récompense magnifique , & pour tout dire en un mot , comme le trésor du Chrétien.

Non , Chrétiens, nous n'enchérissions point sur la vénération que nos peres ont toujours fait paroître pour l'Eucharistie. Que dis-je ? enchérir : eh ! ne s'en faut-il pas de beaucoup que nous l'égalions , que nous en approchions ? Si nous imitions leur conduite , si nous observions encore les saintes regles & les usages respectables qui s'observoient alors , où en seriez-vous , hommes lâches & indolents , que la seule bienséance mene à nos Autels , & qui malgré les foudres de l'Eglise n'en approcheriez peut-être jamais , si vous n'aimiez plus votre réputation que votre Dieu ? Où en seriez-vous , hommes

foibles & inconstants , dont la vie n'est qu'une vicissitude continuelle , & qui vous délassiez à tout moment du péché par la pénitence , & de la pénitence par le péché ? Où en seriez-vous , monstres d'incontinence , qui vous abandonnez sans pudeur & sans honte à toute sorte d'impuretés ? Où en seriez-vous , hommes hardis & téméraires , qui par le récit de vos iniquités croyez avoir acquis le droit de manger le pain des Anges ? Notre sanctuaire vous seroit fermé , notre sacrifice vous seroit interdit ; vous demanderiez peut-être en vain le viatique des mourants , & nos ministres les plus sévères le seroient encore trop peu pour vous.

L'Eglise est devenue plus indulgente , M. F. : elle expose présentement l'Eucharistie à la vue de tout le monde , elle la donne aisément à ceux qui la demandent , elle commande d'en approcher & de la recevoir , elle permet , elle ordonne même aux plus grands pécheurs d'assister à son sacrifice ; mais ne vous y trompez pas & que sa condescendance ne soit pas un piège pour vous. Si elle n'a plus maintenant la même rigueur de discipline , ce n'est pas qu'elle trouve ce sacrement moins

auguste , moins saint , moins digne de tout respect ; ce n'est pas qu'elle déteste moins ceux qui portent à la Ste. Table des consciences souillées & encore fumantes de crimes ; ce n'est pas en un mot qu'elle autorise davantage , aux pieds de ses Autels , ces âmes corrompues qui se plaisent dans leur corruption. Ah ! c'est qu'elle connoît que nous sommes maintenant plus foibles que jamais , & que nous avons par conséquent besoin de tout ce qu'il y a de plus fort pour nous toucher ; c'est qu'un Dieu qui paroît à nous comme nourriture , & la plus ordinaire , lui paroît capable d'amollir les cœurs les plus endurcis ; c'est qu'elle appréhende de frustrer quelqu'un de ses enfants d'un bien si utile & si nécessaire , & de confondre , en le refusant , le fidèle avec l'impie ; c'est qu'elle croit nous avoir assez montré l'excellence de ce Mystère , pour en empêcher les approches indiscrettes ; c'est enfin qu'elle se repose sur le zèle & les instructions de ses ministres , pour en prévenir les abus.

N'abusez donc pas , Chrétiens , de l'indulgence & de la facilité de l'Eglise : ne paroissez jamais devant l'E-

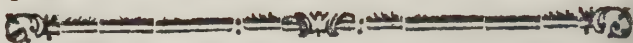
charistie , sans être purs , ou au moins sans être véritablement contrits de ne l'être pas ; soyez toujours devant elle , comme vous seriez devant Dieu ; s'il se montrait à vous à découvert. Pour n'être pas visible , il n'en est pas moins présent. Si des voiles le cachent à vos sens , la foi doit le découvrir à vos esprits : vous devez l'appercevoir , & à la lumière de l'Evangile , expliqué aussi clairement que décisivement à la faveur de la docte & pieuse antiquité , & à la vue des privileges les plus légitimes , étayés des usages les plus anciens comme les plus respectables de l'Eglise. Aidés de tous ces secours , vous devez reconnoître qu'il n'y a que le bonheur du Ciel qui soit au dessus du vôtre ; & que vous n'avez plus qu'un pas à faire pour posséder comme les Saints cette vérité éternelle , dont ils se nourrissent & se rassasient en la contemplant sans figure , sans ombre & sans énigmes.

Mon Dieu , si nous comprenions bien quelle est la faveur insigne que vous nous accordez dans l'Eucharistie , quels feroient notre recueillement dans nos Temples , notre respect & notre modestie devant vos Autels , notre em-

pressionnement pour les environner , notre ardeur pour vous y exposer nos besoins , notre zele & notre indignation contre ceux qui vous y outragent ou qui vous y profanent , nos épreuves pour vous y recevoir , nos actions de graces quand nous vous avons reçu , notre dégoût enfin pour tous les biens de la terre ! Vous nous seriez tout , ô mon Dieu ! nourriture , richesses , conversation , délices , ami , consolation , médecin , conseil , appui qui nous rassureroit pleinement , quand l'univers (*) s'écrouleroit sur nos têtes ou sous nos pieds. Augmentez , Seigneur , dans nos ames , la foi de votre présence , afin qu'elle y produise les mouvements de toutes ces vertus ; & que nous nous attachions si étroitement à vous dans le temps , que nous méritions d'y être unis dans l'éternité. Amen.

(*) Grand tremblement de terre à St. Dominique , le 3 Juin 1770.





P A N É G Y R I Q U E

D E L A C R O I X.

Pour le Dimanche de la Passion & Fêtes de la Croix, où même le Vendredi-Saint.

Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini Nostri Jesu Christi.

A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la Croix de Jesus-Christ Notre Seigneur. St. Paul aux Galates, C. 6.

SI la vraie grandeur de l'homme consiste dans les rapports qu'il a avec Dieu, s'il n'a de gloire qu'autant que cet Etre Supreme, à qui elle appartient toute, veut bien lui en communiquer; en quoi sera-t-il plus grand, en quoi pourra-t-il se glorifier davantage que dans la croix de J. C. N. S.? L'homme, à sa création, a fixé sur lui particulièrement l'attention de la Divinité; l'homme tient un des premiers rangs, un des plus distingués parmi les ouvrages de la main du Très-Haut: c'est là sans contredit un juste sujet de gloire. En nous considérant ainsi nous sommes bien fondés à nous aimer & à nous estimer. Mais ce n'est pas là encore ce qu'il y a de plus grand en nous, un

Dieu s'est fait homme pour nous racheter par sa mort ; il a méprisé la confusion de la Croix , pour nous donner de plus grandes preuves de son amour. Voilà sur-tout ce qui nous élève & nous distingue. C'est à ce point de vue que nous devons fixer toute notre admiration ; & contents de la gloire qui nous en revient , nous ne devons point en ambitionner d'autre. *Mihi absit gloriari , nisi in cruce Domini Nostri Jesu Christi.*

Oui , Mes Freres , cette croix qui a paru si méprisabled'au Juif & au Gentil , que celui-là s'en est scandalisé & celui-ci s'en est moqué , cette Croix qui aux yeux de la fausse sagesse des hommes semble couvrir d'un même opprobre , & le Dieu qui y a été attaché , & les Chrétiens qui l'adorent , cette Croix est cependant pour nous , aussi bien qu'elle a été pour lui , une véritable , une abondante source de gloire ; & à la vue de ce précieux instrument de notre salut , nous sommes autorisés à tenir aux Chrétiens un langage différent en quelque sorte de celui que nous avons coutume de lui adresser. On nous entend souvent lui recommander l'humilité , lui proposer cette vertu comme le fondement de toutes celles dont le

Christianisme ordonne la pratique ; mais à la vue de la Croix , nous lui permettons de prendre des sentiments plus grands & plus relevés : nous lui disons , avec l'apôtre St. Pierre , de se glorifier , de concevoir une haute idée de lui-même , d'arrêter sur lui-même son admiration & son estime , lui qui a été l'objet des humiliations & l'anéantissement d'un Dieu.

C'est sur un sujet si noble & si intéressant , que je vais vous entretenir , M. F. Je vous ai assez parlé les autres années de ce que Jesus-Christ a souffert : en ce jour (*) où tous nos regards doivent se tourner sur la Croix , quoi de plus convenable que de l'envisager sous son plus beau jour , sous son vrai point de vue ; que de considérer tous les rapports glorieux qu'elle peut voir avec nous ? Oui , M. F. , oui c'est la gloire du Chrétien que je veux faire sortir du sein des opprobres de la Croix : je fais abstraction aujourd'hui de tout ce qu'il y a d'humiliations en nous , je ne considère point notre néant , nos misères , nos imperfections ; la vue d'un

(*) Le Vendredi-Saint.

Dieu immolé pour nous sur la Croix doit faire disparoître ces idées. Si ce Dieu mourant donne du relief à la Croix , à cet instrument de honte & d'ignominie ; à combien plus forte raison n'en doit-il pas donner au Chrétien , qui est l'objet de cet étonnant sacrifice ?

Pour traiter cette matière avec ordre , je suivrai tout naturellement celui que les paroles de mon texte me présentent. La Croix de J. C. est une source de gloire pour le Chrétien , la Croix de J. C. doit être la seule gloire du Chrétien. *Mihi absit gloriari , nisi in cruce Domini Jesu Christi.*

Est-il besoin , M. F. , que d'une simple exposition de mon sujet , pour vous y faire prendre intérêt ? L'hommage solennel que vous venez rendre en ce jour à la Croix de J. C. , en ce saint temps que l'Eglise consacre particulièrement à sa mémoire , m'est un sûr garant que vous écouterez favorablement un discours consacré à son éloge. La Dignité de mon sujet m'inspire donc aujourd'hui la confiance que je ne puis avoir d'ailleurs , & fait que je n'hésite point à vous présenter les plus sublimes vérités de la Religion , avec cette simplicité qui me convient , qui sied toujours

dans une chaire chrétienne, & qui ne rebute jamais des cœurs véritablement chrétiens, lesquels cherchent, comme ils le doivent, toute leur gloire dans la Croix. *O crux, ave : ou Ave, Maria.*

Vierge sainte, faites qu'ils l'y trouvent, vous dont la gloire est d'avoir formé la victime adorable qui fut offerte sur la Croix : puissent les sentiments de votre sacré cœur, sur ce digne objet, passer dans celui de mes auditeurs ainsi que dans le mien, pour nous faire sentir à tous également que toute la nôtre est que cette victime y ait été offerte pour nous tous !

PREMIERE PARTIE.

Quoique la gloire d'un Chrétien soit d'une espèce bien différente de celle que l'on estime ici-bas, je veux bien cependant, pour un moment, emprunter les idées que l'on a communément de la gloire parmi les hommes. Voyons en quoi ils la font consister : je prétends que, même en ce genre, la Croix de J. C. en procure au Chrétien une solide, une véritable. On croit être en droit de se glorifier selon le monde, lorsqu'on est issu d'un sang illustre, décoré

décoré de titres brillants , partagé d'une fortune opulente , destiné à occuper un rang distingué ; lorsqu'on approche les maîtres de la terre , & qu'on a plus de part à leur estime , à leur attention & à leur faveur. Je n'examine point si tous ces avantages fournissent un fondement légitime de se glorifier. Il me suffit que telle est l'idée qu'on se forme ordinairement de la grandeur , que c'est là ce qui élève les uns , & ce qui éblouit les autres. Or je prétends que la Croix de J. C. communique au Chrétien des avantages de cette nature , mais dans un degré bien supérieur encore. Elle marque toute la noblesse , elle relève même tout l'éclat de sa naissance ; secondement elle lui communique les titres & les biens propres à la soutenir ; enfin elle lui donne droit d'occuper un jour le rang le plus éminent où son ambition puisse aspirer. Développons ces avantages , & essayons d'en faire sentir tout le prix.

I. L'homme vient de Dieu : il a été formé ainsi que tous les autres êtres par les mains du Tout-puissant ; & quand tout ce qui nous environne ne nous l'apprendroit pas , la noblesse &

la grandeur de nos sentiments nous le diroient assez. Comme ils tendent toujours plus loin que nos forces ne semblent nous permettre d'aller, ils font connoître que la somme n'en est pas en nous, qu'elle est plus haute & plus relevée que nous. Mais de tout ce qui sert à marquer que nous venons de Dieu, rien ne le caractérise mieux que la Croix de J. C. En effet que nous représente cette Croix ? Quelle est l'idée qu'elle nous fournit ? Elle nous rappelle l'idée d'un Dieu fait homme pour l'amour des hommes; d'un Dieu qui voyant, d'un côté, que nous étions l'objet de la colere de la divinité, & dans une totale impuissance, de l'autre, d'appaier cette colere & de satisfaire la justice qui l'avoit excitée, a bien voulu transporter sur lui notre dette, & se chargeant de nos péchés & de notre malédiction, s'offrir pour être la victime de notre réconciliation. Aux traits d'une attention si marquée, d'une charité si excessive, peut-on s'empêcher de s'écrier : Qu'est-ce donc que l'homme dont Dieu prend tant de soin, pour qui il signale ainsi sa tendresse & ses bontés ? Ah ! sans doute c'est son ouvrage, & même un de ses ouvrages

les plus chéris. S'il ne lui eût pas appartenu d'aussi près, y eût-il pris tant d'intérêt ? S'il n'eût pas mis toute son attention à le former, en eût-il tant fait pour réparer le désordre qui s'y étoit glissé ? N'en doutez pas, dit St. Pierre, vous êtes d'un grand prix : *Empti estis pretio magno*. Dieu n'a rien épargné pour nous racheter ; il a livré jusqu'à son propre fils pour cela : *Proprio filio non pepercit, sed pro nobis tradidit illum*. Nous lui étions donc bien chers & bien précieux.

Que le genre humain, dit St. Augustin, apprenne de la Croix de J. C. quel est le rang qu'il tient parmi les ouvrages de la main du Très-haut. *Videat genus humanum quantum locum obtineat in operibus Dei*. Sans cette Croix, on pourroit former des doutes sur notre origine : le péché nous a rendus si difformes, qu'à peine apperçoit-on encore dans nous quelques-uns des traits que la main de Dieu y a gravés. L'ignorance dans laquelle nous naissons, la pente malheureuse qui nous entraîne vers la terre & ses faux biens, l'amour désordonné de nous-mêmes & des autres créatures, semblent devoir faire douter que nous sortions des mains d'un être infiniment parfait ; & à voir l'op-

position qui se trouve si souvent entre Dieu & l'homme , l'on feroit tenté de croire , lorsque nous prétendons venir de Dieu , que c'est moins l'auteur de la nature qui nous inspire ce sentiment , que notre orgueil & notre vanité. Mais la Croix de J. C. leve tous ces doutes , elle dissipe tous ces nuages , elle justifie hautement toutes nos prétentions ; puisque non seulement elle prouve que c'est Dieu qui nous a faits , mais encore qu'il nous a faits à son image & à sa ressemblance , & que nous sommes en quelque sorte une participation de lui-même. Et cette preuve , M. F. , est des plus claires & des plus sensibles : la Croix de J. C. est le témoignage le plus complet de l'amour de Dieu pour nous. *Sic Deus dilexit mundum* : c'est ainsi que Dieu a aimé le monde : or , M. F. , Dieu n'aime que lui-même , rien autre ne seroit digne de son amour , il ne peut aimer que lui-même , ou ce qui lui ressemble ; si donc il nous a tant aimés , ce ne peut être que parce que nous lui ressemblons , ce ne peut être que parce que nous sommes en quelque manière un autre lui-même.

Ainsi , Chrétiens M. F. , voilà nos

titres de noblesse : la Croix de J. C. Ce n'est donc pas sans raison que nous la plaçons sur la porte de nos temples , & de toute les maisons spécialement consacrées à la Religion. Elle sert à distinguer les endroits où s'assemblent ou demeurent ceux qui composent la famille de Dieu : ce sont là les seules marques de distinction de cette famille. N'envions point aux grands de la terre , aux nobles du siècle , celles dont ils ont soin de décorer l'extérieur de leurs maisons & le frontispice de leurs palais. Ils ont beau rassembler , dans leurs écussons , les plus distinguées & en charger leurs armoiries : ils ne peuvent remonter qu'à des hommes comme eux. Et nous , arborant la Croix sur nos édifices sacrés , nous remontons jusques à Dieu ; nous faisons voir , sans qu'on puisse nous le contester , que c'est de lui que nous sortons : flattés d'une si belle origine , n'en cherchons point d'autre , n'en envions point d'autre. Toutes les autres , quelque éclatantes qu'on les suppose , mises en comparaison , ne seroient capables que de nous avilir & de nous dégrader.

II. Mais ce n'est pas assez , pour être grand même selon le monde , d'être

forti d'un sang illustre , il faut encore être en état de soutenir sa naissance par des titres & des actions qui y répondent. Des ancêtres illustres selon le monde transmettent bien à leurs descendants un grand nom à porter & de grands exemples à imiter ; mais ils ne leur transmettent pas toujours les qualités nécessaires pour soutenir ce nom , & pour continuer ces exemples , & il arrive tous les jours que la gloire & la noblesse des peres s'obscurcissent dans les enfants , parce qu'ils n'ont pas reçu de quoi en entretenir l'éclat. Il n'en est pas de même de la Croix de J. C. : en même temps qu'elle caractérise , qu'elle relève la noblesse de notre naissance , elle nous donne de quoi la soutenir , de quoi ne pas dégénérer. Les titres les plus honorables , les biens les plus solides , l'accès le plus favorable auprès du Trône de Dieu , sont une suite des mérites attachés à la vertu de la Croix.

C'est sur la Croix que notre honte a été lavée , que toutes les taches qui nous souilloient ont été effacées , & que nous avons recouvré avec avantage cette justice originelle qui nous décoroit , dont nous avions été doués au

sortir des mains de notre créateur. Les hommes ne sont plus les vases d'ignominie, que Dieu avoit réprouvés dans sa colere: la Croix en a fait des vases d'honneur, destinés à l'ornement de l'univers. Ce ne sont plus ces esclaves qui rampoient sous la domination du prince des ténèbres; la Croix les a affranchis & leur a procuré la véritable liberté. Ce ne sont plus les ennemis de la divinité, condamnés à éprouver tous les effets de son courroux; la Croix les a réconciliés, elle en a fait des amis à qui Dieu réserve ses plus cheres faveurs. Et sans faire ici l'énumération de ces faveurs auxquelles la Croix de J. C. met le Chrétien en droit de prétendre, qu'il me suffise de vous dire que, si nos besoins sont grands, nos ressources le sont encore plus, & que les bénédictions surabondent où la Malédiction avoit abondé: que c'est de la Croix que tire toute sa force cette vertu divine qui éclaire l'entendement, qui touche le cœur, qui excite la volonté, qui l'aide & l'accompagne dans l'action méritoite devant Dieu, & qui lui en facilite, lui en donne même l'exécution; que c'est de la Croix, comme d'une source féconde,

que coule cette grace du médiateur, qui se distribue dans les différents canaux (*) que l'amour de notre Dieu a inventés, pour subvenir à tous nos besoins spirituels : cette grace qui, tantôt, nous confère l'auguste caractère de l'adoption divine, tantôt répand sur nous l'onction de l'Esprit de Dieu, tantôt nous donne la propre substance de la Divinité pour nous soutenir & nous nourrir ; cette grace qui nous relève, quand nous sommes tombés, qui nous console & nous fortifie dans nos maladies, qui consacre des ministres au vrai Dieu, & sanctifie enfin l'union qui lui procure des adorateurs.

Que fais je, M. F. : il faudroit pouvoir sonder les profondeurs, égales à la hauteur, la longueur & la largeur, des miséricordes divines, pour vous rendre un compte exact & fidele des richesses qui sont renfermées dans ce précieux trésor de la Croix, & que nous sommes à portée d'y puiser. Pour vous en donner une idée, représentez-vous que la Croix nous donne un accès & une faveur, auprès de Dieu, qui nous met en droit de prétendre à tout, d'espérer tout & de tout obtenir. Elle franchit les obstacles qui nous ren-

(1) Les sept Sacrements.

doient le trône de Dieu inaccessible ; elle nous communique une sorte de dignité qui nous rapproche de la divinité sans intervalle , qui fixe sur nous plus particulièrement tous ses regards & son attention. Dieu le Pere ne nous voit plus que par son Fils bien-aimé , nous participons à tous le crédit de ce Fils unique en qui il a mis toutes ses complaisances : aussi il n'a plus rien de réservé pour nous ; quoi que nous puissions lui demander , il ne peut plus rien nous refuser. Auparavant , sa justice retenoit sa bonté , elle l'empêchoit de répandre les largesses qu'il s'étoit proposé de faire à son ouvrage ; présentement que sa justice , toute infinie qu'elle est , est pleinement satisfaite , sa bonté d'accord avec elle n'a plus rien qui l'arrête & ne met plus de bornes à ses libéralités , parce qu'elle n'est occupée qu'à suivre les mouvements d'un amour qui n'en a point lui-même , qui est aussi infini.

Croix précieuse du Rédempteur , pouvons-nous assez vous estimer ? Pouvons-nous assez sentir le prix des faveurs sans nombre comme sans mesure que vous nous avez méritées ? Avec de si puissants secours , M. F. , le

Chrétien n'est-il pas en état de soutenir sa haute naissance ; & s'il lui arrive de dégénérer , n'est-ce pas à lui seul qu'il doit s'en prendre ? S'il ne perdoit point de vue la Croix de J. C. , & qu'il fût toujours avide des avantages dont elle a été pour lui l'instrument , ne seroit-il pas toujours grand , toujours digne de l'élévation où Dieu l'a placé ? Mais hélas ! souvent aveugle & insensé , il quitte les vrais biens pour courir après de vrais fantômes. Faut-il s'étonner , s'il s'avilit & se dégrade ? Par quel moyen les Saints , qui sont l'objet de notre admiration , malheureusement plus que de notre imitation , ont-ils acquis tant de gloire ? Ah ! c'est qu'uniquement épris des biens qui viennent par le canal de la Croix , ils en ont fait leur seul & unique partage. C'est que renonçant à ce qu'il y a de flatteur & de séduisant dans les richesses & les distinctions de la terre , ils se sont vus & assez opulents & assez honorés , en possédant les avantages que la Croix pouvoit leur procurer. Et n'en soyons pas surpris : ils savoient qu'ils entroient par-là dans les droits de J. C. ; & comme c'est à lui proprement qu'appartiennent toute gran-

deur & toute gloire, ils étoient assurés d'avoir pris le seul moyen d'en être participants.

III. Achevons de donner une idée complete de la gloire que la Croix de J. C. procure au Chrétien, & pour cela hâtons-nous de vous montrer quel est le haut rang auquel elle lui donne droit d'aspirer. S'il est grand par sa naissance, grand par les titres dont il est décoré, par les biens qu'il est à portée de posséder; il l'est encore plus par la dignité où il doit être un jour élevé.

Tant que le Chrétien est encore sur la terre, il ne jouit que d'une grandeur imparfaite, parce qu'il réunit des qualités qui se combattent les unes les autres, parce qu'il court risque à tout moment de perdre quelques-uns des glorieux privileges que la Croix lui a mérités. S'il est le fils de Dieu, son enfant adoptif, il est en même temps le fils de l'homme, un des descendants d'Adam. Si la grace ennoblit ses sentimens, & veut le diriger vers celui qui mérite seul d'en être l'objet; d'un autre côté la concupiscence tend à les déprimer, & à les détourner vers des objets contraires: en sorte que le Chré-

rien doit être continuellement aux prises avec cette ennemie de sa véritable grandeur. Il a sans cesse une guerre intestine à soutenir , des combats intérieurs à livrer ; & il ne sera sûr de sa gloire , que lorsqu'il aura remporté la couronne qui doit en être le prix. C'est la destination à cette couronne , qui met le comble à la gloire du Chrétien ; et comme c'est sur la Croix que cette destination a été formée ou plutôt réparée , elle servira au complément de notre gloire , comme elle aura servi à son commencement.

Oui , M. F. , la Croix de J. C. nous donne droit à cet héritage où , comme parle St. Pierre , rien ne peut se détruire , ni se corrompre , ni se flétrir : *Hæreditatem incorruptibilem , incontaminatam , immarcescibilem*. Elle nous a mérité de partager le bonheur le plus grand que nous puissions ambitionner , puisque c'est le bonheur dont jouit Dieu lui-même , par lequel il est Dieu. Le Ciel , le Ciel lui-même , le séjour de la Divinité , que dis-je ? la divinité el'e-même ; tel est l'héritage qu'un Dieu mourant nous a laissé. Des trônes , & de trônes dans le Ciel à côté de la divinité , le sien même ; voilà le

fruit de la Croix par excellence, voilà ce qui nous est réservé, ce qui, à la place du décret de notre condamnation aboli sur la Croix, nous est préparé dans les décrets de Dieu, sur l'infailibilité de sa parole, si de notre côté nous ne refusons pas d'assurer notre élection par de bonnes œuvres. Ah ! si l'esprit humain pouvoit comprendre ce que c'est que ce bonheur, il comprendroit la grandeur & la gloire du Chrétien. Mais tout ce que nous savons de ce bonheur, c'est qu'il est au dessus de toutes nos pensées & de nos expressions. N'entreprenons donc point de mesurer la grandeur du Chrétien ; contentons-nous de l'estimer, de l'admirer, & d'ambitionner d'en être participants dans toute son étendue.

Fixons, M. F., fixons notre attention sur notre véritable grandeur. Ne nous laissons point éblouir par de fausses lueurs qui nous en imposent, & qui nous empêchent d'appercevoir ce qu'il y a de beau véritablement, de grand, d'estimable en nous. Ce que l'on admire communément sur la terre n'a uniquement que l'éclat, qui frappe les sens & qui éblouit au dehors ; il ne renferme rien de réel, rien de solide.

La Croix de J. C., sous les apparences d'humiliation & d'ignominie, qui répugnent, qui révoltent au premier coup d'œil, renferme le principe de la véritable grandeur, de la solide gloire. Perçons, avec les yeux de la foi, les voiles mystérieux qui offusquent cette gloire, & nous l'appercevrons, nous l'admirerons, nous nous glorifierons, nous pour l'amour de qui cette Croix a été dressée; elle nous donnera tout sujet de nous aimer & de nous estimer, parce qu'elle nous fera voir que nous venons du Ciel, que nous sommes dans un commerce intime avec le Ciel, & destinés à régner dans le Ciel. Pénétrés de la plus vive reconnoissance envers l'auteur de ces précieux avantages, nous l'étendrons en quelque sorte jusques sur l'instrument qui a servi à nous les procurer. Nous le regarderons comme l'instrument de notre gloire, comme le trophée le plus honorable pour nous, & le plus digne de la vénération de toute la terre, devenu, du supplice le plus infame, le plus riche fleuron du diadème des Rois, l'ornement le plus propre à surmonter la couronne des Empereurs du monde, & le signe distinctif d'une autorité spi-

rituelle supérieure à la leur. Ce n'est pas assez : justes appréciateurs de cette gloire , nous n'en rechercherons point d'autre , nous n'en désirerons point d'autre. Car la Croix de J. C. n'est pas seulement la véritable gloire , elle doit être encore la seule gloire du Chrétien. C'est ce qui me reste à vous faire voir dans ma seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

Pour prouver ce que j'ai avancé , que la Croix de J. C. doit être la seule gloire du Chrétien , il me suffiroit d'abord de vous dire que , Dieu lui même trouvant sa gloire dans cette Croix , l'homme ne doit point chercher la sienne ailleurs ; Dieu recevant du sacrifice qui y a été offert le plus grand honneur qui puisse lui appartenir , d'où vient que , depuis l'origine du monde & dans tout l'ancien Testament , il ne s'est plu que dans les figures du sacrifice de la Croix , & , depuis la Synagogue , l'Eglise Chrétienne ne se lasse point de le renouveler en tout lieu sur ses autels , jusqu'à la consommation des siècles , ou d'en retracer l'image dans toutes les cérémonies de la vraie Religion ,

L'homme doit trouver aussi dans la Croix, où ce sacrifice a été offert, toute la gloire qu'il peut ambitionner ; puisque toute la gloire de l'homme ne doit consister qu'à honorer Dieu comme il convient, qu'à lui rendre des hommages dignes de sa souveraineté, de sa Majesté infinie. Mais ce n'est pas de ce côté-là que j'envisage la Croix de J. C. aujourd'hui ; je la considère par rapport à nous, & je fais attention à nos ennemis, qu'elle a désarmés, figurés par les Amalécites pliant devant le peuple de Dieu, dès que Moïse priant, les bras élevés, représentoit la forme de la Croix. Je veux parler des combats qu'elle nous met en état de livrer contre eux, & des victoires qu'elle peut nous faire remporter sur eux ; & je dis que ce n'est que dans la défaite de ces ennemis, dans ces combats & ces victoires, qu'un Chrétien, sauvé par-là d'une éternelle ignominie, doit mettre toute sa gloire. C'est ainsi que l'apôtre St. Paul la considéroit, dans cette même Epître d'où j'ai tiré les paroles de mon texte : A Dieu ne plaise, dit ce grand Apôtre, que je me glorifie en autre chose que dans la Croix de J. C. Notre Seigneur, par qui le monde est

mort & crucifié pour moi, comme je suis mort & crucifié pour le monde. *Per quem mihi mundus crucifixus est & ego mundo.* Nous ne devons donc, suivant cette pensée, chercher notre gloire que dans la victoire que J. C. a remportée sur le monde par sa Croix, & dans celle que cette Croix peut nous faire remporter à nous-mêmes. Reprenons: suivez-moi, je vous prie.

I. Et pour parler d'abord de la victoire que la Croix de J. C. a remportée sur le monde; d'où venoit toute notre honte & notre confusion, si ce n'est de ce que nous ne formions tous qu'un monde dépravé & courrompu, dont le Démon étoit le pere, la cupidité l'ame, le péché les œuvres, & la mort le fruit? Asservis sous la domination du prince des ténèbres, parce qu'il nous avoit vaincus; nous partagions avec lui toute la honte dont sa révolte contre Dieu l'a couvert: que dis-je? nous traînions nos fers avec encore plus d'opprobre & d'ignominie qu'il ne traînoit les siens, puisqu'il étoit notre maître & que nous étions ses esclaves, qu'usurpant même les droits inaliénables de la Divinité, il se faisoit adorer sous des formes bizarres,

par d'abominables sacrifices , presque dans toute la terre. En quoi donc pouvons-nous nous glorifier qu'en cette Croix salutaire , qui a désarmé & détrôné le Démon , remédié à la cupidité , détruit le regne du péché , & triomphé de la mort ?

1^o. En quoi , dis-je , pouvons-nous , M. F. , nous glorifier davantage qu'en cette Croix qui , en écrasant la tête du serpent infernal , nous a débarrassés des replis tortueux dans lesquels ce monstre nous tenoit embarrassés ? Imaginez , si vous le pouvez , un ennemi plus redoutable que celui dont en lui la Croix de J. C. nous a procuré la défaite. C'est ce serpent ancien qui avoit conjuré notre perte , & qui l'auroit consommée sans la ressource de la Croix. C'est ce lion rugissant qui nous poursuit , qui nous obsède & qui nous dévoreroit , sans le préservatif de la Croix. C'est cet esprit de malice , rempli de ruses & d'artifices , qui ne médite que notre ruine , & qui l'opéreroit sans le secours de la Croix. Le même orgueil , qui l'a soulevé contre Dieu , l'âme contre son ouvrage. Il n'a pu réussir , il a échoué contre la Divinité ; il décharge la fureur qui

gite sur son image. L'envie, la jalousie secondent son orgueil : il voit des es d'une nature moins parfaite que sienne, destinés au souverain bonheur dont il est exclus; cette vue redouble sa rage, son désespoir, augmente ses efforts, ses succès enflent son audace; les blessures qu'il a faites à l'homme, la foiblesse où il l'a réduit, facilitent l'exécution de ses perverses desseins. Tel est notre ennemi capital, M. F.; tel est celui qui s'efforce, par mille stratagèmes ou par violence, de défigurer, de dégrader, d'abymer en nous, dans l'enfer, l'ouvrage le plus cher de la Divinité; tel est celui que J. C. sur sa Croix, le vrai serpent d'airain dévorant la morsure venimeuse, des hérétiques, & le lion victorieux de la trinité de Juda, a désarmé, terrassé, vaincu; en telle sorte qu'il ne peut plus nous nuire, à moins que nous ne lui donnions de nous-mêmes les mains, & que nous ne lui ôtions ses chaînes. Ce n'est que nous avons à nous glorifier, que ce soit que dans la défaite d'un ennemi si à craindre. *Abstine gloriari, nisi in victoria Domini Nostri Jesu Christi.*

2°. J. C. n'a pas seulement vaincu & chassé de son usurpation le Dé-

mon, qui étoit le prince de ce monde, il a encore remédié à la cupidité, & y étoit la source de tous maux : cela parce que, comme parle S. Paul, il a crucifié le monde : *Per quem mundus crucifixus est*. C'est-à-dire, qu'il a déjà jugé le monde, comme il jugera encore à son dernier avènement par sa croix, & l'a convaincu d'injustice & de vanité; il a dissipé ses prodiges, & détruit par la vertu de la Croix toute la force des charmes dont il se servoit pour séduire les hommes & pour les perdre. *Nunc judicium mundi*. Jusques-là le monde avoit paru refuser le véritable bonheur : ses biens & ses honneurs avoient semblé aux hommes abusés contenir cette félicité pour laquelle ils se sentoient tant d'attrait. Pleins de goût pour l'espece de satisfaction qu'ils y rencontroient, ils n'avoient du desir, d'ardeur & d'empressement que pour s'en procurer la possession, & ils regardoient comme le comble du malheur d'en être privé. Mais J. C. par sa Croix les a pleinement détrompés; il leur a découvert la route qui conduit à la béatitude : il leur a fait voir que la pauvreté, les humiliations, les mépris & les souffrances ne sont point

obstacles à la vraie félicité ; puisque
cette route qu'il a choisie, & que
celle qui l'a conduit à la gloire.
*Hoc oportuit Christum pati, & ita intrare
gloriam.* Il a montré le peu de cas
qu'il faisoit des richesses, par cette
diligence & ce dénuement de tout où
il est né, où il a vécu & où il est
mort. Il a confondu l'ambition, non
seulement en fuyant les honneurs qu'on
alloit lui déferer, mais encore en se
mettant volontairement aux humili-
ons & aux derniers opprobres. Au
lieu de ces plaisirs & de ces joies in-
finies, auxquelles le monde se livre
avec tant de goût, avec tant de fu-
eur, il a été en butte aux tourments
plus cruels, aux douleurs les plus
douloureuses. *Hoc oportuit Christum pati, & ita
intrare in gloriam.*

Le Monde a vu avec étonnement,
ses promesses rejetées, ses biens
perdus, son luxe, son faste foulé
aux pieds, ses menaces encore bravées
par une philosophie toute nouvelle, ses
sévérités & ses rigueurs chéries &
cherchées. Il a vu l'amertume des
larmes de toutes ses contradictions, chan-
gées en douceurs préférables aux breu-
vages les plus délicieux de l'Egypte,

après que le nouveau Moïse , le conducteur du nouveau peuple de Dieu dans le desert , les a détrempees avec le bois de la Croix ; & lui qui croyoit assurer ses droits & affermir son Empire , en condamnant , en attachant son ennemi le plus déclaré à la Croix c'est lui qui a été vaincu , c'est lui même qui a été crucifié : *Mundus crucifixus est*. Si nous avons à nous glorifier , que ce ne soit donc que de la victoire que J. C. a remportée sur le monde perfide & trompeur ; que ce soit par conséquent que dans la Croix de J. C. , qui nous a procuré une telle victoire. *Mihi absit gloriari , nisi in cruce D. N. J. C.*

III. Vous comprenez , M. F. , que cette défaite du monde , avec le Diable mon qui y présidoit , avec la cupidité qui en faisoit toutes les forces , que son crucifiement entraînoit avec soi la destruction du regne du péché , qui étoit de jour en jour l'unique & détestable production. Le péché , cette œuvre de ténèbres que l'orgueil a enfanté d'abord , que la révolte a entretenu , qu'ensuite l'envie a étendue , qu'une aveugle complaisance a introduite dans le monde , le péché avoit infecté toute

masse du genre humain : ayant asservi notre premier pere , il faisoit porter le même joug à tous ses descendants. Ce funeste poison s'étant communiqué à la racine , ayant vicié la tige , tous les rejettons qui en provenoient portoient sa malheureuse empreinte. De là ces taches qui défiguroient nos ames & qui en faisoient l'objet de l'aveersion de la Divinité ; de là ces désordres & ces débordements monstrueux qui couvroient la surface de la terre , & qui allumoient de plus en plus le courroux de Dieu. Le péché avoit pris un tel ascendant sur les hommes , qu'ils ne suivoient plus que son impression ; il commandoit en tyran , & on lui obéissoit en esclave. Les hommes avoient à la vérité les loix de Dieu gravées , soit dans leur conscience , soit sur des tables de pierre ; mais ces loix , selon la pensée de S. Paul , ne diminuoient pas le nombre des prévaricateurs , parce qu'elles ne servoient qu'à donner la connoissance du bien & du mal , & qu'elles ne fournissoient point par elles-mêmes la force nécessaire pour pratiquer l'un & pour éviter l'autre. Le vieil homme , l'homme de péché subsistoit toujours ; il exerçoit toujours son empire , avec

d'autant plus de succès, qu'il trouvoit ces hommes, déjà poussés par le Démon & attirés par la concupiscence, tout disposés à lui obéir. C'est J. C. le nouvel homme formé dans la sainteté même, qui nous a tiré de cette dure captivité, qui nous a affranchi de ce joug humiliant. Comment cela ? parce qu'il n'a pas été crucifié tout seul, notre vieil homme a été crucifié avec lui. *Vetus homo noster simul crucifixus est.* Il a attaché sur la Croix le corps du péché, afin de le détruire, & que nous ne fussions plus asservis. *Ut destruat corpus peccati, & ultra non serviamus peccato.* Si nous avons à nous glorifier, que ce ne soit donc que dans la Croix de J. C., qui nous a délivré d'une si cruelle tyrannie. *Absit gloriari, nisi in cruce Domini Nostri Jesu Christi.*

IV. Enfin ce qui met le comble au triomphe de la Croix & à la gloire du Chrétien dans ce genre, c'est la victoire que J. C. a remportée par elle sur la mort, que le péché avoit introduite à sa suite dans le monde. Vous le savez, M. F., de toutes les peines du péché la mort est celle qui nous paroît la plus dure & la plus amère. Malgré l'inévitable nécessité de mourir,

mourir, on ne peut se résoudre à en subir la loi; rien n'égale les répugnances qu'on éprouve sur ce point; & il semble que l'auteur de la nature, en nous laissant le desir invincible qui nous fait tendre à l'immortalité, ne s'est proposé que de nous rendre la mort & plus sensible & plus accablante. Mais ce qui devoit aggraver cette punition, ce tourment, c'étoit de ne voir aucune ressource, de n'envisager aucun espoir, si ce n'est peut-être dans l'opinion de quelques hommes qui nous survivant garderoient quelque temps notre souvenir après notre mort. Mourir, mais mourir pour ne jamais vivre, c'étoit là le terme fatal qui attendoit tous les hommes; ils se voyoient tous ensevelis dans l'oubli de la mort, sans espérance d'en être jamais tirés. C'étoit alors qu'on pouvoit s'écrier: Que ta séparation est amère & cruelle, ô mort! *Siccinè separas, amara mors!* Mais s'il étoit alors si humiliant d'être ainsi le jouet de la mort, qu'il est glorieux pour nous de l'avoir maintenant désarmée & vaincue! Oui, M. F., la mort est désarmée; & c'est J. C. par sa Croix, cet arbre de vie immortelle dont le Paradis Terrestre ne produi-

soit qu'une ombre, qui nous a encore procuré cette victoire. Elle peut bien encore nous faire sentir ses rigueurs, mais ce n'est que pour un temps; il faudra un jour qu'elle relâche sa proie, & qu'elle rende à la vie des hommes qui ne lui appartenoient que parce qu'ils étoient coupables : leur crime a été expié, & dès-lors ils sont rentrés dans tous leurs droits à cette immortalité réelle qui leur avoit été originai-
rement destinée. J. C. le premier-né d'entre les morts a rompu ses liens & brisé ses fers, & en reprenant la vie, il nous a assuré le privilege glorieux de la reprendre aussi un jour.

C'est maintenant que nous pouvons le demander, ô mort, où est la victoire, & que sont devenus tous tes traits, depuis que le fort armé est sorti d'Israël, & qu'il t'a enlevé tes dépouilles? Tu comptois n'avoir rien à craindre pour ton empire, depuis que tu l'avois mis lui-même au rang des morts; tu t'applaudissois de ta défaite, & de la durée éternelle que sembloit te promettre ton empire: mais que tu as été trompée, puisque c'est en mourant même qu'il t'a vaincue, puisqu'il a fait sortir la vie du sein de son tombeau!

Mortem nostram moriendo destruxit : tu as vu avec quelle facilité il l'a échappée : c'est ainsi que les hommes t'échapperont ; ils te payent maintenant le tribut , mais tu seras forcée de les rendre à J. C. lorsqu'il te les demandera. Dis à quoi se réduisent tes victoires , & qu'est devenue la force de tes traits : Ubi est , mors , stimulus tuus ; ubi est , mors , victoria tua ?

Avons nous raison présentement , M. F. , de dire au Chrétien qu'il ne doit mettre sa gloire que dans la Croix de J. C. ? En quel autre objet peut-il la placer qui soit plus honorable ? Ne doit-il pas suffire de lui citer les ennemis qu'elle a vaincus , de lui faire compter les victoires qu'elle a remportées , pour l'engager à ne se glorifier que dans la défaite de ces ennemis , que dans ces victoires , & dans la Croix qui en est le glorieux trophée ; *Absit , mihi absit gloriari nisi in cruce Domini Nostri Jesu Christi.*

II. Ce n'est pas encore tout néanmoins ; la Croix nous donne droit de partager ces victoires avec J. C. ; & c'est pour cela encore que je dis que nous ne devons nous glorifier qu'en elle ; parce qu'elle nous met en état

de combattre par nous-mêmes & de vaincre avec lui des ennemis dont la défaite nous est la plus glorieuse. Je parle ici de ces combats & de ces victoires par lesquelles , en faisant mourir le monde en nous , avec son prince , avec toutes ses convoitises & leur fruit de mort éternelle , nous mourons aussi à lui : *Per quem mihi mundus crucifixus est , & ego mundo.* Il n'y a que de la honte à vivre pour le monde , à le laisser vivre en nous.

C'est déprimer & avilir notre esprit & notre cœur , que de les occuper d'objets infiniment au dessous d'eux. Notre esprit est né pour connoître la vérité , comme notre cœur pour l'aimer : le monde ne renferme que de l'erreur & du mensonge ; le monde n'est donc capable que de nous dégrader & de nous déshonorer. Ranimons ici notre courage, M. F. : il n'est point question d'affronter des armées , d'enfoncer des escadrons , ni d'escalader des murailles ; il s'agit de quelque chose de plus fort encore & par conséquent de plus glorieux. Il s'agit de résister au torrent de la coutume & du mauvais exemple , & de ne point se laisser abatre par les peines & par la douleur,

d'être insensible aux appas de la volupté, & pour vous nommer l'ennemi le plus terrible que nous ayions à combattre, il s'agit de nous vaincre nous-mêmes, de nous crucifier nous-mêmes. Tel est l'exemple, telles sont les instructions que J. C. nous donne du haut de sa Croix; tels sont les combats auxquels il nous appelle.

En est-il de plus glorieux & de plus honorables? C'est pour un Dieu que nous les entreprenons: pouvons-nous servir sous un plus grand maître? C'est pour une couronne immortelle que nous combattons; peut-il être un prix plus noble & plus digne de nous animer? Qu'on vante les exploits de ces héros qui se signalent dans les armées à la guerre; qu'on loue, qu'on exalte la valeur qui leur fait endurer tant de fatigues, supportet tant de veilles & de travaux, braver la mort qui se présente tout à la fois sous mille faces différentes: ces exploits, je l'avoue, méritent des éloges; mais que sont-ils en comparaison de ceux auxquels la Croix invite les Chrétiens? Le bonheur ou la témérité peuvent avoir part aux premiers: ici il n'y a que la vertu qui puisse réussir. Là ce sont des actions

passageres , où les efforts peuvent être plus grands parce qu'ils sont plus rares ; là encore ce sont des ennemis auxquels le plus souvent rien n'attache ; là enfin l'orgueil peut tenir lieu de force & de courage : ici c'est un combat continuel qu'il faut livrer , c'est contre des ennemis familiers & domestiques , qui nous environnent , que nous portons au dedans de nous ; contre des ennemis qui peuvent nous faire perdre en un instant le fruit de nos victoires , pour peu que nous tirions vanité de nos avantages. Ce sont là cependant les exploits par lesquels un Chrétien , le disciple d'un Dieu crucifié , doit se signaler ; c'est en cela que consiste la seule gloire ici bas qu'il doive ambitionner , parce qu'elle seule a l'amour de l'ordre pour mobile , la vertu pure pour objet , & l'éternité pour récompense ; elle seule élève l'homme au dessus de lui-même , & le rend digne de son principe & de sa fin , digne de Dieu.

Mais peut être que cette gloire étonne le Chrétien , & qu'il est effrayé des difficultés qui semblent empêcher d'y parvenir. J'avoue , M. F. , qu'il en coûte pour la mériter , j'avoue que cette gloire est grande en elle-même ,

& par les obstacles qu'il faut franchir pour se la procurer, si, comme dit le Sage, celui qui est le maître de son cœur est plus fort que celui qui prend des villes; c'est qu'effectivement il faut plus de force, plus de résolution & de courage pour commander à son cœur, que pour prendre des villes; c'est qu'il n'est point d'adversaire plus puissant & plus difficile à réduire que notre propre cœur, quand une fois il nous est contraire. Mais que ces difficultés ne nous rebutent point, qu'elles ne nous arrêtent pas: cette même Croix, dont la vue nous inspire le dessein de livrer ces combats, d'aspirer à cette gloire, nous procurera aussi de quoi y réussir & y arriver. *In hoc signo vinces*, fut-il dit autrefois au Grand Constantin: c'est par ce signe que vous serez victorieux. Nous pouvons adresser les mêmes paroles au Chrétien, & avec la même assurance. Marchons sous les auspices de cette Croix, de ce signe levé devant toutes les nations, selon le Prophète Isaïe pour rallier les soldats du Seigneur, protéger ses camps & conduire ses armées à la victoire; oui, prenons-la, cette Croix, pour notre seul étendart, & alors aucune diffi-

culté ne nous arrêtera , aucune contradiction ne nous ébranlera , aucun péril ne nous étonnera , aucune douleur ne nous surmontera , & alors sûrement nous sortirons toujours victorieux du combat : *In hoc signo vinces*. Si J. C. est la force de Dieu , comme l'appelle St. Paul , il sera à plus forte raison celle des hommes. Elle a bien paru , à l'établissement de l'Evangile , cette force & cette vertu de la Croix , puisque c'est elle qui a renversé les Idoles , déarmé la fureur lassée des Tyrans , confondu pour toujours l'orgueil envain renaissant des Philosophes , triomphé de l'opposition que toute la terre trouvoit à son regne. Elle n'est pas moins puissante pour triompher aujourd'hui de la nature déréglée en chacun de nous , qu'elle l'étoit alors. Ayons donc recours à elle , M. C. F. ; allons souvent , allons , surtout en ces saints jours , nous prosterner humblement devant ce précieux instrument de notre gloire & de notre salut ; adorons en esprit & en vérité celui qui y est mort pour nous. Conjurons-le d'exprimer en nous ces grands sentiments dont il nous a donné un si beau modele , ces sentiments si propres à former le héros chrétien : je

veux dire, le renoncement à nous-mêmes, la mortification des sens, le pardon des injures, la patience dans les maux, la soumission en tout & par-tout à la volonté de Dieu. Ce n'est que dans la pratique de ces vertus crucifiantes, & par lesquelles nous participons à la Croix de J. C., que nous devons mettre notre gloire, parce que ce n'est que par-là que nous pouvons mériter d'être participants de celle de C. J. & de Dieu même dans l'éternité Bienheureuse. Ainsi soit il.

P É R O R A I S O N.

*Aux Associés de la Confratrie de la Croix,
érigée dans l'Eglise Collégiale de Notre-
Dame, de la première Paroisse de Dijon.*

O vous qui, par une confédération sainte, faites une profession singulière de ne vous glorifier qu'en la Croix de J. C. N. S., & parce que c'est elle qui vous a acquis une gloire immortelle & immense, en vous rendant les enfants, les amis & les héritiers de Dieu, à qui il a donné avec l'être son adoption, il prodigue ses faveurs, il assure son héritage, & parce qu'elle

seule vous a sauvés d'une éternelle ignominie , en triomphant en J. C. ouvertement de tous les ennemis de votre véritable gloire , & vous donnant la force d'en triompher secrètement en vous-mêmes , vous tirant de leur servitude honteuse , & de celle par où ce qu'il y a de plus noble en vous eût été dominé par ce qu'il y a de plus bas : que le culte spécial dont par représailles vous honorez la Croix qui vous honore tant , soit toujours plus intérieur qu'extérieur , plus sincère & plus intime qu'il n'est magnifique & pompeux , en célébrant l'heureux jour (*) où , par les soins d'une pieuse Impératrice , elle fut trouvée , après trois siècles , enfouie sous d'infâmes idoles ; ou celui (**) d'une joie universelle , qu'un Empereur chrétien trois siècles encore depuis l'a recouvrée des mains d'un prince infidèle. En s'étendant de la Croix à celui dont elle vous rappelle le souvenir , que votre culte ne s'arrête pas non plus dans vous à une adoration superficielle & stérile ; qu'il pénètre jusqu'à votre ame :

(*) L'Invention & (**) l'Exaltation de la Ste. Croix.

honorez le sacrifice de J. C. sur la Croix, par celui de tout vous-même sur le même autel. Comme vous ne séparez point J. C. de la Croix, ne séparez point la vôtre de la sienne. C'est en unissant à la sienne la vôtre propre, que vous vous unissez à lui-même; car ceux qui sont à J. C., dit son Apôtre, ont crucifié leur chair avec leurs vices & leurs convoitises, & l'on n'appartient à ce divin chef qu'autant qu'on est attaché avec lui à la Croix. Son amour pour nous lui a fait rendre sa Croix, qui en est le plus manifeste témoignage, presque aussi inséparable de lui dans les hommages que nous lui rendons, que sa divinité l'est de son humanité; notre amour réciproque pour lui, en s'étendant de lui à sa Croix & de sa Croix descendant à tout ce qui nous y donne part, doit nous rendre conformes à ses souffrances, & nous persuader que nous ne pouvons nous acquitter envers lui de tout ce que nous lui devons, que par cette conformité. Souvenons nous donc que tout ce qui contraire, qui croise nos inclinations naturelles, de quelque part qu'il vienne, accepté dans cet esprit, doit nous être autant & plus précieux que des por-

tions du bois sacré de cette Croix matérielle que J. C. a teinte de son sang ; puisque c'est ainsi qu'entrant vraiment en société de sa Passion, sa Croix devient la nôtre, & nous sommes plus en disposition de recueillir les fruits qui nous appartiennent de cet arbre de vie : fruits qui ne vivent qu'en mortifiant les membres de J. C., de la mort de qui ils ont reçu toute leur qualité vivifiante, pour réparer le mal provenant de l'arbre fatal qui a donné la mort à tous les hommes, en flattant par son fruit malheureux le goût de nos premiers parents. Tel est l'abrégé de toute la Doctrine & la Morale Chrétienne, le contrat de la nouvelle alliance annoncée par la circoncision des Juifs, l'économie de toute notre Religion. Aussi J. C. a réduit toutes ses leçons à porter sa Croix après lui, si l'on veut être son Disciple ; & de là encore le Grand Apôtre protestoit ne vouloir savoir & prêcher que J. C. crucifié, comme il ne se glorifioit qu'en lui. Je vous exhorte avec lui, ne nous prêchant point nous-mêmes, mais seulement J. C. crucifié, à faire toujours avec une nouvelle application toute votre étude de la pratique, encore plus

que de la spéculation de cette science
suréminente de J. C. crucifié, tandis
principalement, je le dis en pleurant
comme le même Apôtre, que tant d'en-
nemis de la croix de J. C. semblent avoir
conjuré de nouveau contre elle, anéan-
tissant sa vertu par leurs mœurs ou
affectant de la méconnoître; la désho-
norant par une vie si opposée, la blas-
phémant par leurs discours impies. Leur
fin sera la mort, cette seconde mort
qui ne finira point, & ils mettent
maintenant leur gloire dans ce qui fera
éternellement leur confusion. Ces mau-
vais Chrétiens, tout plongés dans les
réjouissances profanes comme au temps
de Noé, encore épris des idées char-
nelles du Judaïsme, Idolâtres, finon
des faux Dieux, d'eux-mêmes, dont le
Dieu est leur ventre; & ces Philosophes
sourcilleux, ramenant ainsi les siècles
égarés du Paganisme en voulant mesu-
rer orgueilleusement l'Etre Infini & ses
œuvres surnaturelles par les seules lu-
mieres de leur raison, si bornée dans
les choses mêmes de la nature, qui
s'évanouit dans ses pensées, faisant non
leurs Dieux des créatures mais du vrai
Dieu une vaine idole, ne rougissant
point des passions d'ignominie, tandis

qu'ils ont honte de la Croix de J. C., devant les hommes : J. C. rougira d'eux à son tour en présence de son Pere, sa Croix les condamnera un jour, puisqu'ils refusent d'être sauvés par le bois de cette arche, & qu'ils veulent périr dans le naufrage du monde. Pour les élus au contraire, scellés de la marque de ce Tau mystérieux, qu'il a plu au Seigneur de sauver par la folie de notre prédication, gémissant sur l'infidélité de leurs freres, & pour vous qui, dociles aux lumieres de la foi vous révélant le mystere qu'elle cache aux prudents du siecle, reconnoissez avec nous que ce qui paroît folie en Dieu est plus sage que toute la sagesse des hommes, & que le dernier excès de foiblesse où il a paru pour nous est le chef d'œuvre de sa Toute-puissance. La Croix de J. C. vous sera à proportion ce qu'elle a été pour le Sauveur : elle a mis ses perfections divines, sa bonté pour les hommes quoique pécheurs, & sa haine pour le péché dans leur plus grand jour, lui a mérité un nom au dessus de tous les noms, devant lequel tout genou doit fléchir au Ciel, sur la terre & dans les enfers ; elle sera pour vous l'école de toutes les vertus propres du

Christianisme dans le degré le plus héroïque , l'amour de Dieu & du prochain , la haine de vous-mêmes : & après avoir fait toute votre gloire pendant votre vie , elle sera votre unique consolation à la mort , votre justification au jugement , votre titre & tout votre mérite pour entrer avec le Christ dans le Royaume de Dieu , & ayant souffert avec lui , être glorifiés avec lui , jouissant du nouveau nom sous lequel vous êtes écrits au livre de vie , dans l'éternité bienheureuse , où vous conduisent le Pere , le Fils & le St. Esprit.





S E R M O N

SUR L'ASSOMPTION

DE NOTRE-DAME,

*Fête patronale de l'Eglise paroissiale du Cap-
François.*

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ?

Qui est celle-ci qui s'élève du desert, toute remplie de délices, appuyée sur son bien-aimé ?
Cantique des Cant. Ch. 8.

CES paroles des compagnes de l'épouse des Divins Cantiques, à la vue du bonheur de cette épouse fortunée, l'Eglise les met aujourd'hui dans la bouche des anges, à la vue de l'entrée triomphante de Marie dans le Ciel. Qui est celle-ci, s'écrient-ils pleins d'admiration, qui du desert de la terre monte au séjour du bonheur, comblée de célestes délices, & appuyée sur le fils de Dieu, qui lui donne le bras avec tant d'amitié ? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ?* Ah ! c'est Marie, la mere mê-

me du fils de Dieu fait homme. Elle quitte le monde, qui étoit trop peu digne de posséder même les dépouilles de son saint corps, depuis que sa sainte ame en avoit été séparée par le desir ardent de se réunir à son fils bien-aimé, déjà assis au plus haut des cieux à la droite de son pere : elle s'élève donc ici en corps & en ame ; elle y vient prendre, dans sa véritable patrie, la place qui est due à sa dignité de Mere de Dieu, & aux vertus qui l'ont rendue digne d'un titre si éminent. Son fils bien-aimé J. C. va au devant d'elle, il la prend par la main, elle s'avance appuyée sur lui, il veut lui même la conduire au comble du bonheur, & la mettre en possession des délices infinies qui lui sont préparées ; il la fait asseoir sur un trône proche du sien, lui met le sceptre en main, & la couronne sur la tête, & tandis qu'il la reconnoît hautement pour sa mere, le Pere Éternel pour sa fille, le St. Esprit pour son épouse chérie, il ordonne à tout l'empyrée de la reconnoître & de la saluer Reine universelle du Ciel & de la terre. *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ?*

C'est ce Mystere que l'Eglise célèbre aujourd'hui de concert avec les Anges ; elle se réjouit avec eux du triomphe de Marie , elle applaudit à son couronnement , & elle lui rend à l'envi d'eux les plus solennels hommages. Ailleurs, & souvent dans l'année , elle occupe notre dévotion envers cette auguste mere de Dieu , par des fêtes en son honneur : elle solemnise tantôt sa Conception Immaculée , où par un privilege singulier , le présage de beaucoup d'autres plus singuliers encore , elle fut conçue sans la tache commune du péché d'origine ; tantôt sa Nativité , où elle parut comme l'aurore de la grace , qui annonçoit à l'univers le soleil de justice ; ici son Annonciation , où elle conçut dans ses chastes flancs le fils de Dieu , par l'opération du St. Esprit ; là sa Purification , où par humilité elle se soumit à une loi qui n'étoit imposée qu'aux meres immondes , quoique dans son divin enfantement elle fût demeurée la plus pure des Vierges. L'Eglise nous fait contempler à ce jour son Assomption glorieuse , où elle est élevée dans le Ciel pour y tenir le premier rang après Dieu.

Ce Mystere vous intéresse d'autant plus particulièrement, M. F., que ce temple enfin élevé à grands frais, où vous vous rassemblez pour vous acquitter de vos devoirs de religion, est dédié à Dieu sous l'invocation de Marie considérée dans ce Mystere, & que cette Paroisse, la plus considérable de cette florissante colonie, fait une profession particuliere de l'y honorer & de l'y réclamer pour patrone.

Pour entrer dans les vues de l'Eglise, qui nous présente en même temps, dans Marie, sa sortie du monde & son entrée dans le Ciel, sa mort & sa résurrection ; nous considérerons 1°. son triomphe de la mort dans son ame, 2°. son triomphe du tombeau dans son corps : & pour tirer du fruit de nos réflexions sur ce double objet, implorons les lumieres de l'Esprit St. par l'entremise de Marie ; en lui adressant ces paroles de l'Ange si cheres à son cœur, qui furent pour elle les premieres assurances du bonheur dont elle reçoit le complément en ce jour.

Ave, Maria, &c.

PREMIER POINT.

La mort est le salaire du péché dit St. Paul : *Stipendium peccati mors*. Elle est entrée dans le monde à la suite du péché , & elle en est la punition. L'homme fut assujetti à la mort au moment qu'il devint pécheur ; & le péché du premier homme par une contagion funeste s'étant communiqué à tous , la mort a étendu son empire sur tous les hommes par une fatale progression. Dieu , irrité contre la nature humaine par la coupable désobéissance de son chef , a brisé dans sa colère cet admirable composé qui avoit été son plus bel ouvrage ; il a rompu les biens inexplicables dont il avoit uni une ame spirituelle avec un corps matériel , condamné cette ame à se séparer du corps avec violence & ce corps à retourner en la poussière d'où il avoit été tiré. Mais ce qu'il y avoit de plus déplorable dans ce terrible arrêt , c'est que cette première mort n'étoit que l'image d'une seconde plus violente & plus horrible ; le passage d'une séparation volontaire de l'ame d'avec Dieu , par le péché , à une séparation invo-

ntaire par la damnation éternelle.
races immortelles soient rendues au
cond Adam, qui a réparé avantageu-
ment la faute du premier, qui en pre-
nt notre misérable nature, dont lui-
ême étoit le créateur, en a été en-
re l'heureux réparateur, & qui, en
sujettissant à la mort pour expier nos
échés, a détruit la nôtre par la sienne,
comme le chante l'Eglise: en sorte que,
nous mourons toujours, quoique re-
tus des mérites de J. C. Notre Sau-
eur, nous ne sommes point vaincus
par la mort, nous en sommes plutôt
vainqueurs, puisque notre mort est le
commencement de notre vie éternelle.
Notre ame en quittant notre corps,
au lieu d'être séparée éternellement de
Dieu, va se réunir à lui pour toujours;
elle passe par cette porte, étroite à la
vérité, du temps à l'éternité bienheu-
reuse. Or parmi ceux qui triomphent
au-delà de la mort, en mourant dans
l'union avec le médiateur par la cha-
rité, & que la mort met en possession
d'un bonheur infini, de Dieu même,
pour la jouissance duquel ils avoient
été créés, soit qu'ils n'y aient d'autre
titre que les mérites de J. C. qui leur
ont été heureusement appliqués, soit

qu'ils y aient ajouté leurs propres mérites qui n'ont de valeur que par les siens , les uns meurent dans l'amour de Dieu & c'est le plus grand nombre de élus , que Dieu ayant prédestinés à sa gloire a résolu d'appeller à lui dans l'état habituel de la grace justifiante ; les autres meurent pour l'amour de Dieu ; tels les Martyrs , en donnant leur vie pour la foi , exerçoient l'acte héroïque de la plus grande charité , au témoignage de la vérité même , en conscience qu'ils ne pouvoient rien donner de plus précieux , pour témoigner leur attachement & leur amour pour Dieu.

Le privilege en ceci de Marie , qui a été Privilegiée en tout , c'est d'être morte par l'amour même de Dieu par où sa mort a été plus sainte & plus précieuse aux yeux de Dieu que celle de tous les autres Saints : *Si pretiosa est in conspectu Domini mors Sanctorum ejus , mors certe Maria pretiosissima :* dit le Docteur d'Hippone. Mais la mort ressemble ordinairement à la vie : Marie a vécu de l'amour de Dieu , elle en est morte , parce qu'elle n'avoit vécu.

I. Que Marie n'ait vécu que de l'amour de Dieu , c'est ce que l'idée

de sa sainteté , fondée sur sa conduite nous apprend de maniere à n'en pouvoir douter. Et d'abord il n'est rien de saint & de parfait qui ne convienne à la mere de Dieu ; c'est-à-dire à la créature qui , par son alliance étroite avec la Divinité , approche le plus près de la sainteté même. Les Peres & les Docteurs de l'Eglise , sur ce seul fondement , ne l'ont pas crue seulement exempte & du péché originel & du péché actuel , même véniel le plus léger ; ils ont pensé qu'elle avoit eu toutes les vertus infuses dans le plus haut degré , & qu'elle les avoit toutes exercées de la maniere la plus excellente. Et comme la charité est la reine de toutes les vertus , & que l'amour divin tient entre elles le rang principal , il n'est pas douteux non seulement que Marie a vécu habituellement dans cet amour , mais que sa vie en a été un exercice continuel , en sorte que plus qu'aucun autre Saint elle ne respiroit que l'amour de Dieu ; que les actes qu'elle en produisoit étoient aussi fréquents pour ainsi dire que ses respirations , & que , comme on vit de l'air qu'on respire , il est vrai de dire qu'elle vi-

voit du divin amour, amour dont l'habitude ne fut jamais interrompue par le péché mortel, ni affoiblie par le véniel; c'est trop peu dire: amour à l'exercice duquel le sommeil n'apportoit ni interruption ni affoiblissement. Mieux que l'épouse du Cantique des Cantiques, Marie, quand elle satisfaisoit à ce besoin de la nature, pouvoit dire: Je dors, mais mon cœur veille. Son Cœur le disoit assez pour elle, si sa bouche alors se taisoit. Mais sa conduite prouve encore mieux ses sentiments à cet égard, que ne fairoient toutes ses paroles & toutes les raisons de convenance.

On ne la vit point, il est vrai, prévenue de la grace, dans le sein de sa mere, & , dès le moment de son Immaculée Conception, ne faire un usage prématuré de sa raison que pour se tourner vers son Dieu par un acte précoce de charité; mais on la vit dans son enfance & dès les premières années de son enfance se présenter au temple, & s'y offrir, se dévouer irrévocablement à Dieu, le perpétuel objet de son amour, dès qu'elle le connut; & elle le connut lorsque les autres ne sont pas encore capables

capables de se connoître eux-mêmes. Alors elle lui consacra de nouveau tous les mouvements de son cœur, dans une retraite sacrée où rien ne troubleroit la continuité de ses actes d'amour, & tout contribueroit à en ranimer la ferveur. là elle jura solennellement de n'en aimer jamais d'autre, & elle fit la première ce vœu héroïque de virginité qui lui interdisoit tout partage de ses afflictions entre son Dieu & un époux mortel. Si depuis pour obéir aux loix de sa nation, & aux desseins de la divine Providence qui, pour son honneur même & celui de son divin fils, vouloit qu'elle fût mariée quoiqu'elle demeurât Vierge, elle quitta le St. asyle du Temple de Jerusalem, pour demeurer avec Joseph à Nazareth, & consentit de lui être donnée en mariage; elle ne renonça point pour cela à son premier engagement, & il n'y eut rien d'humain dans ce nouvel attachement: vous le savez, chaste époux, tout y fut surnaturel. Aussi Marie mérita-t-elle que l'Esprit Saint, l'amour substantiel du Pere & du Fils, fit auprès d'elle les fonctions d'époux & la

rendît féconde d'un fruit digne de lui,
du Saint des Saints.

Qui doute que cette production de l'amour divin dans ses chastes entrailles n'ait beaucoup augmenté les ardeurs de son amour réciproque? Elles redoublerent encore, lorsqu'elle vit de ses yeux fortunés ce Dieu visible, sorti de son sein. Elle le connoissoit parfaitement pour ce qu'il étoit, autant qu'une créature intelligente étoit capable de le connoître en ce monde, & en le voyant elle jouissoit pour ainsi dire de la vision béatifique; c'est pourquoi elle ne le perdit point de vue, tant qu'il lui fut permis de jouir de sa présence. Enfant, elle l'allaitoit & le portoit entre ses bras; elle travailloit avec lui durant les jours de son adolescence, le conduisoit, l'accompagnoit au temple les jours de solennité; dans l'âge mur, elle marchoit à sa suite, & fournissoit à ses besoins temporels dans ses courses évangéliques; par un courage au dessus de son sexe, elle le suivit jusqu'au Calvaire: & c'est là que le glaive de douleur, qui lui perça le cœur au pied de la Croix, étoit le glaive de son amour, qui lui porta les premiers coups dont elle devoit enfin mourir.

II. La plaie de l'amour, qui est adoucie par la présence de son objet, s'irrite au contraire, s'aigrit par son absence; elle en devient plus profonde & plus vive. Cela est vrai surtout de l'amour pour Dieu, dans une âme qui n'aime que lui, & sur qui comme sur Marie les illusions des sens & les attachements humains n'ont point de prise pour la distraire, & l'empêcher de tendre de toutes ses forces vers cet objet pour qui seul elle est faite, & si digne de son amour.

Aussi que de larmes vous avoit coûtées déjà, tendre mère, la perte de votre fils & de votre Dieu pendant trois jours, quand il vous avoit quittée pour enseigner les Docteurs de la loi dans le Temple! Ce n'étoit qu'un léger prélude de la douloureuse catastrophe des trois jours que la mort le sépara de vous. Si le mystère glorieux de sa Résurrection vous apporta ensuite autant de joie que sa Passion vous avoit affligée, celui de son Ascension, dont vous fûtes encore témoin, fut pour vous une source de consolation mêlée d'amertumes, parce qu'il vous en séparoit de nouveau.

Le Sauveur montant au Ciel laissa sa mere encore un nombre d'années sur la terre , pour l'utilité de son Eglise naissante , & afin qu'elle l'instruisit elle-même , à sa place , de tous les mysteres de salut qu'elle avoit vus , les Disciples , les Apôtres même qui devoient en instruire l'univers. Mais privée de ce fils adorable , elle ne fit plus que soupirer après le moment heureux de sa réunion avec lui dans la céleste patrie. Et combien de fois , comme le Roi-Propete , elle se plaignoit de la longueur du pèlerinage de son ame dans ce lieu d'exil ! Que de desirs ardents , comme le grand Apôtre , de la dissolution de son corps , si elle étoit nécessaire pour être avec J. C. ! Que de messages elle envoyoit par ses soupirs dire à son bien-aimé : Je languis d'amour. Comme l'épouse des sacrés Cantiques : Ah ! que je jouisse donc enfin à jamais de ses doux embrassements ! Il sembloit lui dire de son côté , comme l'Epoux , de garder encore sa vigne : O la plus belle entre les femmes , allez encore loin de moi , sur les traces du troupeau que je vous ai confié , proche les tentes des pasteurs ; continuez de veiller sur lui avec eux ,

& sur eux-mêmes. C'est assez errer ,
lui répondoit-elle , après les brebis de
vos compagnons dans l'établissement de
la Religion , ô vous qui êtes le bien-
aimé de mon ame , montrez-moi le
lieu de votre repos & de vos pâturages
éternels ; attirez-moi après vous , je
cours à l'odeur de vos parfums qui
m'entraîne.

Enfin n'en pouvant plus soutenir les re-
tardements , cette sainte amante suc-
comba à la véhémence de ses desirs ; ou
plutôt ils l'emportèrent , & détachèrent
insensiblement de son corps , déjà affoi-
bli par l'âge & desséché par leurs ardeurs ,
sa belle ame qui y tenoit si peu , im-
patient de rejoindre une portion , plus
chérie & plus digne de l'être , de la
même chair. Couronnée des fleurs de
ses vertus , & entourée des fruits de
ses bonnes œuvres , cette innocente
victime fut ainsi immolée par l'amour
consumant dont elle languissoit de-
puis long temps. Des Saints , dans les
transports de l'amour dont ils étoient
épris pour Dieu , fondoient en pleurs ,
& sortant hors d'eux-mêmes souf-
froient des extases , des ravissements qui
leur ôtoient l'usage des sens : Marie plus
enflammée du St. amour en perdit la

vie. Tel un feu bouillant résout la liqueur qu'il échauffe en vapeur, & l'éleve au dessus de son vase qu'il met à sec. Non ; l'ame de Marie ne pouvoit être séparée de son Corps, que par un effort de cet amour qui est fort comme la mort. : *Fortis ut mors dilectio*. Marie, n'ayant point péché en Adam, n'étoit point comprise dans l'anathème qui condamne une ame péchereffe, & inclinée dès son origine vers les objets des sens, à être violemment arrachée du corps qu'elle animoit. Son Corps, ouvrage de la grace plus que de la nature, n'étant point sujet par la même raison, non plus que celui de son Fils, aux maladies & à l'altération des humeurs, elle ne devoit point mourir naturellement, si ce n'est peut-être par une entière défaillance au bout d'une extrême vieillesse, parce qu'elle n'avoit point le fruit de vie du Paradis terrestre, pour se rajeunir & réparer la dissipation de ses forces. Cependant, son Fils ayant bien voulu mourir, il convenoit qu'elle n'en fût pas exemptée ; mais comme son Fils n'est mort que par amour pour nous, elle n'est morte que par amour pour lui.

Mourrez-vous ainsi , M. F. ? Peut-être souhaitez-vous comme cet indigne prophete Balaam , sans vivre de la vie des justes , de mourir de leur mort & d'avoir une fin semblable à la leur , aussi tranquille & aussi heureuse pour votre ame. Mais hélas ! si l'on meurt comme on a vécu , si l'expérience de tous les jours confirme là dessus l'oracle du St. Esprit ; comme vous vivez dans l'amour des créatures & dans l'oubli de votre Dieu , vous mourrez dans sa disgrâce dont vous vous inquiétez peu maintenant , & dans ce même amour qui fait pour ainsi dire toute votre vie. Car de même que l'homme vit naturellement par le cœur , on peut dire moralement que sa vie est ce qu'aime son cœur , qui ne vit que d'amour. Ainsi Marie vivoit de l'amour de Dieu ; ainsi vous vivez d'un amour tout opposé , & vous y mourrez. Que dis-je ? n'en mourrez-vous pas peut-être. Combien n'en voyons-nous pas mourir , je ne dis pas seulement dans l'habitude des vices où ils ont passé leur vie , mais dans l'acte même de leur péché d'habitude , en blasphémant actuellement leur Dieu & sa Religion qu'ils avoient coutume de blasphémer à tout

propos , sans la connoître autrement que par la lecture rapide & superficielle de quelques livres impies & calomnieux de ses ennemis ? Combien meurent pour leur objet chéri , tout autre que leur Dieu , martyrs de la fortune , de l'ambition , des idoles de chair pour lesquelles seules ils ont vécu ? Est-il rare même d'en voir mourir , par cet amour désordonné d'eux-mêmes ou d'autres créatures ? par un vain point d'honneur qui les fait tomber dans une éternelle confusion devant Dieu , pour en éviter une passagère devant les hommes , en répandant follement leur sang pour vouloir laver une injure prétendue dans celui d'un adversaire ? par un excès de débauche & de fales voluptés , qui leur apprend enfin que des plaisirs momentanés sont justement punis de tortures infinies par un Dieu infiniment grand , qui les défend ? C'est la plus mauvaise mort des pécheurs , qui est toujours malheureuse : *Mors peccatorum pessima*. Vil troupeau destiné à la mort , elle les frappe doublement , & ils tombent sous ses coups pour ne s'en point relever : elle les arrache à leur corps & à tout ce qu'ils aimoient ici-bas , & ne rend leur

ame à leur Dieu que pour être éternellement séparée de celui qui seul pouvoit faire tout leur bonheur dans l'éternité. Marie en triomphe , & dans son ame qui par-là fut réunie au centre de ses affections , & dans son corps qui sortit bientôt vivant du tombeau , comme celui de son Fils.

SECOND POINT.

Que les hommes qui meurent par une suite de cet arrêt général, porté en punition du péché du premier homme , que les pécheurs qui se sont rendus de plus en plus dignes de cet arrêt par leurs propres péchés multipliés , & dont aussi la mort avancée a été la suite des dérèglements de leur vie ; que tous ceux-là éprouvent les horreurs du tombeau , qu'ils y soient la proie des vers , & que la pourriture y réduise les tristes débris de leur mortalité à une espece d'anéantissement , jusqu'à la consommation des siècles : cela est juste , & quand ils n'auroient pas vécu dans l'iniquité , il suffit qu'ils y aient été conçus pour avoir mérité de passer par la mort , & par toutes les suites humiliantes de la mort. Mais Marie qui est

morte , moins parce qu'elle étoit enfant du premier Adam, que parce qu'elle étoit la mere du second , & par conformité à son Fils Dieu crucifié , moins par l'arrêt qui rend tous les hommes tributaires de la mort , que par celui qui y soumettoit l'Homme-Dieu pour expier les péchés de tous les hommes , & changer leur mort en passage à la vie éternelle ; Marie , exempte de toute ombre du péché , & après la sainteté même , la plus sainte de toutes les créatures , a dû , comme J. C. , & demeurer dans le tombeau sans corruption , & même en sortir bientôt par une résurrection anticipée.

Marie a dû demeurer , & elle est demeurée sans corruption dans le tombeau : c'est une tradition presque aussi ancienne que l'Eglise , attestée par Juvénal , Evêque de Jerusalem , cité par l'histoire en Nicéphore , suivie par les Sophrone , les Epiphane , les Athanase , les Jean Damascène , les Ambroise , en faveur de laquelle se réunissent l'Eglise Grecque & Latine , & qui faisoit dire à St. Augustin que , loin de consentir que le corps de Marie ait été livré à la pourriture , la seule pensée lui en faisoit horreur , lui répugnoit

& choquoit sa juste piété envers la mere du Verbe Eternel. Comme donc ce grand Saint ne veut point qu'il s'agisse de Marie, quand on parle de quelque péché que ce soit, il veut aussi que Marie soit toujours exceptée, quand il s'agit de tout ce qui est la suite & la peine honteuse du péché. Et certes, si Dieu a préservé miraculeusement & préserve encore de la corruption les corps de nombre de ses serviteurs, pour récompenser leur sainteté; croira-t-on qu'il y eût abandonné celui de la Reine de tous les Saints, & qu'il en eût moins fait pour sa mere ? Quoi ! il avoit fait déjà tant & de si grands miracles pour conserver l'intégrité de ce corps virginal : par un prodige unique dans l'univers, & qui en renferme plusieurs, il y avoit uni la fécondité avec la virginité, il y avoit pris chair sans commerce charnel & impur, par l'opération toute seule du St. Esprit, & il en étoit sorti d'une manière plus pure que le rayon ne sort du soleil, sans en blesser aucunement la chasteté inviolable : & après cela, pâture des vers, il l'auroit laissé ronger à la fin par les insectes les plus vils ; il ne l'auroit pas affranchi de l'opprobre de notre nature,

& de ce qu'il y a de plus humiliant dans la nature humaine : cette Vierge choisie , privilégiée en toutes choses & si singulière dans le reste , auroit été soumise en ce seul point à la malédiction générale , & subi le sort commun ? Ah ! le respect dû à la mere de Dieu éloigne de nos esprits cette pensée ; & ce sentiment , contraire à ce que pense l'Eglise universelle , seroit téméraire , & aussi injurieux au fils qu'à la mere.

Quand l'amour filial , dans J. C. le meilleur comme le plus puissant des fils , ne l'auroit pas porté à ajouter à mille autres prérogatives , pour la plus digne des meres , celle-ci qu'il accorde à beaucoup de ses ennemis ; quand il n'auroit pas rendu la justice à Marie de garantir de la corruption son corps , dont la moindre souillure n'avoit jamais terni la pureté , qui jamais n'avoit été l'instrument du péché ni un seul moment même son esclave , qui n'avoit jamais mis d'obstacle à la vertu & y avoit toujours servi ; il se le devoit à lui même : pourquoi ? parce que la chair de Marie est la chair de J. C. même : *Caro Christi caro Maria* , ce sont encore les paroles de St. Augustin. Il eût été indécent que son sanctuaire vi-

vant fût déshonoré par la mort; il convenoit encore moins qu'une chair dont la sienne est une portion tombât en pourriture. Et comme son propre corps, quoique séparé de son ame, toujours uni à sa Divinité, a dû rester sans corruption dans le sépulcre; celui dont il avoit été formé, & qui avoit une union si étroite avec le sien, devoit participer au même privilege, & n'être point réduit en poussière. Non, Mon Dieu, vous ne permettrez pas que votre Saint par excellence & par essence éprouve la corruption: *Non dabis Sanctum tuum videre corruptionem.* Cette prophétie de David, qui s'entend du corps de J. C. immédiatement, s'étend à celui de marie, parce que la chair de marie est celle de J. C.: *Caro Christi caro Mariae.* Eh! l'arche de l'ancien Testament, qui renfermoit un peu de manne, étoit d'un bois incorruptible: la figure l'emporteroit-elle sur la réalité, & l'incorruptible ne feroit-elle pas l'apanage de l'arche de la nouvelle alliance, qui a porté dans son sein, qui a fourni de sa substance la matière du vrai pain descendu du Ciel, de J. C. qui est la résurrection & la vie? Ce n'est pas assez que ce corps vénérable soit demeuré dans le

tombeau sans corruption, il falloit de plus qu'il en ressuscitât glorieux au plutôt.

II. C'est encore ici une tradition respectable, constante & unanime, qui sans être un article de foi ne peut être contée sans crime. C'est une partie du Mystere que l'Eglise célèbre aujourd'hui, depuis les premiers siècles, en tout lieu. Or infallible dans ce qui fait ainsi l'objet de sa pieuse croyance & de son culte, un sentiment opposé au sien, point sujet à l'erreur, ne peut être qu'erronné. En effet, est-il croyable, si le corps inanimé de Marie étoit resté déposé quelque autre part qu'au Ciel, le seul endroit digne d'un si riche dépôt, que l'Eglise l'y laissât sans honneur, elle qui se montre d'ailleurs si zélée pour la gloire de cette divine mere, plus, comme il est juste, que pour celle d'aucun autre Saint; elle qui de tout temps a honoré avec tant de soin & de pompe les confessions des Martyrs, les sépulcres où reposoient leurs ossements, qui dressoit des autels sur ces lieux sacrés, ou qui plaçoit sur ces autels soit les corps entiers, soit même les cendres & jusqu'aux moindres restes des Saints, pour marque

qu'ils régneroient un jour éternellement avec Dieu, dont ils sembloient déjà partager les hommages & l'encens en ce monde? Est-il croyable, si Marie ne régnoit déjà dans le Ciel avec lui en corps & en ame, que Dieu souffrît que le corps auguste de sa mere fût caché dans quelque lieu inconnu, où il ne recevroit aucun des honneurs décernés aux reliques des autres Saints; que J. C. son fils plutôt, vivement sollicité par sa tendresse pour elle, ne se soit pas hâté de la retirer d'entre les bras de la mort, lui qui rappella autrefois à la vie le fils de la veuve de Naïm qu'on portoit au tombeau, touché des pleurs de la mere, & qui, à la priere des deux sœurs, ressuscita également son ami Lazare enseveli depuis quatre jours? Oui, il auroit manqué quelque chose à sa propre résurrection, si elle n'avoit été suivie bientôt de celle de Marie. La chair de Marie étoit celle de J. C., il semble qu'il n'eût pas ressuscité tout entier lui-même, si une partie de sa chair, adorable dans celle de Marie, eût demeuré sous l'empire de la mort; il n'eût pas triomphé parfaitement de la mort, s'il eût paru y rester assujetti dans le corps de sa mere: *Caro Christi caro Maria.*

Aussi David, d'un œil & d'un ton prophétique, voit & annonce expressément ensemble la prompte résurrection de l'un & de l'autre: Levez-vous, Seigneur, dit-il, pour aller au lieu de votre repos, vous & l'arche de votre sanctification. N'entrez pas seul dans ce repos éternel, si justement acquis par vos travaux & vos souffrances; que l'arche de votre sanctification y entre après vous. Elle le mérite, cette arche où votre humanité a été sanctifiée par l'union personnelle de la Divinité, & qui a été sanctifiée & comme divinifiée elle-même par son union intime avec vous. *Surge in requiem tuam, tu & arca sanctificationis tue.*

Cette arche sainte d'Israël, après avoir séjourné trop long-temps sous des tentes obscures, est donc introduite, avec éclat par le véritable David & le vrai Salomon, dans la Jérusalem céleste & dans le sanctuaire de son temple. Je vois cette colombe innocente, non timide, dont la jeunesse est renouvelée, comme l'aigle, prendre son effort hardi & voler vers le soleil de justice, le fixant de ses yeux. Parlons sans figure: le corps saint de Marie est réuni à sa sainte ame; & rendue à la vie peu

de jours après son bienheureux décès, elle va, portée sur les ailes des Esprits Bienheureux, se réunir elle-même à J. C., aussi empressé d'être avec elle, qu'elle avoit d'empressement d'être avec lui.

Je n'entreprendrai pas de vous décrire l'accueil que le fils fait à la mere, la joie de leur entrevue, la gloire dont Marie entre en jouissance. Elevée au dessus des Chœurs des Anges, assise à la droite de J. C. comme J. C. est assis à la droite de son pere; sa gloire, au jugement d'Arnould de Chartres, est moins semblable à celle de J. C. que la même. N'est-ce pas ce que signifie ce grand signe qui apparut dans le Ciel à St. Jean, au livre de ses révélations; D'une femme revêtue & brillante du soleil, qui avoit la lune sous ses pieds, & sur sa tête une couronne de douze étoiles? Mais c'est en quoi le Mystere de ce jour ne sauroit être expliqué par une langue mortelle, ni compris par des esprits terrestres.

Contentons-nous d'écouter le Cardinal Pierre Damien, qui ne craint point d'avancer que, sauf la Majesté Divine du Fils, sa triomphante ascension eut quelque chose de moins glorieux que l'assomption de sa Mere. Sans

doute en ce que, si Marie n'est point montée au Ciel par sa propre vertu comme J. C. , son triomphe, honoré par l'appareil de J. C. venant à la rencontre , paroît avoir quelque chose de plus magnifique. Et St. Bernard dit que l'assomption de Marie est aussi ineffable que la génération de J. C. ; que Marie n'est pas moins infiniment heureuse lorsqu'elle est reçue au Ciel par le Sauveur, que quand elle reçut le Sauveur dans son sein ; que , comme il n'y eut point sur la terre d'endroit plus digne de recevoir le Fils de Dieu que le sein virginal de Marie , il n'y a point au Ciel d'endroit plus digne de recevoir Marie, que le trône sublime où son Fils l'a aujourd'hui placée. Laissons-l'y, Mes Freres , puisqu'il ne nous est pas donné de pénétrer jusques-là , & faisons un retour sur nous-mêmes.

Pécheurs que nous sommes tous d'origine & d'inclination , la plupart d'action & même d'habitude, nous ne pouvons pas nous flatter d'avoir part au privilege de l'incorruptibilité de Marie. Des Corps impurs dans leur conception , nourris depuis dans la mollesse , entretenus dans leur révolte contre l'esprit , peut-être plongés dans le vice ,

ont mérité doublement de retourner en poudre , comme ils en sont sortis. L'homme recueillera ce qu'il aura semé , dit St Paul , & celui qui se sera livré dans sa chair à la corruption du péché sera livré tout entier à la corruption du tombeau. Heureux , si , pendant que sa chair est dévorée par les vers , son ame n'est point la proie des flammes dévorantes dans l'enfer ! Malheureux & infiniment malheureux , si , mort doublement , son corps ne ressuscite un jour que pour la mort , & pour aller loin de Dieu brûler avec son ame au feu éternel ! Pour vous , justes , s'il en est ici , ou du moins pénitents qui vous efforcez , par vos œuvres satisfaites , de recouvrer votre innocence baptismale perdue , qu'il est si rare de conserver & qui vous donnoit droit à la résurrection bienheureuse ; celle de Marie , anticipée ainsi que celle de J. C. , nous est un garant de la vôtre. Semblables à la semence du grain qu'on jette en terre , & qui y doit mourir & pourrir avant que de repousser & fructifier , vos corps au jour de la rédemption parfaite , se releveront du séjour de la mort & de la pourriture du tombeau , pleins de vie , pour jouir d'un double bonheur ,

d'un bonheur complet avec vos ames. Vous posséderez tous les biens dans la vue de Dieu face à face & tel qu'il est, & vous goûterez des plaisirs supérieurs à tous ceux des sens dont vous vous serez abstenus par mortification, en voyant dans votre chair & de vos propres yeux votre Sauveur, que Marie voit déjà dans la sienne, dont il est le fruit chaste & précieux. Assurez-vous de plus en plus cette espérance consolante que la foi vous donne, par l'intercession puissante de cette Vierge sainte, établie aujourd'hui, après le Rédempteur même, la médiatrice des fideles, la dispensatrice des graces, le soutien de l'Eglise, la protectrice des Monarchies, spécialement de celle sous les Loix très-chrétiennes de laquelle vous vous félicitez d'être nés, enfin la porte du Ciel & de la gloire éternelle que je vous souhaite, au nom du Pere, & du Fils, & du St. Esprit. † Ainsi soit-il.



J. M. J.

PANÉGYRIQUE

DE ST. JOSEPH,

*Patron de la paroisse, ville & quartier du
Fort-Dauphin.*

Jacob autem genuit Joseph, virum Mariæ, de
quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus.

*Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, mère
de Jesus-Christ. St. Math. C. i. v. 16.*

A Voir été vraiment l'époux de Ma-
rie, & comme le pere de Jesus, c'est,
Chrétiens M. F., en deux mots l'éloge
complet du Saint dont l'Eglise célèbre
aujourd'hui la fête, & que vous ho-
norez particulièrement pour votre pa-
tron. (Pour patron (*) de votre tem-
ple, de votre sainte maison, Mesda-
mes, qui vous protégera en tout temps
particulièrement dans ces jours mauvais.)
Ces deux mots renferment à la fois toutes
les grandeurs de Joseph & ses vertus;
car outre que sa sainteté accomplit
nous est assurée le plus incontestable-

(*) Aux Carmélites de Dijon, en 1791.

ment d'un seul mot par l'Esprit Saint, lorsqu'il ne fait, ce semble, que la supposer en disant par la plume de l'Evangéliste, au sujet de la divine grossesse de Marie, que Joseph son époux étant juste ne voulut point traduire : *Joseph autem vir ejus, cum esset justus* : nous sommes suffisamment fondés de même à la supposer proportionnée à sa haute destination, par cela seulement qu'il étoit né pour être l'époux de Marie, de la quelle est né J. C. *Jacob autem genuit Joseph, virum Mariæ, de quâ natus est Jesus qui vocatur Christus.*

Cependant puisque vous attendez de moi dans ce jour les preuves de cette sainteté, de cette justice parfaite que l'Evangile lui attribue, je puiserai dans la même source pure & infaillible le détail de ses actions, qui composeront son Panégyrique; & je vous ferai voir que sa justice, que sa sainteté répondit parfaitement aux qualités éminentes, sous lesquelles je vous l'ai d'abord annoncé, d'époux de Marie, de pere de Jesus : *virum Mariæ de quâ natus est Jesus.*

Choisi pour tenir sur la terre à Marie la place du St Esprit, à Jesus celle du Pere Eternel, il fut élevé aux dignités ici-bas les plus sublimes; & il s'en mon-

tra digne par toute sa conduite: il représenta dignement ceux dont il tenoit la place dans la sainte & auguste famille dont il fut le chef: il fut le digne Epoux de Marie; vous le verrez dans mon premier Point: il fut le digne pere de Jesus: vous le verrez dans mon second Point. Il fut le digne Epoux de Marie par sa chasteté & par son attachement; il fut le digne pere de Jesus par son autorité & par ses soins: c'est tout le plan de ce discours, & le sujet de vos attentions.

Afin qu'il vous soit aussi profitable qu'honorable à votre St. patron, implorons les lumieres de l'Esprit Saint, par l'entremise de Marie, au Cœur de qui les louanges de son Epoux ne peuvent être indifférentes. *Ave, Maria.*

P R E M I E R P O I N T.

Le mariage de Joseph avec Marie, quoique véritable selon la Théologie, quoique, par son essence commune à celle de tout mariage, il consistât dans la donation & l'acceptation réciproque de leur cœur & de leur corps, dans l'union indissoluble d'un homme avec une femme, eut quelque chose de bien

particulier dans son principe & dans sa fin , qui le distingue de tout autre contrat dans ce genre ; (qui , loin d'alarmer , n'a rien de capable que d'édifier la plus timide pudeur , qui préludoit à votre alliance toute pure , Mesdames , avec le divin époux de vos ames :) au lieu que les autres sont un office de nature , fondé sur la chair & le sang , celui-ci n'eut pour fondement que l'esprit & la grace. Dans les autres , quelque légitimes qu'ils soient & même élevés à la dignité de Sacrement dans la nouvelle Loi , la concupiscence , même rectifiée , mêle toujours quelque chose d'impur , sinon dans leur nœud du moins dans leur usage , qui en souille les productions & en corrompt les fruits , en leur transmettant , selon la pensée de St. Augustin , le péché originel , dont elle est la peine ; & elle laisse toujours aux femmes , après leurs couches , matière à purification , quoique l'obligation maintenant en soit moins stricte que sous la loi de Moyse : la concupiscence ne devoit jamais avoir la moindre part dans la formation , ni dans la consommation de celui-ci , ou le fruit qui devoit naître de Marie , étant non seulement sanctifié , mais essentiellement

essentiellement saint , non seulement saint , mais la sainteté même , ne devoit être aussi conçu dans elle que par l'opération de l'Esprit de sainteté , sans le commerce charnel d'aucun homme.

Cependant il falloit qu'elle fût mariée pour plusieurs raisons , dit St. Jérôme : pour couvrir le Mystere de l'incarnation du Verbe , jusqu'à ce que le temps eût amené les circonstances propres à le révéler , & pour mettre à couvert en même temps l'honneur de la mere sous ce voile honnête ; pour prouver aussi l'extraction du fils de la tribu de Juda & de la famille de David , selon les prophéties touchant le Messie , & pour constater sa généalogie , qui ne se comptoit que par les hommes : lesquels , il est vrai , étoient obligés de prendre leur femme , autant qu'il y en avoit , dans la même tribu & dans la même famille. Or , ou trouver cet homme , tel qu'il le falloit à Marie , qui la respectât assez pour ne jamais user de ses droits sur elle , qui l'aimât assez pour lui demeurer attaché dans les plus délicates épreuves ? Epoux unique pour une épouse qui ne l'étoit pas moins , vous l'aviez préparé à Marie , ô Mon Dieu , dans la personne de

Joseph , avec plus d'attention que vous ne formâtes au premier homme une aide semblable à lui dans la première femme. *Faciamus ei adiutorium simile sibi.* Joseph brûla pour Marie d'une flamme également pure & ardente ; il s'en montra constamment le digne époux , autant par sa chasteté que par son amour. Suivez moi ; je vous prie.

I Quelle chasteté ! On avoit admiré autrefois , on admire encore , & on admirera toujours celle de l'ancien Joseph , fils du patriarche Jacob , celle de Susanne épouse de Joakim. L'un encore jeune , lorsqu'avec la fleur de l'âge se développent les passions naissantes , résista courageusement aux pressantes sollicitations de la femme de son maître ; & donna un exemple à jamais mémorable de la chasteté virginale ; l'autre , sollicitée violemment par d'impudiques vieillards , préféra la mort dont ils la menaçoient , plutôt que de consentir à leurs infames desirs , & fut , dans la tentation la plus forte & la plus séduisante , un excellent modèle de la chasteté conjugale. L'un , fidèle au maître qui lui avoit confié toute sa maison & mis en main tout ce qu'il possédoit , ne voulut point être ingrat , ni toucher

à une femme qui ne lui appartenait pas, & que son maître, dit-il, s'étoit seul réservée; l'autre, fidele à l'époux à qui seul elle appartenait, refusa constamment de se livrer aux corrompateurs qui osoient lui proposer de violer la foi qu'elle avoit donnée, & de commettre, dit-elle, ce mal devant Dieu témoin de ses serments. Tous deux aimèrent mieux s'exposer innocents aux vengeances furieuses d'un amour irrité de n'avoir pu contenter ses feux impurs, que d'encourir, coupables d'adultère, la juste colere d'un Dieu vengeur du crime, dans les mains de qui il est plus horrible de tomber. Tous deux aussi méritèrent de trouver en lui un protecteur déclaré de l'innocence, qui vengea la leur d'une manière éclatante: Dieu fit servir l'injuste accusation intentée contre le chaste Joseph à son élévation, en lui communiquant dans sa prison le don de prophétie; il suscita un Prophete qui fit tomber sur les injustes accusateurs de la chaste Susanne sa condamnation à mort, sur le point de son exécution. Ainsi sa justice suprême, en punissant le crime, récompensa la vertu. La chasteté de notre Joseph est marquée à des traits plus sin-

guliers , & fut aussi récompensée plus magnifiquement du Seigneur : elle lui mérita que Dieu lui envoyât non un Prophete , mais un Ange , par le ministère duquel il l'instruisit des plus hauts & des plus profonds mysteres. Que di-je ? elle lui mérita d'être non pas seulement le confident du plus grand dessein de Dieu , mais l'agent , & avec l'Esprit Saint le coopérateur ; car si Marie ne devoit être rendue fécondée de son divin fruit que par l'Esprit Saint , Joseph fut le gardien de cette pureté inviolable qu'exigeoit une divine fécondité ; & si les mains devoient être infiniment pures , à qui un tel dépôt seroit commis , que le dépositaire en étoit honoré !

Soit que , par un consentement mutuel & exprès , ils se fussent promis en s'épousant de se laisser vivre l'un l'autre dans la chasteté ; soit que prévenus tous deux d'un amour céleste pour la pureté , & pressentant les desseins de Dieu sur eux , sans les connoître distinctement & sans s'en parler , ils s'y abandonnassent tacitement & se reposassent mutuellement sur leur vertu , il est certain qu'ils vivoient dans la continence quoique mariés , & que

cet admirable couple n'eut jamais rien que de spirituel & de saint dans son alliance. Marie mere de Jesus , ayant épousé Joseph , dit l'Evangile ; avant qu'ils eussent été ensemble , elle se trouva enceinte par l'opération du St. Esprit. *Cum esset desponsata mater Jesu Maria Joseph ; antequam convenirent , inventa est in utero habens de Spiritu Sancto.* D'où il ne suit pas , dit St. Jérôme , qu'ensuite ils se soient connus charnellement ; l'Ecriture voulant dire seulement qu'ils ne l'avoient pas fait auparavant. C'est aussi la croyance de l'Eglise , attestée par St. Bernard , que Marie est demeurée Vierge avant son enfantement , dans son enfantement , & après son enfantement. La même tradition nous apprend que Joseph , après le divin enfantement de son épouse , la respecta autant & même plus qu'auparavant , comme il convenoit. En effet , auroient-ils pu l'un & l'autre , & pourrions-nous même le penser sans indécence , souiller les liens de leur mariage , qui avoit été consacré par un fruit si précieux , ou du moins les dégrader par un commerce qui paroît toujours avoir quelque chose de honteux , encore que légitime , & qui auroit été

d'autant plus bas pour eux , qu'ils avoient été élevés plus haut ? Joseph ne conserva donc pas seulement la fidélité à son épouse , comme Susanne à son époux ; il se conserva vierge jusques dans le mariage : en quoi la chasteté fut encore de beaucoup supérieure à celle de Joseph de l'ancien Testament , avec qui nous découvrirons d'ailleurs dans le nôtre plus d'un rapport , mais tous à son avantage , comme de l'ombre au corps , de la figure avec la vérité. Celui-là n'avoit aucun droit sur la femme de son maître ; l'Esprit Saint sembloit avoir cédé tous les liens à celui-ci sur son épouse. S'il en eût usé , cette action pour lui ne portoit aucune tache d'injustice ; & elle n'avoit le caractère odieux ni de l'ingratitude ni de l'adultère. Il n'avoit point à craindre , en la faisant , le courroux de Dieu , qui lui permettoit ce qu'il défendoit à l'autre. S'il s'en abstin , ce n'est pas qu'une horreur secrète le détournât d'une action criminelle , qui répugne toujours , avec quelque violence que l'on soit tenté , à un cœur naturellement vertueux. Tout le sollicitoit innocemment ; & quoique son épouse ne lui demandât point ce devoir , il lui fut peut-être

d'autant plus difficile de se défendre des attrait de Marie, qu'ils ne respiroient que la légitimité & la vertu.

Telle fut la chasteté de Joseph. On n'en avoit point vu d'exemple avant lui, & le sien a été peu suivi depuis, même dans la Loi de grace. Car on y a vu un nombre innombrable de Vierges hors le mariage, à la suite de l'Agneau sans tache, qui ont mérité les honneurs de l'Eglise; mais l'Eglise honore très-peu de Saints qui aient eu le courage de garder la virginité dans l'occasion journaliere, la plus prochaine & comme nécessaire de la violer. S'il faut en effet, pour ne la point perdre hors de cette occasion & de toute autre, une grace particuliere, une vertu non commune; il en faut entre celles-là une particuliere encore pour imiter la chasteté de Marie & de Joseph. Jugez par-là de la singularité, de l'héroïsme de la vertu de celui qui avec sa très-chaste épouse en a donné, non moins chaste qu'elle, le premier exemple.

II. Ne croyez pas au reste, M. F. ; que l'amour de Joseph pour Marie, pour être si pur, en fût moins ardent ni moins constant. Ah ! celui que la passion seule allume est facile à s'étein-

dre: fomenté par des charmes passagers ,
il passe bientôt avec eux , & se change
en dégoût; avant ce temps-là même ,
plus il est vif quelquefois , plus la ja-
lousie le tourne aisément en haine. L'a-
mour qui a des motifs plus relevés
a par proportion plus de solidité , & est
moins sujet aux vicissitudes de la légèreté
& de l'inconstance. L'ardeur de ses feux ,
plus durable , est à l'épreuve des cir-
constances les plus critiques. Joseph se
trouva dans la plus délicate pour un
époux : où une épouse , uniquement ai-
mée , semble lui manquer de retour ,
substituer à des feux légitimes une flam-
me étrangère , & ne le payer que d'infir-
mité. L'injure est d'autant plus sensible ,
que par la constance & l'ardeur de son
amour on l'a moins méritée ; elle est
d'autant plus outrageante que le fruit
est plus apparent. Admirez ici la con-
duite sage & parfaitement juste de notre
Saint ! il s'apperçoit de la grossesse de
Marie , avant qu'ils eussent été ensem-
ble : *Antequam convenirent , inventa est in
utero habens*. Ainsi vous plaisez-vous , ô
mon Dieu ! à conduire vos plus grands
Saints , & vos élus les plus chéris , au
faîte de la gloire , par les routes les
plus humiliantes. Marie a assez d'hu-

milité pour garder le silence sur un mystère dont elle croit devoir abandonner la révélation au Ciel qui l'a opéré en elle, quoiqu'elle eût pu en être crue sur sa parole, & pour demeurer exposée, en attendant, au soupçon le plus flétrissant pour elle, & le plus piquant pour son époux. Que penser & que faire? Il ne peut se persuader qu'elle soit coupable, lorsque les apparences l'accusent & déposent contre elle. D'un côté, la loi l'autorise à la répudier, lui défend même de cohabiter avec une femme adultère, & la condamne à subir une punition qui n'est pas moindre que la mort; de l'autre, il l'aime trop pour la livrer à la rigueur de la loi, & il l'estime trop pour juger qu'elle le mérite. Quel parti prendra-t-il donc dans ces perplexités? celui d'un homme qui sait se posséder au milieu du plus sensible affront, & y former, y exécuter les résolutions les plus douces & les plus équitables. Par un tempérament judicieux, il satisfera ensemble à son amour & à la loi: Il ne diffamera point son épouse par un devoir légal & public; & pour ne point participer à son crime, s'il y en avoit, contre la loi, il se détermine à la quitter secrètement.

C'est à cette occasion que l'Ecriture relève sa justice : *Joseph autem, cum esset justus & nollet eam traducere, voluit occultè dimittere eam.* Le dévot St. Bernard pense qu'il ne résolut de se séparer d'elle, que parce que soupçonnant un mystère divin dans sa grossesse, loin de douter de sa vertu, il se jugea lui-même trop peu digne d'habiter avec une personne si sainte. Quoi qu'il en soit, vous ne les laissez pas plus long-temps, mon Dieu, réduits à cette dure extrémité ! vous avez assez éprouvé leur amour & leur humilité, leur attachement réciproque & leur soumission à vos ordres ; vous les avez trouvés en tout dignes de vous, & vous vous hâtez de les consoler, en prévenant une séparation qui, sans être déshonorante, ne pouvoit que coûter infiniment à ces deux beaux cœurs, que vous aviez si bien faits l'un pour l'autre, ainsi que pour vous. Un ambassadeur céleste est envoyé à Joseph, lorsqu'il étoit dans cette triste pensée, & le rassurant dissipe toutes ses craintes & le remplit de consolations par ces paroles : Joseph, fils de David, ne craignez point de retenir avec vous Marie votre épouse ; car ce qui a été conçu en elle

est l'ouvrage du St. Esprit, & le fils qu'elle enfantera fera le Sauveur du monde: *Noli timere accipere Mariam conjugem tuam; quod enim in eâ natum est, de Spiritu Sancto est.*

Imaginez, M. F., si vous le pouvez, quelle joie une telle connoissance répandit dans ces deux chastes époux, & combien, sur le point de rompre les nœuds qui les unissoient, ils en furent resserrés. Joseph s'étant éveillé d'un sommeil causé peut-être par l'accablement de sa tristesse, & troublé sans doute par l'image funeste de la séparation qu'il méditoit, fit ce que lui avoit commandé l'ange du Seigneur, & sembla, suivant le texte de l'Écriture, prendre de nouveau Marie pour son épouse: *Exurgens Joseph à somno, fecit sicut præcepit ei Angelus Domini, & accepit conjugem suam;* & depuis ce temps-là il en fut toujours inséparable. Suivons toutes les démarches de la mere du Sauveur; quelque pénibles qu'elles soient, Joseph est toujours avec elle, partageant ses peines & soulageant ses travaux, pourvoyant à sa subsistance, jusqu'à ce que la mort seule l'en sépare. Il monte avec elle, aux approches de ses couches, de Nazareth où ils demeuroient, à Bethléem

ville de David, pour s'y faire enrégistrer comme au lieu d'où ils étoient originaires, selon l'ordre de César pour le dénombrement des sujets de l'empire: *Ascendit Joseph de civitate Nazareth in civitatem David, ut profiteretur cum Mariâ pregnantæ.* Il y effuie avec elle, quoiqu'ils fussent de la maison & de la famille royale de David, des rebuts qui leur ferment tout asyle dans cette ville, & les contraignent de se retirer dans une étable, où Marie accouche du Roi des Rois. C'est là que les Pasteurs & puis les Mages, qui viennent adorer l'enfant nouvellement né, trouvent Marie avec Joseph: *Invenērunt Mariam & Joseph, & infantem positum in præsepio.* Va-t-elle quarante jours après se purifier au Temple, & y offrir son premier-né au Seigneur: Joseph l'y accompagne, & est avec elle dans l'admiration de ce que le vieillard Siméon en prophétise: *Erant pater Jesu & mater mirantes super his quæ dicebantur de illo.* Fuit-elle en Egypte, pour soustraire son fils à la persécution d'Hérode, & au massacre des innocents: il y conduit l'enfant & la mere, & les y garde, les y sustente jusqu'à la mort de ce persécuteur. *Consurgens Joseph accepit puerum & matrem ejus, & secessit in Ægyptum,*

& erat ibi usque ad obitum Herodis. Il les ramene dans la terre d'Israël, & craignant que le danger ne soit point encore passé pour eux en Judée, à cause du fils successeur d'Hérode, il choisit sa retraite en Galilée, & toujours guidé par les avertissements d'un Ange, il fixe avec eux sa demeure dans la ville de Nazareth: *Accepit Joseph puerum & matrem ejus, & venit in terram Israël... secessit in partes Galilee, & veniens habitavit in civitate quæ vocatur Nazareth.* De là ils alloient ensemble à Jerusalem tous les ans pour la solennité de Pâques: *Ibant parentes Jesu per annos annos in Jerusalem in die solemnæ Paschæ.* Ils s'en retournoient une fois, après avoir satisfait leur dévotion, lorsque *Jesus* âgé de douze ans y resta à leur insçu & sans les en prévenir, pour commencer l'exercice de sa mission; ils revinrent sur leurs pas le chercher, & leur joie de le retrouver au milieu des Docteurs, après trois jours de rechercher, fut commune comme la douleur de la perte l'avoit été: *Ecce pater tuus & ego dolentes quærebatimus te.* Enfin Joseph descendit encore avec *Jesus* & Marie à Nazareth. *Descendit Jesus cum eis, & venit Nazareth;* & il y remplit persévèrement, jus-

qu'à la fin avec son épouse, tous les devoirs d'une société la plus étroite, d'une société indivisible que la mort seule peut dissoudre.

Vierges & époux, ce grand Saint est déjà également votre modele ; copiez-le également. Vous qui n'êtes pas engagés dans les liens du mariage, imitez cette pureté qui rendit Joseph digne d'être associé à la plus pure des Vierges ; & si le Ciel ne demande pas de vous que vous gardiez la chasteté virginale jusques dans le mariage, disposez-vous à y garder la chasteté conjugale par une continence exacte, qui vous attire les bénédictions de ce Sacrement, grand en J. C. & en l'Eglise ; ne vous en rendez pas indignes comme tant d'autres, par des incontinenances auxquelles il n'est plus même un remede.

Et vous qui êtes engagés dans ce saint état, observez fidèlement les loix de l'union indissoluble que vous avez contractée. Qu'elle ne soit point formée par la passion ni par l'intérêt, mais par la vocation du Ciel, & la conformité des inclinations pour la vertu, comme celle de Joseph avec Marie, & comme il convient sur-tout à des Chrétiens, qui

ne sont pas seulement serviteurs , mais enfants adoptifs de Dieu. Que les soupçons mal fondés ne l'alterent point ; que l'infidélité même prouvée d'une partie , ni autorisée en quelque sorte par l'exemple , ni justifiée par les mauvaises manieres de l'autre , ni tolérée non plus par trop de complaisance , soit corrigée par de meilleures manieres avec douceur , plutôt que punie sévèrement par des ruptures scandaleuses avec éclat. Aidez vous réciproquement à supporter votre indigence , vos chagrins ; à vivre en un mot chrétiennement , pour mériter après la mort une vie exempte de tous maux , remplie de tous les biens d'une paix surabondante , aussi inaltérable qu'ineffable.

Mais après avoir considéré St. Joseph comme le digne époux de Marie , il nous reste à le considérer sous des rapports encore plus honorables pour lui , non moins instructifs pour nous , comme le digne pere de Jesus. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

Dieu le pere engendre son Verbe de toute éternité dans la même nature.

Il est aussi le pere commun de toutes les créatures qu'il a tirées du néant : sur le modele de son Verbe, dans la suite des temps , & s'il se sert des unes pour produire les autres , c'est de lui, dit St. Paul, que vient originairement toute paternité : *Ex quo omnis paternitas.* Il en est le premier auteur, le principe & l'exemplaire ; & il préfere ce beau, ce tendre nom de pere à tout autre, sans en excepter même celui de Dieu, dit St. Cyrille. Pourquoi ? parce que son nom de pere par une relation essentielle se rapporte à son fils unique, l'objet de ses complaisances, qui lui est consubstantiel & égal en toutes choses ; au lieu que celui de Dieu ne se rapporte & ne se termine qu'aux créatures. Aussi est-il si jaloux de ce caractère notionel & distinctif, en tant qu'un Dieu Fils en est le terme, qu'il ne le communique avec sa divinité à aucune autre personne même dans la Très-Sainte Trinité, ni hors de là ; si nous en exceptons l'illustre Joseph, qui seul a la gloire de porter ce grand nom. *Hoc unus Joseph insignitur*, dit St. Basile. Le seul Joseph est décoré de ce nom glorieux, & comment ? parce que par son alliance avec la Mere du Fils de

Dieu fait homme , quoiqu'il ne l'ait point engendré de sa substance , il est devenu , & il a mérité d'être le pere de Jesus par son autorité & par ses soins. Je m'explique brièvement. Renouvelez votre attention.

I. L'Esprit Saint, par une opération toute puissante , avoit formé dans le chaste sein de Marie le Corps du Sauveur du plus pur sang de cette Vierge: il n'en étoit point le pere pour cela , puisqu'il ne l'avoit point engendré de sa propre substance non plus que Joseph. L'accomplissement du merveilleux Mystere de l'amour Divin hors de Dieu devoit être attribué à l'amour substantiel du pere & du fils ; mais celui-ci ne devoit point préjudicier aux droits de l'époux légitime sur les productions de son épouse. Le fruit des entrailles bénites de Marie n'est-il pas à celui à qui l'arbre appartient, & la fleur précieuse portée par la tige sortie de la racine de Jessé , au maître du sol où elle a cru , quoiqu'il ne l'ait pas semée ? Remarquez qu'en conséquence l'Evangile attribue par-tout à Joseph sur Jesus, comme sur son propre Fils , l'autorité paternelle & les apanages qui sont la suite de cette puissance. Il

est chargé par le Ciel même de lui imposer un nom , & de veiller à son éducation , préférablement à Marie. Elle enfantera un Fils , & vous le nommerez Jesus ou Sauveur , lui dit l'Ange qui lui a éclairci le mystère de sa conception ; car c'est lui qui sauvera , qui délivrera son peuple , formé de tous les peuples de la terre réunis sous ses loix , de leurs péchés : *Vocabis nomen ejus Jesum*. C'est toujours à lui qu'il s'adresse depuis , pour régler les destinées de ce divin Enfant. Faut-il le porter en Egypte , pour l'éloigner de la domination & des traits du tyran qui regne en Judée , à qui sa naissance pour être un jour assis sur le trône de David son pere fait ombrage , & le tenir là jusqu'à ce que ceux qui cherchent à le faire périr ne soient plus ; le reporter dans la terre d'Israël , ceux qui en vouloient à sa vie étant morts , & le faire demeurer à Nazareth , pour accomplir encore les Ecritures qui ont prédit qu'il seroit rappelé de l'Egypte , & qu'il s'appelleroit Nazaréen ? Prenez l'enfant avec la Mere , dit le même Ange à Joseph , & fuyez en Egypte : *Accipe puerum & Matrem ejus ; & fuge in Ægyptum*. Prenez

L'Enfant avec la Mere, & retournez dans la terre d'Israël : *Accipe puerum & matrem ejus, & vade in terram Israël.*

Avec le pouvoir l'Evangile lui accorde le nom de pere de Jesus. Le Pere de Jesus & sa Mere, raconte-t-il, étoient dans l'admiration de ce qu'on disoit de lui, & Siméon le bénit : *Erant pater Jesu & mater mirantes.* Les parents de Jesus, ses pere & mere, alloient tous les ans à Jerusalem pour la fête de Pâques : *Ibant parentes Jesu.* Comment l'Evangéliste lui refuseroit-il ce nom ? c'est Marie elle-même qui le lui déferé, avec la premiere & la principale portion de l'autorité qu'elle partage avec lui, dans les doux reproches qu'elle fait à son Fils de les avoir quittés : Mon Fils, pourquoi en avez-vous ainsi agi avec nous, dit-elle ? voilà votre pere & moi qui vous cherchions fort affligés : *Ecce pater tuus & ego dolentes quærebamus te.* Disons plus : J. C. lui-même met le comble à la preuve, en reconnoissant Joseph pour son pere & lui donnant sur soi tout le pouvoir de pere. Ce n'est pas seulement dans la foiblesse de l'enfance infirme, & lorsqu'il sembloit croître en sagesse, en âge & en grace devant Dieu & de-

vant les hommes , après que déjà il avoit étonné dans le Temple les Docteurs de la loi par sa doctrine & la sagesse de ses interrogations & de ses réponses , que l'Evangile rapporte qu'il étoit soumis à Joseph comme à Marie : *Et erat subditus illis.* Il avoit même atteint sa trentième année , qu'on le croyoit toujours fils de Joseph : *Ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta , ut putabatur filius Joseph.* Récit qui , en nous avertissant que Joseph n'étoit que son pere putatif à la manière des autres hommes , nous convainc que Jesus ne s'étoit jamais départi envers lui du respect & de l'obéissance d'un fils pour son pere , & que jusqu'à l'âge le plus mûr il s'étoit toujours comporté comme tel , de façon à donner tout lieu de le croire : *Ut putabatur filius Joseph.*

Quelle leçon en passant , pour les enfants , de voir un Dieu à leur place leur donner l'exemple de la soumission à ceux qui leur tiennent la place de Dieu ! *Erat subditus illis.* Quel abaissement pour un Dieu d'être soumis à un homme ! Mais quelle élévation pour un homme de commander à un Dieu ! Dieu n'obéit pas une fois à Joseph , qui par son commandement

arrêta le soleil ; il lui obéit en personne , allant & venant , marchant & s'arrêtant par ses ordres durant un long cours d'année. Joseph , tenant la place de Dieu le Pere à son Fils , n'est pas le Dieu de Pharaon , comme Moïse ; par son autorité il est le Dieu de Dieu même , si je puis parler ainsi. Ajoutons qu'il remplit dignement cette place , la plus éminente que l'on puisse concevoir dans un homme , par ses soins & par sa vigilance.

II. Non Joseph n'a point donné la vie à Jesus , je le fais , je l'avoue ; mais il la lui a entretenue , mais il la lui a sauvée : & ce double bienfait n'équivaut-il pas à celui de l'avoir donnée , ne le surpasse-t-il pas ? sur-tout s'il en coûte beaucoup plus pour conserver la vie que pour la donner. Oui , M. F. , ce fut l'office de Joseph de nourrir Jesus d'un pain gagné à la sueur de son front , plus long-temps que Marie ne l'avoit nourri de son lait miraculeux. Elle l'enfanta sans douleur dans une vile étable ; il ne le nourrit pas sans peine dans une simple boutique. Un art pénible , un rude métier lui fournissoit par le travail de ses mains la subsistance de l'enfant avec la mere ;

& ce sang adorable , dont l'effusion devoit nous laver de tous nos péchés , & le prix nous racheter de l'enfer , nous mériter le Ciel , tiré de Marie d'abord , a été formé aussi en grande partie de la nourriture que Jesus recevoit de Joseph. Quel renversement ! un mortel , par le foible moyen de son industrie , subvenir aux nécessités d'un Dieu , qui par sa toute-puissance nourrit toutes les créatures. Elles ont toutes les yeux tournés vers vous , Seigneur , dit le Psalmiste , pour attendre de vous leur nourriture , & vous la leur donnez abondamment dans le temps convenable ; vous ouvrez votre main bienfaisante , & vous remplissez tout animal de bénédictions. Vous , aimable Jesus , vous tournez les vôtres vers Joseph ; pour lui demander un morceau de pain ; & tandis que vous veillez , que vous pourvoyez aux besoins de tout le monde , que vous portez sur trois de vos doigts , vous avez besoin qu'un homme subvienne à vos propres nécessités. O ! combien de fois il vous porta & vous serra , vous pressa entre ses bras ! Combien de fois il vous sourit ou pleura sur vous de tendresse ! Que de tendres baisers vous donnâtes ,

grand Saint, à ce cher nourrisson ! Qui pourroit exprimer vos tendresses pour lui ? L'amitié, la bonté d'Abraham pour son Isaac, de l'ancien Jacob pour son Joseph ou son Benjamin, en sont de trop légers crayons. Votre amour l'emporte autant sur le leur, que ces hommes leurs enfants le cèdent à l'homme Dieu, au Dieu enfant, dont le Pere Eternel s'étoit plu à tracer en eux des images. Votre amour n'est comparable qu'à celui du Pere Eternel pour son Fils unique, en qui vous mettiez comme lui toutes vos complaisances, pour qui il vous avoit communiqué tout son amour, en se commettant à vos soins, & s'en déchargeant, pour ainsi dire, entièrement sur vous.

En effet il pouvoit par des miracles continuels, ou par le ministère de ses Anges, nourrir, défendre l'humanité sainte de son fils; il le fera, quand Jesus n'aura plus Joseph, & que son heure ne sera pas encore venue d'être livré à ses ennemis, ou que des Anges, après son jeûne de quarante jours, lui serviront à manger dans le desert. Mais jusqu'alors Joseph lui servira de tout cela, & la Providence Divine aban-

donne Jesus tout entier à celle de Joseph : Un seul trait démontre avec quelle attention , avec quelle exactitude il s'acquittoit de cet important emploi : je l'ai déjà cité à d'autres occasions. Les jours du divin enfant sont menacés , & à peine commencés vont être tranchés , terminés , s'il n'est mis promptement en sûreté ; il va être enseveli dans le massacre général des enfants au dessous de deux ans , ordonné par un prince jaloux qu'il soit né un autre Roi des Juifs que lui. Levez-vous , dit l'Ange à Joseph qu'il interrompt dans son sommeil , prenez l'enfant & sa mere avec vous , & fuyez en Egypte , parce qu'on cherche à le perdre : *Querunt enim animam pueri*. Quoi ! dans les ténèbres épaisses d'une nuit obscure , dans l'incommode rigueur d'une froide saison , sans provision , sans ressources : en Egypte ? *In Ægyptum*. Mais par quel chemin ; mais chez qui parmi cette nation barbare ; mais pour combien de temps ? Demandes naturelles que notre amour pour le repos ne manqueroit pas de faire , même à un Ange qui nous signifieroit un ordre pareil ; mais questions à quoi la sollicitude dont les entrailles paternelles de Joseph sont émues pour l'enfant

l'enfant Jesus , de qui le salut l'occupe uniquement , ne lui permet pas seulement de penser. Sur le champ il se leve , & sans délai , sans autre explication sur un voyage si précipité , que d'y demeurer jusqu'à ce qu'on lui dise de revenir : *Esto ibi usque dum dicam tibi ;* la même nuit de l'apparition , il prend la mere avec l'enfant , & se confiant totalement à la Providence de Dieu qui le conduira , il se retire en Egypte : *Consurgens Joseph , accepit puerum & matrem ejus nocte , & secessit in Ægyptum.*

Je ne m'arrêterai point ici à faire le parallele de notre Saint , avec le pere fameux des Croyants , appelé de même à quitter ses proches & sa patrie , pour aller dans une terre étrangere , marchant devant le Seigneur dans l'étrait sentier de la perfection. Le fils de Tharé se rendit , accompagné de nombreux domestiques & de troupeaux abondants , dans une terre plus fertile , dont la possession lui étoit promise ; le nouveau fils de Jacob part , riche infiniment de la compagnie de Jesus & de Marie , pauvre du reste , dénué de tout , & sans aucune espérance temporelle : le mari de Sara fit passer pour sa sœur

celle avec qui il vivoit légitimement comme avec son épouse ; l'époux de Marie vécut toujours avec celle qui passoit pour son épouse , & étoit comme avec sa sœur : le pere d'Isaac crut que son fils immolé revivroit pour être pere & lui donner une innombrable postérité , selon la promesse du Seigneur ; le pere nourricier de Jesus croit que le sien est ce descendant d'Abraham en qui toutes les nations seront bénies , & qu'il sera le Sauveur. La foi du premier lui fut réputée à justice , dit l'Apôtre : *Reputatum est ei ad justitiam* ; je vous laisse à décider si le second s'est acquis à moins de titre le nom de juste que l'Evangile lui affecte , & s'il n'a pas mérité d'être le pere du Messie , autant que l'autre d'être son ancêtre.

Mais pour ne pas laisser sans instruction les soins que Jesus se donne pour élever l'enfant Jesus , cette infatigable application avec laquelle il veille à la sûreté de ses jours , soit en le portant en Egypte , soit en le rapportant en Judée , cette sainte inquiétude avec laquelle il le cherche pendant trois jours perdu en Jerusalem ; Peres & Meres , Maîtres & Maîtresses , c'est à vous que

j'adresse la parole : Vous êtes Chrétiens ; vous devez envisager , des yeux de la foi , l'autorité que la nature , ou la confiance des parents vous a donnée sur vos enfants & vos élèves. Elle approche beaucoup de celle de Joseph sur Jesus , sous ce rapport qui vous découvre Jesus en eux. Ah ! si vous ne le perdiez point de vue , que vous seriez éloignés de ne vous conduire que par un amour trop naturel pour ceux à qui vous avez donné le jour , & qui leur est souvent plus pernicieux que la haine la plus cruelle , ou par des vues mercenaires qui vous font presque toujours négliger ce qu'il y a de plus essentiel dans leur éducation ! Sans vous borner à l'homme avec les droits de nature , dont il est si dangereux d'abuser à une raison égarée dans lui par l'orgueil & les passions qui lui sont aussi naturelles , que vous vous appliqueriez soigneusement à former Jesus-Christ en ces enfants , dans qui il a pris naissance par le sacrement de leur régénération , à l'y faire croître par vos leçons soutenues de vos exemples , à l'y garantir de ses ennemis par de continuelles alarmes sur les dangers qui environnent leur innocence baptismale , & à l'empê-

cher enfin d'y être mis à mort par le péché , à l'imitation de Joseph !

Il n'eut point la douleur de le voir mourir , étant mort avant lui , & J. C. épargna l'affligeant spectacle de lui voir perdre la vie à celui qui avoit contribué tant de fois par ses heureux travaux à la lui conserver , & qui la lui avoit sauvée avec tant de peines. l'Evangile en ne faisant plus aucune mention de Joseph , dans tout le cours de la vie publique de J. C. , a fait croire à la tradition que ce respectable chef avoit rendu paisiblement son ame à son Dieu , dans le sein privé de sa famille , entre les bras de son épouse & de son fils , au milieu de Jésus & de Marie , de la mort , comme sa vie , la plus sainte , la plus précieuse aux yeux du Seigneur , & la plus desirable à tout Chrétien. Je n'ai donc plus rien à ajouter à son éloge.

Dirai-je ce qu'ont pensé de lui des Saints & de grands personnages des derniers siècles , un St. Bernardin de Sienne , un Gerson , ce pieux & savant chancelier de l'université de Paris , sur des raisons les plus plausibles de convenance ? Que , comme Jérémie le prophete & Jean-Baptiste le précurseur de J. C. , il a été sanctifié dans le ventre

de sa mere & purifié de la tache d'origine avant que de naître ; qu'il a été confirmé en grace pendant sa vie , comme les Apôtres & avant eux ; qu'après sa mort & depuis l'Ascension de Jesus , & l'Assomption de Marie , il est au Ciel en corps & en ame , afin que la Trinité créée fût complete en corps & en ame , où la Trinité increée l'est en esprit & en personne , & n'étant nullement probable que J.C. , qui récompense ses serviteurs & ses membres Saints dès ici bas , en y exposant leurs reliques au culte des Fideles , y eût laissé celles de son Tuteur & de son pere nourricier , si souvent sanctifiées par ses atouchements sacrés , dans un éternel oubli qui tourneroit au déshonneur même du Fils & de la Mere ? Mais j'en ai dit assez sans cela , pour justifier , pour augmenter votre vénération & votre reconnoissance envers le Saint qui touche de plus près à Jesus & à Marie , qui a été , comme vous l'avez vu , le digne époux de Marie , & le digne pere de Jesus ; à qui nous sommes redevables en quelque sorte de l'un & de l'autre , & que nous pouvons appeller en plus d'un sens le Sauveur du Sauveur même , puisque l'an-

cien Joseph fut bien nommé le Sauveur de l'Égypte, pour avoir pourvu dans un temps de disette à la nourriture des citoyens de ce royaume. C'est celui-ci qui mieux que l'autre a vu, dans Jésus & Marie, le soleil & la lune avec les étoiles s'abaisser devant lui, non en songe; c'est lui à qui non Pharaon, mais le Seigneur Dieu a mis au doigt son propre anneau, en le fiançant à l'épouse d'une personne divine, la Reine du Ciel & de la terre, des Anges & des hommes, & l'a constitué comme le pere du Roi des Rois, du Seigneur même des Seigneurs, le soulagement de la mere & le nourricier de la chair de son fils le seul confident qui n'eut point son semblable en sagesse, & le très-digne coadjuteur du grand conseil. Ce serviteur prudent & fidele, à qui Dieu a confié ses plus grands trésors & tous ses biens sur la terre, qui doit être beaucoup glorifié, selon le livre des Proverbes, pour avoir gardé son Seigneur; croirons-nous qu'il n'ait pas dans l'Eglise triomphante un rang aussi distingué, un crédit proportionné aux fonctions qu'il a exercées dans l'Eglise militante? Dieu, dont toutes les œuvres sont faites avec poids & mesure, a per-

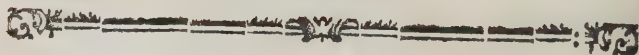
mis que , dans les premiers siècles de l'Eglise , ce grand Saint ni même Marie ne fussent point aussi honorés qu'ils le méritoient , & qu'ils l'ont été depuis , parce qu'il importoit avant tout de bien établir le culte de l'Homme Dieu ; mais ce culte & celui de la Mere de Dieu une fois suffisamment établis , avec la différence qui leur convient , il a favorisé plus particulièrement celui de St. Joseph , en accordant tout à son intercession. C'est le sentiment de Ste. Thérèse , appuyé sur son expérience ; d'où cette fille si éclairée & donnée de Dieu pour docteur à son Eglise , dans le dernier siècle , en ce que sa science a de plus excellent , (à vous , Mesdames , pour mere) a invité tous les Chrétiens à y recourir : & la première elle dédia ses oratoires & ses monasteres à Dieu sous l'invocation de ce Saint. Dieu semble donc nous dire à tous ce que disoit le roi d'Egypte , lorsque la famine croissant de jour en jour par toute la terre , & le peuple accourant pour lui demander des aliments de toute part , *Crescebat quotidie fames in omni terrâ* , il renvoyoit tout le monde à Joseph , qu'il avoit fait le maître après lui dans toute l'étendue de son royaume :

Allez à Joseph , & faites tout ce qu'il vous dira : *Ite ad Joseph , & quidquid dixerit facite*. Allez à Joseph , non seulement vierges & époux , comme au chaste époux de Marie , qui vous offre d'une main le beau lis & de bonne odeur de la chasteté conjugale & virginale ; maîtres & parents , comme au pere vigilant de Jesus , qui de l'autre main vous présente , dans ce divin enfant , le modele de l'éducation chrétienne ; mais vous tous qui ressentez la faim spirituelle des biens de la grace : *Ite ad Joseph*. Hélas ! nous sommes dans un temps de fanatisme où ces biens manquent toujours plus , depuis qu'aux paroles de vie du Verbe de Dieu sont substitués les sophismes meurtriers d'une fausse sagesse humaine ; nous sommes ici dans une contrée de licence , frappée de stérilité à cet égard ; du moins menacée d'être avant peu aussi stérile en ces sortes de biens , qu'elle est fertile dans les productions terrestres : *Crescebat quotidie fames in terrâ*. Allez à Joseph ; pourvu que vous fassiez tout ce qu'il vous dit par ses exemples , vous en obtiendrez tout ce que vous lui demanderez : la tranquillité avec la sanctification de vos familles , une vie intérieure , cachée en

Dieu avec J. C. , qui est la vie du Chrétien , & qui soit couronnée par une bonne mort , dans le baïser du Seigneur , sous l'assistance de Marie : *Ite ad Joseph , & quicquid dixerit vobis facite.* Vous sur-tout qui l'honorez comme votre patron & spécial protecteur , il vous dit ce que l'ancien Joseph , en faveur , disoit à ses freres : C'est pour votre salut que j'ai été placé si haut , ne craignez rien. Venez à moi ; & je vous ferai part de tous les biens , & vous mangerez non la moëlle de l'Egypte , mais la graisse de la terre des vivants. Ah ! allez à lui , en marchant sur ses traces ; & le pain de vie descendu du Ciel , qu'il vous a conservé sur la terre , vous rassasiera éternellement dans le séjour de la gloire , où vous conduisent le Pere , le Fils , & le St. Esprit.

† Ainsi soit-il.





P A N É G Y R I Q U E

DE ST. JEAN-BAPTISTE.

Amen dico vobis : non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.

Je vous le dis en vérité : entre les enfants des hommes , il n'y en a pas eu de plus grand que Jean-Baptiste. St. Math. C. II. v. II.

J'Ai fini (*) l'éloge de St. Jean-Baptiste par ces paroles , avant de le commencer. C'est la vérité-même qui lui rend témoignage , & ce témoignage infailible en peu de mots fait de lui l'éloge le plus complet. Elle n'assure pas seulement qu'il est grand , vraiment grand , puisqu'il l'est devant Dieu , ainsi que devant les hommes ; mais qu'il est devant Dieu le plus grand de tout les hommes. Que peut-on ajouter à cet éloge ? Que dire qui ne soit au dessous de tout ce qu'il dit ? Cependant plus il dit en si peu de paroles , plus il a besoin de développement , si nous voulons le bien comprendre.

(*) A la Paroisse St. Jean-Baptiste du Trou.

C'est ce que nous allons essayer en expliquant mon texte : *Amen dico vobis : non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.*

Sa grandeur n'est pas que sa naissance, miracle elle-même, puisqu'il naissoit d'une mere stérile, ait été prophétisée long-temps auparavant, annoncée par un Ange à son Pere, qui devint muet pour en avoir douté, jusqu'à ce qu'elle arrivât, & qui recouvra l'usage de la parole à cette époque par un nouveau prodige ; accompagné de tant de miracles, que les voisins, les parents, les amis de Zacharie & d'Elisabeth, en font tous dans l'admiration, & se demandent les uns aux autres : Quel pensez-vous que sera cet enfant, avec qui la main de Dieu est de la sorte ? C'étoient là des pronostics de ce qu'il seroit un jour. La Sainteté de sa vie & l'excellence de son ministère étoient prédites ; tout, jusqu'à son nom divinement inspiré, exprimoit qu'il étoit né un enfant de grace & de bénédiction. Déjà les montagnes de la Judée retentissent du bruit des merveilles de sa naissance. Il vérifiera bientôt, il remplira, il surpassera les hautes espérances qu'on a conçues

de lui ; & il méritera enfin que Jésus-Christ fasse de lui cet éloge au dessus de tous les éloges : Je vous le dis en vérité , entre tous les enfants des femmes , il n'y en a pas eu de plus grand que Jean-Baptiste.

En effet les hommes ne sont grands , qu'autant qu'ils approchent de l'Homme Dieu ; la vraie grandeur des enfants des femmes consiste dans les rapports qu'ils ont avec le Fils Eternel de Dieu , né dans le temps d'une Vierge : c'en est là la mesure ; & parce que parmi eux , les Prophetes & les Apôtres , destinés d'en haut , remplis du St. Esprit pour faire connoître & adorer , par leur conduite autant que par leurs discours , le Messie soit avant sa venue ou après , ont avec lui les plus grands rapports , ils tiennent le premier rang parmi les hommes. Or Jean-Baptiste leur est supérieur , puisqu'il est destiné , plus qu'eux tous , à faire croire en Jésus-Christ ; puisqu'il lui a tellement ressemblé qu'on l'a pris pour le Messie même. Approfondissons cette pensée , & tirons-en toute la matiere de son Panegyrique , dont les preuves ne seront fondées que sur l'Ecriture Sainte.

Jean-Baptiste est le plus grand des

hommes , & n'a que J. C. au dessus de lui , étant au dessus des Prophetes & des Apôtres. Il est le dernier des Prophetes , plus que Prophete ; il est Apôtre avant tous les Apôtres ; le silence des uns & la voix des autres , comme l'appelle un Pere , St. Chrysologue ; il est après tous les prophetes plus que prophete , par l'étendue de ses lumieres & par sa maniere de vie ; il est Apôtre avant tous les Apôtres , par l'ardeur de son zele & par le genre de sa mort. Voilà tout le plan du Panegyrique que nous lui devons en ce jour consacré à sa mémoire. Saluons néanmoins auparavant la Vierge , Mere du Verbe incarné , qui sans être Dieu comme son Fils fait avec celui à qui elle a fourni un Corps de sa propre chair un ordre à part , & que Jean-Baptiste reconnoît ainsi au dessus de lui.
Ave , Maria.

PREMIER POINT.

L'Evangile nous fournit tous les traits qui servent de fondement à l'éloge de St. Jean-Baptiste. Et ce qu'il y a de particulier encore à sa louange , c'est que J. C. lui même a prouvé ce qu'il

a dit de lui , qu'il étoit le plus grand des enfants des hommes , premièrement en disant qu'il étoit Prophete & plus que Prophete ; autre Elie , venu dans l'esprit & la vertu de cet Elie qui avoit paru le plus grand des Prophetes ; qu'il est l'Ange que Dieu avoit promis , par Malachie , d'envoyer devant son Christ , pour lui préparer le chemin. Les Prophetes étoient des hommes que l'Esprit de Dieu séparoit du commun même de son peuple , avant la venue du Messie , pour leur communiquer ses dons , pour les éclairer & les sanctifier , pour exprimer , par leur bouche & dans leur vie , les différents traits qui devoient composer & faire reconnoître le Desiré des nation , ce Réparateur du genre humain , réunissant dans sa personne les deux Natures , divine & humaine , par-là le médiateur tout-puissant entre Dieu & les hommes , par qui les hommes seroient réconciliés avec Dieu , déchus qu'ils étoient de sa grace par le péché & de l'espoir de jouir un jour de sa gloire. La loi , dit J. C. , donnée au peuple choisi dont il devoit naître , par le ministère de Moïse , a prophétisé jusqu'à Jean , dont le nom annonçoit

la grace prochainement apportée par le Sauveur : comment Jean , le dernier des Prophetes , les a-t-il tous surpassés ? par la sublimité de ses lumieres prophetiques , & par la sainteté de sa vie angélique.

I. Jérémie seul , entre les Prophetes , avoit été sanctifié dans le ventre de sa mere. Le Seigneur , qui l'avoit connu avant de l'y former , l'y avoit établi son Prophete avant qu'il en sortît. Mais nul ne connut dès lors le Seigneur , ni il ne prophétisa son Messie. Jean-Baptiste , ce privilege vous étoit réservé : vous êtes encore au sein d'Elisabeth ; & vous connoissez que J. C. est dans celui de Marie qui la visite. Vous n'avez pas encore ouvert les yeux au jour de la nature ; & vous voyez le jour de la grace , que vous annoncez par vos tressaillissements prophetiques , ne pouvant encore l'annoncer par vos paroles. Le Soleil de justice , renfermé dans les flancs ténébreux de sa mere , luit sur vous & vous éclaire en vous sanctifiant ; il vous remplit tellement de son Esprit pour être son Prophete , que vous vous déclarez tel ; & que , vous efforçant de rompre la prison où vous êtes renfermé vous-même sans

voix dans le sein de la vôtre , vous prophétisez déjà par sa bouche. Bientôt après vous prophétiserez à votre naissance , par l'organe de votre pere Zacharie , dont vous delièrez la langue. Vous leur communiquez à tous deux l'esprit dont vous êtes plein ; par l'une , vous bénissez Marie entre toutes les femmes , & le fruit de son ventre , en qui toutes les nations seront bénies ; vous l'appellez la mere de votre Dieu , heureuse d'avoir cru qu'en elle seroit accomplie la promesse que le Seigneur lui avoit faite , & qu'il avoit juré à Abraham , le patriarche des Croyants , d'accomplir en sa race. Par l'autre vous bénissez le Seigneur Dieu d'Israël , qui a visité son peuple , & lui a envoyé ce Rédempteur puissant que , depuis tant de siècles , tant de saints Prophetes avoient prédit devoir naître de la famille de David ; de ce qu'il établit dans cette maison fortunée l'heureux empire qui doit nous sauver , terme de son ancienne alliance avec les hommes , faisant place à la nouvelle sous laquelle , délivrés du joug & de la crainte de tous les ennemis de notre salut , nous ne servions que lui , marchant tous les jours de notre

vie sous ses yeux , dans les sentiers de la sainteté & de la justice. Vous déclarez , par le même acte paternel , que vous serez appelé le prophète du Très-Haut par excellence ; parce que vous précéderiez le Seigneur , préparant les voies , enseignant à son peuple la science du salut & les moyens d'obtenir la rémission de leurs péchés , leur découvrant la source du pardon général , dans les entrailles de cette infinie miséricorde , qui a obligé notre Dieu à descendre du Ciel pour venir nous visiter , dissiper par le flambeau de son admirable lumière les ténèbres épaisses de ceux qui étoient ensevelis dans les ombres de la mort , & diriger nos pas dans le chemin de la paix éternelle.

Des vues si précises ne deviendront avec le temps que plus distinctes , plus certaines , plus abondantes par l'inspiration du St. Esprit. Avant que J. C. ait commencé à se faire connoître pour ce qu'il est , par sa Doctrine & ses Miracles ; Jean fait & dit qu'il est le Messie promis & attendu depuis le péché du premier homme. L'esprit qui l'inspire lui a appris que celui sur qui il le verra descendre & reposer en forme de co-

lombe est ce Messie. Il lui a révélé que c'est le fils du Pere Eternel, avant qu'une voix venue du Ciel l'ait fait entendre, au sortir de son baptême. Ainsi Jean refusoit-il de le baptiser, disant que c'étoit à lui plutôt de l'être de sa main. Quelles sont les qualités caractéristiques du Messie, dispersées souvent en termes obscurs dans les différents Prophetes, qu'il ne connoisse réunies en J. C. & qu'il n'énonce clairement de sa personne? Il semble que l'esprit prophétique, qui depuis quarante ans, avoit cessé de parler chez les Juifs, se soit réveillé avec d'autant plus d'éclat en Jean-Baptiste; il paroît s'être répandu sur lui d'autant plus abondamment, que le grand objet des prophéties étoit plus proche, & alloit les terminer toutes. Jean voit en vous distinctement, Seigneur Jesus, les deux natures, par l'union desquelles en votre personne, sans confusion, vous êtes seul médiateur entre Dieu & les hommes, Dieu & homme tout ensemble. Il le reconnoît clairement, quand il dit que vous êtes en même temps venu au monde après lui, ce qui ne peut être que selon votre humanité; & que vous êtes pourtant avant lui, ce qui

ne peut être que selon votre divinité.
Il vous voit & vous montre comme
l'agneau de Dieu, qui par votre im-
molation effacerez tous les péchés du
monde: c'est-à-dire comme le libéra-
teur si long-temps attendu & si ardem-
ment désiré, non que vous affranchirez
votre nation de toutes les miseres tem-
porelles, & de la domination des puis-
sances étrangères; mais que vous dé-
gagerez votre nouveau peuple, formé
de tous les peuples, de la tyrannie du
démon & de la servitude du péché:
ce que les Prophetes, qui l'avoient pré-
cédé, confondoient aux yeux des Juifs
charnels, ou plutôt aux desirs de leurs
cœurs. Il vous préconise comme la
source de toute la sainteté des hom-
mes, & de la plénitude duquel,
dit-il, nous recevons tous; comme
l'auteur de la grace, & des Sacrements
qui la conferent; qui baptiserez, non
comme lui par la simple cérémonie
extérieure de l'effusion de l'eau, mais
par le feu de la charité & de la vertu
du St. Esprit, lequel fait de tout
l'homme, en le purifiant aussi intérieu-
rement, un sujet digne de Dieu; en-
fin comme le juge souverain qui, le
levant à la main, purgeoit l'aire de votre

Eglise en séparant la paille du bon grain, & , juste rémunérateur des élus & des réprouvés, mettez les uns dans les greniers célestes, & les autres dans un feu qui ne s'éteindra jamais. Qu'ajouter à tous ces traits pour une parfaite connoissance du Messie dans un Prophete? Jean ajouta à cette connoissance une vie plus sainte qu'aucun Prophete ne l'avoit menée.

II. Tout ces hommes de Dieu avoient été distingués par la simplicité & la grossièreté de leurs vêtements & de leur nourriture; quoiqu'issus quelques uns du sang royal de son peuple, honorés par la plupart des peuples & des Rois, plusieurs aussi persécutés des uns & des autres, dont ils reprenoient l'idolâtrie & les désordres, & pour mieux ressembler à l'homme de douleur qu'ils prophétisoient. Mais dans la persécution, comme dans la faveur, ils ne manquoient pas des aliments les plus communs aux hommes. Elie, que le roi Ochosias reconnoissoit à son habillement de poil & sa ceinture de cuir, trouvoit chez la veuve de Sarepte une petite chambre avec l'ameublement nécessaire, quoique sans le moindre superflu, où demeurer quand, persécuté par

cab & Jézabel , il n'étoit pas obligé
de se retirer dans des cavernes. Quand
il ne mangeoit pas du pain de la pieuse
veuve , dont il avoit multiplié la farine ,
un corbeau pendant long-temps lui en
apportoit chaque jour au desert ; un
ange même , une fois , lui en fournis-
soit de cuit sous la cendre , dans sa
maison de ses persécuteurs. Elisée qui
avoit reçu , avec le manteau d'Elie ,
son double esprit de sainteté & de
prophétie pour héritage , nourrissoit
par les herbes cuites ses disciples habitants
du Carmel , appelés les enfants des
prophetes. Daniel , à la cour du Roi
de Babylone , ne se nourrissoit , avec
les enfants de la fournaise , que de
légumes , plutôt que des viandes de
la table du Roi offertes aux Idoles ou
interdites par la loi du vrai Dieu ; &
quand il fut encore lui-même jetté dans
la fosse aux lions pour n'avoir point
voulu adorer la statue du Roi , pour
avoir adoré plutôt que lui le Dieu du
Ciel , le Prophete Habacuc lui apporta
miraculeusement , pour l'y sustenter ,
du pain trempé dans du vinaigre , qu'il
avoit préparé pour ses moissonneurs.
Jean , dès sa plus tendre enfance , va
cacher dans un desert les dons célestes

dont il a été prévenu , jusqu'au jour où l'Esprit qui le conduit lui ordonnera de se montrer pour prêcher le baptême de pénitence : il ne croit pas pouvoir s'y disposer autrement , qu'en conservant loin du monde corrompu son innocence , par des rigueurs qui ne semblent destinées qu'à la réparer. Là , ne s'entretenant qu'avec Dieu , s'interdisant tout commerce avec les hommes , il s'abstient encore de toute nourriture qui lui seroit commune avec eux. Non seulement il ne boit point de vin ni aucune liqueur qui puisse enivrer , ainsi qu'il est prédit de lui , & que le pratiquoient les Nazaréens dévoués à Dieu ; il est couvert d'un rude cilice tissé de poil de chameau & rend plus sensible par la ceinture de cuir dont il le serre ; il repose couché sur les durs rochers , ou son lit le plus doux est la terre nue ; comme les bêtes il mange , sans aucun apprêt , du miel sauvage & des sauterelles qu'il trouve sous sa main. Son abstinence est telle qu'il peut passer , selon ce que dit J. C. pour un homme qui ne boit ni ne mange. C'est vraiment un Ange , dégagé de la matière & ne ressentant point les besoins d'un corps. Que

dis-je ? sa constante persévérance dans cette vie angélique, durant l'espace de plus de trente ans, fait voir en lui un homme, comme le dit encore J. C, qui n'éprouve aucune de ces passions humaines dont nous, foibles roseaux flexibles à tout vent, sommes continuellement agités. O monde, toujours en contradiction avec la solide vertu, & avec toi même plutôt que de ne la pas contredire, par où tu la justifies ; qui la taxes de singularité outrée, quand elle s'élève au dessus du vulgaire, & qui l'accuses de délicatesse recherchée, quand elle affecte de ne pas se distinguer, tu as appelé le Sauveur ami du vin & de la bonne chère, comme les Publicains & les pécheurs, avec qui il ne dédaignoit pas de manger, parce qu'il rapprochoit plus sa vie, toujours parfaitement sainte, des usages communs pour la rendre plus imitable : & parce que celle de son précurseur étoit tout-à-fait éloignée de ces manières de faire, tu le disois possédé du démon de l'orgueil, qui seul étoit l'auteur de cette vie si singulière ! Il t'a convaincu de fausseté dans tes jugements, par la profonde humilité dont il fit la base de sa sublime sainteté.

Ni il ne s'attribue , comme nous , les qualités qu'il n'a pas ; ni il ne se glorifie de celles qu'il a : il les méconnoît plutôt & les rabaisse , autant qu'il peut , en rentrant aussi-tôt dans son néant quand il est obligé d'en avouer quelque chose. Ce sont là tous les degrés de l'humilité , par lesquels un homme puisse descendre au dedans de lui-même ; car l'homme a dans lui de quoi descendre on ne peut plus bas. Dieu seul , selon la pensée de St. Augustin , n'a pu s'humilier qu'en sortant hors de soi & descendant jusqu'à l'homme. Frappés d'une sainteté aussi extraordinaire que celle qui éclate en Jean-Baptiste , les plus sages de la Synagogue lui députent-ils pour s'informer de lui , prêts à l'en croire sur sa parole , s'il n'est point le Messie prédit & attendu depuis quatre mille ans ? Il n'avoit qu'à ne le pas nier seulement , ce semble , & il alloit recevoir en cette qualité les hommages , & presque les honneurs divins , de tout le peuple Juif qui s'empresseroit de le mettre à leur tête. Mais il le nie formellement , & il confesse qu'il ne l'est pas : *Non sum*. Si on lui demande comment donc il baptise , il répond que son Baptême n'est qu'une cérémonie,

nie, par laquelle on témoigne se repentir de ses péchés, & desirer d'en être lavé, comme on se lave le corps dans les eaux du Jourdain; mais que le Messie après lui établira un Baptême bien plus efficace, qui fera couler la grace sanctifiante dans les âmes, avec l'eau sur le corps: qu'au reste ce Messie qui a voulu recevoir son Baptême avec justice, comme pénitent public, volontairement chargé de toutes les iniquités du monde, quoique l'innocence même, dont il eût voulu être baptisé lui-même, ce Messie est au milieu d'eux sans qu'ils le connoissent, & que lui n'est pas digne de lui rendre les derniers services, en lui dénouant les cordons de ses souliers. Lui demandet-on s'il n'est point Elie enlevé dans un char de feu, qui reparoit sur la terre, ou un Prophete quelconque? il répond encore nettement que non: *Non*. Il n'est pas non plus à la lettre Elie ni Prophete; son ministère étant de montrer le Messie présent, au lieu que les Prophetes, perçant l'obscurité des temps futurs, le voyoient & l'annonçoient de loin dans l'avenir. Enfin le presse-t-on de dire qui il est? Il n'est rien, dit-il, qu'une voix qui crie, dans

le desert , de préparer le chemin au Seigneur qui arrive. C'est trop : il n'est que l'organe de celui qui crie ainsi, que le son même fugitif qui fait entendre ces paroles.

O précieuse humilité ! tu reeves le prix de la sainteté de Jean , à mesure qu'il s'abaisse. C'est toi qui lui as valu l'honneur de sanctifier en quel que sorte , par son Baptême , celui par qui tout le monde est sanctifié. C'est toi qui lui vaux ces témoignages pompeux de J. C. : qu'en lui véritablement reparoît Elie , puisqu'en ayant l'esprit & la veru, il ne lui en manque que le nom ; qu'il n'est pas seulement Prophete , mais plus que les Prophetes , prédit lui-même par eux ; que non seulement il est la voix qui crie de préparer le chemin au Seigneur , mais l'Ange même du Seigneur , qui lui prépare la voie : non un des Anges envoyés pour aider ceux qui doivent être sauvés à marcher dans le chemin du salut ; mais député spécialement au service du Sauveur même de tous les hommes. C'est par la voix puissante de sa prédication qu'il a rempli un si glorieux mystere ; & c'est par-là encore qu'il a précédé tous les Apôtres : seconde partie de son éloge.

SECOND POINT.

Douze hommes sont appelés Apôtres, c'est-à-dire, envoyés; pourquoi? parce qu'ils ont été envoyés pour prêcher J. C. par toute la terre, & pour faire croire en lui. Mais avant eux un homme a été envoyé de Dieu, dont le nom étoit Jean : *Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes.* Pourquoi? pour rendre témoignage à la vraie lumière du monde, qui est J. C.; afin que par lui tous cruissent en elle. *Hic venit in testimonium ut perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum.* Témoignage rendu à J. C. par Jean, témoignage qui ne lui est pas moins glorieux que celui que lui a rendu J. C., qui faisant tout son mérite complete avec celui-ci tout son éloge, & par leur réciprocité met le comble à sa gloire. Témoignage qui par la voie des Apôtres, qui en ont été les échos, a retenti des bords du Jourdain dans tout l'univers, & jusqu'au extrémités de la terre. Témoignage qui a d'abord confondu les Juifs qui n'y ont pas cru, & convaincu plusieurs d'entre eux qui s'y sont rendus: confondu les uns; car comme J. C. le leur reprochoit, en

leur disant qu'il ne rendoit pas seul témoignage de lui-même, ce qui auroit été suspect, puisqu'ils étoient tout disposés à en croire Jean sur sa parole, s'il se faisoit le Messie, à plus forte raison devoient-ils l'en croire, lorsqu'il leur disoit que tel autre l'étoit : convaincu les autres ; car sur le témoignage de son maître sans doute, André entre autres, de disciple de Jean, est devenu le premier disciple de J. C. ; & lui a amené son frere, Pierre qui sera le chef du college des Apôtres & leur prince, chargé, pour avoir confessé hautement à leur tête la divinité de J. C., d'aller à leur tête prêcher sa doctrine à toute la terre, & y établir son Eglise : ce qu'on peut dire qu'il n'a fait qu'en suivant les traces de Jean. Comment Jean, que nous avons vu le modele des solitaires, a-t-il été encore avant tous les Apôtres le modele des prédicateurs ? par l'ardeur de son zele apostolique, & par la générosité de son martyre héroïque.

I. J'ai préparé une lampe à mon Christ, dit le Seigneur de Saint Jean par le Prophete-Roi. Le Christ n'en avoit pas besoin pour se conduire ; mais les hommes en avoient besoin pour l'ap-

percevoir & le reconnoître. Tel étoit leur aveuglement ; qu'il leur falloit une lampe dont l'éclat tempéré disposât leurs foibles yeux à voir la lumière du soleil. Jean n'étoit point cette lumière ; il est venu pour rendre témoignage à cette lumière , & préparer les hommes à la recevoir : ou s'il l'étoit , c'est dans le sens que les Apôtres sont appelés la lumière du monde ; lumière empruntée de J. C. , astres recevant du Soleil de justice tout l'éclat dont ils brillent au firmament de son Église , lampes allumées au feu dont il est venu échauffer la terre , & posées sur le chandelier pour éclairer tous ceux qui sont dans sa maison.

Jean , plein de ce feu , obéit à la parole de Dieu , qui fait entendre qu'il veut parler au peuple par sa bouche. Après trente ans de silence au desert , il vient prêcher , dans tous le pays qui est aux environs du Jourdain , la pénitence qui lave les péchés , en disposant à leur remission les hommes que le fils de Dieu en vient délivrer , qui lui prépare la voie & rend droits ses sentiers. Le royaume de Dieu est proche ; le temps prédit est arrivé , où toute vallée doit être remplie , toute montagne & toute

colline abaissées , tous les chemins tortus doivent être redressés , & les raboteux devenir unis ; & tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu. J'entends son précurseur , dans l'ardeur du zèle qui l'embrase , dire aux Juifs : Race de viperes , puisque vous en avez toute la malice , ne vous glorifiez pas d'avoir Abraham pour pere , puisque vous ne l'imitiez pas. Je vous déclare que Dieu peut de ces pierres susciter à Abraham des enfants spirituels , en qui il accomplira les promesses salutaires qu'il a faites à la postérité de ce saint Patriarche. Déjà même il est prêt de retrancher ses enfants charnels , pour leur substituer les Gentils , qui seront plus fideles à l'alliance divine où ils entreront. La coignée est déjà à la racine des arbres ; & tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé & jeté au feu. Si vous voulez éviter la colere qui vous menace , en venant recevoir , en signe de pénitence , le baptême de ma main , faites donc de dignes fruits de pénitence. Apprenez que voilà ce qu'exige de vous celui qui vous baptisera intérieurement par l'effusion du Saint-Esprit ; celui qui , étant venu d'en haut , est au dessus de tous & infiniment au dessus

de moi ; celui qui , venu du Ciel , dit ce qu'il a vu & entendu , quand il parle des choses du Ciel ; au lieu que ceux dont l'origine est toute terrestre comme la mienne , leurs paroles tiennent de la terre dont ils sortent. Qui refuse de croire à sa parole dément Dieu , qui ne lui donne pas son Esprit par mesure , mais qui lui en communique toute la plénitude , comme à son propre Fils. Le Pere l'aimant comme tel lui a mis toutes choses entre les mains : c'est pourquoi qui croit au Fils a la vie éternelle ; & au contraire qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie , & la colere de Dieu demeure sur lui.

C'est ainsi que Jean , suivant sa vocation , travailloit à réunir les cœurs des peres à leurs enfants , en rappelant les Juifs incrédules de son temps à la foi prudente des anciens justes ; c'est ainsi qu'il préparoit au Seigneur un peuple parfait , en marchant devant lui. Il n'enseigne rien qu'il n'ait pratiqué le premier ; comme le Messie qu'il précède , il a commencé de faire avant de prêcher. S'il prêche la morale évangélique dans toute sa rigueur avant l'établissement de l'Evangile , il a pris d'abord sur lui ce qu'il y a de plus pénible &

de plus pesant dans son joug , avant de vouloir l'imposer aux autres : tout différent des Pharisiens , qui chargeoient les autres de fardeaux insupportables , qu'ils n'eussent pas voulu toucher du bout du doigt. Aussi J. C. dit que c'est depuis les jours de Jean-Baptiste , que le Royaume des Cieux souffre violence , & n'est emporté que par ceux qui se la font à eux - mêmes. Il dit aussi que Jean-Baptiste étoit une lampe ardente & luisante : son zele , aussi éclairé qu'il est vif , éclaire ceux qu'il chauffe. La flamme qu'il jette n'est pas moins brillante que brûlante. Effrayés de ses menaces terribles , qui condamnent au feu l'inutilité même avec les désordres de la vie mondaine , des Juifs en foule de différents état lui demandent - ils ce qu'ils ont donc à faire pour s'en garantir , & produire de bons fruits ? il mêle l'onction touchante à la force étonnante de ses discours : il ne les appelle pas tous à la solitude avec lui ; il leur apprend d'avance la sagesse de l'Evangile , qui sans troubler l'ordre du monde vient en sanctifier tous les états , par le détachement des choses de la terre , & par la charité pour Dieu dans la personne du prochain. Il leur répond :

A vous , riches , de nourrir & de vêtir les pauvres , de leur faire trouver leurs nécessités dans votre superflu ; à vous , Publicains , qui maniez les finances & les affaires publiques , de ne point commettre d'exaction , ni faire payer au delà de ce qui vous est ordonné ; à vous , militaires , de ne faire de violence à personne , ni opprimer le peuple que vous devez défendre , vous contentant de votre paie : à chacun , avant tout , de s'acquitter des devoirs de justice de son état. Que manquoit-il au zele de Jean pour la personne de J. C. & sa doctrine , dont il jette les premières semences , que d'être couronné par le martyre , comme le sera celui de tous les Apôtres ?

II. Qu'il est éloigné de ces prédicateurs qui se prêchent eux-mêmes plus que J. C. ; qui cherchent moins , en prêchant , son intérêt & sa gloire que les leurs ; qui par des discours étudiés présentent aux pécheurs des concerts agréables , qui flattent leurs oreilles , & non des remèdes amers mais salutaires , qui pénètrent leurs ames pour en guérir les plaies ; curieux de leurs applaudissements , non de leur conversion ; airain sonnant & cimbales retentissantes ,

voulant s'attirer & s'attribuant tout l'honneur d'une éloquence mercenaire, où souvent ils n'ont rien mis que leur voix, & sont dans la vérité ce que St. Jean disoit de lui par humilité; adoucissant sur tout la dureté des maximes évangéliques en faveur des grands de la terre; les complimentant, quand il faut reprendre leurs péchés toujours plus grands que ceux du peuple, & ne pensant qu'à leur plaire, quand ils ont à les avertir de leur prochaine damnation! Jean ignore ces relâchements de morale, qui endorment les hommes dans leurs vices, qui éteignent la ferveur de la pénitence en ceux où l'on ne sauroit trop l'exciter. Il ne fait ce que c'est que mêler au vin pur de la vérité l'eau des vaines imaginations, qui en émouffe la pointe. Jusqu'à la cour du Tétrarque Hérode, bien loin d'altérer cette sainte vérité par la fumée d'un encens profane, il ne paroît que pour reprocher hardiment au Prince son incestueux adultere. Le desir dont il brûle de le rendre aussi participant de la grace du Sauveur ne lui permet pas d'y dissimuler, d'y taire ou d'y pallier de si grands obstacles. Il ne vous est pas permis, lui

dit-il sans détour & sans ménagement, d'avoir pour femme, comme vous faites, celle de votre frere. *Non licet.* Ce qui est défendu à tout autre, au lieu de vous être permis par l'élévation de votre rang, est dans vous un crime plus énorme, par la grandeur du scandale que vous donnez. *Non licet tibi.*

Vérité haïe de presque tous les hommes, méprisée des mondains, persécutée par les impies, si jamais vous osez vous faire entendre chez les Rois, que pouvez-vous attendre au centre de la mondanité & de l'irréligion, où chacun n'immole qu'à l'aveugle Idole de la fortune? Mais un Apôtre qui ne gagne point des cœurs à Jesus-Christ gagne de souffrir pour lui; & c'est la meilleure fortune où il aspire pour soi. La hardiesse importune de Jean lui attire bientôt la prison; comme si la vérité eût pu être captive avec lui. Il redouble là de zèle pour faire des disciples à J. C. C'étoit pour lui seul qu'il en formoit; il n'en avoit laissé un grand nombre s'attacher à lui-même, que pour les sacrifier à J. C. C'est pour cela qu'il ne vouloit être, en le prêchant, qu'une voix qui passe, & dont l'impression demeure dans les

auditeurs sans retour à son auteur.

Déjà ses disciples lui témoignant une jalousie trop naturelle de ce que Jesus baptisoit aussi par les siens, & que tout le monde alloit à lui, il leur avoit répondu qu'ils savoient ce qu'il leur avoit dit, qu'il n'étoit point le Christ, mais envoyé devant lui pour lui frayer le chemin; que l'épouse, ou l'Eglise qui commençoit à se former, appartenoit à l'époux; que lui, en qualité d'ami de l'époux, il est au comble de sa joie d'entendre l'heureux succès de la prédication de l'époux de l'Eglise; qu'il n'ambitionne que d'en augmenter la gloire aux dépens de la sienne; que c'est son maître à lui-même, qu'il faut qui croisse, & que lui diminue; que ses disciples se multiplient & que les siens propres l'abandonnent pour aller à lui. De sa prison, il les y envoie, pour s'assurer, par leurs yeux & par la réponse même de J. C., que celui-là est le Messie, à qui Dieu rend un plus grand témoignage que celui qu'il lui a rendu, qui a reçu le pouvoir divin d'opérer toute sorte de miracles pour confirmer sa Mission: miracles que Jean auroit pu faire au sentiment des SS. Peres, & dont il s'abstint de faire aucun, de peur d'offusquer en quelque sorte la Mission

de J. C , ou de lui porter le moindre ombrage , par une égalité d'autorisation de la part du Ciel. Cen'est que le sacrifice de ses disciples ; il va sacrifier , avec sa liberté , sa vie à Jesus-Christ.

Il est temps que l'étoile du jour disparoisse & s'éclipse , puisque le soleil est levé pour répandre par-tout le grand jour. Jean est prêt , comme le dira dans la suite le Grand Apôtre , non seulement à être emprisonné , mais à mourir pour J. C. Vous en savez l'histoire tragique , mes Freres : le charme du plaisir a promis ce meurtre imprudemment dans son ivresse , la vengeance irritée d'une femme le demande & le presse , le respect humain l'ordonne cruellement. O prince foible , esclave de la volupté ! ô furieuse Hérodiade , au milieu d'une réjouissance publique ! exemples à jamais détestables entre tant d'autres des funestes effets , des suites barbares & féroces qu'entraîne une passion , que les théâtres du monde célèbrent si souvent , comme celle des belles ames & des cœurs tendres ! Quoi donc ? grand homme , on n'exige pas de vous que vous enfreigniez aucun point de la loi de votre Dieu , comme du Saint vieillard Eléazar , des sept

freres Machabées & de leur mere , qui préférèrent courageusement la mort , dans la circonstance critique où il s'agissoit de choisir entr'elle & la transgression. On ne veut de vous qu'une complaisance qui semble n'intéresser rien votre conscience ; que vous gardiez le silence sur le commerce illégitime d'Hérode & d'Hérodiane : l'arrêt prononcé contre vous ne sera point exécuté. Ne consentirez-vous pas à le suspendre ? Non : il est incapable d'aucune lâche soumission , qui ne s'accorderoit pas avec le zele apostolique dont il est dévoré , qui le pousse , par une vocation particuliere , à exposer volontairement sa vie pour la gloire de son Dieu. Il présente sa tête à l'exécuteur , avec la même intrépidité qu'il avertissoit Hérode de ses débauches & de tous ses autres maux : au regret de ce prince , qui dans le fond l'estimoit , qui voudroit ne s'être pas engagé par serment à accorder à la fille de sa concubine tout ce qu'elle lui demanderoit ; la vie du plus grand des hommes , que les Juifs révéroient presque comme leur Messie , pour lequel Hérode lui fera l'honneur de prendre le Messie même , le croyant ressuscité ,

lorsque par la suite il entendra parler de tous les miracles de J. C. , la vie de Jean-Baptiste est la récompense d'une danse , d'un de ces divertissements que le monde répute si innocents. La tête de Jean est portée dans un plat par la fille à sa mere , qui la lui a fait demander , & devient le mets le plus délicieux d'un festin pour cette furie.

Mais ne souillons point la fête de sa naissance , par le récit de ces horreurs , qui souillerent celle de la naissance d'un indigne Prince. Conformons-nous à l'esprit de l'Eglise qui , pour ne pas troubler la joie de la solemnité de ce jour , remet à un autre jour la mémoire de la décollation de St. Jean-Baptiste , par laquelle , quelque grand qu'il ait été sur la terre , il a encore augmenté en grandeur en entrant dans le Royaume des cieux , où le plus petit , au rapport de J. C. , l'emporte sur le plus grand d'ici-bas : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptistâ ; qui autem minor est in regno calorum , major est illo.*

Nous sommes , Chrétiens mes freres , concitoyens des Saints qui habitent ce Royaume , étant comme eux de la maison de Dieu , édifiés par la foi sur le fondement des Apôtres & des Prophe-

res; unis, Juifs & Gentils, en J. C. qui est la principale pierre de l'angle, sur quoi tout l'édifice de l'Eglise est posé, s'élève & s'accroît, pour faire un jour un temple parfaitement saint au Seigneur. C'est principalement fondés sur le témoignage de Jean, comme Prophète & comme Apôtre tout à la fois, que nous croyons en Jesus-Christ; témoignage qu'il lui a rendu devant & après sa venue, par ses lumières prophétiques & la sainteté de sa vie, par ses prédications apostoliques & l'héroïsme de sa mort. Imitons ce témoignage, chacun selon la mesure de la grace, dont nous a partagé le Saint-Esprit. Ne rougissons point de confesser J. C. de bouche & par nos œuvres devant les hommes: c'est pour nous tous une nécessité absolue, si nous voulons que J. C. nous rende aussi bon témoignage que de St. Jean, à son dernier avènement, du moins qu'il ne rougisse pas de vous confesser devant son Pere, & qu'il nous donne quelque part avec St. Jean à sa gloire.

Ainsi soit-il.



A N N É E
 PASTORALE,
 PANÉGYRIQUES, &c.

SECONDE PARTIE.



PANÉGYRIQUE

DE ST. PIERRE.

Elegit Jesus duodecim è Discipulis suis, quos
 & Apostolos vocavit, Simonem qui cognominatus
 est Petrus.

Jesus choisit douze de ses Disciples, dont il fit
 ses Apôtres; le premier fut Simon, surnommé
 Pierre. St. Luc. C. 6.

¶ Tre un de ces hommes spéciale-
 ment choisis pour enseigner les mys-
 teres du Seigneur & les secrets de son
 Royaume, pour annoncer l'Evangile

de Jesus Christ & lui faire des conquêtes , être destiné à servir de ministre immédiat à la Divinité , être chargé de lui prêter en quelque sorte la main pour établir son empire , & lui faire rendre les hommages suprêmes qu'il mérite ; être envoyé enfin par le Dieu Sauveur pour achever son œuvre , pour dissiper les erreurs des hommes & corriger leurs mœurs , pour les éclairer & les sanctifier , leur montrer le chemin & les conduire par où il leur importe le plus de marcher , s'ils veulent glorifier dignement le Créateur souverain , & arriver ainsi eux-mêmes au souverain bonheur : c'est là sans contredit le plus grand bonheur qui puisse appartenir à de simples mortels. En considérant ainsi les Apôtres , nous ne pouvons nous en former une trop grande idée ; des fonctions aussi sublimes , & aussi glorieuses que celles qui leur ont été confiées , les mettront toujours au dessus des louanges que nous leur pourrions donner , & de l'admiration même avec laquelle nous les envisagerions.

Quelque sublimes cependant que soient le titre & les fonctions d'Apôtre , nous sommes obligés d'enchérir

encore sur cette idée , pour vous faire bien connoître celui que nous honorons singulièrement en ce jour ; nous sommes obligés d'emprunter des couleurs encore plus frappantes pour vous le dépeindre , puisqu'il s'agit de celui qui a été singulièrement choisi pour occuper le premier rang parmi ces hommes d'élites , pour marcher à leur tête , pour les précéder , non seulement par ses exemples , mais encore par la prééminence de sa dignité ; disons tout : pour succéder à J. C. dans sa qualité de chef visible du corps de l'Eglise , tandis que sans cesser d'en être le chef invisible , premier-né d'entre les morts , il jouiroit déjà de l'héritage céleste , acquis par sa croix à tous ses freres & ses membres ; pour être en un mot son vicaire sur la terre , c'est-à-dire y tenir la place de l'Homme-Dieu , le Pontife unique & éternel de la vraie Religion , la lumière du monde , le seul docteur de vérité pour toutes les nations ; gouverner , en son lieu de Pasteur universel , la société qu'il a fondée des dignes serviteurs , des enfants adoptifs de Dieu régénérés dans le sang du propre fils de Dieu , & qui , répandue dans tout le monde , combattra jusqu'à la fin des siècles con-

tre les enfants du démon le pere du mensonge, le prince des ténèbres, sans que les portes de l'enfer prévalent jamais contre elle. Si notre vénération pour les Saints doit croître à proportion du rapport qu'ils ont avec J. C. le Saint des Saints, quels hommages de vénération & de respect ne devons-nous pas rendre au chef illustre du college des Apôtres, que J. C. a si glorieusement distingué entre ses ministres, ses favoris, & qu'il a chargé de le représenter pleinement ici-bas ?

Je viens donc, Chrétiens mes freres, vous faire l'éloge d'un Saint que le monde chrétien révere comme son premier & principal fondateur après Jesus-Christ : je viens vous entretenir de ses vertus & de ses prérogatives ; les unes & les autres sont dignes de toute votre attention. Car St. Pierre n'est pas seulement recommandable par les titres éminents qui le distinguent, ce n'est pas par la seule primauté de son rang qu'il mérite nos hommages : il s'est acquis une autre gloire par ses vertus ; & quoiqu'à proprement parler il ne soit redevable de son élévation qu'au choix gratuit que Dieu a bien voulu faire de lui,

cependant, autant qu'il nous est permis de sonder les desseins de Dieu, & de rendre compte des motifs qui le font agir dans la distribution de ses graces, nous sommes autorisés à avancer, à la vue des vertus de Pierre, qu'elles servent de fondement à sa primauté de ministère, & que celle-ci en est en quelque sorte la récompense. C'est sous ce point de vue que je vais vous présenter votre saint Patron, (*) mes freres; je l'ai adopté d'autant plus volontiers, que je peux rendre par-là son éloge aussi utile qu'il est intéressant par les grands traits qu'il offre, & que vous y trouverez tout à la fois de quoi admirer, de quoi vous édifier & vous instruire.

Ainsi voici tout le plan & le partage de ce discours: une double primauté caractérise l'Apôtre St. Pierre, & ce me semble, en forme l'éloge complet; une primauté de vertus, une primauté de ministère. Sa primauté de vertus en fait un modele accompli pour tous les Fideles: sa primauté de ministère doit nous le faire regarder

(*) Sa Paroisse St. Pierre des Terriers rouges.

comme le pere & le chef commun de tous les Fideles.

Avant de commencer , implorons les lumieres de l'Esprit Saint par l'entremise de la Vierge son épouse. Reine auguste des Apôtres , pourriez-vous ne point prendre à cœur les louanges que nous célébrons du Prince des Apôtres. Nous vous adressons à cet effet la priere ordinaire & qui vous est la plus agréable.

Ave , Maria , &c.

P R E M I E R P O I N T .

Les héros de la Religion ne sont pas comme ceux du siècle. Il n'est pas nécessaire ici d'un grand nom , d'ancêtres illustres , d'une naissance distinguée : la Religion forme elle-même ses héros ; elle n'a pas besoin qu'ils soient préparés par une longue suite d'aïeux qui aient transmis à leurs descendants , avec le sang & la noblesse , comme une sorte d'engagement à acquérir de la gloire. La grace , qui est le seul titre qui ennoblit les hommes aux yeux de la Religion , fait disposer toute seule ceux qu'elle a choisis , & les rendre propres aux grandes choses auxquelles elle veut les faire

servir. Il ne lui faut qu'un souffle , qu'un instant pour former un grand homme , un héros chrétien ; & elle n'a besoin d'autre préparatif , pour l'exécution de ses desseins , que du seul acte efficace de la volonté de celui qui la distribue. Souvent même pour qu'on reconnoisse plus sensiblement son opération , pour qu'on n'apperçoive distinctement que son influence , elle choisit parmi les hommes ceux qui sembloient les plus vils , les plus abjets ; elle les fait paroître sur la scene du monde , & les rend l'objet de l'étonnement & de l'admiration de l'univers.

N'est-ce pas ce que nous avons vu à la naissance du Christianisme ? Il s'agissoit de purger la terre de toutes les erreurs funestes dont elle étoit infestée , & qui , par les profondes racines qu'elles avoient jettées , étant d'ailleurs très-favorables à toutes les passions humaines , étoient devenues comme naturelles à l'homme ; il s'agissoit de faire connoître l'Etre suprême presque généralement ignoré , de publier ses loix & de les faire observer ; il s'agissoit de dompter , d'humilier l'orgueil des Césars , de ces Dieux de la terre & de leur

faire adorer à eux-mêmes , servir un Dieu plus puissant qu'eux , un Dieu de qui ils tenoient leur vie & leur couronne ; il s'agissoit , pour tout dire en un mot , de faire prendre une nouvelle face à l'univers entier. Quel dessein ! quelle entreprise ! A la vue d'un projet si grand , si vaste , si hardi , d'une si difficile exécution , ne s'attend-on pas de voir ceux qui vont présider à cet ouvrage employer , pour y réussir , tous les moyens que les hommes savent être proportionnés avec de tels desseins ? Peut-on se les représenter autrement que comme des hommes , ou assez éloquents pour gagner les esprits & les captiver par les charmes de la parole , ou assez puissants & accrédités pour subjuguier , contraindre & entraîner par la violence ceux que la persuasion n'auroit pu gagner ? Mais non , on ne voit rien de tout cela dans ceux qui sont envoyés pour jeter dans tout le monde les premiers fondemens du Christianisme : douze hommes d'une naissance obscure , d'une condition basse & méprisée , pauvres , ignorants , grossiers , sans armes , sans crédit , sans autorité , sont mis à la tête de cette grande œuvre ; c'est à leurs
soins ,

soins , à leurs talents , à leurs efforts qu'elle est confiée. Sans autre préparatif que le mouvement de la Grace qui les inspire , sans autres lumieres que celles de la Grace qui les éclaire ; sans autres secours , sans autre force que la Grace qui les anime , qui les soutient , qui les remplit de sa vertu , ils entreprennent ce grand ouvrage , ils l'exécutent & ils le consomment.

C'est ici , M. F. , que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître le doigt de Dieu , d'admirer les merveilles de sa puissance les plus éclatantes , & de rendre hommage en conséquence à la vérité d'une Religion en faveur de laquelle de si grands prodiges ont été opérés. Mais ce n'est pas le lieu de m'étendre sur ce sujet , quelque'intéressant qu'il fût en lui-même , & particulièrement dans ce siecle d'irréligion , dans cette contrée licentieuse sur-tout , où tant de gens font , pour détruire l'édifice bâti sur la pierre ferme de la main du tout-puissant & soutenu de son bras , des efforts impies qui se tournent à leur propre malheur & ne retombent que sur eux-mêmes. Je vous ai annoncé l'éloge d'un de ces hommes extraordinaires qui ont travaillé à un

si grand ouvrage, & de celui d'entre eux qui s'est le plus distingué par ses vertus ; il est juste que je réponde à votre attente.

Oui , M. F., St. Pierre a été le plus distingué d'entre les Apôtres , non par l'étendue des ses lumieres , par la profondeur de ses connoissances , par l'éminence de ses talents, mais par des qualités plus précieuses aux yeux de la Religion & plus utiles à son établissement : je veux dire , par la vivacité de sa foi , par la promptitude & la sincérité de sa pénitence , par l'ardeur de son amour pour J. C. : trois traits entre plusieurs autres, qui vont vous prouver que la primauté de vertu a été en lui le fondement de la primauté de ministere. Et lorsque j'annonce ce parallele, mon intention n'est pas de diminuer & de rabaisser le mérite des autres Apôtres pour relever celui de Pierre. Je ne suis pas assez épris de l'amour de mon sujet, pour vouloir , afin de vous intéresser à son éloge, exalter mon héros aux dépens des autres. Loin de moi, loin de la chaire de vérité ces louanges outrées & affectées , plus propres à jeter du ridicule sur l'orateur , qu'à concilier les suffrages & l'admiration des au-

diteurs en faveur du Saint dont il a entrepris le Panegyrique. C'est Dieu seul qui décide du mérite de ses Saints, & qui leur décerne ses récompenses à proportion. C'est à nous à révéler tous ceux qu'il lui a plu de glorifier. Tous les Apôtres méritent de notre part les plus grands éloges aussi bien que Pierre; & si je vous le fais paroître élevé au dessus des autres, c'est moins pour les déprimer, les ravalier en rien, que pour vous faire connoître la gloire qui lui est propre. D'ailleurs je ne vous dirai rien de moi; c'est l'Ecriture sainte qui me fournit tous les traits qui le peignent, & si ces traits sont plus saluans que ceux qui frappent dans les autres, c'est que l'Esprit Saint, qui destinoit plus de gloire à Pierre à raison de sa place, a voulu aussi répandre plus de lustre sur ses vertus.

I. Et d'abord par rapport à la foi de ce grand Apôtre, en fut-il jamais une plus vive & plus animée? C'est cette foi qui lui fait tout quitter pour s'attacher à J. C. Un seul trait de cette puissance que l'Homme-Dieu signaloit par-tout où il se montrait, & qui, au lieu de lui attirer des hommages, ne servoit qu'à irriter, qu'à animer

l'envie des Prêtres & des Pharisiens , lui concilie le cœur de Pierre , & l'engage à renoncer à toutes les douceurs qu'il goûte dans le sein de sa famille , & à l'exercice d'une profession qui , toute médiocre qu'elle est , le met en état de subvenir à tous le besoins de la vie. Sans hésiter , il se met à la suite d'un maître qui semble ne rien posséder sur la terre , qui , plus dépourvu de toute propriété que les animaux de la campagne ou habitants de l'air qui ont leurs nids & leurs tanières , n'a pas même où reposer sa tête , qui mene une vie errante & exposée à mille dangers , avec qui enfin on court risque de partager la haine & l'animosité que des ennemis puissants , accrédités & très-formidables ont contre lui. Je fais , M. F. , que Pierre ne fut pas le seul qui signala ainsi son attachement à J. C. Je fais même qu'il ne fut pas le premier à donner l'exemple d'un sacrifice si généreux , où son frere André l'accompagna , s'il ne l'y amena. Mais s'il n'eut pas cet avantage , pouvons-nous lui refuser , lui disputer la gloire d'avoir connu le premier tout le prix du maître à qui il s'attachoit ?

Nous ne saurions nous dissimuler que

les premiers motifs , qui engagèrent les Apôtres à suivre J. C. , étoient des motifs humains , & qu'il entroit dans la plupart de l'intérêt & de l'ambition. Le rétablissement du trône d'Israël , une gloire & une puissance extérieure , semblable & supérieure encore à celle où leur nation s'étoit vue avant sa dispersion au temps des Moïse , des David & des Salomon , des faveurs & des avantages purement temporels , c'étoit là ce qu'ils regardoient comme l'objet de la mission du Messie , & ce furent là les premiers liens qui les attachèrent à J. C. Delà ces prétentions ambitieuses des enfants de Zébédée , delà ces jalousies secrètes contre ceux qui sembloient plus favorisés de leur maître commun , delà ces demandes inquietes pour savoir lequel d'entre eux seroit le plus élevé , & obtiendrait la première place dans son royaume ; delà enfin ces différentes notions qu'ils avoient du Messie , qui ne présentoient que des idées grossières & charnelles , & qui ne convenoient point du tout à J. C. C'est ici où la foi de Pierre triomphe , & où sans être encore revêtu de la dignité de chef de l'Eglise il montre qu'il en est digne ,

en rendant hommage le premier à la divinité de J. C. *Tu es Christus , Filius Dei vivi* : vous êtes le Christ , dit-il , le Fils du Dieu vivant. Sans s'arrêter aux idées que la chair & le sang lui suggèrent , docile aux inspirations de l'Esprit Saint , & attentif à profiter des lumières dont il est éclairé , il rend à J. C. ce témoignage authentique , qui a été consacré par le suffrage & l'applaudissement de J. C. lui-même , qui a servi de fondement à la foi de l'Eglise , & qui jusqu'à la fin des siècles lui servira de règle & de modèle. *Tu es Christus , Filius Dei vivi.*

Ainsi , M. F. , voilà ce qui distingue le renoncement de Pierre à tout ce qu'il possédoit de celui des autres Apôtres : une connoissance plus claire & plus distincte de celui à qui il s'attachoit rendoit ses vues plus pures & plus désintéressées ; ou s'il y entroit de l'ambition & de l'intérêt , c'étoit une noble ambition , un louable intérêt , qui n'avoient pour principe ni la chair , ni le sang , mais l'Esprit de Dieu. Aussi pouvons-nous dire avec St. Jérôme que la foi de Pierre fut plus fervente que celle des autres Disciples : *ferventioris Fidei quàm ceteri*. Elle étoit plus animée , plus

féconde ; & si elle ne fut point inébranlable , au moins ce fut celle qui se foutint le plus long-temps contre les différents assauts à quoi elle fut exposée. Qui n'admireroit cette foi qui attache Pierre si étroitement à J. C. , que rien ne semble capable de l'en séparer ? Les autres Disciples , effrayés , scandalisés d'entendre leur maître leur annoncer qu'il fera de sa chair une nourriture , & de son sang un breuvage , se séparèrent de lui & l'abandonnent ; Pierre fidele a son divin maître , bien loin de trouver dans cette doctrine un sujet de scandale , n'y découvre que des paroles de vie , qu'un gage du bonheur éternel , & ces mêmes paroles sont pour lui une occasion de redoubler son attachement à J. C. *Domine , ad quem ibimus ? Verba vite aeterna habes.* Qui n'admireroit cette foi qui lui fait prononcer les plus belles protestations de fidélité & de dévouement à J. C. , qui lui fait dire que , quand tous les autres seroient assez lâches pour l'abandonner , pour lui il ne se départira jamais de l'obéissance qu'il lui a jurée ? *Etsi omnes scandalisati fuerint in te , sed non ego.* Fallût-il se sacrifier , fallût-il donner sa vie ; rien n'ébranlera sa fidélité , rien ne lui

fera trahir ou abandonner les intérêts du maître qu'il a une fois connu pour l'être à toute sorte de titres. *Etsi oportuerit me commori tibi , non te negabo.*

Il est vrai que cette foi s'est démentie , & qu'après avoir mérité à Pierre les éloges les plus flatteurs , les prérogatives les plus distinguées , son peu de consistance lui attirera de la part de son maître de tendres , quelquefois d'aigres reproches , des reproches d'indignation. Je n'ai garde de vous dissimuler ses fautes ; & quand je le voudrois , l'Evangile s'élèveroit contre moi , il m'accuseroit d'artifice & de flatterie : l'Evangile qui , parmi un grand nombre de caractères de vérité , porte celui de ne point nous laisser ignorer les foiblesses & les imperfections de ceux qui l'ont composé , ou qui l'ont fait écrire. Oui , Chrétiens , la foi de Pierre s'est démentie : on l'a vu se troubler , s'effrayer & craindre d'être submergé par les flots , qui agitoient une barque où il se trouvoit avec J. C. Il sembloit douter en ce moment de la puissance de celui qu'il avoit reconnu pour le Christ & le Fils du Dieu vivant. *Modice fidei , quare dubitasti ?* Si J. C. l'entretient des humiliations ,

des souffrances qui l'attendent à Jérusalem, il montre une violente aversion, une répugnance extrême pour tous ces objets, si importants dans les décrets de Dieu, & il s'efforce de détourner son maître de toutes ces sinistres idées, par un office de tentateur. *Vade post me, satana ... quia non sapis ea quæ Dei sunt.* Enfin plein d'un zèle indiscret, d'une témérité présomptueuse, malgré le sentiment intime de sa propre faiblesse, contre les avertissements réitérés qu'il avoit reçus, conduit en partie par curiosité, il se mêle parmi les ennemis de Jésus; & là il oublie dans peu toutes ses protestations, il ne se souvient plus de ses serments, son courage tombe à la voix d'une simple servante: & cette fidélité, qu'il avoit jurée tant de fois à son maître, se termine à la plus honteuse perfidie, aboutit au plus lâche des parjures.

Que vos jugemens sont incompréhensibles, ô mon Dieu! Est-ce donc là celui que vous destinez pour chef de votre Eglise? Est-ce sur un fondement si fragile, que vous voulez établir cette Eglise inébranlable, à jamais durable? Ah! que ne souteniez-vous son cœur, comme vous aviez éclairé

son esprit , pour en faire un modele complet de la foi que nous devons professer ? La constance & la persévérance dans la foi ne font-elles pas une partie essentielle de cette vertu ? & pourquoi ne se trouvent-elles donc pas dans ce modele ? Mais je me trompe , Chrétiens , le modele n'étoit pas encore à son point : c'étoit le temps des foiblesses de la foi ; l'Esprit Saint , l'Esprit de force n'avoit pas encore paru ; il lui étoit réservé de donner à ce modele toute la perfection qui lui étoit nécessaire pour en faire l'objet de l'imitation des Fideles ; il lui étoit réservé d'affermir cette pierre , & de lui donner une stabilité propre à en faire le principal fondement de l'Eglise. Ne pouvons-nous pas aussi regarder la chute de Pierre comme une épreuve que Dieu a permise , afin que cet Apôtre donnât l'exemple d'une autre vertu qui n'est pas moins nécessaire dans le Christianisme , qui est toute propre à enfanter , à entretenir ces sentiments humbles qui conviennent si bien à tout Chrétien , lequel ne subsiste que par la Grace , mais sur-tout à celui à qui la Grace a destiné le plus haut rang dans l'ordre surnaturel ? J'entends

une véritable & sincère pénitence : second trait qui caractérise la vertu du chef illustre de l'Apostolat, & qui le distingue aux yeux de la Religion.

II. On peut dire que rien ne manque à la pénitence de Pierre : promptitude, humilité, ferveur, sincérité, persévérance ; elle a toutes les qualités qui caractérisent cette vertu, & qui en font un moyen sûr & infaillible pour appaiser un Dieu irrité, & trouver grace devant lui. Pierre a été le dernier à abandonner son maître, & il est le premier à revenir. Il n'attend pas pour cela que J. C. ait fait éclater toute sa puissance, & qu'il se soit montré supérieur à tous ses ennemis par le miracle de sa Résurrection ; c'est à J. C. humilié, confondu, couvert d'opprobres, qu'il fait réparation de l'outrage dont il vient lui-même de se rendre coupable. Il ne cherche point d'excuse pour diminuer sa faute, il n'a point recours à de vains prétextes. Chrétiens, que d'excuses ne pouvoit-il pas alléguer, aussi fortes pour le moins que celles que des Chrétiens lâches & infidèles nous apportent tous les jours, pour pallier leur peu de courage & leurs infidélités ? La force de la tenta-

tion, la grandeur du péril dont il étoit menacé, s'il se fût avoué disciple de J. C., l'amour de la vie naturel à tous les hommes, le trouble où sont les sens & les facultés de l'ame quand on se voit en danger de la perdre; l'état où sembloit réduit son maître qui, livré à la fureur de ses ennemis & devenu leur jouet, paroissoit n'avoir plus en partage que de l'impuissance & de la foiblesse, & ne mériter que de l'oubli & du mépris. Pierre ne songe point à faire valoir toutes ces frivoles excuses; il se représente que son maître est le Christ & le Fils du Dieu vivant, qu'il n'est jamais permis de renoncer un tel maître, que la crainte de la mort ne peut pas même y autoriser, & que le sacrifice de la vie comme tout autre lui est dû; il se rappelle les miracles qu'il a vu opérer à J. C., les prédictions vérifiées qu'il a entendues; il se ressouvient de ses propres serments, de toutes ses protestations: il se condamne aussitôt, & il cherche à expier sa faute sans délai, par l'amertume de ses larmes: *Et egressus foras flevit amarè.*

Ce n'est point ici une de ces pénitences imparfaites, telles qu'on n'en voit que trop parmi les Chrétiens de

nos jours, de ces pénitences qui se bornent à prononcer des levres qu'on est contrit, tandis que le cœur est toujours le même, de ces pénitences occasionnées par l'épreuve de quelque disgrâce, par l'assaut d'une maladie, par la frayeur de la mort : la pénitence de Pierre est excitée par un vif sentiment de douleur, par une forte considération de l'énormité de sa faute, par un reproche sensible qu'il se fait à lui-même de l'ingratitude dont il paye les bontés qu'il a éprouvées de son maître ; c'est une pénitence qui joint les effets aux sentiments : Pierre se retire d'abord de l'occasion qui l'a fait tomber, & il exprime son repentir amer, par des pleurs dont l'abondance fait connoître la sincérité : *Et egressus foras flevit amarè* ; c'est une pénitence enfin qui n'est point démentie par la suite, qui ne s'est jamais relâchée : toute la vie de Pierre n'a été qu'une réparation continuelle de cette chute malheureuse ; il l'a expiée par les travaux pénibles de son ministère, il l'a expiée par les persécutions qu'il a essuyées, en faisant des conquêtes à J. C. ; il l'a expiée par le martyre qu'il a enduré pour lui, où, se réputant trop honoré d'être condamné

au même supplice que ce divin maître, il voulut en être distingué en mourant d'une manière qui exprimât encore son esprit de pénitence & d'humilité.

Il faut l'avouer, M. F., la position de Pierre étoit bien favorable, pour que sa faute ne fût pas de longue durée. Il étoit sous les yeux de J. C., il ne le perdoit point de vue; c'étoit le moyen d'être secouru promptement & efficacement. Aussi un seul regard de J. C., non pas un regard courroucé, d'indignation & de colère, propre à jeter le trouble & la consternation dans le pécheur, mais un de ces regards qui excitent une confusion salutaire dans l'ame de celui qui en est l'objet; un regard enfin de bonté, de compassion, de charité, réveille la foi de Pierre qui n'étoit pas éteinte, qui n'étoit qu'effrayée, relève son courage abattu, ranime sa confiance ébranlée, & fait renaître dans son cœur les sentiments d'amour qu'il avoit voués à son maître, & qui ne s'étoient démentis que par surprise: les autres Apôtres ne revinrent plus tard, que parce qu'ils s'étoient plus éloignés. Profitons de cette leçon, Chrétiens qui m'écoutez: si malgré vos chûtes vous ne perdez pas de vue, si vous ne

vous écarter pas de lui de plus en plus , elles ne seront pour vous que des surprises ; il vous aidera bientôt à vous relever , à vous redresser.

III. Enfin , M. F. , je vous ai annoncé un troisieme caractere de la vertu de St. Pierre , qui l'éleve & le distingue autant que sa foi & sa pénitence & qui sert aussi de fondement à sa primauté de ministere : c'est son amour pour J. C. De toutes les vertus nécessaires pour bien exercer le saint ministere , il n'en est pas de plus essentielle que l'amour de J. C. On peut dire de cette vertu qu'elle est comme l'abrégé & le précis de tous les devoirs d'un Pasteur. Le troupeau de J. C. n'est recommandable sous cet aspect , que par la charité de J. C. , que par l'excès d'amour qui a porté ce souverain Pasteur des ames à se sacrifier pour le salut de ses brebis ; c'est J. C. qui a formé , qui a réuni ce troupeau des quatre parties du monde ; il lui est infiniment cher , puisqu'il a versé pour lui son sang , qui est d'un prix infini : aussi un Pasteur qui aime J. C. aimera les brebis qui lui seront confiées , il les regardera comme les siennes , parce qu'elles sont à J. C. , dont les intérêts sont les siens ; il les conduira dans

des pâturages salutaires, il en fera l'objet de sa vigilance & de tous ses soins, il ne s'épargnera pas pour elles, il sera même toujours disposé à se sacrifier pour elles, s'il le faut. Au contraire si un Pasteur n'aime pas J. C., comment pourra-t-il aimer un troupeau qui n'a d'aimable que les rapports qu'il a avec J. C. ? S'il n'a pas les mêmes vues, les mêmes sentiments de J. C., que fera-t-il autre chose qu'un mercenaire, qui ne sera guidé que par l'appas du gain & des avantages temporels, qui ne prendra d'autre intérêt au troupeau, que celui que son avarice, son ambition, son amour pour les distinctions & les commodités de la vie lui feront prendre; qui enfin au moindre danger, à la moindre alarme, laissera le troupeau exposé aux incursions des voleurs & des bêtes féroces?

Et ce n'est point ici une morale étrangère à mon sujet, ce ne sont point des idées trop spiritualisées du devoir des Pasteurs, qui me fournissent ce principe; c'est d'après J. C. lui-même que je parle ainsi, c'est sa doctrine que je vous expose. Quelles qualités exige-t-il de Pierre, avant de confier son troupeau aux soins de ce disciple ? Il lui

demande de l'amour pour sa personne, & ne lui demande que de l'amour, parce qu'aimant J. C., & l'aimant comme il doit l'aimer, il aimera à proportion tout ce qui appartient à Jesus-Christ. Fils de Jean, m'aimez-vous ? *Simon Joannis, diligis me ?* Simon fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci ? *Simon Joannis, diligis me plus his ?*

En effet, si l'amour de J. C. doit régler les rangs dans la Religion de J. C., qui étoit plus digne de la première place que St. Pierre ? Content de prendre à témoin de son amour son maître, qui lisant dans les cœurs fait qu'il l'aime, ce n'est pas de lui qu'on apprendra qu'il l'a plus aimé que les autres. Que si sa modestie ne souffrira jamais qu'il affecte ces sentiments, qu'il se préfère aux autres, moins encore après qu'une trop triste expérience lui a appris à se défier de son propre cœur. Qu'on considère la conduite qu'il a tenue avec J. C. : n'est-elle pas toute marquée au coin de l'amour le plus vif, le plus ardent ? Apperçoit-il de loin J. C. ? a-t-il l'avantage d'être auprès de J. C. ? vous voyez un homme tout transporté de joie, & prêt à s'élancer dans l'eau pour le joindre. J. C. éprouve-t-il de

mauvais traitements , des outrages , est-il en butte aux contradictions ? Pierre les ressent aussi vivement , & beaucoup plus que son maître. Apprend-il que la vie de J. C. est menacée , qu'on forme de mauvais desseins contre lui , qu'on lui prépare des humiliations , des opprobres , un supplice honteux , rien n'égale sa consternation & son effroi ; sa douleur , son abattement sont extrêmes. Voit-il arriver le moment où les prédictions de son maître à cet égard se vérifient , où les noirs complots de la Synagogue commencent à s'exécuter , il ne se possède plus , il n'est plus le maître de son ardeur ; il se jette seul au milieu d'une troupe de gens armés. Son amour prévient toutes les réflexions , il l'empêche d'appercevoir le danger. Que fais je ? n'y a-t-il pas jusqu'à sa faute même , toute grande , toute énorme , toute inexcusable qu'elle est , qui semble occasionnée par son amour ? Il ne vouloit point se séparer de son maître , il ne le perdoit point de vue , après que ses ennemis s'en étoient saisis , il vouloit voir quelle seroit la fin de ce tragique événement ; il s'étoit mis en devoir d'exécuter la promesse qu'il avoit faite à son maître

de partager ses souffrances , & de mourir avec lui. C'étoit un amour téméraire , présomptueux , inconsidéré qui l'avoit engagé à cette démarche ; mais enfin c'étoit de l'amour. Et cet amour plus prudent & plus ferme dans la suite , vous le savez , se produisit , se consuma par la plus grande preuve & la moins équivoque qu'on puisse en donner.

Devous-nous être surpris présentement si Pierre est distingué des autres Apôtres , si les clefs du Royaume des Cieux , avec le pouvoir de lier & de délier , lui sont données d'une manière plus particulière qu'aux autres Apôtres ; si il est préposé pour conduire & gouverner les agneaux & les brebis , c'est-à-dire les Pasteurs & les fideles ? Cette primauté de ministère n'étoit-elle pas due en quelque sorte à sa primauté de vertu ? Ne convenoit-il pas que Pierre fût le premier chargé de faire connoître le Christ , le Fils du Dieu vivant , puisqu'il avoit connu le premier cette vérité fondamentale , puisqu'il en avoit fait le premier une profession publique ? Ne convenoit-il pas que Pierre fût le premier dans un ministère qui a pour fin de réconcilier

les hommes à Dieu par la pénitence , puisqu'il étoit le premier d'entre les Apôtres qui avoit donné un exemple signalé de pénitence ? Enfin n'étoit-il pas dans l'ordre que Pierre , qui avoit été le premier en amour , pour récompense fût aussi le premier en dignité ?

Ce seroit ici le lieu , M. F. , d'adresser la parole aux Pasteurs & à tous ceux qui exercent le ministère sacré dans l'Eglise de Dieu ; je pourrois leur dire que les vertus de Pierre , toutes sublimes qu'elles sont , doivent être les leurs , & que , pour soutenir dignement le caractère auguste qu'ils portent , ils doivent être animés d'une foi vive & sincère , donner l'exemple de l'humilité & de la pénitence , & surtout que l'amour de J. C. doit régner dans leur cœur & les occuper tout entiers : qu'autant ces vertus servirent dans Pierre aux progrès de l'Evangile , autant le défaut de ces vertus dans eux y seroit préjudiciable ; qu'à cette cause , peut-être plus qu'à aucune autre , nous devons attribuer en gémissant sur nous-mêmes ce déplorable affoiblissement , ce dépérissement que nous voyons de la Religion de J. C. :

épériffement qui nous feroit trembler
pour elle, fi nous ne favions que, fem-
blable à l'astre du jour, le Soleil de
Justice est toujours le même, & n'en
continue pas moins son cours brillant
& réglé, soit qu'il laiffe dans des téné-
es méritées certaines régions, pour
montrer fuccessivement à d'autres;
soit que ceux même à qui il se montre
ferment les yeux volontairement à sa
lumière, au lieu d'en profiter avec le
bon nombre, & se plaifant dans la
obscurité formée par les nuages épais du
péccart & du sophisme s'entremê-
lant, s'entraidant, ils préfèrent à la
vraie sagesse les fausses lueurs d'une
conscience abusée par le dérèglement des
sens en tout état. Mais à quel titre
annoncerois-je des leçons aux ministres
du Seigneur? N'est-ce pas à moi à en
avoir de leur part? Et ces leçons
seroient-elles pas déplacées dans
votre bouche, ici où j'ai l'honneur de
parler devant un Pasteur de qui j'ap-
prendrois mes devoirs, plutôt que de
leur retracer les fiens?

Eh! pourquoi n'adresserois-je la pa-
role qu'à ceux qui exercent le saint
ministere de J. C. ? Les vertus que
je viens de faire admirer dans le chef

de l'Apostolat leur sont elles si particulières, qu'on ne puisse les proposer à imiter à tous les Fidéles ? Que dis-je, n'est ce pas pour eux une obligation indispensable de se former sur ce modele ? Ne suffit-il pas d'être Chrétien pour être obligé d'avoir une foi vive & animée, comme St. Pierre ; de réparer comme lui ses fautes par une prompte & sincère pénitence ; enfin à son exemple, d'aimer J. C. & de lui être constamment attaché ? Oui sans doute, M. F., c'est là le devoir du simple Chrétien comme du ministre des autels ; comme d'un Apôtre, & de chef même des Apôtres ; ces obligations nous sont communes à tous, & nous ne pouvons nous dispenser de les remplir, sans manquer à ce que le caractère de Chrétien, dont nous sommes tous marqués, emporte d'essentielle. Ne vous contentez donc pas de contempler & d'admirer le modele que vous présente en ce jour ; appliquez-vous à exprimer en vous les vertus qui rendent si recommandable : qu'on voit en vous une foi vive & agissante, une foi soutenue des œuvres, une foi qui vous détache de tout ce qui pourroit vous empêcher de suivre J. C., un

foi qui vous remplisse de confiance au milieu des dangers du monde , au milieu des persécutions & des disgraces du monde , au milieu des changements & des révolutions inévitables dans le cours du monde ; une foi que les humiliations de J. C. , que le scandale de la Croix , que les peines & les dégoûts qu'on peut éprouver à sa suite ne soient pas capables d'ébranler ; une foi enfin qui vous fasse confesser hautement que vous lui appartenez , que vous faites gloire d'être ses disciples , & qui soit à l'épreuve des discours , des railleries des libertins & de tous les ennemis de J. C. , peut-être aussi multipliés dans le sein du Christianisme , qu'ils le furent au milieu du Judaïsme & de l'idolâtrie. Si vous avez eu le malheur de manquer à la fidélité que vous lui avez jurée , s'il vous est arrivé par respect humain , par une honte criminelle , d'offenser , de méconnoître un bon maître , si vous avez rougi d'être à lui ; qu'une pénitence sincère , un profond regret , que des larmes amères et abondantes expient au plutôt cette faute , & qu'un zèle vif & empressé , un dévouement entier à ses ordres la réparent. Enfin que l'amour de J. C.

domine dans vos cœurs, que ses intérêts deviennent les vôtres, que la gloire de son nom, que l'affermissement & l'aggrandissement de son empire soient l'objet de vos vœux & de vos efforts, chacun dans votre état, chacun selon la mesure de graces & de talents que vous avez reçue; vous sur-tout, peres & meres de famille, qui êtes les pasteurs nés de vos enfants, de vos domestiques & serviteurs, à qui la trop grande étendue de sa mission ne permet pas au pasteur qui vous est député d'en haut de porter ses instructions à chacun, ou de les y rassembler tous dans ce temple.

Voilà, vous tous qui m'écoutez, la meilleure maniere d'honorer votre Patron; voilà le moyen le plus assuré de mériter sa protection auprès de Dieu. Mais je ne vous ai encore montré qu'une partie de son éloge; il faut achever de vous rendre compte de tout ce qui le rend si distingué aux yeux de la Religion; vous venez d'admirer sa primauté de vertus; considérez présentement sa primauté de ministère. Vous venez de voir votre modele; contemplez présentement le pere & le chef commun de tous les Fideles; c'est
ce

ce qui va faire le sujet non moins admirable de ma seconde partie. (*Ou, qui la fera Dimanche prochain.*)

SECOND POINT.

Trois points principaux faisoient l'objet du ministère que J. C. avoit confié à ses Apôtres : ils étoient chargés de faire connoître aux Juifs qu'il étoit le Messie , & de publier l'abrogation de la loi de Moïse ; d'annoncer le vrai Dieu aux Gentils , & de les faire renoncer au culte des Idoles ; d'établir enfin solidement l'Eglise de J. C. sur les ruines du Judaïsme & de la Gentilité. J. C. le premier avoit posé d'abord les fondemens de ce grand ouvrage ; les Apôtres étoient envoyés pour le continuer. Ainsi leur mission avoit pour objet de dissiper les ombres & les figures de la Synagogue , de détruire les superstitions du Paganisme , de former & de conduire le troupeau de J. C. C'est à cette grande œuvre que St. Pierre a présidé : voyons comme il a rempli les fonctions d'un ministère si important , comment il a soutenu , dans l'exercice de ces fonctions , l'auguste dignité dont il étoit revêtu.

I. C'est aux Juifs que Pierre consacre les prémices de son ministère. C'est à Jérusalem qu'il signale d'abord son zèle , qu'il donne les premiers essais de son Apostolat. Il en avoit reçu l'ordre de son maître : vous commencerez par Jérusalem , avoit-il dit avant de monter au Ciel : *incipiemus ab Jerusalem*. Les Juifs avoient été le premier objet des soins & des attentions de J. C. Pierre , qui succédoit plus particulièrement à J. C. , devoit avoir le même partage. Les Juifs étoient les dépositaires des divines promesses pour le salut du genre humain ; ainsi c'étoit pour eux comme au milieu d'eux , qu'elles devoient d'abord s'accomplir. Jérusalem autrefois la ville de Dieu , le lieu unique de son Temple , de ses autels , de ses sacrifices , devoit recevoir les premières annonces de l'alliance nouvelle que Dieu venoit de contracter avec les hommes. Mais quels hommes que ces Juifs ! Quelle ville que Jérusalem ! Je ne vous parlerai point des anciennes offenses de ce peuple inconstant , ingrat , dur , toujours disposé à l'infidélité envers un Dieu qui l'avoit choisi pour son peuple , & l'avoit traité comme tel préféablement à toutes les autres nations

de la terre, & ce semble à leur exclusion ; peuple renommé depuis longtemps par ses alternatives perpétuelles de révolte & de repentir, de prospérités & de malheurs, par les châtimens qu'il avoit éprouvés de son Dieu, & aussi par les retours de la tendresse & des bienfaits de ce Dieu infiniment puissant, & également juste & miséricordieux : je parle des Juifs tels qu'ils étoient au temps de la prédication de Pierre. Leur haine contre toutes les loix différentes de celles de Moïse s'étoit réunie contre celle que le Sauveur avoit enseignée au milieu d'eux. Autant qu'ils avoient d'empressement de voir arriver ce Messie que les oracles de leurs Prophetes leur avoient clairement prédit, autant mon-
troient-ils d'opposition à croire que Jesus fût ce Messie. Il avoit paru dans un état si différent de celui où ils l'attendoient, il leur avoit enseigné une doctrine si opposée à leurs préventions, à leurs préjugés, il leur avoit prescrit un culte si contraire à leurs pratiques superficielles & superstitieuses, qu'ils ne pouvoient entendre proférer son nom sans frémir, & qu'ils ne respi-
roient que fureur & que menaces con-

tre ceux qui oseroient reproduire ce même Jesus, & qui entreprendoient de lui concilier des partisans. Jerusalem étoit encore toute fumante du sang du Christ; tout y retentissoit du honteux supplice qui venoit de terminer ses jours; les Prêtres & les Pharisiens, auteurs de ce forfait, triomphoient de leur succès; enflés d'une nouvelle audace, ils avoient repris plus de crédit, plus d'autorité sur le peuple, bien résolus de se servir de cette autorité pour exterminer quiconque seroit si hardi que de faire revivre la mémoire de Jesus & sa doctrine. Le peuple étoit encore agité de cette fureur aveugle que les Prêtres & les Pharisiens avoient su lui inspirer, par envie contre le Sauveur; & ne doutant pas que la cause de ce Jesus ne fût mauvaise, puisqu'il avoit succombé sous les efforts de ses ennemis, le peuple étoit disposé à seconder toute la haine dont la Synagogue étoit animée maintenant contre les disciples de Jesus.

Que pensez-vous de ces circonstances, Chrétiens? Vous paroît-il vraisemblable que les Apôtres, ces hommes si craintifs, si lâches, si timides, osent franchir de tels obstacles; qu'ayant

devant leurs yeux le sort de leur maître , ce maître pourtant si puissant en œuvres & en paroles , ils consentent à courir les mêmes risques , ils affrontent des dangers & une mort inévitables ? Ah ! si c'étoient encore les mêmes hommes qui ont accompagné J. C. pendant sa vie mortelle , ne seriez-vous pas effrayés pour eux à la vue de ces obstacles ? que dis-je ? ne vous attendriez-vous pas que les Apôtres , bien loin de les braver , ne songeroient , comme lors de la prise de Jesus pour le mettre à mort , qu'à se cacher , à procurer leur propre sûreté par la fuite & par la retraite ? Mais non , ce ne sont plus les mêmes hommes ; ils sont changés & transformés , ils sont pleins de l'Esprit Saint ; & que peuvent tous ces obstacles , & de plus grands encore , contre la force & la vertu de l'Esprit de Dieu ?

Je les vois en effet qui se présentent , non pas en secret , non pas devant quelques Juifs seulement , non pas pendant la nuit & à la faveur des ténèbres , mais en plein jour , mais en public , mais devant les Juifs de toutes les nations rassemblés pour célébrer la fête des Tabernacles. Pierre est à leur tête , il est le premier en courage , en ferme-

ré, en intrépidité comme en dignité. Ce même homme qui n'avoit osé s'avouer disciple de Jésus, qui avoit affecté de le méconnoître en présence d'une servante, s'annonce hardiment pour son disciple déclaré, devant les plus puissants de ses ennemis; il rend hommage publiquement & solennellement à la divinité; il publie hautement sa résurrection: il parle, & les Juifs de différentes nations & de différentes langues sont étonnés d'entendre un Galiléen parler à chacun leur langue; il parle, & l'on est surpris devoir un simple pêcheur parcourir les anciennes Prophéties, en posséder l'intelligence, en développer, en expliquer le vrai sens, & en faire de justes applications; il parle, & l'on ne peut concevoir que le disciple d'un homme qui vient d'être mis à mort ose s'exposer à subir le même sort; il parle, & l'on admire la sagesse de ses discours, la force de ses raisonnements, on se sent pénétré de l'onction qui accompagne sa parole; il parle enfin, & trois mille Juifs croient en celui qu'ils viennent d'attacher à une Croix; il parle une seconde fois, il appuie ce qu'il dit par un miracle éclatant: & nouveau

pêcheur d'hommes, il en gagne encore cinq mille à J. C.

Pontifes, Scribes; Pharisiens, anciens & jurés ennemis de Jesus, que vous a servi d'immoler le maître à votre haine, à votre envieuse politique? Vous vous applaudissiez de l'avoir attaché ignominieusement à une Croix; mais que votre triomphe a été de courte durée! Voici un disciple qui a pris sa place, qui est rempli de son Esprit, qui est revêtu de sa puissance, & qui multiplie ses sectateurs, ses adorateurs: vous allez sans doute reprendre toute votre haine, toute votre envie, recourir à tous les moyens qu'elles vous dicteront pour arrêter de tels progrès. Je ne me trompe pas, M. F., Pierre éprouve les mêmes traitements que son maître, il n'est pas moins traversé que lui dans l'exercice de son ministère, il est en butte aux mêmes contradictions, aux mêmes persécutions. En vain aura-t-il étonné les Prêtres & les Pharisiens par des prodiges dont ils ne peuvent révoquer en doute ni l'existence ni le merveilleux; en vain les aura-t-il réduits au silence par la solidité de ses raisons, à quoi il n'y a point de réponse; en vain un Hamaliel, le seul

sage qui se trouve parmi eux, voudrait-il arrêter leur fougue, en leur représentant qu'il est téméraire de s'opposer à une entreprise qui peut venir de Dieu, & qui, si elle n'en vient pas, échouera d'elle-même : ils n'écoutent rien ; la fureur les aveugle & les rend insensibles aux prodiges, sourds à toutes les représentations, à tous les raisonnements ; ils ne consultent que leur ressentiment contre une doctrine qui tend à ruiner leur crédit, à anéantir l'autorité qu'ils exercent, & dont ils sont jaloux à l'excès : ils emprisonnent les Apôtres, ils les font fouetter honteusement comme des esclaves, ils leur défendent de parler davantage au nom de Jésus, & ils les menacent de traitements plus rigoureux, s'ils contreviennent à ces défenses.

Mais Pierre sera-t-il arrêté par toutes ces menaces ? l'autorité de la synagogue lui imposera-t-elle silence ? Ah ! il la respecteroit, cette autorité, si elle ne se trouvoit pas en contradiction avec celle de Dieu : c'est de Dieu que la Synagogue tient tout son pouvoir ; lui seroit-il permis de s'en servir pour renverser les desseins de Dieu ? Pierre est plein de ces grandes vérités, & il ne balance pas à contrevenir à des dé-

fenses que lui font les hommes , pour faire ce que Dieu lui commande ; c'est pourquoi il brave les menaces des hommes , il méprise leur colere , se rit de leurs coups , & animant ses collegues d'un même esprit , il continue à rendre témoignage avec une grande force à tout ce qui regarde Jesus ; il joint l'abondance des prodiges à l'efficace de la parole , & il multiplie de jour en jour les conversions.

En vain ses ennemis ajoutent-ils les effets aux menaces , en vain reprennent-ils de nouveau leur fureur & tout leur ancien acharnement ; en vain arment-ils contre les disciples la puissance d'Hérode , qui fait servir leur haine à sa politique particuliere , & veut contenter leur passion pour assurer une couronne sur sa tête , pour s'affermir sur un trône où sa qualité d'étranger le faisoit regarder de mauvais œil : Pierre est intrépide au milieu de ces orages ; rien ne l'abat , rien ne l'ébranle ; il voit tomber un de ses collegues à ses côtés. Etienne est lapidé sous ses yeux ; lui-même n'échappe à la mort , que parce que Dieu , qui a des desseins sur lui , brise miraculeusement ses fers , & détourne le coup qui le

menaçoit de près , qui alloit le frapper. Son zele ne se rallentit pas pour cela , que dis-je ? ces persécutions ne font qu'animer son courage ; son maître les lui a prédites , son maître a passé par ces épreuves , & par de plus rudes encore. Le nom de Jesus le console , le soutient ; ce nom tout-puissant est ce qui le rend intrépide & invincible : Jesus maître de la nature , Jesus commandant aux démons , Jesus ressuscitant les morts , Jesus vainqueur de la mort sur lui-même , Jesus ressuscité , Jesus monté au Ciel glorieux & triomphant. Ce n'est pas assez dire que Pierre & les Apôtres souffrent avec patience , avec constance , pour un si beau nom , pour une si belle cause : c'est une véritable joie , c'est une sorte de plaisir inexprimable pour eux , d'être ainsi conformes à leur maître : *Gavisi sunt quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.*

C'est ainsi que se formoit , que s'établissoit l'Eglise de Jerusalem ; c'étoit ainsi que la foi en J. C. prenoit racine , germoit & fleurissoit sur cette tige sacrée , & que cultivée & arrosée par les soins des Apôtres , & singulièrement de Pierre , elle produisoit les fruits les

plus précieux & les plus abondants. Pouvons-nous jeter les yeux sur cette Eglise naissante ; sans être saisis d'une agréable surprise ; sans admirer l'assemblée des vertus qui faisoit le caractère distinctif de tous les membres de cette Eglise ? Et ne seroit-ce pas vous dérober un des traits les plus intéressants de l'éloge de Pierre , que de ne pas vous donner une idée de cette Eglise , à la formation de laquelle il eut tant de part ? La paix , l'union , la concorde régnoient parmi tous les Fideles qui la composoient ; on eût dit que c'étoit le même cœur , le même esprit , la même ame pour toute cette multitude : nul intérêt particulier ne les partageoit , nulle passion ne les agitoit , nulle envie ne les troubloit , nulle querelle , nulle inimitié ne les divisoit , nul desir de vengeance ne les possédoit ; ils étoient tous freres de sentiment & d'effet : on ne voyoit point parmi eux de pauvre qui ne fût consolé , point d'orphelin qui ne fût protégé. La crainte du Seigneur mesuroit toutes leurs démarches ; la ferveur les animoit , la simplicité du cœur les conduisoit , la charité les sanctifioit. Ils étoient modestes dans la prospérité , patients dans

l'adversité ; ils ne rendoient pas le mal pour le mal ; leurs ennemis , bien loin d'être l'objet de leur ressentiment , avoient part , une part spéciale à leur bienveillance & à leurs bienfaits. La priere étoit leur nourriture & leur soutien , la parole de Dieu leur consolation , le délassement de leurs bonnes œuvres ; l'aliment sacré de l'Eucharistie , leur nourriture journaliere & leur force , la gloire de J. C. & l'accroissement de son empire , toute leur joie & leurs délices.

Par quelle fatalité arrive-t-il , ô mon Dieu , que , toutes les fois que nous avons à tracer le portrait des vrais Chrétiens , nous soyions obligés de remonter presque à l'origine du Christianisme ? Par quelle fatalité est on porté à croire que ces tableaux sont des ouvrages de pure fiction , ou que l'imagination en embellit les traits ? Devroit-on chercher ailleurs que parmi nous , M. F. , le portrait des vrais Chrétiens ? Et votre conduite ne devrait-elle pas nous rendre vraisemblable tout ce qu'on nous dit des premiers ? N'est-ce pas la même foi que vous professez ? N'oblige-t-elle pas aux mêmes devoirs ? Et loin d'avoir dégénéré avec la succe-

sion des temps , ne devoit-elle pas s'être affermie & perfectionnée en vous , par la pratique continuée des vertus qu'elle prescrit ? Ah ! tant que vous ne serez Chrétiens que de nom, le portrait des premiers vous paroîtra toujours flatté ; mais comme il ne représente dans la réalité que ce que vous devez être , il servira toujours aussi à vous confondre & à vous condamner.

II. Mais ne perdons pas de vue St. Pierre , & continuons à admirer comment il s'acquitte des autres parties du ministère qui lui est confié. Les desseins de J. C. sur la formation de son Eglise n'étoient qu'imparfaitement remplis , tant qu'il n'y avoit que les seuls Juifs qui composassent cette Eglise : ils devoient y entrer les premiers , parce qu'ils appartenoient à la race bénite de préférence ; mais ils ne devoient pas y être les seuls. L'alliance devoit être renouvelée d'abord avec ceux qui avoient contracté la première ; mais elle n'étoit point de nature à être restreinte par le nombre de ceux qui devoient la composer , de même qu'elle ne l'étoit point pour les avantages qu'elle étoit capable de procurer. La nouvelle alliance avoit pour objet de réparer un

mal commun à tous les hommes, d'effacer une malédiction universelle : tous les hommes, Juifs ou Gentils, Grecs & Barbares, étoient donc appelés à y participer, & devoient être bénits dans son médiateur. C'est St. Pierre qui, comme chef de l'Apostolat, renverse le premier le mur de séparation qui divisoit les deux peuples, & qui jette les fondemens de cette union qui devoit ne faire qu'un seul peuple en J. C., la pierre angulaire de toutes les nations; c'est à lui à qui il est donné d'enter l'olivier sauvage sur l'olivier franc, afin de le faire participer à la bonne seve, & de communiquer à ses fruits toutes les qualités propres à donner la vie. Un Centenier est préparé par la grace, qui purifie tout ce qui est immonde, pour être les prémices des nouveaux enfans d'Abraham par la foi; le Ciel explique ses volontés, il leve toutes les difficultés par des visions & des apparitions mystérieuses : Pierre n'hésite pas à se prêter aux desseins de Dieu, & il ouvre la porte de l'Eglise à toute la Gentilité, en y faisant entrer Corneille & sa famille.

Mais que vois-je ? Jerusalem, Pierre fort de tes murs, il quitte ton séjour,

il s'éloigne de toi , & il va porter dans des contrées étrangères l'Evangile de paix & de salut. Que dis-je ? le temps est arrivé où tu ne feras plus la cité sainte , le siege de la Religion , le centre des adorateurs du vrai Dieu ; tous ces privileges , dont tu feras dépouillée , vont être transportés sur une autre ville , que Dieu , dans ses décrets adorables , a préparée pour en jouir avec plus de gloire , avec plus d'éclat , avec plus de durée. Ah ! pourquoi n'as-tu pas connu le temps & les moments où il a plu à Dieu de te visiter ? N'est-ce pas à toi , qui étois la première dans l'ordre des promesses , à qui l'une & l'autre ont été annoncées d'abord ? Pourquoi ne t'es-tu pas soumise à cette loi , n'as-tu pas écouté cette parole ? Ah ! n'impute qu'à toi seule ta perte & tes malheurs.

Mais quelle est donc cette autre ville qui va être substituée à Jerusalem , & décorée de ses privileges ? Quelle est cette ville que Pierre choisit pour en faire la capitale du monde chrétien , & où il veut fixer à demeure pour toujours le centre de la Religion véritable & parfaite de J. C. ? Est-ce une ville moins opposée à l'Evangile que

Jerusalem ? une ville où les esprits soient moins prévenus , les cœurs moins corrompus , les puissances moins animées contre le Christianisme ? Est-ce une ville où la religion établie & dominante depuis des siècles puisse s'accorder plus aisément avec nos dogmes , les mœurs point tant perverses avec nos préceptes ; où les premières loix du Créateur , où la raison qui nous les manifeste se fassent encore entendre distinctement ; où les dispositions naturelles , cultivées & entretenues par des loix sages propres à maintenir le bon ordre & à réprimer les efforts turbulents des passions , promettent d'heureux succès aux prédicateurs d'une Religion qui a pour but principal de perfectionner ces dispositions ? Est-ce une ville enfin qui se croie dans l'erreur , qui cherche la vérité , qui attende impatiemment qu'on la lui annonce , qui soit prête à l'embrasser , & qui promette un accueil favorable à ceux qui voudront bien la lui montrer ? Sans doute quelques-uns de ces motifs auront déterminé Pierre à préférer cette ville à Jerusalem. S'il eût compté y trouver de plus grands obstacles , ou au moins d'aussi forts , pourquoi ne pas continuer la succession du peuple

de Dieu , parmi ceux qui en portent déjà le titre ? S'il n'en a pas encore amené la multitude , le plus grand nombre à l'unité ; les premiers succès ne lui en promettent-ils pas de nouveaux ? Enfin par qui peut-il espérer que le Messie sera reconnu , s'il ne l'est pas par ceux à qui il a été promis , & qui l'attendent avec impatience ? Et où une loi appuyée sur les plus surprenants prodiges peut-elle trouver un accès plus facile , que parmi ceux au milieu desquels ces prodiges ont été opérés ?

C'est ici , M. F. , où il faut principalement admirer les desseins de Dieu ; car Pierre n'agissoit pas de lui même , il suivoit l'impulsion de l'Esprit de Dieu , & il n'y avoit que Dieu qui pût lui inspirer un tel choix , puisqu'il n'y avoit que Dieu qui pût le faire réussir. Et peut-on attribuer ce choix à un autre principe , quand on fait attention que c'est Rome que Pierre choisit , que c'est Rome qu'il veut substituer à Jerusalem , que c'est à Rome qu'il veut faire recevoir , établir & fixer comme dans son centre la Religion d'un Dieu crucifié ? Ce n'est pas cette Rome ancienne dont on n'entend parler qu'avec admiration ; Rome l'hon-

neur ; le chef-d'œuvre de l'humanité ; Rome amie de la vertu , ennemie du vice ; Rome scrupuleusement attachée à l'équité , fidelle observatrice de ses traités ; Rome frugale , tempérante , estimant la pauvreté , foulant aux pieds les richesses ; Rome féconde en Fabius , en Camille , en Curius , en Fabrice ; Rome dont on pourroit proposer la piété pour modele , si son objet avoit été aussi légitimé , que ses sentiments étoient religieux ; Rome enfin à qui il ne manquoit que de connoître le vrai Dieu : que d'heureuses dispositions Pierre n'y eût-il pas trouvées pour le Christianisme ? Mais Rome au temps des César , c'est-à-dire Rome au faîte de sa puissance ; Rome superbe , conquérante ; orgueilleuse , maîtresse de l'univers , souveraine des Rois & même de tous les Dieux de la terre , Rome enivrée de sa gloire , pleine de faste , affectant toute la grandeur ; Rome injuste , inhumaine , sanguinaire ; Rome voluptueuse , que dis-je ? Rome débordée , effrénée , Rome le centre de toutes les erreurs & les superstitions de la terre , l'asyle de tous les vices & de tous les crimes : quoi encore ? Rome au temps des Claude & des Néron ,

c'est-à-dire Rome au temps des monstres , au temps des horreurs.

Jusqu'à présent , M. F. , vous n'avez pu voir sans surprise Pierre au milieu des Juifs , leur annonçant J. C. , en butte à toute leur haine , bravant leurs menaces , méprisant leur colere & remplissant son ministère avec force , avec courage ; mais ici est-ce assez que de la surprise , lorsque vous le voyez au milieu de Rome entreprendre de faire adorer un Dieu mort honteusement , jetté dans un tombeau , à la place d'un Jupiter élevé triomphant dans un capitolé ; lorsque vous l'entendez prêcher l'humilité dans le centre de l'orgueil , le mépris des richesses à la source du luxe , la mortification & la pénitence dans le séjour de la volupté & de la dissolution ; lorsque vous le voyez aux prises avec des Philosophes qui semblent ne rien ignorer , avec des orateurs dont l'éloquence a autant de charmes pour entraîner les esprits , que les armes Romaines ont eu de force pour subjuguier les peuples ; lorsque vous l'entendez annoncer au peuple que ses Dieux sont des Démons , de mauvais esprits , ses Idoles de vains simulacres , ses mysteres des abominations , sa Re-

ligion une vieille erreur, son culte & ses cérémonies une dérision de la Divinité ? Et quel peuple encore une fois ? un peuple qui a reçu ce culte d'ancêtres dont le nom & la mémoire impriment tant de respect, qui le voit établi par toute la terre, qui y est entretenue par les spectacles les plus séduisants & les plus frappants, qui y trouve tout ce qui peut satisfaire ses passions & son goût pour la volupté ; qui a vu ses Dieux prétendus vaincre tous les Dieux des autres nations & en triompher, qui enfin croit devoir à ses Dieux ses conquêtes, ses triomphes, sa gloire, sa puissance, l'empire de la terre. A la vue de cette entreprise, ne semble-t-il pas qu'on soit encore plus en droit de dire que St. Paul qu'il y a là deux folies, la folie de la prédication avec la folie de la Croix ?

Elle réussira cependant, cette entreprise : l'Esprit de Dieu saura bien rendre possible à Pierre ce qu'il lui a inspiré. Celui par qui vraiment Rome a été victorieuse, & ne l'a été que pour faciliter la prédication de l'Evangile, saura bien la vaincre à son tour, & la faire servir aux desseins auxquels il la préparoit de longue main. En vain ses fiers

empereurs, après avoir méprisé d'abord les foibles commencemens de cette Religion qui les soumettra eux-mêmes un jour, arment ils contre elle toute leur puissance; en vain feront-ils mourir Pierre & Paul, les chefs de l'entreprise; en vain prononceront-ils les édités les plus sanglants, feront-ils entendre les menaces les plus sévères, lâcheront-ils la bride à la fureur des peuples, & déploieront-ils contre les partisans tous les instruments de leur haine, de leur vengeance; en vain persécuteront-ils le nom chrétien avec un acharnement, une cruauté que trois siècles entiers ne pourront assouvir; il arrivera à cette Religion ce qui est arrivé à Rome elle-même; elle sera plus illustre, plus éclatante, plus formidable à ses ennemis après ses défaites; elle se relèvera avec plus de gloire qu'elle n'en avoit auparavant, & cette ressemblance sera pour elle, comme autrefois pour Rome, un présage de sa future grandeur.

III. Est il besoin présentement, M. F., que je m'étende encore sur les autres parties du ministère de Pierre, & que j'entre dans un détail plus circonstancié de toutes les actions par où il s'est

distingué ? N'en ai-je pas assez dit pour son éloge ? La foi de J. C. plantée par ses soins au milieu de Jerusalem , au milieu de Rome , n'étoit-ce pas là ce qu'il y avoit de plus difficile , ce qui sembloit impraticable ? Ne sont-ce pas là les plus surprenants prodiges qui aient accompagné l'établissement de l'Evangile ? Avoir soumis à J. C. surtout cette dernière ville , la première & la maîtresse du monde , n'étoit-ce pas en quelque sorte lui avoir déjà conquis le monde ? Eh ! qu'elles paroissent petites , que sont-elles que de grands brigandages pour la dévastation du monde , où des milliers d'hommes sont sacrifiés à la vanité féroce d'un seul , les conquêtes des Alexandre , en comparaison de celles de Pierre , où pour le salut du genre humain , le seul conquérant se rend victime à l'exemple de J. C. le sauveur des hommes ? Qu'ajouterai-je donc à son éloge ? Et quand je vous le représenterois comme une nuée bienfaisante , qui poussée par un vent divin verse à son gré la rosée céleste , parcourant la Judée , visitant la Samarie , se transportant ensuite dans l'Orient , fondant une Eglise particulière à Antioche , jettant de précieuses

semences de l'Evangile dans le Pont , la Bithynie , la Galatie , la Capadoce , dans presque toute l'Asie , quand je vous dirois qu'il va par-tout où sa présence est nécessaire , par-tout où l'Esprit du Seigneur lui inspire d'aller , & que par-tout il travaille avec zèle , avec courage , avec succès ; que par-tout les conversions se multiplient entre ses mains avec les miracles , ajouterois-je quelque chose à sa gloire ? Ces travaux ne sont-ils pas communs aux autres Apôtres ; & en attendoit-on moins de leur chef ?

Car c'est principalement sous cette qualité que je dois vous présenter votre saint Patron , M. F. ; & si jusqu'à présent je me suis contenté de vous exposer comment il a soutenu cette dignité , comment il en a rempli les principaux devoirs , si je ne me suis point attaché à vous prouver qu'elle lui est due , qu'elle lui appartient , c'est que je pense que je parle à des Chrétiens instruits , c'est que je ne viens point ici pour vous apprendre les principes de votre foi , persuadé qu'il n'est point de paroisse où l'on puisse manquer d'avoir soin de vous les enseigner sur ce point comme sur les autres , avec au-

tant de pureté & d'exactitude que de zèle & d'assiduité ; dans une colonie fuie te immédiatement au saint siege de Pierre , où tous ceux qui vous évangélisent la paix & les biens de l'éternité ne reçoivent leur mission & leurs pouvoirs , que de ce premier siege Apostolique ; c'est que je suppose que vous n'ignorez pas que les clefs du Ciel ont été données à Pierre séparément des autres Apôtres , qu'il a été établi par J. C. même le principal fondement , la pierre fondamentale de l'édifice de l'Eglise ; *Tu es Petrus , & super hanc Petram edificabo Ecclesiam meam* ; que le soin , la conduite , le gouvernement du troupeau lui ont été confiés plus particulièrement ; enfin qu'il a été chargé de confirmer ses freres dans la foi ; & quels freres ? les Apôtres , les colonnes mêmes.

Non , M. F. , je n'entre point dans le détail de ces preuves : la primauté de St. Pierre n'est pas un de ces points problématiques , qu'on puisse agiter indifféremment & sans intéresser la foi ; elle fait partie de notre croyance , & l'Eglise a toujours rejeté de son sein ceux qui ont osé la contester. Et s'il étoit nécessaire de le prouver , aurois-

Je besoin pour cela de sortir de l'histoire de sa vie ? ne nous le présente-t-elle pas continuellement dans l'exercice de cette dignité ? S'il faut compléter le nombre des Apôtres , & remplacer celui qui a indignement prévariqué en livrant le Christ , n'est-ce pas Pierre qui préside à l'élection ? S'il faut annoncer aux Juifs la Résurrection du Fils de Dieu , n'est-ce pas Pierre qui rend le premier ce témoignage ? S'il faut paroître devant le Sanhédrin , le Conseil des Juifs , pour rendre compte de sa foi , n'est-ce pas Pierre qui porte la parole au nom de tous ? Si le temps est venu de rendre les Gentils participants de la grace de l'Evangile , les Apôtres osent-ils le faire avant que Pierre ait commencé ? S'il s'élève des difficultés entre les Fideles , n'est-ce pas à Pierre que l'on s'adresse , n'est-ce pas lui qu'on consulte , n'est-ce pas lui qui assemble le concile , qui parle le premier & qui prépare la décision par son avis ? Si Paul va à Jerusalem pour concerter les opérations du ministère , Paul que la postérité surnomméra spécialement le Grand Apôtre , quoique appelé de J. C. le dernier à l'Apostolat , Paul ce vase d'élection pour porter ,

plus qu'aucun autre, le nom de Jesus aux nations & à leurs rois, Paul revenu du troisieme ciel, où il a été instruit de mysteres ineffables à l'école, au sein même de la Divinité; n'est-ce pas à Pierre qu'il s'adresse encore? N'est-ce pas lui qu'il contemple, qu'il interroge, qu'il étudie? Ne le regarde-t-il pas, selon l'expression de St. Chrysostome, comme plus ancien & plus grand que lui? Que fais-je, M. F.? est-il un trait, dans la vie de St. Pierre, qui ne nous le représente comme le fondateur par excellence du Christianisme, comme le successeur immédiat de Jesus sur la terre, dans sa qualité de chef visible du corps de l'Eglise, conséquemment comme le pere & le chef commun de tous les Fideles?

Et qu'on ne dise pas, qu'on ne pense pas, vous dirai-je avec un des grands Evêques du dernier siècle, à qui ma ville natale, pardonnez-moi ce mot, se glorifie d'avoir donné le jour, que l'Eglise de France regarde comme une de ses principales lumieres, & que le monde Chrétien révèrera peut-être un jour comme un des Docteurs; qu'on ne pense pas, vous dirai-je avec le grand Bossuet, que le ministere de

Pierre soit fini avec lui : ce qui doit servir de base , de soutien à une Eglise éternelle , ne peut jamais avoir de fin. Pierre vit dans ses successeurs , il parle toujours dans sa chaire ; la chaire de Pierre est encore pour nous ce qu'elle étoit pour un St. Irénée ; qui la qualifie d'Eglise principale , à la quelle toutes les autres doivent se réunir ; pour un St. Cyprien , qui la regarde comme la source de l'unité sacerdotale ; pour un St. Athanase , qui la représente comme une citadelle placée dans un lieu éminent , parce qu'elle est chargée du soin , de la garde de toutes les Eglises ; pour un St. Augustin , qui assure que la principauté de la chaire Apostolique a toujours subsisté , résidé dans l'Eglise de Rome ; pour un St. Jérôme , qui appelle profanes tous ceux qui mangent l'Agneau hors de la maison fondée sur la chaire de Pierre ; pour des Evêques de Chalcédoine , qui écrivent au successeur de Pierre qu'il les préside comme le chef préside les membres.

Oui , M. F. , l'Eglise Gallicane , cette portion de tout temps si illustre du troupeau de J. C. , qui n'est jalouse des libertés privilégiées dont elle se prévaut , pour ne s'assujettir pas à tous

les nouveaux réglemens émanés du Saint Siege , que parce que les libertés sont fondées sur la supposition si honorable qu'elle n'a pas besoin d'une nouvelle discipline , ne s'étant jamais encore départie des anciennes regles , qui a su fixer , avec tant de discernement & d'une maniere si lumineuse & invariable , les limites nécessaires des deux puissances suprêmes , la puissance spirituelle & la puissance temporelle , dont une funeste expérience n'apprend que trop que les usurpations mutuelles , les entreprises réciproques de l'une sur l'autre , sont capables de causer les plus grands désordres ; l'Eglise Gallicane , en même temps qu'elle reconnoît , dans les Rois & les Princes de la terre , une autorité qui ne releve que de celle de Dieu , en même temps qu'elle pense qu'il n'est personne sur la terre qui puisse dispenser leurs sujets de l'obéissance & de la fidélité qui leur est due , reconnoît aussi dans les successeurs de Pierre une puissance & une autorité qui ne peut être bornée que par les saints Canons , comme celle des souverains séculiers par les loix constitutionnelles de leurs états respectifs : Canons dont ils ne dispensent que

dans les cas de nécessité ou de grande utilité que ne sont pas censés avoir compris ni prévus les Conciles qui les ont formés ; une puissance qui leur donne droit d'ouvrir aux Chrétiens les sources intarissables des graces du Sauveur , & de répandre des bénédictions abondantes sur tout le troupeau de J. C. ; de frapper d'anathême la tête des impies & des méchants , & de retrancher du bercail les brebis quelconques capables de corrompre le troupeau ; une puissance par laquelle ils prononcent des décisions qui , adressées à l'Eglise universelle & revêtues du consentement même tacite de la pluralité de leurs collegues dans l'Episcopat , établis par J. C. avec eux juges de la foi & interpretes de la loi divine , posés comme eux par le St. Esprit pour gouverner l'Eglise soit chacun dans le territoire qu'elle leur assigne , soit en commun avec lui sous la présidence dans les Conciles généraux , obligent en conscience & demandent toute notre soumission extérieure & intérieure ; une puissance enfin qui leur donne le droit de diriger les pas des ministres du salut , de régler les démarches de tous ceux qui , dispersés dans le monde en-

tier, sont chargés d'évangéliser les nations, de veiller jusques sur les Pasteurs qui leur sont associés dans le ministère du premier ordre, qui, Pasteurs à l'égard des peuples, sont tous brebis à l'égard de Pierre, lequel a reçu l'ordre de pastre & les petits & les meres, & les Fideles & les Pasteurs mêmes.

C'est cette puissance, c'est cette autorité spirituelle & de foi, que nous vous exhortons de respecter, Chrétiens: en vous avertissant de vous en tenir en bons & fideles François, pour ce qui est de pure opinion, touchant les bornes & l'étendue de cette puissance, au sentiment que nos Rois très-chrétiens, sur l'avis sagement pris de leur Clergé, entre divers sentiments également libres, par rapport à ce qui est défini généralement, ont voulu être seul enseigné & suivi dans leur empire, comme plus conforme aux Saintes Ecritures & à la pratique des premiers siècles de l'Eglise, & plus favorable à la tranquillité publique ainsi qu'à leur puissance temporelle dont ils ne veulent point abuser. Ah ! craignez plutôt que la philosophie antichrétienne, qui infecte la nation de plus en plus, n'en vienne à lui persuader de leur repren-

dre l'autorité souveraine qu'elle leur avoit remise depuis plus de douze siècles sous la religion du serment, & n'en abuse pour établir enfin l'irréligion sur les ruines de l'Autel & du Trône; nous vous recommandons, & nous ne saurions donc le faire trop, d'honorer St. Pierre dans son successeur, de vous tenir attachés fortement à cette chaire, que nous pouvons appeller, avec l'auteur moderne (*) le moins suspect, le centre & le lien nécessaire de l'unité catholique, l'image de celle de la foi.

Et si vous devez être remplis de ces sentiments dans tous les temps, ne doivent-ils pas redoubler présentement que nous avons la consolation de voir assis sur cette chaire, ce qu'il a été rare de n'y voir pas, des Pontifes aussi distingués par leurs qualités personnelles, que par la dignité éminente dont ils sont décorés, qui ne se croient pas moins obligés d'atteindre à la primauté de vertus de celui à qui ils ont succédé, comme de soutenir la primauté de ministère qu'il leur a transf-

(*) Quesnel.

mise ; des Pontifes même d'un mérite extraordinaire , qui éclairent le monde chrétien par leurs lumieres supérieures , qui l'instruisent par leur science , qui l'édifient par leur piété , qui maintiennent la saine doctrine , réforment les abus autant qu'ils peuvent , gouvernent avec sagesse , qui aiment la paix & sont attentifs à prévenir de leur côté & à étouffer jusqu'aux moindres étincelles qui pourroient y donner atteinte , plus zélés encore à ramener au même bercail toutes les brebis égarées , qu'à exclure précipitamment les contagieuses ; des Pontifes enfin , dont l'exemple éminent & distingué doit achever de convaincre ceux qui voudroient encore opiniâtement le contester , qu'on peut être attaché à la doctrine d'Augustin , & zélé pour les dernières décisions de l'Eglise ; né dans les opinions de delà les monts & avoir de justes égards pour celles qu'on suit en deçà sans préjudice de la foi. Vous reconnoissez particulièrement dans ce tableau celui que nous avons perdu en dernier lieu , que la divine Providence en un temps critique avoit tiré des cloîtres de l'humble François , pour l'élever au premier Trône de l'Eglise ; &

de la perte duquel nous ne pouvons nous consoler que par les qualités semblables de celui qui le remplace, qu'il en avoit jugé digne ; peu avant de nous être enlevé, en le mettant au rang de ceux qui pouvoient lui succéder, & qu'avec tout appréciateur impartial je nommerai une leçon vivante de toute les vertus sacerdotales & pastorales, sans craindre d'avoir d'autres contradicteurs que sa modestie, ou des enfants rebelles, injustes & dénaturés.

Secondons, M. F., les vues de si dignes Pontifes; soyons toujours unis d'une même foi ; ne permettons pas qu'une fausse philosophie en sappe davantage les fondemens parmi nous, ni qu'aucune nouveauté en altere la pureté ; marchons constamment dans les routes que nos peres dans la foi nous ont tracées ; si une piété, qui donnoit plus au cœur qu'à une pointilleuse subtilité, a fait passer quelquefois au delà de la soumission strictement due, qu'une piété plus éclairée ne nous en laisse rien refuser aujourd'hui. Que le Royaume dont cette Colonie se félicite de faire partie, & de lui appartenir comme à sa mere-

patrie, soit, pour le siege de Pierre & sa communion, ce qu'il a été depuis qu'il jouit de la lumiere de l'Evangile, son plus bel apanage, un de ses principaux ornements, son soutien, son appui; que chacun de nous y contribue par son respect, par son obéissance, par son zele à en prendre la défense & à en soutenir les intérêts; afin qu'après nous être conduits comme de véritables enfants de l'Eglise, Pierre, qui conserve dans le Ciel la qualité & les sentiments de pere & de chef commun des Fideles, nous fasse obtenir une part dans l'héritage du Ciel, la vie éternelle, que je vous souhaite au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit. †. Ainsi soit-il.



PANÉGYRIQUE

DE STE. MARTHE ET DE STE. MARIE-
MAGDELEINE. (*)

Diligebat autem Jesus Martham & sororem ejus
Mariam & Lazarum.

*Or Marthe & sa sœur Marie & Lazare étoient
aimés de Jesus. En St. Jean, C. II. v. 5.*

U Heureuse famille, où regne la piété;
où la charité lie les membres plus que
le sang; où l'un n'est point affligé,
que les autres n'y compatissent; où l'on
a recours à Dieu dans ses besoins &
ses peines! Jesus-Christ l'aime, & l'ha-
bite par son esprit sinon toujours en
personne. Il l'aimoit: il aimera & ho-
norera pareillement, de ses visites, tou-
tes celles qui lui ressembleront, les
consolera même par des miracles de sa
protection, quand il le jugera expé-
dient à la gloire de son Pere & au sa-
lut de ses élus. *Diligebat Jesus Martham
& sororem ejus Mariam & Lazarum.*

Saint Augustin voit dans cette mai-

(*) Pour la paroisse Ste. Marthe de la Marmelade.

son le tableau de la famille de Dieu sur toute la terre, de l'Eglise Chrétienne, où chacun a son emploi : les uns, plus retirés, paroissent s'occuper uniquement de l'unique nécessaire, de sauver leur ame, en préservant son innocence de la corruption du siècle, ou expiant loin de lui les souillures qu'elle avoit contractées dans son commerce ; les autres, dévoués à une vie plus active, s'exercent aux fonctions du zèle, & à des ministères de charité, instruisent leurs freres, ou servent les pauvres & les malades. Tous dans la place qu'ils remplissent, chacun suivant sa vocation, jusqu'au milieu du monde, n'ayant en vue que d'accomplir la volonté du Maître Suprême & de lui plaire, celui-là y réussit mieux, est le plus grand Saint à ses yeux, en est le plus aimé, qui l'aime plus & agit davantage, intérieurement ou extérieurement, par ce motif. Disons plutôt qu'il les aime tous, parce que tous l'aiment les uns par les autres, sans envie, sans jalousie. *Diligebat Jesus Martham & sororem ejus Mariam & Lazarum.*

L'Evangile rend témoignage à l'amitié de Jesus pour Lazare, telle que ses sœurs avertirent simplement de sa ma-

ladie Jesus , en lui disant : Voilà celui que vous aimez qui est malade ; & que les Juifs , voyant Jesus pleurer sa mort , disoient : Voyez combien il l'aimoit ! Du reste nous ne voyons aucun détail de ce qui le rendoit digne de l'amitié de Jesus ; au lieu que l'Evangile , qui marque que Jesus le ressuscita à la priere de ses sœurs , & par amitié pour elles , rapporte aussi plusieurs traits qui la justifient & font leur éloge. Recueillons-les , Chrétiens mes freres , pour nous en édifier , au jour que l'Eglise solemnise la mémoire de l'une d'elles. Nous trouvons dans ces deux illustres sœurs deux vertus éclatantes entr'autres , qui les distinguent & sont bien essentielles au Christianisme. Il me convient d'autant moins de les séparer , que vous avez plus d'occasions & de raisons ici , tous ou la plupart , de les pratiquer & de les réunir.

Dans la sainte hôtesse de Jesus , une grande foi , agissante par la charité pour Dieu & pour le prochain ; dans la sainte amante de Jesus , un grand amour l'attachant à Dieu seul , en proportion du renoncement à soi-même & à tout le reste.

La foi aimante de Marthe ; l'amour pénitent de Marie Magdeleine ; foi de celle-là , toujours animée par la charité ; amour de celle-ci , toujours animant sa pénitence : voilà ce dont je vous ferai , d'après l'Evangile , moins leur Panégyrique que la simple exposition , & une homélie familière , analogue à votre situation particulière. Accordez-y votre attention.

PREMIERE PARTIE.

Marthe croyoit à Jésus-Christ , lorsque tant d'incrédules de sa nation , surtout dans le haut rang qu'elle tenoit , refusoient opiniâtrement d'y croire. Elle lui en fit , du temps , il est vrai , après St. Pierre , une déclaration aussi expresse que celle de ce prince des Apôtres. J. C. lui ayant demandé si elle croyoit qu'il fût la résurrection & la vie , qui donneroit la vie à son frère , quoique mort , & le ressusciteroit ; oui , Seigneur , répondit-elle : j'ai cru que vous êtes le Christ , le fils du Dieu vivant , qui êtes venu en ce monde. *Ego credidi quia tu es Christus , filius Dei vivi , qui in hunc mundum venisti.* Elle fai-

soit auparavant profession ouverte de le croire , & c'est cette foi vive en J. C. , qui le lui fit recevoir en son château de Béthanie , avec l'affection la plus empressée ; qui le lui fit appeller depuis avec empressement au secours de son frere Lazare , tombé en maladie ; qui le lui fit encore servir , ainsi que son frere ressuscité , à table avec lui chez Simon le Lépreux. Ainsi nous devons , en croyant à J. C. , le servir dans sa personne & dans celle de notre prochain , infirme & en santé , corporellement & spirituellement. Un peu de développement de ces traits historiques en fera sortir , & mettra en leur jour , les leçons de morale qu'ils renferment.

I. Le Sauveur allant de Galilée & de Samarie en Judée , soit pour s'acquitter des devoirs de religion à Jérusalem , où tous les Juifs étoient obligés de venir sacrifier au temple par leur loi , & non ailleurs , soit enfin pour y offrir le sacrifice de sa propre vie qui devoit terminer les ombres de la loi Mosaïque , favorisoit de temps en temps de sa présence , au bourg de Béthanie qui étoit proche de cette ville , la maison de Marthe & de Ma-

rie. Marthe ne croyoit pas pouvoir en témoigner assez de joie. Elle se donnoit beaucoup de peine à préparer toutes choses pour le bien recevoir , raconte le Texte sacré : *Martha satagebat circa frequens ministerium*. Elle eût souhaité que toutes les créatures se joignissent à elle , pour servir l'hôte adorable qui avoit daigné venir chez elle. Delà sa plainte au Sauveur même , de ce que sa sœur la laissoit travailler seule. Dites-lui donc de m'aider : *Dic ergo illi ut me adjuvet*. Marie se tenoit assise aux pieds du Seigneur , écoutant avec respect sa parole , & ne songeant qu'à en nourrir tranquillement son ame , tandis que sa sœur préparoit avec tant de soin la nourriture du corps. Il reprit celle-ci de ce qu'elle s'inquiétoit & se troubloit pour beaucoup de choses , tandis qu'une seule est nécessaire : *Porro unum est necessarium*. Par où il ne blâme pas le soin modéré d'un ménage , toujours séant aux femmes , de quelque condition qu'elles soient ; mais il avertit qu'une nourriture périssable & terrestre n'est pas à comparer à celle qui entretient la vie d'une ame immortelle , qu'il faut peu s'embarrasser de la première , & lui préférer dans cette vie-ci la méditation

des vérités célestes , la contemplation des perfections Divines , qui feront l'heureux partage des Saints dans l'éternité ; qu'il ne seroit pas juste , pour engager Marie dans des soins purement temporels , de la détourner d'une occupation qui est pour elle l'essai , l'avant-goût de la félicité éternelle ; qu'elle a donc choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée. *Maria optimam partem elegit ; que non auferetur ab eâ.*

Leçon admirable de sobriété , qui convenoit de la part de J. C. , au sujet des préparatifs multipliés qu'il voyoit faire pour lui ; leçon qui , s'entendant principalement sans doute de l'unique nécessité du soin du salut , n'exclut point le sens qu'y donnent quelques interprètes , du peu de chose nécessaire pour l'entretien de la vie du corps. Elle condamne , en ce genre , non seulement l'excès nuisible à la propre conservation , & si honteusement contraire à l'ordre de la nature dans un être raisonnable , mais réproouve sous le même rapport ce luxe , cette profusion , cette exquise recherche , cette multiplicité de mets à vos tables , M. F. , qui distraient votre ame du soin de son salut , qui la rendent peu propre à y tra-

vailler , en l'appesantissant , & qui nuisent aux intérêts des indigents , en vous ôtant les facultés de partager votre abondance avec un plus grand nombre , qui vivoient de votre superflu , leur nécessaire par vous consommé. Car n'enviez point le bonheur de Marthe de recevoir J. C. chez elle ; il a dit à ses Apôtres : Qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé ; & qui vous reçoit en mon nom me reçoit moi-même : il en est de même de quiconque reçoit le moindre des miens. L'hospitalité , si recommandée dans les Patriarches du peuple de Dieu par les Saintes Ecritures , fut jadis en recommandation parmi vos peres (*) dans cette Colonie. Continuez de l'y exercer , non par une vaine ostentation , ni même par un principe , quoique bon , seulement d'humanité : ce qui ne pourroit vous mériter qu'une récompense humaine devant les hommes ; mais par religion , au nom de J. C. & pour l'amour de lui : votre récompense sera proportionnée à la grandeur de votre motif. Il a ajouté : Qui reçoit un prophete , un juste , en cette qualité , recevra la récompense

(*) Les Habitants blancs de Saint-Domingue.

de juste ; de prophete ; & qui reçoit mon ministre ou le moindre de mes disciples , parce que c'est mon disciple , en vérité. il ne leur aura pas donné un verre d'eau dont il perde la récompense devant Dieu.

II. Lazare étoit disciple fidele de Jesus , comme ses sœurs Marthe & Marie ; & ce titre ajoutoit infiniment de force & de douceur au lien de parenté qui les unissoit. Les familles les plus unies , les plus vertueuses , ne sont pas exemptes d'afflictions. Dieu les visite aussi par ces épreuves , pour épurer , pour affermir leur vertu , & leur en assurer , en augmenter la couronne. Ce sont des avant-coureurs ordinaires & des gages , pour elles , de nouvelles & plus grandes faveurs. Entre les maux qui peuvent les affliger , se mêler à leurs biens , & que tous les membres qui les composent s'entr'aident mutuellement à supporter ensemble , rendent par-là plus légers & moins sensibles , un des plus rudes coups est le danger qui les frappe de perdre un de ces membres , avec qui les jouissances étoient communes & l'on aimoit même à souffrir , d'en être séparé pour toujours. A peine Lazare est tombé malade , & ses

ſœurs ſont menacées de la privation de ce frere, qui leur eſt ſi cher , par ſa mort, qu'elles envoient en avertir Jeſus-Chriſt , qui ſe trouvoit éloigné , au delà du Jourdain. Elles eſperent que ſa préſence bienfaiſante , ſignalée en tant d'endroits par des prodiges de guérifſon , rendra la ſanté à leur frere. Elles emploient , pour le faire venir , cette éloquence du cœur , qui eût déterminé , quand elle ne ſe fût pas adreſſée au meilleur de tous les cœurs , ce langage de ſentiment , que l'Ecriture exprime d'un mot , ſous l'inimitable ſimplicité duquel y ſont enveloppés fréquemment les ſens les plus ſublimes ou les plus profonds , & préſentées les images les plus magnifiques ou les plus pitoreſques. Seigneur , votre ami eſt malade : *Domine , ecce quem amas in-firmatur*. Le malade meurt , pendant que le Seigneur tarde quelques jours. Avec quel empreſſement Marthe qui paroît l'ainée , chargée des affaires domeſtiques & de faire les honneurs de ſa maiſon , va la première au devant de lui , & l'ayant rencontré qui approche , y appelle ſa ſœur Marie. Elles lui reprochent l'une après l'autre , avec autant de tendreſſe que de reſpect que , s'il

n'eût point été absent , leur frere ne seroit point mort. Consoléz-vous , pieuses sœurs : si le Seigneur y eût été , votre frere ne fût pas mort , mais il ne seroit pas non plus ressuscité. J. C. lui auroit rendu la santé , il lui rendra la vie ; il le retirera non des portes de la mort , mais de la mort même & du tombeau qui le renfermoit depuis quatre jours. Il n'a différé ses dons sur vous , que pour les mieux répandre , & signaler à votre égard son pouvoir & son amitié d'une maniere qui aura plus d'éclat , sans lui être plus difficile. En effet , la confiance de Marthe en la bonté du Sauveur , comme en sa toute-puissance , n'est pas confondue , quand elle disoit qu'encore que son frere fût mort , elle savoit que tout ce qui seroit demandé à Dieu par J. C. lui seroit accordé. Sa charité , récompensée par la résurrection de son frere , est un modele aussi instructif que touchant pour nous.

La grace du saint Baptême fait , de tous les Chrétiens , une seule famille en J. C. , un corps dont tous les membres ont un même chef , un même pere , & sont unis par des nœuds plus sacrés qu'aucun lien naturel. Ils doivent s'en :

tr'aimer de sorte que l'un ne puisse se réjouir ni souffrir, que tous les autres ne se réjouissent & ne souffrent, ne participent à son bien-être, & ne concourent à son soulagement. Il n'y a plus de Juif, ni de Grec, de nobles ni de roturiers, ni d'esclaves, ni d'étrangers; il n'y a plus que des frères, qui s'aiment entre eux comme J. C. les a aimés, sans préjudice des devoirs d'humanité envers tous ceux qui ont la même nature que nous. C'est cette charité chrétienne seule, qui réfrénant, calmant toutes les passions humaines qui y sont contraires, peut ramener l'égalité primitive, que la dégradation du genre humain, dès la chute du premier homme, a rendue impossible à la longue, en nécessitant des souverains & des maîtres subalternes, qui protègent les bons opprimés, & répriment les méchants, formant malheureusement la pluralité dans les sociétés devenues nombreuses. C'est cette charité qui offrit au monde ce spectacle, qui charme les Anges & les païens eux-mêmes, des premiers fidèles formés sur les enseignements & les exemples récents du second Adam, n'ayant tous qu'un cœur & qu'une

ame, & mettant tout en commun sous la direction des Apôtres. C'est elle seule qui peut établir & maintenir une fraternité sincère & durable, sans détruire avec violence; même en conservant scrupuleusement les distinctions de rang, de naissance, de fortune, les différentes classes qui dans l'ordre politique contribuent à la beauté, à l'ornement de l'Univers, & peuvent être nécessaires pour lier les hommes par la subordination, la dépendance forcée les uns des autres, que l'habitude & les besoins réciproques rendent volontaires. Elle apprend, cette charité, à panser les plaies & défrayer le traitement du voyageur blessé de Jéricho, avec le charitable Samaritain; à secourir, nourrir, vêtir le pauvre Lazare, couvert d'ulceres à la porte du mauvais riche, comme à soigner le Lazare aisé, frère des dames de Béthanie. Une classe mitoyenne ici (*) s'est distinguée par le soin des infirmes, dans les maladies fréquentes & graves, que le transport de climats lointains & disparates occasionne. Puis-

(*) Les personnes de couleur mulâtre.

sont des vues trop basses d'intérêt, ou des attachements plus criminels, ne frustrer personne d'elle, du mérite de leurs offices de charité !

III. Le Sauveur en guérissant par-tout miraculeusement les malades, en ressuscitant des morts, avoit en vue d'exciter les desirs des hommes, pour la guérison de leurs infirmités spirituelles, & la possession de cette vie éternellement heureuse, qu'il étoit venu leur mériter par le sacrifice de la sienne, qu'il prouvoit, par ses miracles, avoir le pouvoir de leur donner, ainsi que de remettre leurs péchés. Tous les Docteurs de l'Eglise ont regardé Lazare mort, & déjà en proie à la pourriture du tombeau, comme représentant le pécheur endormi, enseveli dans l'habitude du vice, qui le retient enchaîné plus fortement, plus déplorablement qu'on ne l'est par les liens de la mort, & le fardeau de la Pierre qui ferme un sépulcre. Les larmes, les soupirs, le frémissement de J. C. allant ressusciter Lazare, leur ont paru moins de compassion sur la douleur de ses sœurs, que sur l'état funeste de ce pécheur, qu'on ne tire de son assoupissement mortel, que par des efforts vers Dieu

Dieu & vers le mort. Si nous aimons notre prochain comme J. C. nous l'a ordonné , c'est à lui obtenir la vie précieuse de la Grace , c'est à lui en procurer la conservation , que nous devons plus travailler. Marthe nous en offre encore un bel exemple , la troisième fois que l'histoire évangélique nous fait mention d'elle. Pour célébrer la résurrection de son frere , il se donne quelques jours après , six avant la Passion de J. C. , un repas de cérémonie où il est invité chez Simon dit le Lépreux , au même bourg de Béthanie. Lazare étoit couché à table avec lui. Beaucoup de Juifs y vinrent voir cet homme connu & considéré , rappelé à la vie , sur la mort de qui précédemment ils étoient venus témoigner à ses sœurs leur condoléance ; & Marthe y étoit , qui servoit : *Et Martha ministrabat*. Elle y amena Marie , qui versa sur Jesus un vase rempli de parfums , dont toute la maison fut embaumée ; elle y servoit Jesus , en l'honneur de qui se faisoit le festin , pour avoir opéré cette merveille ; elle y servoit Lazare dans sa nouvelle vie , pour l'amour de Jesus. *Martha ministrabat*.

Servons de même nos Freres en J. C. :

Tome IV.

P

efforçons-nous par nos bons exemples , par nos bons conseils , par tous les moyens que la providence Divine a mis entre nos mains , de les entretenir & les faire croître dans cette vie nouvelle , dont elle vous a fait l'honneur , M. F. , d'être pour eux les instruments & les coopérateurs de ses ministres. Ah ! si nous sommes redevables à tous de cet honorable ministère qu'elle a confié à chacun de nous pour quelque chose envers notre prochain , vous devez sur-tout l'exercer envers ceux (*) qu'elle vous a soumis. Elle vous a approprié leurs services , à la charge que vous leur ferez servir avec vous ce maître commun de tous , à l'égard de qui servir c'est régner ; & plus vous remplirez fidèlement cette condition , plus elle vous assurera leur fidélité & leur soumission , si importante ici à raison de leur multitude. Ils se croiront d'autant plus obligés à vous payer de leurs propres services que vous avez achetés , que vous aurez servi à leur procurer la véritable liberté , celle des enfants de Dieu , qui

(*) Les Negres esclaves.

nous a été acquise à tous par le sang du Rédempteur, que vous les conserverez dans l'affranchissement du plus dur esclavage, celui du péché & du Démon, après qu'ils en ont été délivrés. Vous le ferez, en les conduisant avec vous à la célébration des mystères de J. C. & de ses Fêtes, en leur ménageant en temps & lieu, & les y disposant, la participation de ses Sacrements que vous leur interdisez trop souvent : la réconciliation qui répare les brèches faites à l'innocence baptismale, la bénédiction qui sanctifie l'union conjugale, l'onction qui fortifie pour les combats de la vie Chrétienne, ou qui adoucit les horribles approches de la mort, en les faisant même asséoir à sa table, où il nous sustente non pas seulement de sa parole, mais du pain au dessus de toute substance, & pourtant commun à tous, de sa chair. O ! quels trésors de mérites vous acquerriez pour le Ciel, en les gagnant ainsi à J. C., & qu'est-ce qui peut égaler cet incalculable gain pour vous-mêmes, dont ils vous sont une occasion journalière ?

Pour réveiller votre ardeur à imiter la foi charitable de Marthe, souvenez-vous sans cesse que votre sort est pro-

noncé d'avance par J. C. à son dernier jugement , qu'il réglera sur vos œuvres de charité pratiquées ou omises. J'ai dit en second lieu que vous n'avez pas moins de raisons d'imiter l'amour pénitent de Marie Magdeleine.

SECONDE PARTIE.

Sans entrer dans un point de critique , qui divise des savants modernes , & ne serviroit de rien à votre édification : savoir , si Marie sœur de Marthe , Marie Magdeleine & la pécheresse de l'Evangile sont deux , ou même trois personnes différentes , ou si c'en est une seule ; il me suffit de vous dire que plusieurs Peres Grecs les distinguent , non cependant St. Clément d'Alexandrie dans son Pédagogue , d'après lequel le gros des Peres Latins , St. Grégoire le grand à leur tête , font la même personne , des deux ou trois dont le Texte de l'Evangile ne fournit pas , qu'elles soient distinctes , des preuves assez décisives. Nous les suivons , & ne sommes pas arrêtés , sous leur autorité , par quelques disparités de surnom ou de demeure , qui se concilient moyennant quelque légère supposition ,

qu'une ressemblance d'actions favorise. Je dis donc que beaucoup de péchés ont été remis à Marie Magdeleine , parce qu'elle a beaucoup aimé. C'est J. C. même qui nous assure de son pardon , & de son amour qui le lui a mérité : *Remittuntur ei peccata multa , quoniam dilexit multum.* Amour pénitent de Magdeleine , amour également tendre , fort & constant , qui l'amene d'abord aux pieds de J. C. chez Simon le Pharisien ; qui ensuite le lui fait suivre jusqu'au pied de sa Croix , qui l'attache toujours plus fortement à Jesus mort & ressuscité , comme à Jesus vivant & mourant. Que nos cœurs se convertissent de même à Jesus , par tendresse pour lui , avec courage & sans inconstance ; quand nous n'aurions pas tous à périr & plutôt que nous ne pensons , si nous ne faisons pénitence.

I. Le Sauveur ne dédaignoit pas de se trouver à des repas où on l'invitoit. C'étoit toujours la soif du salut des ames , qui l'y conduisoit ; cette soif qui lui fit demander à boire à la Samaritaine ; qui lui fit dire à ses Disciples , étonnés de le voir converser avec cette femme , & lui offrant à

manger , que la viande dont il avoit faim leur étoit inconnue , & que sa nourriture étoit d'accomplir le bon plaisir de son Pere , l'œuvre pourquoi il l'avoit envoyé. Tantôt il assiste aux noces de Cana , pour les bénir , & y opérer en changeant l'eau en vin , par l'entremise de sa mere , le premier miracle public qui fit croire en lui fermement ses disciples. Tantôt il mange chez Lévi , le publicain converti , pour montrer qu'il étoit réellement le céleste médecin , dont n'ont pas besoin ceux qui se portent bien , venu comme il le disoit chercher en terre ce qui étoit perdu , appeler non les justes , mais les pécheurs , & qu'il y auroit plus de joie dans le Ciel sur un seul pécheur pénitent , que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Aujourd'hui il mange chez un Pharisien , nommé Simon , pour confondre l'orgueil repoussant les pécheurs de ce prétendu juste , & manifester toute l'étendue de sa miséricorde sur une pécheresse , le plus parfait modele de la pénitence.

Il avoit depuis peu ressuscité le fils de la veuve de Naïm. Convaincue par ce miracle du premier ordre qu'il est

le Messie attendu , le vrai fils de Dieu ,
& plus frappée encore de sa sainteté ,
une pécheresse , ayant cette infame ré-
putation dans toute la ville , com-
mence à rougir des désordres dont elle
faisoit gloire jusqu'alors. Peut-être avoit-
elle quitté la compagnie de sa sœur ,
dont la conduite toujours sage étoit une
censure importune de la sienne , pour
aller jouir , dans une contrée éloignée ,
de cette fausse liberté , de ce bonheur
imaginaire hors de la règle , que l'En-
fant Prodigue se promettoit en idée
loin de son pere , où il ne trouveroit
point de contradicteur à son liberti-
nage , & où , son patrimoine en peu
dissipé , il ne trouva que la plus af-
freuse misere , réduit à la compagnie
des plus vils animaux , dont il envioit
la pâture. Magdeleine compare ces in-
sensés & cruels amateurs , qui ne l'i-
dolâtroient que pour la perdre , à qui
elle ne cherchoit à plaire que pour les
perdre avec elle , avec cet homme Di-
vin , dont toutes les démarches ne res-
pirent que le plus pur & le plus ar-
dent zele des ames , pour les sauver.
Son cœur , né sensible , sent bientôt la
supériorité des attraits de la grace , qui
la presse , sur les charmes trompeurs

de l'amour profane, & de tout autre plaisir naturel, dont pouvoir se passer fut à Augustin changé le plus grand des plaisirs. Elle est éprise de la sagesse parfaite en tout point, qui reluit dans les actions & les discours de Jesus, & sur-tout de cette bonté sans bornes pour les pécheurs, qu'il s'est plu à peindre de couleurs aussi touchantes que vraies, dans la parabole ingénieuse & naïve de cet Enfant Prodigue & dans d'autres : elle se résout aussi-tôt à en être l'objet en réalité, & l'exécute. A peine elle fait que cet aimable Sauveur est à table, dans la maison du Pharisien : *Ut cognovit quod accubisset in domo Pharisei*, que persuadée qu'en matiere de pénitence il n'est pas plus permis de délibérer, que de douter en matiere de foi, selon St. Chrysostome, sans concerter par d'autres mesures, qu'eût dictées une prudence encore charnelle, un changement de cette importance, sans s'embarasser des jugemens d'un monde, dont la malignité s'aiguise contre les personnes qui se donnent à Dieu, plus que quand elles donnoient dans toutes ses vanités; sans se soucier de ce qu'on pensera, ni de ce qu'on dira de sa vie ou de

sa conduite présente ; elle va se jeter aux pieds de Jésus. Où la crainte déli-
bère , dit St. Bernard , l'amour agit.
Percée d'un trait brûlant du saint
amour , elle court à la source rafraî-
chissante , seul remède à sa blessure.
Elle entre dans une salle de festin ,
avec la même effronterie pour la pé-
nitence , qu'elle l'avoit eue pour le cri-
me. Périsse le crime qui , pervertissant
la pudeur donnée par la nature , pour
la détourner autrefois du mal , ne s'en
serviroit maintenant que pour la dé-
tourner du bien ! La Grace a rétabli l'or-
dre en elle : elle n'a plus honte que
de ses égarements devant Dieu , &
fait taire tout respect humain pour
le respect de lui seul. C'est pour-
quoi elle se tient prosternée der-
rière Jésus , sans oser lui parler ,
que par les larmes dont elle arrose ses
pieds. Elle les essuie de ses cheveux
négligemment épars , qui artistement
arrangés avoient été des filets tendus
par la volupté ; elle les baise , avec vé-
nération , de ces levres le siege pro-
fané de tant d'impuretés ; elle les par-
fume de ces riches essences dont elle
usoit pour flatter sa sensualité. Elle lui
consacre ainsi tout ce dont elle s'étoit

servi pour pécher ; mais , par dessus tout , son cœur & toutes ses affections , prodiguées à des créatures qui en étoient si indignes en comparaison de lui. Voilà ce qu'elle fit pour le Sauveur , dès qu'elle le connut pour ce qu'il étoit : *Ut cognovit.*

Le connoissez-vous moins , M. F. , ou avez-vous moins péché qu'elle , du moins de connoissance ? vous qui dès l'enfance avez appris à le connoître , sa Divinité , ses bienfaits , sa miséricorde au dessus de toutes ses œuvres ; qui savez ce que Magdeleine ne savoit pas encore , qu'afin de vous soustraire aux redoutables vengeances de Dieu , courroucé contre vous , il s'est fait victime d'expiation pour vos péchés , & quoique mille & mille fois , autant que vous avez péché , vous l'ayiez sciemment crucifié de rechef , qu'il est toujours prêt à vous recevoir en grace. Non , vous n'avez point un cœur , si , insensibles à tant d'amour dont il vous a prévenus , vous différez un seul instant à retourner à lui par une tendre conversion , mais aussi publique que vos scandales , qui ont séduit tant d'âmes que vous lui avez débauchées.

II. Que la tendresse de l'amour de

Magdeleine prit de force & redoubla de vivacité, lorsqu'elle entendit de la bouche de J. C. même sortir l'arrêt de son absolution ! Elle en vérifia la parole : que si beaucoup de péchés lui étoient remis , parce qu'elle avoit beaucoup aimé , le débiteur , à qui son créancier fait une plus grosse remise qu'à un autre , l'en aime aussi davantage. Qu'elle comprit alors , ce qu'elle goûta toujours plus dans la suite , combien il y a plus de douceur à pleurer ses péchés qu'à les commettre ! que son renvoi en paix fut efficace ! *Vade in pace.* Paix qui surpasse tout sentiment , comment exprimerions-nous quel fleuve en inonda son ame , quand elle sentit tout-à-coup ses passions calmées , que l'esprit immonde , accompagné des sept démons de sa suite , avoit toutes soulevées en elle pour la tyranniser ; quand pleinement nettoyée des taches qu'elle avoit rapportées du borbier infect du péché en s'y roulant , pénétrée de la grace sanctifiante elle s'en vit revêtue , comme de cette première robe que le pere du dissipateur fit vite apporter à son fils revenu ; que les dons de l'Esprit Saint furent l'anneau mis à son doigt , qu'elle fut admise au banquet intérieur ,

où le juste se réjouit toujours en la présence de Dieu , & qu'une chaussure emblématique affermit ses pas , pour marcher désormais dans les sentiers de la justice , avec plus de célérité que dans le chemin de la perdition , & courir dans la voie des commandements du Seigneur avec un cœur dilaté ! Le Cardinal de Bérulle , éminent en dignité & en piété , ne pouvoit assez admirer ni révéler la correspondance des deux cœurs de Jesus & de Magdeleine : le premier plein de sentiments de miséricorde , qui se s'épanchent à proportion des sentiments de componction dont l'autre est rempli . Ce sont deux sources d'où coule de l'un une effusion de trésors de grace , qui répond à l'abondance des larmes qui débordent du second . Ils disputent d'amour , & ne sont vaincus dans les marques réciproques qu'ils s'en donnent que pour vaincre chacun à son tour : si dans ce combat la victoire de la créature ne consistoit pas à reconnoître , toujours plus vivement & plus humblement , que son Créateur l'emportera toujours infiniment sur elle .

Magdeleine demeura dès-lors attachée uniquement à J. C. , & parut

avoir concentré en lui seul toutes ses affections plus que Marthe, qui paroît plus qu'elle s'être livrée aux fonctions extérieures de la charité. Soit que l'éloignement du commerce des hommes convienne mieux aux âmes pénitentes, à qui ce commerce fut fatal, & seroit encore dangereux, même dans les bonnes œuvres qui ont le prochain pour objet, soit que vous vous plaisiez, ô mon Dieu ! à vous attacher plus étroitement à ceux qui s'étoient plus éloignés de vous, à les élever au plus haut degré de ferveur, après les avoir purifiés des fautes les plus graves, & à faire surabonder votre grâce, où le péché avoit abondé : car il est vrai (& quels pécheurs cette considération ne devrait-elle pas engager puissamment à vous aimer ?) que, moins ils vous ont aimé, plus ils seront animés à racheter le temps perdu ; par un plus grand amour pour reconnoître le pardon que vous leur aurez libéralement accordé ; & plus ils vous aimeront, plus ils seront aimés de vous ; & puisqu'il est cet amour qui nous sanctifie, les plus grands pécheurs peuvent devenir les plus grands Saints, & des femmes de mauvaise vie précéder dans

vosre royaume non seulement les Phariséens réguliers en apparence ; vous l'avez dit ; mais les ames de la plus solide vertu. N'entreprenons pas néanmoins , gardons-nous d'assigner la mesure , qui ne nous appartient pas , aux mérites des différents Saints que leur suprême rémunérateur & appréciateur a faits par la diversité de ses dons & de ses graces. Marthe a pu avoir une aussi grande reconnoissance , & autant d'amour pour avoir été préservée par la grace de J. C. que Marie pour avoir été délivrée du poids énorme de ses fautes.

Celle-ci suivit de Galilée son bienfaiteur dans plusieurs de ses courses évangéliques , l'assistanant avec quelques autres femmes pieuses de leurs biens dans de pénibles voyages. J. C. de son côté lui marquoit sensiblement son attachement pour elle , en prenant sa défense en toute occasion. Il l'avoit défendue contre le scandale Pharisaïque de ce Simon , au jugement téméraire duquel il ne devoit pas , s'il étoit Prophete , souffrir à ses pieds cette pécheresse , en lui faisant voir que l'amour divin avoit fait d'elle un vase d'élection dont la bonne odeur étoit préférable à la fas-

tueuse justice de celui qui la regardoit toujours comme un vase d'immondices. Il la défendit contre le zele un peu excessif de sa sœur, qui l'accusoit d'oisiveté, quand elle n'étoit occupée que de s'enflammer de plus en plus d'amour à ses pieds, en savourant ses divins entretiens. Il la défendra contre l'avarice déguisée du perfide Disciple, jugeant qu'il eût mieux valu réserver, pour être employé à soulager les pauvres, le grand prix du nard dont elle rompra le vase d'albâtre, pour en oindre les pieds & la tête de son maître; & il prédira que la bonne œuvre qu'elle vient de faire, pour prévenir sa sépulture, (car il ne sera plus bientôt avec eux, & il y aura toujours des pauvres.) sera publiée & louée par-tout où sera prêché l'Evangile. Celui que nous devons craindre seul pour juge deviendra pareillement notre puissant défenseur, si convertis avec Magdeleine nous nous attachons à le suivre, & renonçons aux maximes diamétralement opposées aux siennes, & aux coutumes perverses du monde, qui ont été jusqu'ici nos guides.

Suivons-le particulièrement avec elle au Calvaire. Allons courageusement aux pieds de Jesus en Croix, ces pieds qui

y sont cloués pour les pécheurs, après s'être tant lassés à les chercher. C'est là que Magdeleine, avec Marie mere de Jesus, souffre un martyre d'amour, qui lui fait ressentir le contre-coup des cloux & de la lance qui le percent aux pieds, aux mains, au côté, les pointes des épines qui lui déchirent le front, toute l'amertume du fiel dont il est abreuvé. *Stabant autem juxta Crucem Jesu mater ejus.... & Maria Magdalene.* Hé ! quel surcroît de supplice pour elle, que son impuissance de le défendre contre la condamnation qu'il a voulu subir pour expier tous les péchés du monde, & contre les bourreaux qui le tourmentent en particulier pour elle-même ! Son amour la crucifie avec lui, & acheve de faire mourir en elle l'amour propre, s'il en restoit, & jusqu'aux dernières fibres d'attache à tout autre que lui.

Marthe n'est point nommée par l'Evangile aux pieds de la Croix, parce que, vaquant plus ordinairement aux soins domestiques, elle assistoit là dans la personne de sa sœur, ou plus vraisemblablement dans la compagnie de ces autres femmes, qui avoient suivi Jesus, portant sa Croix, d'un peu loin.

C'est aux pécheurs pénitents de s'unir de plus près à Jesus crucifié par la mortification chrétienne, comme Magdeleine devenue victime avec lui, d'idole qu'elle avoit été du monde. Vous tous qui ne l'avez que trop imitée dans ses foiblesses, hélas ! il n'en est guere qui n'aient à se le reprocher, dans la dépravation si générale ici des mœurs, venez unir votre sacrifice à celui de la Croix, dont J. C. renouvelle l'immolation par les mains de ses ministres sur nos autels.

III. Vous la représenterai-je à cette heure, languissante tristement d'amour, le jour du repos, que la loi ne lui permet pas d'aller au sépulcre de Jesus, s'y rendre le surlendemain de sa mort au lever du soleil, avec des aromates pour ensevelir son corps ? Ne l'y trouvant pas, elle court le dire à Jerusalem aux Disciples, & revient avec Pierre & Jean les deux plus fervents des Apôtres, qui s'en retournent, assurés par leurs yeux qu'il n'y est plus. Pour elle, se lamentant dans l'impossibilité de le revoir mort ou vivant, elle reste dehors à l'entrée du monument, regardant souvent au dedans. *Maria autem stabat ad monumentum plorans.* L'appa-

rition des Anges, qui lui demandent ce qu'elle a à pleurer, n'est pas capable encore de la consoler. Eperdue d'amour, elle répond : C'est qu'on a enlevé mon Seigneur, & je ne fais où on l'a mis. Toute occupée de l'objet de son amour, & ne croyant pas qu'on pense plus qu'elle à d'autres que lui, elle demande sans le nommer à Jesus lui-même qui lui apparoît sans qu'elle le reconnoisse d'abord : où l'avez-vous mis, si c'est vous qui l'avez ôté ? dites-le moi, & je l'emporterai. L'amour lui en donneroit les forces. Mais Jesus se découvre, se fait connoître à elle en la nommant ; & avec quel transport elle embrasse ces pieds, où elle avoit trouvé grace la premiere fois qu'elle les adora. Sa constance a mérité que lui-même essuye ses pleurs & change ses sanglots en tressaillements d'alégresse, se montrant à elle la premiere ressuscité. Il la charge d'en porter la consolante nouvelle à ses Apôtres, en l'avertissant qu'il n'est pas temps pour elle, parce qu'il n'est pas encore monté à son Pere, & qu'alors seulement il lui sera permis de jouir paisiblement des délices ineffables de ses embrassements.

J'abrege ces récits attendrissants, M.

F., pour vous dire qu'une fois au Seigneur, plus vous vous attacherez à lui, après votre conversion, plus vous éprouverez qu'il en est digne; & que votre seule persévérance à son service, par amour, vous méritera de partager éternellement la joie & la gloire de sa résurrection. Quoiqu'il ait dit à Magdeleine que la foi l'avoit sauvée; *fides tua salvam te fecit*, c'est à son amour qu'il attribue la cause de sa réconciliation. La foi est le principe du salut, mais si l'amour ne la perfectionne, elle seule ne justifie pas comme l'ont avancé en vain les Hérétiques du seizième siècle, rejetant, même taxant d'hypocrisie le changement de vie produit par la crainte des supplices éternels qui est bonne, excitée par la foi. Le dernier Concile œcuménique à Trente l'a défini contr'eux; mais que la foi, pour conduire à la justification, ne se bornant pas à cette crainte, doit être soutenue de l'espérance au moins qui commence à aimer Dieu, à observer le premier & le plus grand de ses commandements. En seroit-on dispensé depuis la loi de grace? Pourroit-on sous elle devenir juste & agréable à Dieu sans l'aimer? L'amour a fait le commencement, les

progrès & la consommation de la pénitence de Magdeleine. Vous êtes plus obligés qu'elle à continuer toute votre vie dans les pratiques de la pénitence , que l'on abandonne ici plus que partout ailleurs , commandées & de surrogation. Quoique vous soyiez certains , par la foi , que J. C. ratifie dans le Ciel la sentence du Prêtre qui vous absout ici-bas de vos péchés confessés avec un cœur contrit & humilié ; le Prêtre ni vous n'êtes assurés des dispositions amoureuses que cette remission suppose de votre part , que J. C. connoissoit infailliblement dans Magdeleine & dont il l'assura.

Les Evangélistes ne disent plus rien d'elle , ni de sa sœur Marthe : une ancienne tradition , adoptée par la piété , fait croire en Provence que ces deux Saintes avec leur frere Lazare , témoins trop fideles & trop évidents du déicide des Juifs , furent chassés par eux , & aborderent par mer , où on les avoit exposés , à Marseille où Lazare fonda une Eglise qu'il gouverna en qualité de premier Evêque. Magdeleine se retira au territoire d'Aix , dans un desert rendu fameux par les rigueurs de la pénitence qu'elle y pratiqua tout le reste

encore long de ses jours, soupirant sans cesse après celui qui la réuniroit à J. C. monté au Ciel; croissant toujours proportionnellement en son amour, & en haine d'elle même, en regret des années qu'elle avoit passées à offenser un Dieu, qui la combloit de chastes délices, dans ses communications intimes avec lui; ayant pour vêtement au plus un cilice, pour lit la terre nue ou le dur rocher, pour aliment des racines & des herbes crues, & cependant repue chaque jour par les esprits Célestes de la manne cachée promise à qui aura vaincu, par la violence évangélique, la violence des tentations, la révolte des sens & la fougue des passions. Marthe forma à Tarascon un établissement fructueux, où elle s'adonnoit à toute sorte de pratiques de charité envers le prochain, principalement à l'instruction des personnes de son sexe dans le Christianisme. Leurs reliques, enrichies des présents des Rois & honorés de l'affluence des peuples, y reposent. Elles n'en ont point laissé de plus précieuses que leurs exemples, qu'on peut imiter en tous lieux.

Marie Magdeleine est le modele des ames héroïques, qui, par un engage-

ment irrévocable que la sagesse humaine n'approuve pas, l'homme animal ne comprenant pas les choses de Dieu, qui sont au dessus de la nature, se vouent aux austérités du cloître; s'y imposent pour préceptes les conseils surnaturels de l'Evangile; à l'abri du tumulte & des enchantements contagieux du monde, perpétuent dans leurs asyles obscurs le spectacle brillant de la primitive Eglise; & par la sainte impudence de la foi, selon l'expression de Tertullien, se glorifient plus des ignominies de la Croix de J. C., de son obéissance, de sa pauvreté, que les mondains de leurs honneurs, de leurs faux plaisirs, de leur opulence; n'ont enfin qu'une affaire dont toute leur inquiétude est de n'être point distraites, ni s'inquiéter d'autre chose, de suivre assidument, inséparablement les traces de leur époux, conversant avec lui, crucifié & glorieux.

Marthe est le modele, la patronne des Communautés plus utiles au prochain, où, sans renoncer aux avantages de la solitude, on fait profession de l'hospitalité, du soin des pauvres malades, & de l'éducation chrétienne de la jeunesse.

Imitez-les l'une & l'autre en ce que vous pouvez dans votre état. Vous avez vu que jamais & nulle part il n'y eut plus d'occasions & de raisons, qu'ici, d'allier les œuvres de la charité aux œuvres de la pénitence. En pratiquant même les unes dans l'intention des autres, vous pouvez en doubler le mérite; pourvu toutefois que l'amour de Dieu vivifie vos actions. Sans cet amour les œuvres sont mortes, comme la foi, dit St. Jacques, est morte sans les œuvres. Et l'Apôtre bien-aimé: On n'aime point Dieu, si l'on n'aime son prochain; & l'on n'aime point le prochain, si l'on ne le soulage dans ses besoins. Cette charité non plus ne couvrira la multitude de vos péchés, que si vous vous en repentez; loin de vous appuyer du titre de vos aumônes, pour ne pas vous corriger. Soyez donc miséricordieux, sans oublier vos propres misères spirituelles, qui vous empêchent de plaire à Dieu. Joignez le fruit de vos levres, qui le louent dans la prière, aux fruits de la bienfaisance, qui secourt les nécessiteux. Vous vous le rendrez favorable par de telles hosties: *Talibus enim hostiis promeretur Deus*, dit l'Apôtre des nations, avec qui nous

avons désiré de vous montrer non notre esprit, mais l'esprit de Dieu & sa vertu, en vous prêchant les moyens d'arriver à ces faveurs éternelles, où vous conduisent le Pere, le Fils & le St. Esprit. Ainsi soit-il.



PANÉGYRIQUE

P A N É G Y R I Q U E

DE ST. NICOLAS EVÊQUE DE MYRE.

Mihi autem nimis honorificati sunt amici tui, Deus; nimis confortatus est principatus eorum.

Je vois, mon Dieu, que vous avez honoré d'une façon toute singulière vos amis; & leur empire s'est affermi, & augmenté extraordinairement. Pl. 138. 16.

LE Prophete voyoit en esprit les progrès surprenants de l'Evangile; il annonçoit dans la personne de J. C. la gloire & les succès abondants de ses Apôtres & des hommes Apostoliques: il contemploit avec admiration la dignité de leur ministère & l'étendue de leur pouvoir, & dans un saint transport il s'écrioit que l'une & l'autre étoient au dessus de ses expressions.

Mihi autem nimis honorificati sunt amici tui, Deus; nimis confortatus est principatus eorum. Ces hommes, disoit-il, Seigneur, que vous avez chargés de l'auguste fonction de prêcher votre Religion sainte & ses mystères, de quels dons précieux vous les avez enrichis, en les choisissant pour vos ministres, vos amis! En leur communiquant votre sainteté,

vous les avez rendus vénérables à toute la terre; en leur faisant part de votre puissance, vous avez soumis les peuples à leur empire: & les honneurs & les hommages qu'on rend à leur vertu & à leur crédit, presque confondus avec ceux qui ne sont dus qu'à vous, me paroîtroient excessifs s'ils ne se rapportoient à vous comme à l'auteur & la source de ce qui les leur mérite, s'ils ne se terminoient tous à glorifier en eux uniquement vos graces & vous-même. *Mihi autem nimis honorificati sunt amici tui, Deus; nimis confortatus est principatus eorum.*

Ce que le Prophete avoit prévu, ce qu'il prédisoit s'est accompli avec éclat aux yeux de l'univers étonné, lorsque la Religion Chrétienne s'est établie: on a vu les saints fondateurs, & après eux une longue suite de leurs successeurs dans les premiers siècles de l'Eglise, héritiers du même esprit d'onction & de force que Jesus-Christ avoit répandu sur eux avec profusion, marqués comme eux du sceau de la sainteté de Dieu & dépositaires de son pouvoir, en s'attirant les respects & la confiance de l'univers, lui faire reconnoître & adorer le Dieu trois fois saint & tout-puissant, comme il doit l'être.

Tel , & l'un des plus célèbres entre ceux-là dans le monde Chrétien , fut saint Nicolas , dans son temps l'honneur des Prêtres , le modele des Evêques & l'oracle de l'Eglise , son protecteur des plus accrédités jusqu'à nos jours , & en particulier votre illustre Patron , Chrétiens mes freres (*) : C'est un des Saints de tout temps les plus révéérés & les plus invoqués dans l'Eglise de Dieu. Mais avant d'entreprendre l'éloge que vous attendez que je vous fasse de lui , dans cette solemnité que vous célébrez en son honneur , ne dois-je pas , à plus forte raison que le Prophete qui m'a fourni mon texte , commencer par avouer que Dieu a honoré ce Saint de son amitié , & qu'il lui a confié sa puissance au delà de ce que je puis vous en dire ? *Mihi autem nimis honorificati sunt amici tui , Deus ; nimis confortatus est principatus eorum.* Pour répondre cependant en quelque sorte à votre attente , j'essayerai , sinon d'augmenter , de justifier au moins votre vénération envers votre saint Patron , par le récit abrégé de ses vertus , & votre confiance

(*) La Paroisse St. Nicolas de Dijon.

en lui, par le récit plus abrégé encore de ses prodiges. En deux mots: les vertus de St. Nicolas, premier Point; les miracles de St. Nicolas, second Point. Sa sainteté & son crédit: voilà tout le sujet de ce discours, après que nous aurons imploré les lumières de l'Esprit Saint par l'entremise de Marie.

Ave, Maria, &c.

PREMIER POINT.

La sainteté d'un successeur des Apôtres a pour objet de le sanctifier lui-même, de sanctifier ceux qui sont commis à ses soins; de sanctifier autant qu'il peut tout le monde. Les vertus relatives à ces trois objets entrent dans la composition de sa sainteté, la forment & réunies la complètent. Elles se trouvent aussi comprises toutes dans celles de St. Nicolas; & pour vous en tracer un tableau ressemblant & fidele, je vais vous le représenter travaillant, par des vertus propres, successivement à sa sanctification personnelle, à la sanctification de son Diocèse, à la sanctification de toute l'Eglise. Suivons le dans cette gradation aussi instructive pour nous,

qu'elle est honorable pour lui.

I. Il s'est sanctifié lui-même par des œuvres de pénitence & de charité, par la mortification & par l'aumône. Déjà vous vous rappelez deux traits singuliers de son esprit pénitent & de son cœur compatissant. Pénitence de Nicolas, pénitence unique : elle n'est comparable qu'à elle-même, ou à celle du héros de la pénitence, du précurseur de J. C., habitant du desert dès l'âge le plus tendre, n'ayant que le Saint-Esprit pour maître, lorsqu'il n'avoit encore rien appris des hommes, usant d'une nourriture aussi sauvage que son habitation, vêtu comme les bêtes qui lui servoient de compagnie, & ne se produisant sur les rives du Jourdain, que pour préparer les voies au Sauveur du monde, en prêchant le baptême de la pénitence, que depuis longtemps il avoit si bien pratiquée. Ainsi Nicolas est pénitent à la mamelle. Enfant de prière, accordé aux pieux desirs de ses parents d'abord stériles, comme Zacharie & Elizabeth, mais justes & marchant comme eux sans reproche dans tous les commandements de Seigneur, Nicolas né à Patare en Licie parut aussi bientôt, comme Jean,

un enfant de Grace , en qui la grace se montra supérieure à la nature pour le conduire , comme elle avoit surmonté les obstacles de la nature pour le faire naître. Guidé par son esprit plus fort que l'instinct naturel , il n'avoit encore qu'une sorte d'aliment nécessaire à l'entretien de sa vie naissante , & il le refusoit deux jours de la semaine , ou ne le prenoit qu'au soir , pour observer le jeûne alors en usage chez les Chrétiens : il ne connoissoit point encore le péché , & il pratiquoit déjà la pénitence.

O vous saints pénitents , après avoir été pécheurs , & même grands pécheurs , votre grande pénitence nous confond , quand nous y comparons la nôtre , si toutefois elle mérite ce nom ; car enfin nous sommes forcés de reconnoître que le péché méritant des peines infinies , par proportion à la majesté divine qu'il offense , & les mérites infinis du Sauveur n'étant que pour suppléer à ce que nous ne pouvons pas faire de notre côté pour son expiation , vous demeuriez dans l'obligation d'expier les vôtres par toutes les austérités proportionnées que vous pouviez porter. Nous sommes obligés d'avouer par conséquent que nous ne devrions pas

en faire moins que vous , ayant autant & plus péché que vous , plus grièvement peut-être , ou du moins plus souvent. Et vous , Saints pénitents , après avoir été toujours aussi justes que la fragilité humaine le comportoit , votre pénitence nous désespere presque , nous qui en faisons une si légère pour les fautes les plus graves , les plus énormes , & qui n'en faisons aucune pour les fautes légères que vous punissiez sur vous avec tant de rigueur : nous ne pouvons disconvenir que le moindre péché , offensant toujours une majesté infinie , vous aviez raison , pour le réparer , & nous n'en ferions pas trop , en vous imitant , d'exercer toutes les effrayantes cruautés auxquelles vous vous êtes livrés. Mais la pénitence de Nicolas , lorsqu'il étoit incapable de commettre aucun péché ; lorsque la grace baptismale , après avoir effacé dans lui celui d'origine , ne pouvoit être encore ternie d'aucune souillure ; lorsque la chair , encore trop foible pour combattre contre l'esprit du Christianisme , ne lui fournissoit point ce semble d'occasion de vaincre : ce qui dans les autres rend cet esprit comme assoupi , & qui dans lui ne l'empêche

pas de se montrer victorieux d'un
ohair qu'il crucifie, dès-lors qu'elle est
unie, par le sacrement de la régé-
nération, à celle du Verbe crucifié :
une telle pénitence, en même temps
que nous l'admirons, n'en sommes-nous
pas touchés, attendris, mes Freres? Ne
sentons-nous pas qu'elle nous attire
doucelement, à la vue de cet aimable
enfant, pénitent par une grace préve-
nante & seulement par amour, à l'être
nous-mêmes par réflexion, quoique
tard, & par justice : *monstrum est*
Seigneur, vous avez tiré, comme
vous l'aviez dit par votre Prophete, une
louange parfaite de la bouche des en-
fants à la mamelle; & vous avez encore
fait voir en celui-ci ce que répondoit un
autre Prophete à cette question: Qui se-
roient ceux à qui vous enseigneriez la sci-
ence, & vous donneriez avec l'intelli-
gence de vos volontés le lait de vos con-
solations: que ce seroit à des enfants se-
vrés, & comme arrachés des mamelles
de leurs nourrices. Il répondit parfaite-
ment aux grandes espérances que conçu-
rent de lui les témoins des merveilles de
son enfance, se demandant les uns aux
autres: Quel pensez-vous que sera cet
enfant, avec qui est la main du Sei-

gneur ? Nourrison de la sainteté ,
comme l'appelle un St. Pere , elle le
gouvernera toujours , elle sera sa direc-
trice dans ses voies les plus épineuses ;
& parvenu à cet âge si critique de l'a-
dolescence , elle le conduira dans un
asyle sacré , contre les risques que son
innocence , heureusement conservée
jusques-là , couroit dans le monde. Il
se retire dans un monastere , pour y
suivre avec encore plus de perfection
son esprit dominant , son attrait décidé
pour la pénitence , & pour y méditer
nuit & jour la Loi de Dieu. Mais avant
qu'il n'abandonne entièrement les ri-
ches possessions que lui avoient laissées
ses parents , voyous l'usage qu'il faisoit
de ses biens.

Cessez enfin , comme vous l'aurez
dû depuis long-temps , préjugé injuste
& défavorable à la sainteté , qui faites
croire qu'en se rendant dur à soi la
haine Evangélique de soi-même inspire
un caractère de dyreté pour les autres.
Les saints épargnent pour les pauvres
ce qu'ils se retranchent à eux-mêmes ;
& ils ne sont avares pour eux , qu'a-
fin d'être prodigues pour leurs freres.
Si la mortification parut être née &
croître avec Nicolas , la compassion étoit

née & crut aussi avec lui , comme avec Job. Un exemple justement fameux le persuade , & renferme à la fois tous les plus beaux traits de la charité : pere cruel & plus que barbare , non comme le téméraire mais religieux Jephté , qui dévoua imprudemment sa fille à la virginité ; après avoir balancé du temps , partagé entre les rigueurs de la pauvreté qui vous pressent , les sentiments d'honneur qui vous retiennent , & les terreurs de la conscience qui vous troublent , c'en est donc fait ; vous êtes déterminés à étouffer le cri de votre conscience , à mépriser celui de l'honneur , à n'écouter que celui de la misère , & à précipiter vous-même dans le vice des filles dont la providence vous avoit donné la vertu en garde , pour tirer d'une infame prostitution , par un commerce aussi infame , une subsistance pire que la mort. La nouvelle d'une résolution si peu digne d'un pere se répand : Nicolas , vous l'apprenez ; & ce qui allume les desirs impurs de plusieurs , en vous affligeant , réveille , enflamme en vous le feu pur de la charité. Charité abondante : il pourroit par des sommes considérables à l'établissement honnête & sortable de trois filles

nubiles , d'une naissance noble , l'une après l'autre. Charité humble : il agit le plus secrètement qu'il lui est possible ; en prévenant la honte de demander , il épargne même celle de recevoir , & ses précautions auroient enseveli dans un éternel oubli , jusqu'au grand jour de la manifestation , le bienfait , si celui qui le recevoit n'avoit épié & découvert à la troisième fois son généreux bienfaiteur , & si sa reconnoissance ne l'avoit fait connoître , en publiant son action libérale. Charité utile & la mieux placée : il soutient une maison chancelante , & la garantit de la ruine des mœurs , encore plus déshonorante que l'indigence ; & il sauve des ames , en assurant la chasteté périlante des corps ; dans un âge où tant d'autres lui tendent des pièges , & emploient leurs biens , dissipent leur patrimoine à la faire succomber. Dites encore que la sainteté n'est bonne qu'à elle-même ; que ceux qu'elle forme sont des gens nuls , & perdus pour la société , s'ils n'y sont importuns & à charge : ils n'y servent point par des flatteries & des complaisances criminelles , mais par des services réels & solides sans intérêt.

Ainsi Nicolas , qui n'étoit encore

Saint que pour lui-même , préludoit aux bonnes œuvres qu'il devoit faire , quand il seroit appelé à un ministère tout de charité , & dévoué par état à travailler au salut des ames il ne pensoit qu'à se cacher & à se mortifier davantage. Jugé digne , pour sa sagesse , d'être mis à la tête du monastere où il s'étoit retiré , avec la seule ambition d'y occuper la dernière place & d'y obéir toute sa vie , il avoit fui l'honneur de commander , par un pèlerinage de dévotion dans la Palestine. Là , en visitant les lieux consacrés par la vie mortelle du Fils Dieu , & arrosés de son sang , il avoit nourri sa piété & fortifié son amour pour les souffrances. En passant par l'Egypte , il s'étoit confirmé de plus en plus dans le dessein formé de vivre & de mourir dans la retraite & l'entier éloignement du monde , par l'entrevue du grand solitaire Antoine , alors l'Ange du desert , le Patriarche des Cénobites , qui en fuyant le monde l'avoit rempli du bruit de son nom , & dont la réputation ne manqua pas d'attirer Nicolas , ainsi que la conformité d'inclinations , à sa visite. De retour de ce voyage , avec un accroissement de vertu , dont

la marque non équivoque sont de nouvelles vues d'humilité, le Ciel qui à ses siennes sur lui ne consent pas à ses projets, & en dispose autrement. Il s'explique par un de ses signes extraordinaires qui, dans ces premiers temps, n'étoient point rares, pour marquer que, sous la loi de grace, la chair & le sang ne devoient point avoir de part dans la succession au Pontificat, & qu'on ne devoit y être élevé que par une vocation marquée de Dieu. Les Evêques comprovinciaux de la province de Lycie étoient assemblés à Myre, pour élire un successeur dans le siege archiepiscopal vacant de cette métropole. Ils consultoient de bonne foi le Saint-Esprit, sur un choix que l'esprit humain ni l'intrigue n'avoient point prévenu; & tandis qu'ils demandent au Seigneur, comme les Apôtres pour l'élection de Matthias, de leur montrer celui qu'il a choisi, Dieu révèle à l'un d'eux qu'il a choisi celui qu'ils trouveront le lendemain, le premier à la porte de la Basilique, attendant que les portes en soient ouvertes, pour y venir prier. Il le propose, & l'assemblée convient de ne point faire tomber ses suffrages sur un

autre que sur celui qui a été désigné à ce saint Evêque par le Seigneur. La voix du peuple bien-tôt applaudit au choix des électeurs, ravis eux-mêmes que Dieu leur ait montré un homme déjà connu avantageusement, neveu d'un prédécesseur qui avoit rempli saintement le même siege, promu par lui aux ordres sacrés, honoré du sacerdoce & préparé au gouvernement du monastere de la sainte Sion, qu'il avoit fondé dans le voisinage de la ville. Une élection faite d'un si beau concert annonçoit d'heureuses suites. Un plus heureux présage encore & plus assuré, c'étoit que Nicolas n'entreprendoit de travailler à sanctifier les autres, qu'après s'y être disposé, comme il est nécessaire, par sa propre sanctification.

II. Il travaille maintenant à la sanctification de son diocèse par sa vigilance : l'Épiscopat est un ministère de sollicitude, & une place de surveillant, comme le porte la signification même littérale de ce nom. Nicolas y a les yeux toujours ouverts, ou sur son peuple pour en connoître les besoins, ou vers le Ciel pour les lui exposer. Il fait son étude de l'un pendant le jour, & tout le jour, & chaque

jour ; il s'applique à l'autre pendant la nuit , & toute la nuit , & chaque nuit. Il ne lui reste plus de temps pour satisfaire les propres besoins de son corps , pour ses repas ni pour son repos. Son abstinence n'est plus fixée à certains jours ; elle est perpétuelle , & son jeûne quotidien ne lui permet de prendre qu'un pain mesuré pour nourriture , assaisonné d'une lecture de piété. Son sommeil n'est que sur la dure , trop molle pour lui : & couché tout habillé sur la terre nue , il dispute , il dérobe à la nécessité tout ce que la nécessité ne lui dérobe pas. Il médite encore les nuits sur les moyens de soulager les besoins , sur-tout spirituels , de son peuple , toujours présents à son esprit & à son cœur ; il les présente encore à Dieu les jours , durant le service divin auquel il est assidu. Ces besoins variés demandoient en effet tous ses soins , le champ qu'il avoit à cultiver étoit vaste , & promettoit à un travail continu une fertile moisson. Une partie étoit en friche , dans l'autre la zizanie étoit mêlée avec le bon grain. Un grand nombre étoit encore engagé dans les superstitions ténébreuses du Paganisme : il falloit les détrom-

per. Parmi les Chrétiens, les restes du schisme de Mélece en désunissoient quelques-uns, qui méconnoissoient l'autorité légitime ; il falloit les regagner : les mœurs des Catholiques ne répondoient pas toujours à la pureté de leur foi ; il falloit les réformer. Des abus même se glissoient dans le Clergé , & il falloit les corriger. Nicolas observe avec attention l'état de son diocèse , il le reconnoît , & son premier mouvement , à cette vue , est de ressentir son insuffisance , son impuissance , & de se tourner vers les saintes montagnes d'où il attend du secours. Avec quelle ferveur il en sollicite ! O mon Dieu ! dit-il , vous m'avez chargé de ce troupeau , je n'en ai pas pris de moi-même la conduite ; vous savez si j'ai eu cette présomption : aidez-moi donc , & soyez vous-même mon conducteur. Votre gloire y est intéressée : vous la mettez à sanctifier les hommes par les hommes , & ils ne peuvent que se corrompre les uns les autres : vous voulez que je sauve ceux que vous m'avez donnés , & je ne suis capable que de les perdre , que je les éclaire de votre lumière , & je ne suis moi-même que ténèbres ; que je les échauffe

de votre amour, & je ne suis que froid-
deur ; que je les convertisse , & je ne
sais si je le suis ; que je les perfec-
tionne , & je ne vois , il n'y a en
moi que défauts. Ah ! c'est en vous
seul que j'espere. Faites luire sur moi
les rayons de votre grace , afin que je
les réfléchisse sur eux ; faites en couler
dans ma bouche l'onction , qui les tou-
che ; armez ma langue de sa force
qui les soumette. Vous vous plaisez ,
dans votre bonté , à faire dépendre
les hommes les uns des autres , & tous
de vous pour le salut : vous vous servez ,
pour votre ouvrage le plus divin , des
instruments les moins propres à l'opé-
rer , afin que n'agissant que par votre
ordre & sous votre direction , ne se
confiant qu'en votre influence , ils ne
s'attribuent pas l'honneur qui n'en est
qu'à vous. Je planterai , j'arroserai ;
c'est vous qui ferez croître. Quelque
je sache que le succès ne dépend que
de vous , je travaillerai néanmoins
comme s'il ne dépendoit que de moi.
Ce n'est pas seulement parce que vous
me demanderez compte de ces âmes
que vous m'avez confiées , c'est prin-
cipalement parce qu'elles sont à vous
que je ferai tous mes efforts pour vous

les conserver. J'y emploierai tout ce qui est en moi , mes sueurs & mon sang ; je m'y sacrifierai volontiers moi-même : trop heureux de joindre mon sacrifice à celui du souverain Pasteur qui a donné sa vie pour ses brebis , associé que je suis à l'honneur de sa souveraine sacrificature !

Il dit , & sans différer , plein de défiance de lui-même & de confiance en Dieu , il met aussi-tôt la main à l'œuvre ; car l'Episcopat est un ministère d'action autant que d'inspection , & celui qui le desire , comme on le pouvoit alors sans être coupable d'ambition , desire , dit l'Apôtre , une bonne œuvre , qui renferme toutes les autres. La plus grande prérogative qui y fût alors attachée étoit d'être les premières victimes , destinées à la mort par les tyrans qui persécutoient l'Eglise. Il n'y avoit point de revenus fixes , assignés pour entretenir une pompeuse indolence. Dépositaire des aumônes des fideles , un Evêque n'étoit pas autorisé par la coutume à se les approprier ; & en les distribuant comme pere des pauvres , il se partageoit comme pauvre lui-même. Vêtu simplement de la laine que lui fournissoient ses ouailles , il ne

s'engraissoit pas de leur substance. Ne pas seulement les connoître, mais les paître, les défendre, bander les plaies des blessées & guérir les malades, chercher celles qui étoient perdues & les rapporter sur les épaules au bercail, les conduire toutes dans les sentiers de la justice, sans se reposer sur des subalternes, que du travail qu'il ne pouvoit pas acquitter de ses propres mains ; n'être en un mot le premier, que pour se montrer le serviteur de tous : voilà en quoi consistoient ses occupations, en quoi consistent toujours ses obligations : tels étoient les Evêques de ces siècles d'or ; tels il en est encore dans la lie des siècles : tel se montra singulièrement Nicolas, par son zele ardent mais prudent. La prudence tempere le feu de son activité, qui pourroit aller plus loin que les justes bornes ; l'ardeur donne de l'énergie à sa prudence, qui souvent, par trop de circonspection, dégénéreroit en lenteur & en pusillanimité.

Avec quelle ardeur, se multipliant selon les besoins de son troupeau & autant qu'eux, je l'entends dire, mais de maniere à convaincre ! aux Idolâtres : Quittez, brisez vos vaines

idoles; adorez le vrai Dieu, que les hommes n'ont point fait, mais qui a fait le Ciel & la terre, & créé tout ce qui les habite; rendez-lui un culte digne de lui, digne de l'homme, conforme à la raison, & que lui-même a révélé. Aux Hérétiques; Abjurez votre erreur. La vérité est une; J. C. a promis d'être avec le corps des Pasteurs, qui tiennent leur mission de ses Apôtres & de lui, pour l'enseigner jusqu'à la consommation des siècles: puisque vous ne pensez pas comme eux, la vérité n'est donc point avec vous. Aux Schismatiques: Rejoignez-vous à nous. Vous pensez comme nous; quel prétexte avez-vous eu de rompre avec nous les liens de l'union? La charité est la vertu la plus essentielle du Christianisme, & vous n'y demeurez pas: elle est incompatible, elle ne peut pas subsister avec votre séparation. Aux mauvais Chrétiens; Soyez moins ingrats au don de la foi; en y contredisant par vos actions, ne la déshonorez pas devant les infidèles, qui vivent mieux que vous en croyant mal. Que les époux s'aiment uniquement, comme J. C. a aimé son Eglise: que les vieillards se rendent recommandables

par la gravité de leurs mœurs; que les hommes soient sobres & continents; que les veuves soient retirées & appliquées dans leur domestique; les vierges, modestes & faisant de la pudeur tout leur ornement; que les maîtres traitent leurs serviteurs comme leurs freres en J. C., & que les inférieurs obéissent en confiance à leurs supérieurs comme à Dieu. Soyez tous la bonne odeur de J. C. en tous lieux; donnez bonne idée de sa Religion & lui faites honneur, en vivant bien comme vous croyez. Aux Lévites & aux Prêtres: Soyez plus saints, vous qui approchez le Dieu saint de plus près; qui devez le représenter au peuple & réconcilier le peuple avec lui, par l'immolation de l'agneau sans tache. Souvenez-vous de la grace qui vous a été conférée par l'imposition de ses mains, & ressuscitez la en vous sans cesse. Sel de la terre pour la préserver de la corruption, songez qu'elle vous sera imputée, si vous vous affaiblissez; flambeau de l'Eglise, placé sur le chandelier du sanctuaire, pour y briller d'un doux éclat dans la maison de Dieu, ne l'obscurcissez, ne l'inctez pas par la fumée & mauvaise

odeur de vos exemples : guides des peuples & leurs modèles, ne les égarez pas & gardez-vous de détruire au lieu d'édifier.

Quelle est sa prudence à diversifier son zèle, & à lui faire prendre toutes les formes différentes que demandent les circonstances ! Les grands, injustes & scandaleux, comme Hérode adultere, trouvent en lui un Jean, quand il le faut ; les Pharaon endurcis, un Moïse ; les adorateurs de Baal, un Elie ; les avares comme Giesi, un Elisée ; les fornicateurs, un Phinée ; les menteurs comme Ananie & Saphire, un Pierre ; les blasphémateurs, un Paul ; les profanateurs du temple par leur trafic simoniaque ou leur fausse doctrine, un J. C. Mais la douceur fait son caractère le plus ordinaire, comme celui de son maître. Il retranche rarement de sa communion ; il ne se sert du glaive à deux tranchants de la parole pour ce funeste effet, qu'afin d'empêcher la contagion, & dans l'espoir même de la guérison : comme fit l'Apôtre à l'égard de l'incestueux de Corinthe, pour qu'il rentrât en lui-même. Il n'agit point par autorité, quand la voie des remon-

trances & de la persuasion suffit ; & quand l'autorité seroit inutile ainsi que les réprimandes , & ne pourroit qu'aigrir le mal , il aime mieux le contenter d'y opposer en patience le bon exemple : modele des Pasteurs ainsi que du peuple. Il n'agit jamais qu'avec conseil , & souvent il assemble des Conciles de sa Province ou des Synodes de son Eglise , où déposant tout esprit de domination au milieu de son Clergé , il en prend l'avis pour former des réglemens utiles de discipline , auxquels il se soumet le premier , pour être plus en droit d'y exiger des autres la soumission. Quoiqu'à lui seul appartienne le droit de gouverner , il se sert ordinairement des avis & de la coopération , dans son gouvernement , de deux hommes qu'il attache à sa personne , à qui il communique tous ses desseins , & qui , par la communication de leurs lumières & de leur zele , sont devenus eux-mêmes célèbres dans l'Eglise d'Orient : Paul de Rhodes & Théodore l'Ascalonite. Enfin réglé en tout suivant le portait jamais trop bien reculé d'un Evêque par St. Bernard , irrépréhensible dans sa vie , exact dans les

fonctions de son ministère, fidele économe dans son administration, affable dans sa conversation, prévoyant dans ses conseils, toujours droit dans ses intentions, integre dans ses jugements, modéré dans l'exercice de son pouvoir, tranquille sans être oisif, laborieux sans être dissipé, zélé sans être dur, condescendant sans bassesse, ferme de même sans opiniâtreté; à l'exemple du grand Apôtre, il se faisoit tout à tous, pour les gagner tous à J. C. On diroit qu'il n'est plus saint que pour sanctifier son peuple, il n'en est pas moins saint pour lui-même; au contraire, la charité est la plus noble, la reine des vertus: loin de perdre, on ne peut que gagner en les lui sacrifiant; plus on est saint pour les autres, plus on l'est pour soi-même, & nous allons voir la sainteté de Nicolas augmenter par une nouvelle progression, en le voyant travailler à la sanctification non seulement de son Diocèse, mais de l'Eglise universelle.

III. Il travaille à sanctifier toute l'Eglise par sa constance & par sa doctrine. Il la soutient par ses souffrances, il l'instruit par sa science; il en défend la foi aux dépens de son sang, contre

contre les efforts du Paganisme, & il l'assure au Concile Œcuménique & Général de Nicée, contre l'impiété Arienne : il combat pour elle contre les Princes Idolâtres, & la fait vaincre avec lui ; il triomphe avec elle, & la fait profiter de la paix sous le premier Empereur chrétien.

Licinius, tu continues, &, par des degrés accumulés de férocité, tu renouvelles en Orient contre l'Eglise la persécution de Dioclétien & de Maximien, la plus horrible que le Christianisme ait essuyée. Les ordres sont donnés, & de dignes ministres de tes fureurs ne sont que trop prompts à les exécuter. La perte des biens, la privation de la liberté, les prisons, les tourments sont mis en œuvre, pour faire renoncer à la Foi & sacrifier aux Idoles : il faut leur immoler, ou leur être immolé. Le fer de la persécution tombe sur la Lycie ; elle étoit en état de la soutenir, à l'appui de Nicolas. Ce n'étoit point un Pasteur mercenaire : il ne s'enfuit ni ne se cache. Semblable au saint Roi Josias, il maintient la piété dans les jours des pécheurs ; au grand prêtre Simon, il détourne, par ses soins redoublés, son peuple de la perdition : il

fortifie les foibles, il affermit ceux qui chancelent; il inspire à tous le courage dont il est rempli, pour mourir plutôt que d'abandonner J. C.; il prêche hardiment sur les toits, il exhorte, il anime, il conduit jusqu'aux supplices ceux qui y sont condamnés. Il dit hautement, du moins sa manière d'agir parle ainsi au tyran: Si je crains pour les miens, je ne crains rien pour moi. Pourvu que je ne perde aucun de ceux que je dois garder, la mort m'est un gain; & si je ne puis les en sauver, je souhaite de tomber sous ses coups sur mes ouailles; je mêlerai mon sang à leur sang, & victime de la foi avec elles, rien ne me séparera d'elles ni de J. C. Son intrépidité, qui rassure tous les Chrétiens, intimide le président chargé des ordres de l'Empereur, & le déconcerte. Il a peur d'une révolte populaire, & de mettre la ville en combustion, s'il le fait mourir; on le charge de fers. La parole de Dieu n'est point liée, & n'en est que plus efficace; il se résout à l'éloigner, il l'envoie en exil sous bonne garde aux extrémités de l'empire. C'étoit la peine la plus sensible qu'on pût lui faire souffrir, comme le plus sûr moyen d'affaiblir, d'ébranler son

troupeau. Figurez-vous un tendre pasteur, entre lequel & ses brebis est un fleuve large & rapide, par où il en est inévitablement séparé, & réduit à les voir de loin, sans pouvoir les secourir, la proie de la gueule & des dents dévorantes des loups ravissants, devenus maîtres de la bergerie. Telle & plus cruelle encore est la situation de Nicolas arraché à son peuple. Mais un Apôtre n'est jamais sans prosélites; & à mesure qu'on lui enleve les siens, son zele en enfante d'autres à J. C. Nicolas dans sa route marche non en captif, mais en vainqueur de conquête en conquête; & arrivé au lieu de son exil, malgré les mauvais traitements qu'il y endure, il s'y formera comme un nouveau diocèse par la fécondité de sa prédication. Il n'oublie point cependant le premier. C'est une épouse à qui il a juré une éternelle fidélité. Son cœur, toujours en alarme, s'inquiete sans cesse sur le sort des fideles de Myre. Saint Pontife, consolez-vous: la paix est rendue à l'Eglise, après trois siècles de guerre: vous serez rendu à votre siege. Le Ciel a exaucé vos prieres, & le cri plus touchant de vos maux l'a pénétré, l'a fléchi: à l'orage le plus furieux suc-

cede le plus beau calme. Licinius & Maxence ont disparu: Constantin demeure maître du monde y fait triompher la Croix de J. C. par laquelle ses étendards ont vaincu ses compétiteurs à l'empire. Toutes les Eglises particulières revoient leurs Evêques dispersés, dont l'absence y avoit causé des malheurs, à quoi leur présence remédie. Tandis que Nicolas, tel que Judas Machabée, après que les ennemis du peuple de Dieu furent terrassés, se hâte de renouveler, de rétablir les choses saintes dans une nouvelle splendeur, qu'il ne purifie pas seulement les temples matériels, en bâtissant de nouveaux au vrai Dieu & démolissant tous les monuments qui restent de l'Idolâtrie, que se réjouissant avec ceux que la persécution n'a pu renverser, ils'afflige avec ceux qui s'y sont laissés entraîner, il les relève de leur chute, il verse, indulgent Samaritain, l'huile & le vin pour les panser, & les aide à expier par de salutaires satisfactions leur lâche apostasie, qu'il augmente même son troupeau de presque tout ce qui restoit d'Idolâtres; tous les Evêques sont convoqués, sous l'autorité du Pape St. Sylvestre, par l'empereur Constan-

tin à Nicée , pour le bien commun de l'Eglise. C'est là qu'après avoir donné à l'Eglise entière le spectacle édifiant de ses souffrances , & rendu un témoignage sanglant à sa foi , organe du St. Esprit il va prononcer des oracles , & rendre à cette même foi de l'Eglise un témoignage plus paisible , plus éclatant & non moins nécessaire.

Les ennemis étrangers de l'Eglise n'étoient point encore abattus , que ses propres enfants se révoltant s'étoient élevés contre elle , & déchiroient le sein de leur mere. Le plus redoutable de ces ennemis domestiques qu'elle ait jamais porté fut sans contredit Arius , prêtre hypocrite d'Alexandrie , aussi insinuant que hardi dans ses opinions , le chef des hérésiarques. Il avoit divisé les Evêques sur le point le plus capital de la Religion Chrétienne. Il s'agissoit de les réunir dans cette assemblée fameuse , qui se tint sous la protection du premier empereur qui ait embrassé le Christianisme : assemblée la plus solennelle & la plus respectable peut-être que l'Eglise ait jamais vue , par le nombre & la qualité de ceux qui s'y trouverent. C'étoient plus de trois cents prélats , qui la plupart avoient confessé

J. C. dans les tourments, & portoient les marques glorieuses de leur confession. L'hérésie d'Arius y fut définitivement condamnée, anathématisée, & la consubstantialité du Verbe Divin avec son Pere proclamée, confirmée; la divinité qu'on venoit d'ôter aux Idoles, assurée pour toujours à J. C., & le fondement de la foi inébranlablement posé sur les ruines de l'infidélité. Pourriez-vous ne pas jeter, arrêter un moment avec plaisir vos regards sur ce jour le plus brillant de l'Eglise? Alors on vit pour la première fois les deux puissances dans une parfaite intelligence; l'indépendance mutuelle de l'une & de l'autre réciproquement avouée, & de leur concours mis en pratique résulter la plus grande utilité. On vit les Evêques d'un côté honorer dans l'Empereur l'image vivante de Dieu, ne tenant que de lui sa couronne, pour le bonheur temporel des peuples; de l'autre côté l'Empereur reconnoissant, dans les Evêques, les ministres de Dieu, tenant de lui seul leur pouvoir exclusif dans ce qui concerne le salut éternel, vouloir être assis plus bas qu'eux, pour signe qu'ils avoient seuls, dans la décision des matieres de foi, la prééminence

qu'ils lui cédoient par-tout ailleurs sans dispute. Heureuse concorde du Sacerdoce & de l'Empire, puissiez-vous toujours durer, pour l'affermissement réciproque du Trône & de l'Autel : l'un sorti enfin de l'esclavage, après y avoir long-temps gémi, ne jamais abuser de sa liberté pour entreprendre sur les droits de l'autre; & l'autre ne jamais prendre prétexte de rengager le premier dans la servitude, où il ne doit pas être tenu ! Hélas ! ce prince, destructeur des faux Dieux & si bien intentionné pour la foi, sera ensuite prévenu contre son plus grand défenseur, & l'Arianisme foudroyé ; renaissant de ses cendres, trouvera dans ses enfants des protecteurs déclarés, qui recommenceront les persécutions des Païens. L'apanage de l'Eglise sur la terre est d'être attaquée, perpétuellement combatue, & de ne jouir de la paix que par intervalles, comme d'une trêve. Son triomphe ne sera complet & durable, que dans le Ciel. Il le faut pour éprouver en attendant, & manifester les élus. Ceux-là seuls sont heureux ici-bas, qui inaccessibles à l'erreur, incapables d'une servile politique, craignant Dieu, honorant le Roi, rendant à César ce qui ap-

partient à César, & à Dieu ce qui appartient à Dieu, conservant la charité envers tous, connoissant la vérité sans altération, & sachant que qui ne se déclare pas pour elle est contre elle, la professent sans dissimulation dans tous les temps.

Mais n'obscurcissions pas la clarté de ce jour, par des nuages que Nicolas, pour son grand âge, ne verra point. S'il se distingua dans cette célèbre assemblée, par son attachement inviolable pour la saine doctrine, & son horreur qu'il signala contre les nouveautés profanes; les Peres le distinguèrent aussi pour sa célébrité, entre les Osius de Cordoue, Légat du Saint-Siege pour présider au Concile, les Marcel d'Ancre, les Athanase même. L'Empereur marqua à cet autre Jean-Baptiste par sa pénitence prématurée, & ce nouveau Jean l'évangéliste survivant à son martyre, de l'amitié, de l'estime, un respect même particulier. Et que j'aime avoir ces deux grands hommes ensemble se prévenir l'un l'autre par des signes d'honneur! Constantin grand par sa dignité suprême, Nicolas grand par sa seule sainteté: l'Empereur environné de la magnificence royale, qui n'en impose pas au Saint Vieillard; le saint

revêtu d'une simplicité majestueuse qui éblouit l'Empereur : celui-ci s'humiliant devant le saint , sans compromettre ni avilir la majesté impériale ; le saint soutenant son caractère épiscopal , sans sortir de l'humilité chrétienne , & recevant les faveurs de l'Empereur avec cette même grandeur d'ame qu'il recevoit les arrêts de proscription des tyrans. Ah ! mes freres , que la vertu est grande ! elle seule est la vraie , la solide grandeur , qui ne dépend pas des caprices de la fortune ; & quand elle ne verroit pas à ses pieds ce qu'il y a de plus grand lui rendre hommage , elle se suffit à elle-même : contente d'avoir les Anges pour spectateurs , pour admirateurs , & d'être l'objet des complaisances de Dieu.

Celle de Nicolas étoit consommée. Il s'étoit sanctifié lui-même par la pénitence & la charité ; il avoit sanctifié son Diocèse par sa vigilance vers Dieu & sur son peuple , & par son zèle ardent & prudent ; tout le corps de l'Eglise , autant qu'il avoit pu , par sa constance & sa doctrine. Comblé de sainteté , il retourne de Nicée , où il venoit de travailler à la sanctification de l'Eglise , à Myre où il avoit travaillé

à la sanctification d'un peuple qui lui étoit cher & dont il étoit également chéri ; & de Myre au monastere dont il avoit été abbé, où il avoit travaillé à sa propre sanctification : recueilli en Dieu , le bénissant de tant de graces , il y finit ses jours au milieu de ses enfans & entre les bras de ses freres , & entre en possession de la gloire , prix immortel de tous ses travaux. Vous me direz sans doute que vous n'êtes pas appelés , comme les successeurs des Apôtres , à sanctifier le monde. Cependant Dieu a recommandé à chacun de nous notre prochain. Vous sur-tout , peres & meres de famille , vous êtes les Pasteurs naturels de vos enfans , obligés de seconder dans leur éducation les soins du sage Pasteur que la providence vous a donné ; & si vous les contrariez , vous en répondrez doublement. Qui que vous soyiez , votre vocation est la sainteté ; c'est l'obligation essentielle , inséparable & indispensable du Christianisme. Eh ! si vous étiez saints pour vous-mêmes , qui sait si votre sainteté ne seroit pas utile à beaucoup d'autres , peut-être à toute l'Eglise ? Qui sait si Dieu dont le bras n'est pas raccourci , & qui aime tant la

sainteté & les saints, pour relever la vôtre, ne la récompenseroit pas du don des miracles ? Il me reste un mot à vous dire de ceux de Saint Nicolas.

SECOND POINT.

Les miracles sont le témoignage que Dieu rend lui-même à la sainteté de ses serviteurs. Ce seroit donc soustraire au Saint dont je suis chargé de vous faire l'éloge le sceau le plus authentique de son mérite, que de vous taire absolument les miracles qu'il a faits : ne vous semblerois-je pas mépriser en quelque sorte ce don divin, & respecter trop l'incrédulité de notre siècle ? D'autant plus coupable, si j'agissois de la sorte, que l'Eglise avec qui je ne puis errer m'atteste que Dieu a décoré St. Nicolas de ce don dans un degré éminent & presque sans réserve, & que la voix unanime de la Tradition, depuis le quatrième siècle jusqu'à ce jour, l'a nommé un Taumaturge. Je sais que le grand nombre des véritables a facilité d'en publier & d'en adopter de faux ; & que l'excessive crédulité de quelques siècles lui en a attribués qui sont démentis par l'ordre des temps ,

& ne soutiennent pas l'épreuve d'une critique judicieuse sans excès. Je laisse ceux-là & sur la foi de l'Eglise, je crois encore qu'il en a opérés d'innombrables : *Deus, qui beatum Nicolaum innumeris decorasti miraculis.* Parmi ceux-ci j'en choisis trois qui sont rapportés par des auteurs plus voisins de son temps pour leur ancienneté, & dignes pour leur probité renommée qu'on ne les taxe pas de mensonge, qui d'ailleurs ne sont contraires ni à la chronologie, ni à l'idée de l'Etre suprême ; mais que la sagesse de leurs motifs & l'évidence de leurs suites rendent plus croyables, la multitude ou la condition de leurs témoins au dessus de toute suspicion, plus certains. Je parle du pouvoir miraculeux de St. Nicolas sur le feu, par où Dieu accrédita sa mission, lors de son élévation à l'Episcopat ; de son pouvoir sur l'eau d'où lui vient cette espece d'empire qu'il exerce sur l'immense étendue des mers ; de son pouvoir sur l'esprit des princes, qui a répandu avec célérité son culte par toute la terre.

I. Puissance miraculeuse de St. Nicolas sur le feu, élément le plus actif, principe de vie, mais dès qu'il passe la

mesure des forces qu'il doit avoir ; le plus violent destructeur. Les prophéties suffisent aux fideles : ils le savent , & ils voient l'accomplissement d'une grande partie ; ils attendent l'autre & le passé leur répond à présent , leur est garant de l'avenir. Les miracles , dit St. Paul , sont pour les infideles , à qui il faut un argument plus court & plus frappant pour leur persuader la vérité , la divinité de notre Religion. Cette preuve étoit encore nécessaire du temps de Nicolas , où une partie du monde étoit encore Idolâtre ; & il n'étoit pas rare non plus que Dieu la mît , comme ses lettres de créance , entre les mains de ceux qu'il envoyoit pour achever l'ouvrage , déjà fort avancé par les Apôtres , de la conversion de l'univers à J. C. Les Evêques électeurs étoient encore assemblés à Myre : tout le Clergé de cette Eglise & le peuple en foule assistoient à la cérémonie du sacre de l'Evêque élu. Une mere éplorée s'approche de lui , elle met à ses pieds les débris d'un enfant , que les flammes d'un incendie ont presque consumé , réduit en cendres ; les larmes aux yeux , d'une voix entrecoupée de sanglots , elle le conjure , en lui montrant ce triste

objet , qu'un jour d'une si grande joie ne soit pas pour elle un jour de douleur. Nicolas ne se répute point digne d'opérer une œuvre qui n'appartient qu'au Tout-Puissant ; mais ses entrailles pastorales sont émues du sort déplorable de cet enfant , & les pleurs de la mere lui percent le cœur ; il ne peut se résoudre à renvoyer cette femme frustrée dans sa confiance ; il ose , au nom de J. C. qui a promis que ses disciples ne feroient pas de moindres prodiges que lui , en demander un ; il l'obtient : aux yeux de cette nombreuse assemblée , ces os arides , comme ceux que vit Ezéchiel , se couvrent d'une chair vive , ils sont animés , ils ont repris la vie & le mouvement. La mere s'en retourne , glorifiant Dieu de ce que ce jour mémorable , qui a donné à Myre un si bon Pasteur , lui a rendu son fils. C'est pas la seule fois qu'il commanda à la mort , & qu'elle lui obéit ; mais une résurrection si publique , au commencement de son épiscopat , contribua beaucoup à lui acquiescer cette autorité , qui valut les succès que nous avons vus à son ministère.

Il. Puissante miraculeuse de St. Nicolas sur l'eau , cet élément encore plus

formidable que le feu , qui arrête les ravages de celui-ci , & contre les ravages duquel celui-ci ne peut rien. Un vaisseau vogue en pleine mer , & cet élément perfide menace d'engloutir ceux qui se sont fiés à son inconstance , il en fait auparavant cruellement son jouet : il les élève jusqu'aux nues , il les précipite au fond de ses gouffres entrouverts , il les revomit de l'abyme. L'art du pilote est à bout ; le bâtiment n'est plus gouverné que par la tempête. Tantôt ce sont les vagues agitées qui , comme des montagnes d'eau vont fondre sur lui , tantôt il s'enfonce par l'eau qu'il fait , se fondant de toute part. L'équipage est dans un morne silence , ou ses cris lamentables se perdent , se confondent avec le mugissement des flots , les sifflements du vent , le bruit du tonnerre ; on ne s'entend plus. Le jour est changé en nuit ; on ne s'entrevoit qu'à la lueur lugubre des éclairs. On craindrait d'être écrasé par la foudre qui gronde , si l'on n'étoit sûr de périr par les eaux. On est éloigné de terre ; on se souvient seulement que l'endroit le plus proche est Myre , où vit le saint évêque Nicolas. A ce souvenir un rayon d'espérance luit ; on demande

à Dieu le salut , autrement désespéré , par les mérites de son serviteur : à l'instant comme autrefois au commandement du Sauveur , la mer s'apaise , les vents cessent de souffler dans les airs le péril & la mort , les nuages sont dissipés : un jour serein est éclairé par un soleil pur. On aborde heureusement à Myre , on va remercier avec empressement le saint Prélat.

Il répond que c'est Dieu seul qui fait des merveilles ; & ses regards pénétrant les replis des consciences , il avertit deux matelots de confesser des péchés secrets , qui les ont mis en danger de périr éternellement. C'est de là , & de plusieurs autres semblables prodiges sur les eaux , tantôt pour amener de Sicile du blé à son peuple pressé par la famine , tantôt pour favoriser de pieux pèlerinages , que le nom de Nicolas est invoqué par les navigateurs sur toutes les mers. Il est devenu fameux sur les plus fameuses par leurs écueils , & elles seroient encore moins fécondes en naufrages , si ceux qui le réclament , pour la conservation de leur vie , avoient une envie aussi sincère d'en mener une meilleure.

III. Puissance miraculeuse de St.

Nicolas sur l'esprit des Souverains : c'est un attribut de la toute-puissance de Dieu de tenir dans sa main le cœur des Rois, & de le tourner comme il lui plaît. Elle y éclate davantage qu'à changer à son gré les loix de la nature des êtres, qui ne sont pas libres de lui résister ; au lieu qu'elle empêche les volontés les plus obstinées de lui résister, & fait vaincre leur résistance sans leur ôter leur liberté. Ces cœurs, pourtant si difficiles à mouvoir vers le bien, ne sont que trop faciles à incliner au mal ; & telle est la malheureuse condition des princes, que, faits pour rendre la justice aux peuples, on leur fait aisément commettre, même contre leur intention, de grandes injustices. Ils ne peuvent voir tout par eux-mêmes, & ils sont exposés nécessairement à être trompés, à laisser surprendre leur religion. Juste sujet de dégoût & d'humiliation pour des cœurs droits, dans les rangs les plus sublimes, & pour nous, de ne point tant envier le bonheur prétendu dont nous nous imaginons qu'ils jouissent. Car alors qui prendra sur soi de leur défiller les yeux, & à travers l'essaim de flatteurs, qui les entourant s'empressent à les

étourdir & les aveugler de plus en plus ;
qui osera leur offrir la lumière odieuse
& très-souvent déplaisante de la vérité ?
Ils resteront dans leur aveuglement fatal
à leurs sujets, si Dieu même ne dai-
gne , comme il n'est pas indigne de lui ,
y mettre la main par soi ou par ses
saints. Sur de fausses accusations , in-
tentées par la jalousie qui regne dans
toutes les cours , Constantin avoit con-
damné à mort trois nobles militaires ,
qui avoient bien servi la patrie & leur
prince. Ils avoient eu occasion de con-
noître le grand Evêque de Myre :
quelqu'éloignés qu'ils en soient , dans
l'extrémité où ils se trouvent , le jour
de leur exécution arrivé , ils recourent
à lui , se recommandent à sa charité
en J. C. , par qui tout en Dieu se rap-
proche. Il se rend aussi-tôt présent à
leur priere , & il apparôit à l'Em-
pereur , qui le reconnoît à cet air de
sainteté qu'il lui avoit vu à Nicée , à
cette splendeur céleste de son front ,
qui imprime un doux respect. Prince ,
lui dit-il , vous avez condamné des
innocents calomniés , délivrez-les ; je
ne vous demande point grace pour eux ,
c'est une justice. Après mon avertisse-
ment , vous seriez coupable de leur

sang, & celui qui jugera les justices vous condamneroit à son tribunal, dans toute la sévérité de son jugement. L'Empereur, qui avoit été mal instruit, ordonne la révision de leur procès; ils sont trouvés sans crime, déclarés innocents & renvoyés absous. Constantin aussi plein qu'eux de reconnoissance d'avoir échappé au danger de faire périr l'innocence, qu'il étoit de son devoir de protéger, envoie à l'évêque de Myre de riches présents, conformes à son état, dignes d'un Empereur, & propres à la décoration des autels & à la majesté du saint culte.

L'histoire raconte d'autres pareilles délivrances, soit avant ou après la mort du Saint, que j'ometts pour n'être point trop long. C'est ce qui, en augmentant la confiance des peuples en St. Nicolas, a si fort étendu son culte dans tous les lieux. Il avoit passé d'Orient en Occident, avant que le corps de ce Saint n'eût été transféré à Bari, dans le royaume de Naples: translation qui, devenue une source de bénédictions & de nouveaux bienfaits pour la terre, a fait ajouter une nouvelle solemnité à celle du jour du triomphe de St. Nicolas dans le Ciel. La ville fortunée

qui possède ses saintes reliques a pourvu à ce qu'on leur rendit dans tous les siècles des honneurs, ou que l'oppression des princes Musulmans avoient interrompus, ou qui eussent cessé de lui agréer de la part des Grecs, depuis qu'ils ont fait schisme avec l'Eglise Romaine; & St. Nicolas, par la vertu miraculeuse qui depuis si long-temps sort de son tombeau, pour guérir toutes les infirmités humaines, a donné à cette ville un relief qui y attire des étrangers de toutes les parties du monde, & confirme la foi de la véritable Eglise, dont sa dépouille mortelle est un trésor.

Que dirai-je de plus à la gloire d'un Saint suffisamment illustre, & plus que je ne l'ai pu dire, par les actions vertueuses dont il a fourni sa carrière? St. Jean Chrysostome, Patriarche de Constantinoble, inséra son nom dans la Liturgie accompagné des qualifications les plus honorables. L'Empereur Léon VI a prononcé son panégyrique. Les Peres & les Docteurs de l'Eglise, un St. Bernard, un St. Bonaventure, le B. Pierre Damien, le dévot chancelier de Paris Herson ont composé ses louanges. De Souverains Pontifes, sur le premier

trône de l'Eglise , se sont honorés de son nom ; il l'a donné à des Saints qui comme lui ont mérité les honneurs de la canonisation ; il est le titre d'un Cardinal dans la capitale du monde Chrétien ; ailleurs il est titulaire d'églises Cathédrales , Collégiales & Paroissiales à l'infini , dans les villes & les campagnes. Il forme encore , dans la capitale du Royaume très-chrétien , des ministres sacrés au Seigneur & des pasteurs aux peuples , par une pieuse association érigée sous son nom. Il protège par-tout la jeunesse , qui dans toutes les écoles publiques l'invoque comme son pere. Presque point de cité où il n'y ait quelque temple bâti , point d'église qui n'ait du moins quelque autel dressé sous son invocation. Celle-ci d'abord simple chapelle hors des murs de cette ville , renfermée ensuite dans l'enceinte , pour être à l'abri des incursions alors à craindre des ennemis , puis amplifiée par la dévotion de vos ancêtres , ornée enfin avec gloire par le pasteur méritant de tout point qui la gouverne , suffit encore à peine aux fideles qui y accourent pour honorer Saint Nicolas comme leur patron.

Confiez-vous , mes freres , qu'en y

honorant ce Saint, si grand & si puissant, il vous procurera le salut qui doit faire l'objet de tous vos vœux. Mais souffrez que je vous le dise en finissant : si vous l'honorez dans cette confiance, sans travailler à devenir saints comme lui, chacun selon la mesure de la grace, votre respect le déshonore, & votre confiance l'irrite. Vous pervertissez les desseins de la providence Divine, qui le propose à votre culte pour être votre modele, & non pour vous appuyer dans une vie qui n'est point chrétienne. Ce que j'étois venu justifier, vous me forceriez de l'improuver, de le diminuer du moins, de le limiter en vous disant dans un sens tout opposé à celui du prophete, dans les paroles de mon texte : Que vous honorez trop votre patron, en vous fondant sur ce qui ne fera pas, en lui croyant un pouvoir qu'il n'a point, en lui demandant un miracle qu'il ne peut pas faire : *Mibi autem nimis honorari sunt amici tui, Deus; nimis confortatus est principatus eorum.* Il peut à la bonne heure vous aider à devenir saints, quand vous y travaillerez de votre côté. Que ce soit là la fin du culte que vous lui rendez, si vous

voulez qu'il soit dans les regles. Efforcez-vous de copier en vous les vertus qui ont mérité à St. Nicolas toute votre vénération ; implorez son crédit pour réussir dans cette imitation. Il est tout prêt à l'employer, il le fera servir tout entier pour éteindre en vous le feu de vos passions , pour calmer les tempêtes qu'elles suscitent dans votre cœur , pour tourner ce cœur vers la justice & l'y fixer invariablement ; pour vous délivrer des dangereuses inquiétudes où vous plonge l'amour des choses terrestres, &c. ; en vous préservant par là de tomber dans les feux de l'enfer , vous conduire & vous faire arriver au port du repos éternel , où , heureux de la claire vision de Dieu , nous ne brûlerons tous que des flammes délicieuses du divin amour. C'est la priere de l'Eglise , &c. ce que je vous souhaite au nom du Pere & du Fils & du Saint-Esprit. †. Ainsi soit-il



PANÉGYRIQUE

DE ST. MARTIN EVÊQUE DE TOURS.

Nemo lucernam accendit & in abscondito ponit, neque sub modio, sed super candelabrum, ut qui ingrediuntur, lumen videant.

On n'allume point une lampe pour la mettre dans un lieu caché, ou sous un boisseau, mais on la met sur un chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière. St. Luc. II. 33.

CE que Jesus-Christ a dit allégoriquement dans un sens moral en son Evangile, l'Eglise en ce jour l'applique ce semble dans le sens littéral au saint Pontife dont elle célèbre la fête. Il est cette lampe allumée par Jesus-Christ même, non pour demeurer cachée sous le boisseau, mais pour être placée sur le chandelier, d'où elle éclaire tous ceux qui entreront dans son Eglise. Quel éclat en effet n'a pas jetté, & ne jette pas encore dans toute l'Eglise de Dieu, ce fidele serviteur de J. C. l'auteur de toute sainteté ? Est-il, après les Apôtres & les premiers temps Apostoliques, un Saint plus illustre, & qui ait plus illustré l'Eglise ? Aussi, après ces armées glorieuses

glorieuses de Martyrs , qui ont donné de si merveilleux accroissements à la semence du Christianisme , en l'arrosant de leur sang ; & à qui J. C. a fait rendre des honneurs religieux subordonnés aux siens , aussi-tôt qu'ils ont eu signé de leur sang le témoignage qu'ils lui ont rendu d'abord en foule , Martin est le premier des Confesseurs de J. C. à qui l'Eglise ait décerné un culte public : c'est celui dont elle a honoré avec plus de célébrité & de magnificence les restes précieux qu'il a laissés , après une vie toute consacrée à la gloire de J. C.

Voyons comment il a mérité ce culte & cette célébrité , en éclairant , en édifiant l'Eglise. Il a été une lampe ardente & luisante dans tous les états de sa vie ; par sa fidélité aux graces dont le Ciel l'a prévenu dans les différents états par où la Divine Providence l'a fait passer pour y être un modele. Elle l'a fait voir successivement soldat Chrétien , saint Religieux , & surtout grand Evêque. C'est ainsi que je dois vous le montrer aujourd'hui : sous le baudrier militaire , digne par ses vertus de devenir le patron de ceux qui suivent cette profession critique ;

dans le cloître monastique, l'exemplaire ainsi que le fondateur de ce saint état dans les Gaules ; sur le siege Episcopal, méritant d'être placé comme tel le premier sur les autels. Voilà, je crois, le caractère propre de votre protecteur, Chrétiens Auditeurs, & le sujet de son éloge particulier. Ce sera celui de votre attention, & afin qu'il le soit de votre imitation plus utilement que de votre admiration, invoquons le Saint-Esprit par l'entremise de Marie.

Ave , Maria , &c.

I.

Converti à la foi par un miracle qui lui avoit assuré l'empire, Constantin avoit donné la paix à l'Eglise, & avoit fait triompher la Croix, qui l'avoit rendu victorieux. Ce fut dans ces heureuses circonstances que Martin vit le jour à Sabarie, & qu'il vint apporter un nouveau lustre au nom de Chrétien. Ses parents encore idolâtres le virent, malgré eux, fréquenter les instructions chrétiennes dès que sa raison se formant le rendit capable de les goûter. Ils ne purent empêcher en lui la liberté de l'Esprit Saint qui l'y pouvoit, que les loix humaines autorisoient alors,

& qui en tout temps met au dessus des loix humaines. Mais son inclination dès-lors l'eût porté à une vie retirée, pour y pratiquer plus aisément les maximes du Christianisme; & il céda aux intentions de ses parents en embrassant la milice, où sa naissance sembloit le destiner. Dieu l'avoit destiné à être premièrement dans cet état, où il est plus rare encore que difficile d'être vraiment Chrétien, un modele par sa charité & par sa piété.

Par quel renversement, mes freres, semble-t-on faire profession d'impiété & de rapine, dans un état auquel préside le Dieu qui, dans ses Ecritures, aime à se nommer le Dieu des Armées, parce qu'elles sont, par leur force, une image plus sensible de sa toute-puissance, & qu'il en dirige plus visiblement les succès pour le sort des peuples, tel qu'il l'a réglé dans les desseins de sa justice ou de sa miséricorde sur eux; un état établi expressement pour défendre la patrie contre la violence de ses ennemis, & assurer à tous ceux qui la composent la tranquille jouissance de leurs possessions? Est-ce dans cet état que le nom de Dieu devrait être plus méconnu, ou plus blasphémé, la violence

plus exercée, & plus impunie contre ceux-là même qu'on doit en défendre ? O vous tous qui suivez cette noble profession , quand même vous n'y seriez entrés avec des intentions pures, ne l'avilissez pas ni la dégradez par la licence de vos mœurs. Souvenez-vous de votre destination , & ne la pervertissez pas : ne croyez pas que la force de la patrie , dont vous êtes dépositaires , vous affranchisse de la soumission à Dieu , qui en est le premier souverain , ni que le droit d'user de violence contre ses ennemis emporte celui de l'employer contre ses membres. Jetez les yeux sur Martin soldat , & voyez-y l'accomplissement de tous vos devoirs. Qu'il soit votre modele , & non votre juge ; qu'il vous guide & ne vous condamne pas.

1°. Loin de se servir de ses armes pour venger des injures personnelles , pour intimider & vexer des compatriotes & les sujets du même Prince , loin de ravir injustement aux particuliers rien de ce que son état l'oblige de conserver à tous , il ne connoît que les querelles de la patrie , à laquelle il est tout dévoué , il réserve pour celles-là seulement l'usage des armes que la pa-

trie lui a mises en main , & tout son sang qui n'appartient qu'à elle , s'il le faut , pour sa défense. Du reste , tout ce qu'il possède & dont il lui laisse la libre disposition , il est prêt à le donner à ceux qui en ont plus besoin que lui. Déjà la charité dont il est pleine lui a rien laissé à lui ; elle l'a dépouillé de tout en faveur de l'indigence. Amiens , vous en vîtes avec étonnement un nouveau trait digne d'être raconté à l'univers , que dis-je ? digne d'être loué de la bouche de J. C. même. A la porte de cette ville , un pauvre nu dans la rigueur de l'hiver se présente à la rencontre de Martin , qui n'a plus de quoi le garantir du froid & le revêtir , sinon de ses propres vêtements , encore ne sont-ils pas à lui proprement. Il les abandonneroit sur l'heure , assez réchauffé par le feu de la charité qui lui en tiendrait lieu. Mais la charité n'est pas moins industrieuse pour soulager les autres à ses dépens , que la cupidité pour s'enrichir aux dépens des autres. L'habillement dont l'état couvre notre soldat charitable lui semble appartenir aussi au membre souffrant de l'Etat , qui est devant ses yeux : il ne croit pas pouvoir le garder tout

entier, & s'il ne peut non plus s'en défaire entièrement, du moins il le partagera avec ce mendiant. Il n'hésite point à couper son manteau en deux parts ; & l'épée qu'il porte pour repousser les hostilités est consacrée par l'emploi qu'il en fait à cette œuvre de charité. Monde toujours malin, lors même que tu affectes les dehors les plus humains, sans doute tu n'approuvas point généralement cette action ; & Martin n'ayant plus qu'une moitié de son manteau pour se couvrir trouva chez toi des censeurs. S'ils ne lui en firent pas un crime, ils ne manqueraient pas d'en faire l'objet de leur risée. Et vous, Seigneur Jesus, vous lui donâtes vos Anges pour admirateurs : la nuit suivante, environné de leur troupe, lorsqu'il accordoit à ses membres fatigués un repos qui, en interrompant ses bonnes œuvres, n'interrompoit pas ses saintes pensées, vous lui apparûtes revêtu de l'autre moitié de son manteau ; & vous vous applaudîtes, en présence de votre cour, d'avoir reçu ce vêtement de Martin, encore Cathécumene. Car, M. F., ce soldat déjà si Chrétien n'avoit pas encore reçu le Baptême. L'Eglise alors n'y admettoit

qu'après de longues épreuves ceux qui sortoient des ténèbres de l'idolâtrie. Il falloit, quand on étoit en âge de prouver, par la pureté de sa conduite, la sincérité de son désir, avoir été du temps Chrétien par les mœurs, avant que d'être marqué de cet auguste caractère, qui ne rend que plus coupables ceux en qui il précède les mœurs chrétiennes, & qui exclut d'autant plus les mœurs païennes, qu'une fois reçu il est ineffaçable. Martin lui-même ne s'étoit pas encore jugé digne du Sacrement de la foi, lui qui avoit une foi si vive & si agissante par la charité.

2^e. C'est cette foi qui lui découvroit J. C. dans la personne des pauvres ; c'est elle aussi qui lui faisoit voir Dieu dans ceux qui lui commandoient. Elle lui apprenoit que J. C. se tient fait à lui-même ce qu'on fait au prochain ; elle lui apprenoit en même temps que toute puissance sur la terre venant de Dieu, c'est à lui qu'on obéit en se soumettant aux puissances de la terre, comme, en leur défobéissant, c'est à son ordre qu'on résiste. De là cette exactitude rigoureuse à observer la discipline militaire, qui le distinguoit, autant que sa piété, des autres soldats.

Oui, M. F., la piété utile à tout, selon St Paul, est plus puissante que tous les motifs humains, pour faire accomplir à chacun les devoirs de son état. Celui qui ne sert qu'à l'œil des hommes ne se démentira-t-il pas, lorsqu'il n'en sera pas vu ; & pourra-t-il se soutenir contre lui-même, quand son propre intérêt combattrait secrètement contre son devoir ? Celui au contraire qui agit toujours sous les yeux de Dieu, qu'il regarde en tout temps, comme en tout temps il en est vu, sera observateur exact de ses moindres devoirs, comme des plus grands ; & s'il n'agit jamais que pour Dieu, il imprimera en quelque sorte à toutes ses actions l'infinie perfection de cet Être Suprême. Quelle harmonie dans le monde, si tous étoient conduits par ce sublime motif, ou quelle force divine contre ceux qui la troubleroient ! Les Princes Infidèles eux-mêmes ont reconnu, dans ces temps où la piété sincère étoit inséparable du Christianisme dans sa première ferveur, qu'ils n'avoient point de soldats plus fidèles que les Chrétiens dans leurs armées, ni de plus propres à les rendre invincibles. Martin dut exciter des regrets dans l'armée où il ser-

voit, & plus dans le cœur du Prince, quand celui-ci voulant gratifier tous les bons serviteurs, il saisit cette occasion, & après cinq années de service, à quoi il en a ajouté deux dans l'espérance d'être accompagné de son Tribun, qui promettoit de renoncer au siècle après ce terme, & demande pour toute gratification sa retraite, & la liberté tant désirée de ne plus combattre que pour Dieu, sous les enseignes de J. C. dans la milice de qui il s'étoit enrôlé par son Baptême.

Monde ennemi juré de la piété, qui te plais à mal interpréter les résolutions les plus épurées qu'elle inspire, tu attribuas encore à lâcheté son dessein de se retirer à la veille d'un combat qui devoit se livrer; & nous, nous serions tentés de le taxer de témérité, si, pour soutenir le parti de la piété calomniée, il avoit pu trop se confier en Dieu en répondant à ce reproche de pusillanimité: mon Prince, je m'offre à me jeter dans la mêlée sans armes, puisque je les ai quittées, & à percer l'armée ennemie au nom de l'adorable Trinité dont je professe la foi, muni du seul signe de la Croix. Ce qu'il auroit exé-

cuté, si l'ennemi se rendant n'eût mis bas les armes le jour même. Qu'on dise donc toujours que la piété envers Dieu énerve le courage : comme si ce n'étoit pas déjà une marque non équivoque d'un courage grand & rare de la professer dans un état où le plus grand obstacle qu'on y trouve est la multitude de ses déserteurs trop faibles pour résister au torrent qui les entraîne, en favorisant d'ailleurs leurs passions, ou trop lâches pour pouvoir supporter de fades & déraisonnables railleries ! Comme si la mort étoit plus à craindre à l'homme qu'une conscience nette assure d'entrer par-là dans un bonheur réel & infini, qu'à l'homme d'une conscience gangrenée, qui n'est assuré tout au plus que par l'idée d'une vaine gloire dont il ne jouira pas sur la terre, s'il est retombé dans le néant, & par où il sera encore moins dédommagé des tourments où il court risque de tomber dans l'enfer ! Suivons Martin ; & après l'avoir vu soldat Chrétien, voyons-le saint Religieux.

I I.

Hilaire de Poitiers avoit commencé

de remplir les Gaules du bruit de sa sainteté. En lui l'Eglise Gallicane voyoit avec joie se préparer pour sa gloire un docteur de l'Eglise universelle, un instrument remarquable de la Providence de Dieu, veillant sans s'endormir à son indéfectibilité; qui, par-tout odieux aux hérétiques corrupteurs de sa foi, devoit exilé par eux, par leurs cabales, aller en Orient soutenir presque seul après le grand Athanase, au concile de Seleucie, la divinité de J. C. attaquée par les Ariens y dominant; & puis renvoyé par eux à leur demande, pour se débarrasser de son éloquence importune à leur secte, revenir en Occident, pour y réparer, plus qu'aucun autre, le scandale auquel la violence & la fraude avoient entraîné les Peres Catholiques assemblés à Rimini. Eglise Sainte, ton fort, jusqu'à la fin des temps, est de combattre comme de vaincre. A la persécution Païenne a succédé immédiatement la persécution Arienne. A peine le Christianisme, monté sur le trône impérial dans la personne de Constantin, jouissoit des premières douceurs de la paix, que l'hérésie y monta dans la personne de ses enfants

pour troubler & ravager de nouveau a face du Christianisme. Constance , au lieu de se contenter d'être le premier disciple de la foi , comme son pere à Nicée , voulut ambitieusement en être l'arbitre , & déclara une guerre cruelle aux zélés défenseurs du premier dogme qui y avoit été défini , pour protéger l'erreur artificieuse d'Arius qui y étoit contraire. Mais les périls de la foi , qui affoiblissent les uns , raniment le courage des autres ; & c'est au plus fort de ses combats continuels , que se sont formés dans l'Eglise ses plus grands hommes. On diroit que son sein fécond devoit être déchiré pour les enfanter. Rarement même ils sont seuls & ne forment pas d'autres eux-mêmes. Attiré par la réputation d'Hilaire , Martin vient d'abord se mettre sous sa discipline. Ils étoient dignes l'un de l'autre ; & si Martin tient à honneur d'avoir Hilaire pour maître , l'élève fit aussi honneur à Hilaire. Il reconnut aussi-tôt de quelle utilité cet élève fervent seroit à son Eglise de Poitiers , & le faisant entrer dans son Clergé , il l'auroit élevé à un ordre supérieur , si celui-ci , confirmant par son humilité

l'idée avantageuse qu'on avoit conçue de son mérite , ne se fût bornée au degré d'exorciste. La fonction dans cet ordre étoit de chasser les démons. Il se souvient que les armes principales , dont J. C. a enseigné qu'il falloit se servir pour exercer contr'eux ce pouvoir , sont la priere & le jeûne. Il se retire à quelque distance de Poitiers pour mener dans la solitude une vie toute d'oraison & de mortification. C'est là qu'il donne commencement, dans nos Gaules , à la profession monastique : profession qui , selon que le porte sa dénomination , consiste , par la séparation & le détachement du monde & de soi-même , à s'attacher seulement & s'unir à Dieu ; dont l'essence conséquemment est la pénitence & la priere.

1^o. rappelez-vous , M. F. , ce que vous avez oui des Paul , des Antoine , des Hilarion , dans les deserts qu'ils ont rendus fameux par leurs effrayantes macérations : voilà le spectacle que Martin retrace dans nos Gaules , moins aux yeux des hommes qu'à ceux des Anges. Soit que la renommée de ces saints solitaires fût parvenue jusqu'à ses oreilles , & eût excité dans son cœur

une sainte émulation, soit que le même esprit qui l'avoit conduit dans le desert lui eût seul enseigné les mêmes voies ; bientôt l'austérité de sa vie lui attire à lui-même malgré lui, comme à Jean-Baptiste, le respect, la vénération des peuples, & un nombre choisi de disciples, qu'il n'admet qu'autant que, par les épreuves où il les fait passer ; il les reconnoît ne vouloir aller avec lui qu'à Dieu seul. Il leur apprend, par ses exemples encore plus que par ses paroles, à se clouer à la Croix avec J. C. ; à crucifier leur chair avec ses vices & ses convoitises ; à en immoler les inclinations naturelles même les plus innocentes ; à porter le couteau spirituel de la circoncision intérieure ; jusqu'aux jointures les plus subtiles & dans les moëllles les plus intimes de l'ame ; pour y séparer des affections surnaturelles toutes celles qui seroient moins pures. Il s'élève ainsi en lui-même avec eux au dessus de la nature sur ses propres ruines, & vous l'en récompensez, ô mon Dieu, par un empire que vous lui donnez sur la nature au dehors de lui. Il ne commande pas seulement à ses passions & à leurs mouvements, avec une force

supérieure à celle qui prend les villes ; vous faites plier à son commandement les loix que vous avez marquées à la nature en la créant. La mort lui rend sa proie , quand il la redemande pour lui procurer une vie plus précieuse que celle du corps , par les eaux salutaires du Baptême. En un mot vous l'enrichissez à son gré du don des miracles , au point que , depuis les Apôtres , on n'en avoit pas vu un si abondant.

2°. la mortification ôte les empêchements qui s'opposent à l'union avec Dieu ; la priere est le moyen immédiat par où l'ame , dégagée des sens , s'élève à Dieu , sans obstacle , & s'unit avec lui. Vous représenterai-je maintenant Martin retiré de la société des hommes ; pour entrer avec Moïse dans celle de Dieu ; goûtant dans cette sainte familiarité des délices qui le dégoutent de plus en plus de l'autre , devenant un même esprit avec Dieu auquel il s'attache de toute son ame , n'ayant plus de commerce avec les mortels , que par l'esprit qui le possède & pour leur salut , pour leur communiquer les ardeurs divines qui l'embrasent. Sa conversation est dans

le Ciel avec le grand Apôtre , ou toute céleste avec ceux qui sont sur la terre. Là il contracte l'habitude heureuse de n'être distrait par rien du grand objet qui l'occupe tout entier. On le verra dans la suite , comme déjà dans les splendeurs des Saints , entouré d'un globe de flammes , symbole de celles qui le brûlent intérieurement , dans l'action du sacrifice redoutable ; & cette application à Dieu le suivra hors de l'autel , sans que nul autre objet soit capable de l'en détourner. Ni les travaux de la vie épiscopale , ni les douleurs de la vie lui feront relâcher son esprit de l'oraison. On l'arrachera par ruse autant que par force , à la solitude où il s'étoit enfoncé , pour le placer sur le siege de Tours ; mais les douceurs qu'il avoit éprouvées dans sa chère solitude l'en rendront inséparable , & ne pouvant y demeurer , il l'emportera avec lui. Il habitera une cellule bâtie à côté de son Eglise , & ne sortira guere de l'une alternative-ment que pour rentrer dans l'autre. Pour mieux éviter des visites qui l'importuneront , il construira de l'autre côté de la Loire un monastere où , à l'abri du tumulte de la ville , il con-

tinuera de pratiquer , à la tête de quatre-vingt saints Moines , tous les exercices de la vie monastique. Marmoutier , vous subsistez toujours , première Abbaye de France , séminaire d'Evêques sous la conduite de Martin , vous porterez son nom jusqu'à la postérité la plus reculée ; & depuis plus de douze siècles , son esprit de pénitence & de prière est perpétué , dans l'enceinte de vos murs , par les Cénobites enfants de Benoît. Ainsi sans cesser d'être un saint Religieux , il fut de plus un grand Evêque. C'est ce que nous allons voir , après que nous aurons respiré un moment.

I I I.

Le second Evêque de Tours avoit laissé son siege vacant. Liboire étoit mort avec cette odeur de sainteté que laissoient presque tous les Evêques de ces premiers temps, Martin fut jugé le plus digne , le plus capable de le remplacer , d'autant qu'il s'en jugeoit lui-même indigne , & qu'il fallut l'y forcer. Les peuples alors sous l'agrément des Evêques de la Province Ecclésiastique convoqués pour présider à l'élection , & sous la confirmation du

Métropolitain qui sacroit l'élu , confirmation ou institution canonique depuis réservée au Saint-Siege , centre de l'unité Catholique , pour en serrer d'autant plus le lien , universel , métropolitain , de droit divin dont les autres sont dans leur origine une émanation graduée & une participation , les peuples , dis-je , étoient libres de se choisir leurs premiers Pasteurs , qui cédoient à leur gré de leur côté partie de leur juridiction à des coopérateurs , à des Prêtres Pasteurs du second ordre selon les besoins de leur peuple. Moins corrompus qu'ils ne l'ont été depuis par le malheur des temps , ces peuples abusoient rarement en ce point de leur liberté , qu'ils tenoient par concession de l'Eglise ; & leur voix , approuvée par elle , pouvoit passer ordinairement pour celle de Dieu. La grandeur d'un Evêque n'étoit pas non plus dans ses terres & dans ses revenus , elle étoit toute dans ses vertus , qui seules aussi , & sans le secours d'une pompe extérieure jugée depuis nécessaire au soutien de la foi affoiblie , étoient suffisantes à lui concilier de la part des peuples tout le respect dû à son rang. Si l'Eglise de Tours est devenue l'une

es plus considérables de la Chrétien-
té, la Métropolitaine des Evêchés de
Anjou, du Maine & de toute la Bré-
tagne, dont nos Rois très-Chrétiens eux-
mêmes, & plusieurs des premières dig-
nités Eclésiastiques & Laïques du Royau-
me se font un honneur d'être, sous
l'Archevêque, le chef & les membres;
elle ne le doit point à la puissance
temporelle, elle en est uniquement re-
levable à la grande sainteté des pre-
miers Pasteurs qui en ont tenu le sie-
ge, sur-tout à saint Martin. Toujours
humble dans son élévation, toujours
sévère & mortifié dans son vivre &
son vêtement, mais puissant en parole
et en œuvre, il lui a donné un grand
relief par la grandeur de ses vertus,
particulièrement de son zèle & de sa
miséricorde.

1°. Martin avoit fait un bel essai de
son zèle, quand poussé hors de sa pre-
mière retraite, par le même esprit qui l'y
avoit conduit, il avoit entrepris d'aller en
Hongrie, qui lui avoit donné naissance,
chercher dans sa patrie la Foi à ses parents
toujours plongés dans l'Idolâtrie, & de la
part de Dieu appeler à son admirable
œuvre ceux dont il avoit reçu le jour.
Cet événement lui montra que parmi

beaucoup d'appelés il y a peu d'Elus & que Dieu , dans la gratuité de son élection à son Royaume , n'a aucun égard aux droits de la nature. Il eut le bonheur de retirer sa mere de l'aveuglement de la Gentilité , & il y laissa son pere , plus coupable pour avoir refusé d'être éclairé & guéri , & pour s'être aveuglé lui-même. Ce malheur lui sembla réparé par la joie qu'il eut dans son retour , pour avoir confessé hautement la divinité de J. C. au milieu des Hérétiques Ariens , de se voir condamné au même supplice que les Apôtres , se glorifiant au sortir du conseil des Juifs d'avoir été jugés dignes d'être outragés pour le nom de Jesus. Mais quels accroissements prit son zele déjà si courageux , lorsqu'avec l'Episcopat lui fut conférée la plénitude du sacerdoce & de l'esprit Apostolique ? Je le vois parcourir la Touraine , pour achever d'extirper les restes du Paganisme , & planter , arroser la Foi dans tout son vaste diocèse , & au delà. Son zele s'étend jusqu'en Bourgogne , où il paroît comme une nuée bienfaisante , sur une terre encore aride & peu fertile en fruits de la foi. Que de victimes il enleve au démon en tous lieux , pour

es rendre à J. C. , dans ses courtes
vangéliques ! Armé du glaive à deux
ranchants de la parole , que de tem-
ples des faux Dieux il abat , & qu'il en
rige au véritable par la seule puis-
sance de cette parole ! Il détruit pour
toujours les monuments de la Gentili-
té , en dissipant son fanatisme des es-
prits ; & établit le vrai culte dans les
cœurs , en même temps qu'il lui élève
des monuments matériels & durables.
Avec la connoissance de J. C. , il inspi-
roit son amour , & posoit sur de si so-
lides fondements l'édifice de la piété
chrétienne. Il persuadoit avec d'autant
plus de facilité l'accomplissement de la
loi sainte qu'il prêchoit , qu'il accom-
plissoit parfaitement les plus difficiles
conseils de l'Evangile. Non , ne croyez
pas , M. F. , qu'il se contentât , com-
me il n'est que trop ordinaire de nos
jours , de faire des Chrétiens seulement
de nom , en qui le caractère du Chris-
tianisme & des mœurs toujours païen-
nes forment un composé , ou plutôt
un contraste monstrueux. Il n'étoit pas
de ces prédicateurs de l'Evangile qui ,
satisfait de grossir le troupeau qu'ils
ont commodément , font tout en-
fer sans choix & sans les dispositions

requises dans le bercail ; ou qui , fier de montrer en eux aux brebis tout au plus les vertus de l'honnête homme selon le monde , s'ils censurent quelque fois les vices devant elles , cherchent à flatter leurs oreilles , non à guérir leurs maladies spirituelles , & anéantissent l'efficacité de la Croix. Pasteur selon le cœur de Dieu , il repaît ses ouailles , dans l'innocence de son cœur , du pain de la parole , d'un pain détrempe de ses sueurs & de son sang , s'il le faut , prêt à donner sa vie pour elles avec J. C. le Prince des Pasteurs. Il leur montre non l'esprit humain , dans des discours séduisants , mais la force & la vertu de l'esprit de Dieu , qui parle par sa bouche. Une vie d'Anachorete avec les travaux de l'Apostolat , une soif pour le salut des âmes que rien ne rebute dans la fatigue des voyages , une patience inépuisable dans les contradictions de toutes sortes ; voilà ce qui prévient pour ce qu'il a à dire , ou qui , venant à l'appui de ce qu'il a dit , gagne à la fin , convertit après toutes les résistances des passions humaines. Il est vrai que Dieu confirme sa prédication , ainsi que celle des Apôtres , par des miracles sans nombre. Là ,

revient à son aspect la santé, & les infirmités corporelles disparaissent, presque comme à l'ombre de St. Pierre. Vous voyez ici celui qu'il opere pour la conversion des habitants d'un Bourg où les ailes rapides de son zele l'ont porté. Il leur ordonne, (*) avec une autorité Divine, de couper un de ces arbres qu'une antique superstition rendoit vénérables, & consacroit à des cérémonies profanes en l'honneur du démon, caché sous la figure des Idoles. Oui, disent-ils, nous croirons en vous, si vous voulez vous tenir sous cet arbre, quand il tombera. Martin a pitié de l'aveuglement d'un peuple qui tentoit Dieu qu'il ne connoissoit pas, moins coupable sans doute que les Juifs qui le tenterent, après qu'il s'étoit fait assez connoître à eux par ses prodiges. Il accepte donc la condition. L'arbre alloit l'écraser dans sa chute, lorsqu'il invoque le nom du Dieu pour la gloire duquel il s'est mis dans ce danger; & l'arbre, qui penchoit de son côté, se relève pour tomber de l'au-

(*) Le tableau du retable, au grand Autel de l'Eglise paroissiale St. Martin du Dondon, à Saint-Domingue.

tre sur les incrédules , qu'une prompte fuite sauve doublement , de la mort & de l'incrédulité. Tous abjurent leur faux culte , & embrassent le Christianisme à l'envi. Grand & puissant en parole , il ne le fut pas moins en œuvre , & par la grandeur de sa miséricorde.

2^o. La charité avoit caractérisé Martin , lorsqu'il n'étoit encore que Cathécumene & soldat ; elle crut en lui , & monta à sa perfection , lorsqu'il fut Evêque , le pere par état des pauvres & de tous les malheureux. Qui pourroit dire combien ses entrailles paternelles & miséricordieuses étoient émues à la vue des miseres de toute espece , sur-tout sa propre pauvreté ne lui permettant pas de les soulager par lui-même ? il n'épargnoit aucune de ses peines pour mettre à contribution la charité des riches , en faveur de ceux qui étoient dans le besoin. Ce que quelques-uns de son rang font pour leurs propres intérêts , au préjudice souvent de leurs Diocésains , l'intérêt seul des misérables l'amenoit à la Cour impériale siegeant à Treves. Il y paroissoit toujours en Evêque , jamais en courtisan. Il n'y achetoit point du maître , par
des

des flatteries & des bassesses, la protection qu'il ne sollicitoit point pour lui: Prince, disoit-il, c'est plaider pour vous-même de plaider auprès de vous pour la veuve & l'orphelin, pour tous les affligés & même pour les coupables. Votre gloire, comme votre devoir est d'employer à faire ici-bas des heureux, ou ce dont l'occasion vous est plus fréquente, à secourir les malheureux, le pouvoir que le Ciel vous a donné pour cela; ou bien à faire grace à ceux qui sont dans le cas, afin que Dieu vous la fasse. Celui qui vous montre les objets sur qui doivent tomber vos faveurs, quand vous les accordez à sa demande, mérite plus de remerciements de votre part, qu'il n'en a à vous rendre. Voilà comme il obtenoit le retour des exilés, la liberté des captifs, le pardon des criminels, le soulagement de toutes les personnes dans l'affliction: en soutenant également leur cause & sa dignité, voilà ce que j'appelle la grandeur d'un Evêque, qui ne se soutient point par le faste & le luxe, & devant qui s'abaissent le luxe & le faste des maîtres du monde. Maxime, loin de se choquer de la sainte hardiesse de Martin, croit recevoir une

faveur insigne, que le saint Evêque consente une fois de manger à sa table. Il invite, pour participer à cet honneur, ce qu'il y a de plus grand à sa cour; & il redouble d'estime pour le Prélat, lorsque lui ayant renvoyé la coupe, pour la recevoir de lui, elle n'est présentée à l'Empereur par l'Evêque qu'après l'avoir été au Prêtre qui l'accompagne.

Qu'il me paroît grand encore, cet homme de miséricorde, & qu'il donne aux siècles postérieurs par sa miséricorde une utile leçon, dont l'oubli a troublé plus d'une fois & déshonoré la Religion Chrétienne, quand il se trouve à la cour avec les Evêques Ithaciens, qu'un esprit bien opposé au sien y a amenés! Ceux-ci poursuivoient, auprès de l'Empereur, la condamnation à mort des hérétiques sectateurs de Priscillien. Martin condamné ouvertement avec les premiers l'erreur des Priscillianistes, & désapprouve aussi le zèle d'Ithace, qui n'est pas selon la science. Il lui reproche, & à ses partisans, de ne pas savoir de quel esprit ils sont, ou d'oublier que l'esprit de J. C. & de la nouvelle loi est celui de la douceur & de la charité. Il re-

fuse de communiquer avec eux , & il se reprochera tout le reste de sa vie , comme une foiblesse indigne d'un Evêque , d'avoir cédé aux instances du Prince , qui met à ce prix la vie de ceux pour qui il est venu demander grace. Ce n'est point le respect humain , c'est la charité qui a vaincu en lui la charité ; cependant , comme pour effacer la honte de sa défaite , il sera ferme à ne pas donner sa signature à l'acte qui constateroit qu'il a accordé sa communion aux persécuteurs de leurs freres errants. La pureté de sa foi n'y seroit aucunement intéressée : n'importe , il suffit que la délicatesse de sa charité le soit. Charité sans bornes , & qui embrassant ses plus furieux ennemis les lui changeoit en amis. Brice , vous éprouvâtes à votre avantage la puissance de cette charitable miséricorde de Martin.

Simple prêtre dans l'Eglise de Martin , Brice étoit le contempteur éternel de la vertu éminente de son supérieur & son Prélat , de laquelle apparemment il étoit fort éloigné. Il s'étudioit , par des dérisions insultantes , à en blâmer toutes les actions les plus vertueuses. Faut-il , hélas ! que la vôtre

trouve des contradicteurs jusque dans le Sanctuaire ? Les passions de l'homme se retrouvent dans les états les plus saints , qu'on en croiroit les plus exempts. Il ne faut qu'une secrète envie , pour les y faire revivre. Plus on se sent obligé d'imiter ceux qui se distinguent par leur vertu dans le même état , plus on est sensible à la censure tacite que leur conduite fait de la nôtre , qui n'est pas ce qu'elle devrait être ; plus quelquefois on se montre acharné à les déprimer & à les noircir. Martin étouffe sa propre sensibilité , & ne se lasse point de s'humilier devant son inférieur. Il prend l'espece de persécution qu'il a à en souffrir , non comme une épreuve de sa vertu , & comme le genre de croix le plus propre à le purifier , à le perfectionner , parce que c'est le plus mortifiant ; mais comme un juste moyen que le Ciel lui ménage d'expier ses fautes , & d'en mériter l'abolition devant Dieu. Enfin Brice , que la voie de l'autorité eût peut-être irrité davantage , qui y eût résisté avec scandale , ne peut tenir contre la persévérante longanimité que Martin se contente de lui opposer. Il en est touché,

il se rend , & de l'adversaire le plus opiniâtre il est changé en l'imitateur le plus fidele de son Evêque , digne de devenir son successeur & dans son siege & dans sa sainteté.

J'ai parlé du successeur de Martin , c'étoit vous faire entrevoir sa mort : mort précieuse devant Dieu , & pour nous trop édifiante pour que nous ne nous arrétions pas à la considérer. C'est à son couchant que cet astre lumineux jette un plus vif éclat. Cette lampe allumée par J. C. , tirée de dessous le boisseau & placée sur le chandelier pour éclairer son Eglise , ne fut jamais plus brillante qu'au moment de s'éteindre. Alors toutes les vertus qui avoient éclaté en lui dans les différents états de sa vie , se réunissent pour paroître dans un nouveau , un plus grand jour. Son esprit de charité & de piété dans l'état militaire : il avoit malgré son grand âge entrepris d'aller à l'extrémité de son Diocèse , appaiser quelque dissension survenue dans le clergé de Cande ; & il se proposoit , sentant la fin de ses jours approcher , de venir les terminer dans sa pieuse maison de Marmoutier. Son esprit de mortification & de priere dans l'état religieux : attaqué

de sa dernière maladie, qui le réduit en peu à une extrême foiblesse, accablé qu'il est par ses fatigues encore plus que du poids de ses années, il veut mourir couché sur le cilice & la cendre; & il refuse, jusqu'à ce qu'il expire, toute posture moins gênante, qui détourneroit ses yeux du Ciel où il les fixe, où il les tient toujours élevés, avec ses mains & son cœur. Son esprit de zèle & de miséricorde dans l'état de Pontife; il est assuré de la couronne de justice qui l'attend dans l'éternité, & ose défier l'ennemi du salut de rien objecter qui puisse retarder leur père, redouter l'invasion des loups ravissants dans le troupeau, & s'efforcent comme Elisée de retenir cet autre Elie, ce sage conducteur d'Israël, qui va leur être enlevé, il s'offre au souverain Pasteur pour travailler encore, s'il est nécessaire, au salut de son peuple.

O homme vraiment admirable, qui n'a nul sujet de craindre la mort, & qui ne craint point non plus le travail; qui consent sans peine à vivre encore, où tant d'autres ont peine à consentir à mourir! Partez, ame invincible à tout, & que rien dans la

vie ni dans la mort n'étoit capable d'ébranler : allez continuer dans le Ciel de soutenir par votre intercession , comme le Grand Prêtre Onias , le peuple de Dieu que vous avez constamment édifié par vos exemples. Chœur des Anges , vous tous Esprits Bienheureux , qui jouissez déjà du bonheur de Dieu , venez la recevoir en triomphe dans votre compagnie ; portez dans les trésors célestes cette perle du sacerdoce , Martin son ornement , aussi riche en vertus que dénué des biens de la terre.

Et vous , M. F. , profitez de la médiation spéciale que vous avez lieu d'en espérer , votre Paroisse étant sous son invocation particuliere ; si toutefois vous tâchez de marcher sur ses traces. Peut-être quand nous vous exhortons ici publiquement à l'imiter , vous nous reprochez en secret que nous sommes nous-mêmes trop éloignés d'un si parfait modele : peut-être même ce peu de conformité affoiblit-il votre foi ; & vous en concluez trop légèrement que notre Religion n'est pas aussi vraie que nous vous la peignons , puisque tous ses ministres ne sont pas aussi saints que le doivent être tous ses Disciples. Ah !

vous devriez plutôt conclure en faveur de sa vérité , de ce qu'elle a formé de tels héros , dont la mémoire , qui ne périra point , est célébrée par nous à notre propre condamnation. Prions tous Saint Martin , qui a brisé tant de vains simulacres adorés par la superstition païenne , qu'il continue de détruire en nous ces passions humaines qui , plus grossières dans les uns & plus raffinées dans les autres , sont de vraies idoles , incompatibles avec le véritable Christianisme. Il y aura toujours entre elle & lui un combat , dont si nous sortons vainqueurs avec lui , nous aurons aussi entrée dans la gloire des Saints. Ainsi soit-il.



PANÉGYRIQUE

DE ST. LOUIS, ROI DE FRANCE.

Misericordiam & judicium cantabo tibi, Domine.

Seigneur, je chanterai toujours votre miséricorde
& votre justice. Ps. 100. V. 1. & suivants.

LE Saint-Esprit semble faire oublier, dans tout ce psaume à David, qu'il a été quelque temps pécheur, afin de lui faire tracer le modèle accompli d'un Roi, dans sa personne. Oui, mon Dieu, dit-il, je vous louerai, en marchant avec précaution dans les sentiers de la vertu, jusqu'à ce que vous veniez m'en retirer à vous. Vous savez, Seigneur; que j'ai conservé mon cœur dans l'innocence, en secret comme en public. Je n'ai point formé le dessein de faire le mal, & j'ai eu aversion de ceux qui le commettoient. J'ai éloigné de ma maison les langues médisantes & fourbes, les cœurs corrompus & intéressés, les esprits altiers & superbes. Je ne les ai connus que pour les poursuivre. J'ai recherché au contraire les hommes

T;

droits & sinceres des temps de mon obéissance , pour les faire asseoir avec moi ; & n'ai voulu que des ministres & des serviteurs de mœurs irréprochables. J'ai pressé le jugement & la punition de tous les violateurs de votre loi , dans la vue de purger votre ville des crimes dont elle étoit souillée. C'est pour cela que je ne cesserai point de chanter votre miséricorde & votre justice : votre justice , qui m'a revêtu de sa force pour être vraiment Roi , votre miséricorde , qui m'a rempli de sa grace , pour être en même temps saint ; l'un & l'autre ensemble qui m'ont fait régner saintement. *Misericordiam & iudicium cantabo tibi , Domine.*

Le Prophete Roi dans ce portrait n'a-t-il pas peint le saint Roi de notre France , dont nous célébrons aujourd'hui la fête , encoré plus que lui-même ? Cette application à marcher toujours devant Dieu dans une voie innocente , en l'intérieur de son palais comme à la vue des peuples , ce soin , dans le gouvernement de ses états , de sanctifier son peuple en se sanctifiant lui-même ; ce choix de ceux qui approchoient de sa personne , ou à qui il confioit quelque portion de son autorité ; cet usage

de sa puissance pour l'avantage des bons & le châtiment des méchants : ne reconnoissez-vous pas à tous ces traits Louis neuvieme du nom , Chrétiens mes freres ? & jusqu'à ses entreprises également pieuses & hardies , pour délivrer la ville du Seigneur du joug des infideles , & la purifier de leurs profanations , toute sa vie ne se trouve-t-elle pas en raccourci dans ce pseaume ? N'a-t-elle pas été comme celle de David , & plus que celle de David , par un admirable composé de vertus royales & chrétiennes , un cantique continuél à la gloire de la miséricorde & de la justice divine ? *Misericordiam & judicium cantabo tibi , Domine.*

Ce sont ces vertus royales & chrétiennes , qui composeront aussi l'éloge que nous lui devons en ce jour. Il fut en même temps un grand Roi & un grand Saint ; il fut pour la condamnation , sinon pour l'édification du monde , allier en un haut degré des vertus que le monde , toujours ennemi de J. C. , quoique Chrétien , juge incompatibles. Loin de se nuire en lui , elles s'entraiderent ; il les fit servir les unes aux autres ; & il confondit par-là deux préjugés , également injurieux & fu-

nestes à la pitié chrétienne : l'un que les grandes places sont un obstacle à la sainteté & en dispensent , la rendant impraticable ; l'autre que la sainteté est un obstacle aux grandes places & doit en exclure , en rendant incapable. Si Louis IX fut grand en tout , c'est qu'il fut Roi en Saint & Saint en Roi. Voyons séparément ce qu'il réunit si parfaitement : premièrement ses vertus royales sanctifiées & aggrandies par la Religion ; secondement ses vertus chrétiennes affermies & illustrées par la Royauté. Sujet de deux discours.

Ave, Maria.

P R E M I E R P O I N T.

Qu'est-ce qu'un Roi ? c'est le chef souverain d'un peuple ; dont il doit être le pere , le juge & le défenseur. S'il n'avoit pour spectateur que l'univers , & ne devoit être jugé que par la postérité de tous les siècles , que lui importeroient les jugements de son siècle , dont son indépendance le dédommageroit , quand la flatterie ne les lui laisseroit pas ignorer ; & ceux d'un avenir auxquels le tombeau le rendroit insensible , quand toutes les langues se dé-

chaîneroient contre lui sans contrainte ? Mais la Religion lui montre un Dieu au dessus de lui , de qui seul il dépend d'autant plus qu'il ne dépend d'aucun autre ; qui le jugera d'autant plus sévèrement au sortir de cette vie , sur tous ses devoirs non moins étendus que sa puissance ; & plus puissant que lui , le récompensera ou le punira éternellement , selon la maniere dont ils les aura remplis : à qui il rendra compte en un mot le plus rigoureusement de tout ce peuple qu'il devoit aimer en pere , juger avec équité , défendre de toutes ses forces. C'est ainsi que St. Louis envisagea toujours la Royauté ; & parce qu'il fut Roi en Saint , il porta les vertus Royales , l'amour pour son peuple , la justice & la valeur , plus loin qu'aucun autre prince guidé par des vues moins sublimes.

Une autre année.

(Cette premiere partie de son éloge fit la matiere de mon discours l'année derniere ; je passe tout de suite à la seconde partie cette année , & je demande : Qu'est-ce qu'un Chrétien ? &c.)

I. La premiere qualité d'un Roi , c'est celle de pere de son peuple , & son premier devoir est de l'aimer. L'au-

torité royale en effet n'est autre dans son origine , que l'autorité paternelle. Les premiers Rois furent les peres des grandes familles , où ils exercent toutes les fonctions , & celles même du Sacerdoce. Ces familles , devenues par la suite plus nombreuses & plus étendues , eurent besoin , pour juger leurs différens , & les défendre contre d'autres familles de qui les intérêts opposés les divisoient , de chefs à qui la vivacité des lumieres & la vigueur de l'âge , éteintes par la vieillesse dans le pere commun , se retrouvaient. Soit qu'elles se soient réservé le droit à chaque fois un successeur à celui entre les mains de qui elles remettoient sur elles l'autorité souveraine ; soit que , pour éviter les factions survenues aux nouvelles élections , elles eussent convenu d'attacher la succession de cette autorité au droit de la naissance : les chefs des peuples qu'ont formés ces familles , où les degrés de consanguinité confondus par la multiplicité ne se connoissoient plus , ont toujours représenté certainement leur pere ; & la premiere vertu qui a dû paroître en eux , par rapport au peuple qui leur étoit commis , est l'amour paternel.

Combien le Christianisme augmenta dans notre Louis cet amour , en lui faisant voir dans ses sujets des enfants de Dieu , auprès desquels il tenoit la place de celui qui est la source de toute paternité , & le meilleur de tous les peres ? Instruit dans l'art de régner par une mere aussi habile que pieuse , dont il luça les sentiments de Religion & de grandeur d'ame avec le lait , qui , au milieu des soins d'une régence difficile , s'occupa principalement de l'éducation de son fils , & ne fut pas moins jalouse de former en lui , par ses leçons & ses exemples , le Chrétien & le Roi , qu'elle l'avoit été de nourrir l'homme enfant elle-même ; qui y réussit tellement que les veuves de nos Rois , long-temps après elle , se sont fait un honneur de porter son nom de Reine Blanche : il apprit d'elle à aimer Dieu & son peuple d'un même amour ; à ne vivre que pour ceux qui lui étoient soumis comme à leur roi , autant qu'à mourir plutôt que de manquer de soumission lui-même au Roi des Rois. A peine l'onction royale l'a-t-elle marqué du caractère auguste de successeur du Grand Clovis & de Charlemagne , que la droite du Seigneur paroissant

avec lui & dressant déjà les mains au combat il se hâta de soumettre ceux qui , pendant une minorité orageuse , s'étoient révoltés contre leur roi , sous prétexte de mécontentement de la Régente ; & en rendant à son royaume le calme de la paix , il y amena bientôt une aisance , une abondance telle qu'il n'y en avoit jamais paru. Dévoué tout entier au bonheur de la France , elle devient en peu , sous ses auspices & par les heureux soins de son administrateur , plus florissante que jamais. Riche de son propre fond , elle s'enrichit encore des productions étrangères , par un échange avantageux des siennes ; la population y croît avec la richesse. Elle prospère a ce point qu'au rapport du naïf historien de ce regne , Joinville le contemporain & l'ami de son roi , qui ne l'eût jamais été , s'il l'avoit flatté , le revenu du Souverain augmentoit chaque année de moitié , sans impôts que très-légers & volontaires sur le peuple , & le revenu des particuliers pouvant doubler à proportion. Louis éprouve déjà ce que le St. Esprit a enseigné avant tous les politiques , au livre des divins Proverbes , que régner par sa bonté sur les cœurs c'est la force

de son trône , & que la multitude du peuple est la gloire d'un Roi , comme la dépopulation en est la honte. Un peuple fait tout son intérêt de celui de son Roi , quand un roi fait tout son intérêt de celui de son peuple. La force , la gloire , la bonheur mutuel de l'un & de l'autre sont le résultat nécessaire de cette réciprocité qui lie leurs intérêts , & n'en fait qu'un des deux.

Comment Louis , à qui son peuple étoit si cher , n'en auroit-il pas été chéri ? Louis qui , victime de la félicité publique , étoit toujours prêt à y sacrifier non seulement son repos , mais sa personne sacrée & sa couronne. Qu'il étoit éloigné de la manière d'agir , de penser & de sentir de ces Princes qui , vivant pour eux seuls , croient encore que ce n'est que pour eux que leurs sujets doivent vivre , pour servir à leur vanité & à leurs plaisirs ; qui semblent se jouer je ne dis pas seulement de la fortune , mais de la vie même des milliers de leurs sujets , pour soutenir des droits toujours moins précieux , souvent chimériques de leur couronne : couronne qu'ils ne portent que pour ces sujets , sur qui en retombe tout le poids accablant , & dont ils ne se réservent

guere que le délicieux honneur, identifié avec eux ! Ville régnante, vous l'avez vu, dans des jours de calamité & de maladie épidémique, traverser vos rues en appareil de penitent, tout innocent qu'il étoit, pour aller supplier, comme David, le Seigneur dans ses temples, de tourner sur lui seul le fléau qu'il n'avoit pas attiré comme le roi de Judée. Aussi, est-il lui-même malade à Pontoise, en danger de mort : quels vœux sinceres, & trop ardents pour n'être pas exaucés, les François aussitôt n'adressent-ils pas au Ciel dans toutes les Eglises, pour rappeler à la vie un maître que chacun d'eux aime comme son pere ! Roi bien aimé & digne de l'être, vous ne survivez à vous-même, après cette épreuve attendrissante de l'attachement des vôtres, que pour surpasser, par de nouveaux & continuels témoignages de votre tendresse, cet amour filial dont vous venez d'être le témoin.

On le verra prisonnier dans une terre étrangere, refuser sa liberté, qu'on lui offre à condition de laisser son armée prisonniere, & offrir plutôt sa propre liberté pour la délivrance de ceux qui, après avoir été compagnons de ses travaux, resteroient exposés sans

lui à périr sous les rigueurs du climat & de la captivité. Braves chevaliers françois, avec quel empressement, au retour d'un de ses voyages d'outremer, vous vous disputez l'honneur d'assurer ses jours par votre propre péril, en lui proposant de passer avec la Reine son épouse & les Princes de sa famille sur un de vos vaisseaux & passant sur le sien moins en état de résister aux flots de cet élément si propre à rendre plus profond, au milieu de ses vastes abîmes, le sentiment dont Louis étoit pénétré, de l'égalité des hommes. Il vous met tous d'accord, en vous répondant que sa place avec sa famille est où il y a plus de danger ; & à Dieu ne plaise qu'il voulût conserver ses jours aux dépens de ceux de ses sujets, dont la vie de chacun lui est aussi précieuse que la sienne ! Non qu'il manquât d'un cœur bon & sensible pour aucun de sa famille royale, lui qui, touché de la perte d'un de ses frères mort avant ce trajet, ôtoit des mains de celui qui l'accompagnoit alors, & jettoit à la mer des instruments de jeu, en lui disant par une émotion passagere d'une sensibilité durable : Vous jouez ; & il n'y a encore

que huit mois que nous avons perdu notre frere! Ecoutons-le encore peindre ses sentiments par ses paroles. Nous ne pouvons mieux le louer qu'en les rapportant souvent avec ses actions, qui y furent toujours conformes.

Mon fils, disoit-il au premier de ses enfants, qui devoit naturellement lui succéder, le Comte de Poitiers, faites-vous sur-tout aimer de vos peuples. J'aimerois mieux les voir bien gouvernés par un étranger, que par aucun de ma famille qui les gouverneroit mal. Voilà des traits d'humanité peu communs dans les dieux de la terre à l'égard de ses peuples, & dont-on ne trouve l'exemplaire que dans le Dieu des Chrétiens, préférant à tout ses attributs le nom qui exprime sa bonté, & immolant dans son fils incarné, un même Dieu avec lui, son bonheur, sa gloire & sa vie pour le salut des hommes ses créatures. Il n'y avoit qu'un Roi très-chrétien d'effet plus que de nom, qui s'étudiant sans cesse à se former sur ce parfait modele pût en donner de si beaux, mais si rares exemples.

II. Cependant la bonté seule sans la justice dans les soins publics seroit

plus dangereuse qu'utile. La justice est la fonction d'un Roi la plus essentielle. il porte le sceptre comme pasteur, chargé de conduire un peuple & de pourvoir à ses besoins; il porte aussi le glaive, & ne le porte pas en vain, dit St. Paul, comme ministre de Dieu, pour en exercer la vengeance contre ceux qui font de mauvaises actions: en quoi il en est toujours le ministre pour l'avantage de son peuple: *Dei minister est in bonum*; car malheureusement c'est le sort des choses humaines, depuis que notre nature est plus penchée vers la corruption que vers la perfection: les méchants l'emportent ordinairement en nombre sur les bons; & le plus grand bien à faire, dans le gouvernement d'un état, est d'y empêcher le mal, d'y réprimer les méchants & d'en retrancher les abus, ou invétérés ou s'efforçant de renaître. Une justice même sévère est donc nécessaire à un Prince, & n'est point opposée à cet amour paternel qu'il doit premièrement à son peuple. Elle en dérive, puisqu'un pere n'aime plus ses enfants, il les hait, qui leur épargne la correction. La France alors en avoit un extrême besoin. Qu'étoit-ce que ce royaume à

l'avènement de Louis Neuf au trône, un royaume informe, & qui n'auroit pas mérité ce nom, si les autres n'y eussent pas ressemblé : où le Roi étoit sans pouvoir, & le peuple pourtant sans liberté ; où une multitude de tyrans intermediaires, affectant l'indépendance & exerçant le despotisme, réduisoit le Souverain presque à son domaine, & tenoit les peuples en esclavage. Les Francs, cette nation guerrière, depuis sept siècles qu'ils avoient conquis les Gaules, ne s'étoient point défait de leur caractère de férocité. Le christianisme, en montant en la personne de Clovis sur le trône, ne l'avoit point empêché d'être fréquemment ensanglanté par des meurtres très-oppoſés à sa douceur. Le Grand Charles, par ses capitulaires, avoit tâché de mettre le bon ordre par tout l'empire François, qu'il avoit étendu par ses armes victorieuses dans toute l'Europe. Démembré par sa famille qui le partagea entre elle, la foiblesse des regnes suivans le laissa encore morceler par de grands vassaux, qui usurpant de jour en jour les droits régaliens refusoient à leur Seigneur suzerain jusqu'à la cérémonie de l'hommage. C'étoit

l'état en particulier de la France , toujours guerriere dans ses mœurs & jusques dans ses divertissemens , qui étoient des combats simulés dégénérant quelquefois en scenes tragiques , dans la jurisprudence & jusques dans la religion. On n'y voyoit qu'actes d'hostilité : combats singuliers , combats de Seigneur à Seigneur , combats de ceux-là contre le monarque , à qui seul eût dû appartenir le droit de la guerre ou de la paix. Point de cité qui , dans le centre même de l'état , ne parût une frontiere de l'ennemi : par-tout places d'armes , forteresses ; les campagnes , dévastées par des soldats sans paie & dénuées de cultivateurs , n'offrent , au lieu des présents de la riante nature , que l'image effrayante d'une guerre perpétuelle & universelle.

Est-ce donc ici une horde de sauvages , en qui la société auroit encore plus effacé la Loi naturelle ? Et ne donnerez-vous pas enfin , Seigneur , à ce peuple barbare un législateur qui , selon la priere du Psalmiste , leur apprenne qu'ils sont hommes , qu'ils sont freres & chrétiens ? Cet emploi vous étoit destiné , Louis. Sous votre regne , qui est celui de l'équité , tout change

de face: à l'anarchie succede la subordination, la subordination est entretenue par de bonnes loix, l'observation de ces loix forme les bonnes mœurs. Vous créez, par votre législation, un royaume nouveau qui sort du cahos, & comme du néant à votre voix; qui, sur le fondement des principes que votre sagesse prévoyante y établit, deviendra avec le temps la plus puissante & la plus belle monarchie du monde. l'Esprit Saint qui s'est emparé de vous, en vous faisant Roi, vous a rendu prophete comme Saül, pour apercevoir seul l'influence de vos sages principes dans les siècles à venir. Vous êtes à la fois le créateur de votre siècle & le bienfaiteur de tous ceux qui suivront: vive image du Tout-Puissant, qui a tout fait de rien, avec un ordre qui maintient ses ouvrages & les perpétue comme d'eux-mêmes.

En effet, M. F., ses loix sur les apanages & sur les fiefs & leur réversion, sur les mariages des Princes & des Grands, dont il fait dépendre la validité de son consentement, comme du pere unique de la patrie, sur les appels des justices Seigneuriales à la sienne, dont les feudataires s'étoient arrogé

arrogé insensiblement la propriété , en ayant eu l'exercice par commission , sur les cas royaux multipliés en faveur des foibles , sur les privileges des communes , préparent en silence la révolution dont-nous jouissons , & l'affranchissement général des serfs au desir du Pape Alexandre III pour tous les Chrétiens ; & , en creusant au tour , coupant les racines du gouvernement féodal , la chute totale de cet arbre antique & révére , qu'il eût été impossible de renverser tout d'un coup : à l'ombre duquel se commettoient tant d'injustices & de vexations , d'où s'élevoient tant d'orages qui troubloient l'état , le bouleversoient , & dont la cime redoutable même au trône en méprisoit , en bravoit les foudres.

Pour élever sur ses ruines le bonheur public , quelles en sont les branches que les loix de Louis n'embrassent , ne fécondent pas ? Loix d'agriculture , & du commerce dont elle est la base , pour la protection & l'encouragement des cultivateurs , & pour le corps des marchands , dont les statuts ne laissent rien à ajouter par la législation moderne , pour la sûreté & la commodité des chemins & des

communications. Loix de finances & des monnoies , pour que les deniers publics ne deviennent pas la proie de quelques particuliers engraisés de la misere commune ; pour que le signe représentatif de tout ce qui entre dans le commerce , ayant une valeur tant intrinseque qu'extrinseque combinée & fixée invariablement , tienne par des poids uniformes la balance toujours juste dans les échanges de ce qu'il représente. Loix de police dont plusieurs subsistent encore , & nous condamnent , si elles ne nous dirigent pas ; si , quoique renouvelées de temps en temps , elles sont aujourd'hui sans vigueur : loix contre le blasphème , qui osant attaquer la divinité en personne doit trouver un vengeur dans son représentant , qui doit régner pour celui par qui il regne.

St. Louis emploie contre ce crime le fer & le feu ; & condamne à un éternel silence la langue criminelle qui l'a proféré. Il dit que , pour l'arrêter , il subiroit volontiers lui-même le supplice qu'il ordonne ; & par un exemple de rigueur inflexible dans un homme opulent & repentant , il en prévient une infinité d'autres. Hélas ! sous les

mêmes loix & malgré les défenses réitérées du Prince, que de livres furtifs ont pourtant cours hautement parmi nous, dont l'impiété a passé dans tous les discours! Quoi de plus commun de nos jours, que d'entendre blasphémer Dieu, & la Religion dont on fait pourtant profession! Prêtres d'Israël, en ces occasions vous déchirez vos vêtements pour marque d'indignation & d'exécration: & vous, ministre de J. C., vous êtes contraints, par une fausse politesse & une basse complaisance, de dissimuler, ou de vous bannir entièrement des compagnies du monde. Mon Dieu! ne comprendrons-nous pas, malgré l'expérience journalière, que celui qui ne vous craint point n'a pour Dieu que son intérêt; que des hommes faux dans l'affaire la plus sérieuse, dans la Religion, le sont dans tout le reste, où la boussole de l'intérêt qui les guide ne les avertit pas de paroître sinceres; & que l'irreligion est le vrai thermometre de la probité défailante en tout genre, à laquelle aussi on n'a cru pouvoir donner de consistance fixe, plus assurée que par la religion du serment?

Loix contre le duel, quelqu'autorisé

qu'il fût ; où doublement homicide , on prétend disposer de deux vies qui ne sont point à nous , contre la tranquillité publique ainsi que contre la loi divine , dont Louis fait encore en ce point une loi d'état , la première de nos Rois pour l'abolition de ce crime. Loix contre l'usure , qui par un perfide bienfait , artificieuse à se reproduire sous plus d'une face , se fait du prêt de son bien un titre pour ravir celui d'autrui. Loix somptuaires , contre le luxe , qui confondant les conditions que Dieu a voulu distinguer apprend à mettre tout le mérite des hommes dans l'extérieur , qui aiguise l'industrie , disent ses apologistes : oui , pour inventer des modes onéreuses au monde asservi à s'endetter pour les suivre ; qui fait briller l'état d'un éclat trompeur , cachant une misère réelle. Eh ! quelle richesse , que de briller du bien d'autrui , comme la plupart ! La table la plus frugale , selon l'Ecriture , n'est-elle pas meilleure avec une bonne conscience , que la plus somptueuse , assaisonnée du reproche intérieur qu'on doit ce que l'on mange , ou qu'il est trempé de la sueur & du sang de ceux qui servent à notre luxe ?

A moins ; ce qui est le pire de nos maux , que le luxe n'ait mis le comble aux péchés dont il est le pere , en nous y rendant insensibles. Louis , en le proscrivant , parce qu'il endurecit les cœurs & amollit les ames , savoit que la justice élève une nation , & que le péché la rend misérable : *Justitia elevat gentem , miseros autem facit populos peccatum.*

Loix contre les lieux de débauche , qui appauvrissent ainsi & tuent leur mere , s'ils sont enfans de la richesse prodiguée à l'entretien du vice le plus destructeur , qu'on n'est forcé qu'à la honte de la nation d'y tolérer , & qu'il seroit peut-être plus facile de n'y point souffrir , que d'empêcher qu'ils ne s'y multiplient , quand une fois on les tolere. Loix contre les jeux , faisant d'une récréation une occupation qui absorbe l'homme & tout ce qu'il a , & un divertissement de la ruine des familles ; dont la fureur insensée appelle encore maintenant l'autorité publique , pour sévir contre ses excès renaissans. Loix contre une foule d'histrions , qu'elles déclarent infames , qui répandus par la France y corrompoient les mœurs , y portoient un as-

freux débordement par leurs farces obscènes & impies, où mêlant le sacré & le profane, ils joignoient monstrueusement aux mystères de la Religion le Cynisme le plus choquant : ils sont encore infames parmi vous, M. F., ces comédiens par un effet de la même loi, & par une nouvelle contradiction, ils y sont dans le plus grand honneur. Les plus pompeux théâtres leur sont élevés de toute part à grands frais ; & plus leurs talents sont funestes, plus ils sont applaudis, recherchés. Les parents y conduisent leurs enfants, comme à la plus excellente école du savoir-vivre. En vain nous vous disons, appuyés de l'expérience des siècles passés, que le goût extrême pour ces spectacles, bannis par les sages Païens de leur république, est la marque non équivoque de la décadence des peuples ; que, pour être moins grossiers & plus artistement présentés, ils n'en sont que plus séduisants dans les traits d'impiété qui y sont semés, & dans les passions les plus honteuses qu'ils inspirent en les embellissant, en les ennoblissant de tout ce qui en impose à l'imagination & aux sens ; que c'est là que le démon, l'ennemi juré de

vosre salut , étale toutes ses pompes auxquelles , en devenant Chrétiens , vous avez solennellement renoncé ; & que les maximes de morale que vous nous objectez qu'on y débite ne sont propres au plus qu'à former des personnages de théâtre , & des vertus superficielles & de parade : peu convaincus par nos remontrances puisées dans la raison & l'Evangile , vous abandonnez toujours plus nos enseignements & la doctrine de J. C. que nous vous exposons dans ces chaires , qui est esprit & vie , pour courir à des sources empoisonnées vous repaître , par tous les sens , du venin qu'on y distribue en des coupes dorées.

Il n'est pas de mon ministère de vous détailler tout le code de Saint Louis , le premier du droit françois , où s'appropriant le droit écrit des Romains , il le modifie par ses ordonnances , & rassemble ce qu'il y a de plus juste dans les coutumes des diverses Provinces. Il fit plus que des loix , il érigea des tribunaux qui nous manquoient , pour être les temples de la justice , où les loix qui dormoient auparavant dans les archives des souverains , ensevelies dans l'oubli , seroient

commises à la garde d'un corps de magistrats, qui veilleroient sans cesse à leur dépôt & à leur exécution. Sans de tels ministres, qu'est-ce qu'un état au milieu des loix les plus salutaires du Prince ? Tout y est en confusion, comme dans le cabinet d'un savant, au milieu des regles & des compas, ou dans l'atelier d'un artiste dont les outils épars çà & là ont beau être justes & parfaits, s'ils ne sont mis en œuvre. Mais quelle attention de Louis, pour ne laisser entrer dans ce sanctuaire des loix que des ministres fideles, & qui les fassent respecter par leur conduite, pour ne confier ce sacerdoce civil qu'aux hommes les plus recommandables par leur capacité & leur intégrité ? Il va les découvrir jusques dans l'obscurité de leur cabinet, & les fait monter des emplois les plus médiocres aux premiers honneurs de la magistrature. Il les en fait descendre, & les casse, les réproouve, dès qu'ils se rendent suspects de mœurs scandaleuses. Il ne veut pas qu'imitant les juges adulteres de Suzane ils commettent secrètement ce que leur dignité les oblige de condamner en public, ni que le vice soit condamné & puni que par

la vertu, comme J. C. le dit aux Juifs de la femme adultere. Il s'étoit réservé tout droit de les destituer de ces places qu'ils déshonoroient, lorsqu'en les honorant il en avoit exclu la vénalité, & toutes ces conditions vénales, dont le prix est toujours avilissant : avilissement mérité par ceux qui ont la témérité de les ambitionner, & juste s'il ne refluoit sur le peuple, à qui il est trop naturel de vendre en quelque sorte la justice qu'on a acheté le droit de lui dispenser. Ce n'est point ma justice, ni celle d'un homme, que vous exercez, leur dit-il, avec le Roi Josaphat aux juges qu'il avoit établis dans les villes d'Israël ; c'est celle de Dieu, auprès de qui il n'y a ni iniquité, ni acception de personnes, ni desirs de présents : prenez donc garde de l'exercer librement, dans la seule crainte de celui qui jugera vos jugements. Son édit les lie à ce juge suprême, par un serment solennel de ne point recevoir de présents qui énervent la justice, ni acquérir des domaines dans leur ressort, & de ne point défendre les droits du Prince au préjudice de ceux des sujets. A ces tribunaux, la publicité ordonnée des sentences coupe court à

des compositions clandestines , au profit de celui qui prononce. Là un dénonciateur public , impartial comme la loi , surveillant les citoyens & les magistrats , poursuit au nom du Roi le crime , qui n'a plus droit de se défendre par des récriminations , & de braver ses accusateurs par des calomnies. Là sont abrogés ces usages superstitieux & cruels , qui remettoient le discernement de l'innocence & du crime à des épreuves où l'on tentoit Dieu contre sa défense ; à des combats hasardeux , où l'innocent étoit jugé coupable , s'il n'étoit pas le plus fort ; tout est renvoyé par Louis , ainsi que par le Prophete , *à la loi & au témoignage* , pour décider de l'honneur , de la fortune , de la vie des hommes ; & dans l'égalité des preuves , l'accusé est absous , parce qu'il vaut mieux , dit-il entr'autres oracles de sa bouche , pardonner à un coupable , que de s'exposer à punir un innocent.

Voilà un abrégé , un peu étendu , de ces fameux *établissements de Saint Louis* , son propre ouvrage , fruit de son seul génie , sans qu'il y ait été aidé des lumières d'un premier ministre ou d'un conseil ; que nous pouvons regarder

comme ses plus précieuses reliques, & que long-temps après son regne, on li-soit publiquement dans les principales villes, à une fête civile instituée pour cette lecture, telle que l'anniversaire de la loi reçue par Moïse chez les Juifs; les peres apprenant à leurs enfans qu'ils ne pouvoient desirer d'être jamais gouvernés par un meilleur Roi, que l'auteur de ces établissemens. Etablissemens de St. Louis, qui ont conquis des provinces à ses successeurs, lorsque les députés de la Guienne, de l'Aunis & de la Saintonge, lassés de flotter entre l'oppression & l'anarchie, supplioient nos Rois de se déclarer leurs maîtres, ne demandant, pour prix de leur obéissance, que d'être régis par *les bonnes coutumes de St. Louis*. Etablissemens qui sont l'époque véritable & la date certaine de cet attachement pour ses Rois, qui fait le caractère national des François.

Cet attachement avoit peu paru sous les deux premières dynasties, qui perdirent la couronne avant l'extinction de leur postérité. Mais le caractère des François alors, comme celui des esclaves sous l'ancienne loi, n'étoit pas formé: la législation de Louis, comme la

la loi de grace , en a fait des enfants. Sous quelques-uns de ses successeurs , on a réclamé ces établissemens , lorsqu'on a eu à se plaindre de l'altération des monnoies , des dettes immenses de l'état contractées par une prodigalité sans mesure , de l'écrasante multiplicité des impositions pour les acquitter. Les établissemens de St. Louis , s'est-on écrié , les établissemens de St. Louis : ce n'est pas ainsi que le saint Roi nous gouvernoit. Mais sous cette troisième race , qui nous a donné St. Louis , l'attachement à sa postérité a toujours été inviolable ; & fortifié de cinq siècles , il durera comme elle jusqu'à leur consommation.

Vous ne serez pas étonnés que cette législation toutefois , ouvrant un asyle puissant à tous les enfants de la patrie , contre les vexations des tyrans subalternes , dans le cœur équitable de nos Rois , ait rencontré de la résistance au commencement de la part des Barons du Royaume. Mais tout se rendit à l'équité bienfaisante de Louis , & il gagna enfin tous les cœurs , quand on le vit si sévèrement juste contre lui-même , en tant d'occasions éclatantes. Son conseil l'invite-t-il à une confis-

cation juridique du Comté de Danmar-
rin, possédé par le Comte de ce nom,
sur le droit douteux d'un diplôme ef-
facé par le temps? dans ce doute, il
juge contre soi, & investit de nouveau
le Comte, par un refus formel de se
faisir du Comté. Il respecte la propriété
dans un laboureur comme dans un
Empereur; condamne un de ses freres
à rendre un morceau de terre envahi
sur le premier; & refuse, pour un
autre de ses freres, l'Empire offert par
un souverain Pontife. Par une délica-
resse inouïe dans les souverains, il res-
titue de plein gré au Roi d'Angleterre
cinq Provinces que son aïeul Philippe
Auguste, dans l'ardeur de la guerre,
avoit réunies à sa couronne par droit
de conquête. Il s'estime heureux de
conquérir par-là la paix, c'est son ex-
pression; & cinquante années, fertiles
en tout bien, de paix avec cette na-
tion de tout temps rivale de la nôtre,
font la récompense de ce sacrifice vo-
lontaire. Henri III & ses Barons sont
si persuadés de sa droiture & de son
désintéressement, qu'ils apportent de-
vant son tribunal leurs dissensions, &
s'en remettent à son jugement. Il ré-
pond à leur confiance inattendue; &

accoutumé à consulter sa conscience plutôt qu'à tout autre, contre l'avis de son conseil de profiter de leur division, il les accommode à la satisfaction des deux parties. Politique chrétienne, que Dieu bénit, tandis qu'il se plaît à confondre la politique mondaine, vous rendez Louis l'arbitre universel des peuples & des Rois. C'est à lui qu'appellent tous les Princes, des grands intérêts qui divisent les Empires, fatigués de les discuter par la voie des armes. Il prononce entre le Roi de Navarre & la Reine de Chypre, ce Roi & le Duc de Bretagne, les Comtes de Flandre & du Hainaut, de Bar & de Luxembourg, de Châlons & de Bourgogne, le Pape Grégoire IX & l'Empereur Frédéric II. Lui qui, en s'asseyant sur le trône, voyoit à peine quelques-unes de ses Provinces lui obéir, voit toute l'Europe soumise aux oracles de sa justice.

III. Ne croyez pas que ce Roi si pacifique ne fût point aussi guerrier. Salomon & David à la fois : sa douceur, il est vrai, le rendit maître de la terre, plus que ses armes; mais s'il mérita le nom d'enfant du Dieu de la paix par son amour pour elle, il ne

méritoit pas moins celui d'enfant du Dieu des armées par sa valeur. Il fut pacifique d'inclination & par religion, par religion il fut guerrier dans la nécessité ; & c'est ce qui lui inspira un courage héroïque , aussi relevé au dessus de celui que l'ambition & la vanité inspirent, que les motifs religieux le sont au dessus de ceux qui excitent ces passions. Pour travailler solidement & efficacement au bonheur de son royaume , son grand objet , il falloit d'abord le pacifier , & pour le pacifier , la guerre étoit nécessaire. Il s'agissoit de dissiper une ligue , à la tête de laquelle étoit un Prince de son sang. Des grands du Royaume avoient formé le projet injuste & déraisonnable de ne le point reconnoître pour leur Roi. Factieux par ambition , le Comte de Boulogne son oncle a entraîné dans son parti les Comtes de la Marche , de Champagne , de Provence , de Toulouse ; les uns par ressentiment , les autres par intérêt , ou par la simple contagion de l'exemple. Ils sont joints par le Duc de Bretagne , qui appelle l'étranger son voisin , le Roi d'Angleterre , que son ancienne rivalité engage aussi à seconder des rebelles. En

se liguant contre le Seigneur & son Christ, ils prennent le Seigneur à témoin qu'ils n'obéiront point au maître légitime que sa main leur donne ; ainsi que David le disoit littéralement de lui, en le prédissant de J. C. , l'Oint du Seigneur par excellence. Rassemblez-vous , ennemis de Louis , anciens & nouveaux , domestiques & étrangers ; & le Seigneur , que vous n'avez pas craint de vouloir intéresser dans votre feditieux complot , vous défera par ce Prince , qui n'est pas encore âgé de quinze ans , comme autrefois il terrassa le géant Goliath par la main du jeune fils de Jéssé. Il veut entrer en négociation avec des conjurés qui en veulent à sa couronne & à sa vie , des hommes qui agissent contre lui à force ouverte & par le poison. Contraint par leur refus opiniâtre , je le vois qui entre en campagne , foible d'âge & de pouvoir , fort du secours d'en haut avec son courage. Belleme , la plus forte place des confédérés , Belleme qui se disoit l'imprénable , est pris par lui. C'est son coup d'essai. Delà Taillebourg l'admire , & tous les siècles l'admireront , par une vertu plus que romaine , attaquant seul un pont fortement dé-

fendu par les Anglois , les enfonçant , & après n'avoir laissé d'autre ressource à leur roi que dans la fuite , le poursuivant encore & achevant de le défaire entièrement. Il vient réduire en personne la plupart des Provinces révoltées , qui le voient & sont vaincues ; & il réduit par ses généraux , les autres où il y avoit du soulèvement. Il rentre triomphant à Paris , où , déjà héros , il va devenir législateur. Son courage néanmoins ne s'endormira pas dans le repos : il est réveillé par les gémissements de la Religion , dans une grande Province relevant de lui , infectée & troublée par l'hérésie. Le sanctifiant de plus en plus , il l'a montré contre les ennemis de l'Etat ; il va l'exercer contre ceux de la Religion & de l'Etat ; il finira par les preuves toujours plus merveilleuses qu'il ira en donner au loin , contre les seuls ennemis de Dieu.

Le Comte Raymond , protecteur de la secte Albigeoise , le provoque. Ces sectaires depuis un siècle , en dogmatissant contre la doctrine & les sacrements de l'Eglise dans le Languedoc , persécutent ceux qui y étoient attachés. Foudroyés par des Conciles , ils n'étoient pas

détruits. Inutilement Innocent III avoit employé contre eux des missionnaires & des armées. Dominique , nouveau Moyse , conduisant les premiers , les prédisant , levoit les mains au Ciel ; tandis que Simon de Montfort , nouveau Josué , conduisoit les troupes du Seigneur , commandoit à ses camps , & opposoit la force à la force qu'employoient ces Hérétiques , pour établir & défendre leurs dogmes pervers. Grand nombre s'étoient convertis à la prédication de Dominique , un plus grand nombre avoit péri. Affoiblis & vaincus plusieurs fois ils se relevoient encore de leurs pertes , & redoubloient de fanatisme en dédommagement de la vicissitude des armes ; menaçant le Trône & l'Autel , arborant l'indépendance de la puissance ecclésiastique & séculière , ils ne résistèrent point à celle de Louis. Plus heureux que son père Louis VIII , qui avoit signalé contre eux son zèle & sa bravoure , il porte le dernier coup à l'hérésie , qui vient en frémissant expirer à ses pieds. Il force Raymond à se soumettre publiquement à la pénitence de l'Eglise , & à demeurer désormais tranquille vassal de son Souverain , réconcilié sincèrement avec lui ,

il l'est avec elle. Cette croisade contre les Hérétiques , c'est le prélude de ses croisades contre les Infideles.

A ce mot , j'entends la critique magne de notre siecle reprocher à St. Louis plus amèrement qu'aux autres princes , parce qu'il fut plus saint qu'eux , ses expéditions entreprises si loin de son royaume , pour ne combattre que ses ennemis de Dieu , dans la premiere desquelles il fut fait prisonnier , & mourut de maladie contagieuse dans la seconde. J'entends rejeter avec un sous-moqueur les Apologies solides qu'on a faites , qu'on ne feroit pas dans le cas d'en faire , si le défaut de piété n'indisposoit pas aujourd'hui contre des entreprises qui paroissent plus pieuses que politiques à la prévention. Quoi donc ! spéculatifs irréligieux , qui par envie de blâmer des guerres saintes de Religion , jugez de ce qui convenoit ou non au douzieme & treizieme siecle , par les convenances du dix-huitieme , les Souverains Pontifes , les peres communs des Rois & des peuples fideles , ont agi peu sagement en les exhortant , au lieu de s'en combattre perpétuellement , à réunir leurs forces contre l'ennemi commun

du nom chrétien , profitant de jour e
jour de leurs continuelles divisions pou
s'aggrandir à leurs dépens ; contre cette
puissance Musulmane qui depuis plu
sieurs siècles , augmentant ses conquê
tes , menaçoit d'envahir toute l'Europe
& d'y étouffer jusqu'à Rome , dans son
centre , ce nom qui lui étoit si odieux
dont elle profanoit le berceau par son
culte abominable ? Maîtres de l'Egyp
te , de la Syrie , de nombre d'autres
contrées en Asie , les Sarrafins avoient
presque réduit l'Empire d'Orient à la
seule ville de Constantinople , dont les
Turcs devoient enfin s'emparer , &
faire le siège formidable du leur & de
Mahomet. Possesseurs des côtes d'Afri
que , d'une grande partie des Espagnes
des isles de Corse , de Sardaigne , de
la Sicile en partie ; que n'avoient pas
à craindre d'eux l'Empire d'Occident
l'Italie & la France : la France qu'ils
avoient inondée de quatre cent mille
hommes du temps de Charles Martel ,
qui en mérita le trône à son fils , en
les repoussant ? Tels que des insectes
dévorants , après une vaste inondation ,
ils s'étoient reproduits en si grand nom
bre , qu'ils pouvoient tout engloutir.
Et Louis en particulier n'auroit pas agi

avec prudence , en réunissant & mettant contre eux ces Princes ses vassaux , qui balançoient l'autorité royale , qui toujours inquiets , toujours remuans eussent été le plus grand obstacle à l'affermissement de sa nouvelle législation , qu'ils laisserent s'établir paisiblement par la pratique , en leur absence. Plusieurs , en aliénant leurs fiefs pour fournir aux dépenses de ces voyages d'outre-mer , dont ils espéroient peu revenir , après avoir échappé au naufrage , aux maladies , au fer ennemi , en rappor- toient , sinon une meilleure volonté , au moins l'impuissance de nuire au repos de l'état. Quel plus grand trait de politique en Louis , que d'avoir su , par son exemple plus que par ses ordres , les entraîner à sa suite ! Ne dites pas que ces expéditions ont fait à l'état des plaies profondes , qu'il ne lui en est rien revenu qui puisse compenser la perte de millions d'hommes. L'état étoit surchargé de gens qui , saisis de l'enthousiasme du temps , croyant trop aisément expier par-là tous les crimes , s'attroupoient à tout âge pour aller sans veu à la Terre-Sainte , & marchant sans chef , sans discipline , se perdoient long-temps avant d'arriver au but de

leur voyage ; de gens qui n'y eussent demeuré que pour le dépeupler , sans cesse armés les uns contre les autres à qui l'ont pouvoit à peine faire garder la trêve de quelques jours par semaine , lorsque le glaive de la justice n'appartenant qu'au Souverain , étoit dans les mains de chaque particulier pour sa propre vengeance, le fer des meurtriers ; à qui les hommes auroient plutôt manqué , que les homicides & les assassinats. Ce sont ces hommes qui rassemblés sous un chef tel que Louis de nuisibles qu'ils étoient , vont être utiles à quelque chose. Il en forme une flotte de soixante mille. Il crée ainsi une marine à la France , qui n'en avoit point encore , & y donne naissance à la navigation , & à tous les biens qu'elle peut produire. On peut dire encore que ce voyage fut à sa Noblesse , qui n'avoit point quitté cette rouille de barbarie apportée des marais de l'Allemagne d'où les Francs étoient originaires , une première occasion de prendre , à la vue des peuples civilisés & des villes policées de la Grece , la patrie des arts libéraux , du goût pour ces beaux arts , & une teinte de cette urbanité , dont ils deviendroient , à la

suite des temps , d'imitateurs des modèles. Enfin , quoiqu'on n'ait point réussi cette fois à enlever les lieux Saints aux infideles , qui les avoient pris injustement : ce qui étoit le motif le plus apparent des Princes croisés , ce que la désunion des chefs , la trahison des Grecs , la dissolution des soldats ont concouru à la faire échouer ; comptez-vous pour rien d'avoir , en portant la guerre au sein du Mahométisme , soulagé les Chrétiens qu'il y tenoit opprimés , & prévenu le progrès rapide de ses ravages ; d'avoir mis à son ambition affrénée des bornes qu'il respectera dorénavant , ou ne franchira pas impunément ; de lui avoir appris à craindre les princes Chrétiens de l'Europe , lui qui leur avoit été jusques-là si terrible , & à concevoir pour le nom françois sur-tout , particulièrement pour celui de Louis , un respect qui dure encore , d'après les prodiges de valeur , au dessus de ceux que vante l'histoire Grecque & Romaine , qu'il fit à leurs yeux en les combattant avec succès , & jusqu'au milieu de sa défaite ?

Ingrate postérité , vous dir-il de son glorieux tombeau , vous osez m'imputer d'avoir dépeuplé mon royaume ,

moi qui l'ai laissé après qu'il avoit fourni plus de guerriers aux croisades , que toutes les autres puissances chrétiennes ensemble , & avant qu'il fût augmenté de tant de Provinces , consistant encore dans mes seuls domaines , peuplé de ving millions d'ames ; à quoi vos calculs en portent aujourd'hui toute la population , dans la situation la plus florissante où vous croyez qu'il ait jamais été ! Vous êtes chrétiens comme moi : & vous trouvez peu digne du premier Roi de la chrétienté , d'avoir voulu retirer des mains profanes & sacrilèges le sépulcre de J. C. qu'elles arrosoient à grands flots du sang de ses disciples , & les lieux consacrés par les Mystères que cet Homme-Dieu est venu opérer sur la terre , pour le salut du genre humain ! Eh bien ! vous êtes François : il n'étoit pas question seulement de délivrer cette terre des mains des Infidèles où elle étoit retombée , mais de rétablir à Jerusalem l'ancien siège des Rois du peuple de Dieu , un Royaume chrétien , fondé depuis peu par des Princes du sang François , & déjà penchant à sa ruine. Il s'agissoit de délivrer des fers de l'esclavage soixante mille François , compatriotes , parents de ceux qui
me

me suivoient , traités durement , pour qu'ils renonçassent à J. C. , par ces farouches Musulmans , qui se faisoient un point de Religion d'étendre leur croyance avec eux par la violence , au contraire du Christianisme qui s'est étendu par la douce persuasion. Dans la cruelle alternative de perdre la foi ou la vie , ils réclamoient mon secours , comme du plus puissant Prince de la chrétienté & de leur Roi. L'humanité , la justice due à mes sujets , ne se joignoient-elles pas à la piété , pour m'engager à les secourir ? Ah ! j'aurois brisé leurs chaînes & acheté leur délivrance aux dépens de ma gloire , comme j'y ai sacrifié sans peine les délices de ma cour & ma propre vie.... Jugez-moi comme vous voudrez. Les jugemens des hommes ne sont rien à qui leur fait du bien pour Dieu.

Il s'embarque donc , accompagné de l'élite de la noblesse Françoisse , laissant pour régente Blanche sa mere , qui lui avoit si bien appris l'art de régner. Après la mort de Blanche , il remettra , en partant pour sa seconde expédition , son autorité à l'Abbé de St. Denis & au Comte de Nesles , qu'il connoît entre plusieurs les plus capa-

bles de la faire valoir, incapables d'en abuser; car les grands Rois font éclore les grands hommes, dont le germe est étouffé par les mauvais Princes, ignoré des médiocres. Vents favorables, vous servez en lui la Religion. La mer s'humiliant en sa présence porte heureusement cette flotte précieuse: Damiette approche, la clef de l'Egypte, le rempart du Mahométisme. A cet aspect le courage de Louis s'enflamme, le transporte: animant les siens à courir au combat, sûr d'y remporter la victoire ou la palme du martyre, il s'élance le premier dans la mer; & son bouclier pendu à son cou, son épée entre ses dents, avec la même intrépidité qu'il attaqua les Anglois au pont de Taillebourg sur la Garente, il va à la nage attaquer vingt mille Sarrafins qui bordent le rivage, & font pleuvoir une grêle de fleches sur lui. On s'empresse à le suivre; & que vois-je? Plus frappés de son courage que de ses coups, cette noire armée d'Egyptiens se retire, dispaçoit, comme les ténèbres de la nuit reculent & se dissipent devant le bel astre du jour, au lever du Soleil semblant sortir des ondes. Il entre vainqueur dans Da-

miette ; mais c'est pour la Croix qu'il a combattu , & c'est par ce signe qu'il a vaincu : c'est elle seule qu'il fait marcher en triomphe , il la suit tête & pieds nus. L'étendart de la Croix planté sur ce boulevard , & la ville purifiée , il s'avance à de nouvelles conquêtes. Il cherche les ennemis qui se rallient , & leur livre la bataille qu'il gagne ; signalant son courage par de nouveaux exploits , où il se montre tout-à-la fois soldat , capitaine & général , suivant le récit de son ancien historien : général par le coup d'œil , l'expérience , la justesse de ses commandements ; capitaine , par l'activité avec laquelle il fait exécuter ; soldat par la manière dont il se bat lui-même. Son plan sage concerté lui promet sûrement , par une troisième victoire , la prise , que la consternation répandue dans toute l'Egypte lui applanit , du Grand-Caire , d'Alexandrie , de Jerusalem enfin , où il relevera sur le Calvaire la Croix du Sauveur , pour être adorée de toute la Palestine. Ce plan est dérangé par l'ardeur inconsidérée du Comte d'Artois son frère , qu'il a dégagé d'un gros d'ennemis l'enveloppant , en passant encore presque seul sur un monceau de corps

morts, & qui est cause que les ennemis ont le temps de l'envelopper lui-même, & de le faire tomber en leur pouvoir, dans les plaines de la Masfoure, sans que ses troupes, trop affoiblies par la faim & la maladie, puissent l'en garantir. O mon Dieu ! c'est aux grandes vertus que vous réservez les grands revers, qui les consomment. Le Roi Jean avoit été fait prisonnier par les Anglois, à la bataille de Poitiers, quand François Ier. le fera des Espagnols à celle de Pavie : leur honneur n'en souffrit pas le moindre échec ; leur valeur les avoit trop exposés. Ce fut celle du Comte d'Artois, à qui elle coûta la vie, qui exposa témérairement St. Louis. Toujours le même, son courage en fut si peu ébranlé, qu'à peine il aura recouvré sa liberté, & il méditera une autre guerre contre les infideles d'Afrique ; où la contagion, qui lui ravira presque toute son armée, l'enleva lui-même. Que dis-je ? il ne parut jamais plus grand Saint ni plus grand Roi, que dans sa prison, qu'au lit de la mort. C'est là que les éléments se déclarant contre lui, il semblera lutter, non plus seulement contre des hommes, mais contre Dieu

même comme ~~le Roi~~ & il en triomphera aussi, sans que des hommes partagent sa gloire; il achevera de conquérir le Ciel, au lieu de Tunis & de Jerusalem. Ceci amene naturellement le détail de ses vertus royales, la bonté, la justice, la valeur, qui n'en furent en lui que plus grandes: il fut Saint en Roi, & pratiquant en Roi les vertus Chrétiennes, il les rendit en sa personne plus fermes & plus éclatantes. C'est la seconde partie de son éloge.

SECOND POINT,

Qui peut servir une autre année, en répétant l'Exorde jusqu'à la première sous-division.

QU'est-ce qu'un Chrétien? C'est en peu de mots un homme plein de haine pour lui-même, de charité pour le prochain, de soumission pour Dieu. Sa règle est l'Evangile, tout renfermé dans ces mots. Il n'y a point deux Evangiles, l'un pour les petits, l'autre pour les grands; & le Souverain chrétien, comme le sujet doit être mortifié, charitable & humble, plus même que le

sujet à qui il doit l'exemple. St. Louis le comprit parfaitement, & n'écouta point là dessus les fausses maximes du monde. Sa mortification du reste ne dérogea point à sa bonté, sa charité à sa justice, ni son humilité à son courage. Comme ses vertus chrétiennes ne firent point tort à ses qualités royales, y servirent au contraire; ses qualités royales par retour, loin de diminuer ses vertus chrétiens, les augmentèrent plutôt, servirent à les fortifier & les mettre dans un plus grand jour. Saintement Roi & royalement Saint, la sainteté l'a rendu grand Roi; je l'ai fait voir par ses actions dans la première partie de ce discours: il me reste à faire voir que la royauté l'a rendu grand Saint; ses actions le prouveront de même. Accordez-moi votre attention. (*Ou, ce sera la matière d'un autre discours pour l'année prochaine, avec la bénédiction de Dieu. †*).

I. J. C. commande à tous ceux qui veulent le suivre de porter leur croix après lui, renonçant à eux-mêmes. C'est la première leçon qu'il leur donne: renoncement parfait, crucifiement entier, sans quoi l'on ne marche pas sur les traces de J. C., ou l'on n'est Chré-

tien qu'à demi ; on ne parviendra point à la gloire de sa résurrection , qui n'est promise qu'à sa mort retracée dans nous , par une absolue mortification.

Louis à qui le premier de ses titres étoit celui de Chrétien , qui préféroit la bourgade , où il avoit acquis ce titre par le baptême , au Royaume entier qu'il avoit hérité de ses peres , & qui se faisoit plus d'honneur de s'appeller de ce nom , prenoit plus de plaisir à signer Louis de Poissy , que Roi de France , Louis n'avoit garde de manquer à remplir la première condition du traité qui lui avoit donné droit à l'héritage du Royaume des Cieux. Il parut adulte par sa gravité , bien avant la fin des années de l'enfance , & parvint à l'usage de sa raison , avant d'avoir atteint l'âge ordinaire à ceux qui ne sont pas prévenus d'une grace si abondante. Il usa fidèlement de sa raison éclairée de cette grace , pour faire à Dieu ce sacrifice parfait de tout soi-même , seul digne de la grande récompense qui y est promise , seul digne de la Religion parfaite qui l'exige , parce qu'il est seul digne de la grandeur du Dieu qu'elle fait adorer. Sacrifice du corps & de ses convoiti-

ses , du cœur & de ses affections , de l'esprit & de ses curiosités.

Tous ceux qui sont véritablement à J. C. , qui ne lui appartiennent pas seulement par le nom de Chrétien , ont crucifié leur chair avec ses vices & ses convoitises , dit l'Apôtre : St. Louis en est un exemple des plus mémorables. Si les appétits de cette chair n'étoient point vicieux , si ses membres ne se révoltoient point contre la loi de l'esprit , & ne vouloient point faire la loi à celui de qui elle la doit recevoir ; il ne seroit point nécessaire , pour la dompter , de lui imposer un joug dur , qui la prive des plaisirs même innocents , de peur qu'elle n'entraîne aux plaisirs défendus , dont la distinction souvent est presque imperceptible , & qui modere par des austérités douloureuses son penchant excessif aux délices de la sensualité. Ceux-là y sont plus obligés , qui ont fait une expérience funeste à leur innocence de ces combats où ils ont été honteusement vaincus , & qui ont à se punir eux-mêmes des chûtes où ils ont été honteusement vaincus , & qui ont à se punir eux-mêmes des chûtes , où la plus noble partie d'eux mêmes a suc-

combé lâchement sous la plus vile. La grande ame de Louis n'eut jamais cette bassesse , & quoique son corps ne l'eût jamais emporté sur elle , pour se préserver de ce malheur , pour se prémunir contre ce désordre , plus commun aux ames les plus faites pour commander , il réduisit toujours son corps dans la plus exacte servitude , & le châtia sévèrement des maux qu'il n'avoit pas commis , mais qu'il eût pu commettre. Il le pouvoit d'autant plus aisément , que son rang lui assuroit l'impunité , & même l'applaudissement. Mais en considérant tous les écueils qui l'environnoient , plus que dans aucune condition privée , il en conclut qu'il devoit être plus sur ses gardes ; que tout lui étoit d'autant moins expédient , que tout lui sembloit permis , & que tout le sollicitant à user de cette permission , il devoit d'autant moins lui accorder.

C'est ainsi que la Royauté , dont d'autres se servent pour satisfaire toutes leurs passions , servoit à sa mortification : sur-tout quand il réfléchissoit profondément sur tous les péchés qui se commettoient , sur les vertus qui ne se pratiquoient pas dans toute l'étendue

de ses états , & dont il répondoit à Dieu , s'il y avoit de sa faute , quelque cachée qu'elle fût : pourquoi il étoit écrit que les puissants seroient si puissamment tourmentés. Il ne se contentoit pas , Seigneur , de vous demander pardon de ses fautes cachées & étrangères ; il croyoit devoir en porter la punition , comme en étant coupable ; & vous connoissiez combien il gémissoit devant vous sous le fardeau du diadème , qui ne l'éblouissant pas l'en rendoit responsable à ses propres yeux. Il souhaita s'en décharger , pour se confiner dans un monastère , où il n'auroit que ses propres péchés à pleurer ; & il eut besoin que sa digne épouse le rassurât contre les frayeurs de sa conscience timorée , par la considération de tout le bien que le cloître , embrassé par son choix , l'empêcheroit de faire , & que la Providence , qui l'avoit placé sur le trône , attendoit de lui. Il résolut , pour s'en dédommager , de joindre aux pénitences d'expiation , que l'Eglise impose aux pécheurs publics , toutes les macérations que les Religieux pratiquent volontairement.

Tout Saint & Roi qu'il étoit , il se fit une loi & une obligation étroite

d'ajouter aux abstinences & aux jeûnes , qui , prescrits à tous les Chrétiens , sont plus véritablement pour les riches que pour les pauvres , qui s'en croient moins aisément dispensés. Il afflige encore sa chair innocente par la haire & le cilice , couverts de la pourpre ou de la cuirasse ; il emprunte les mains de ses Chapelains , amis de la religion , pour faire sur cette chair un essai sanglant du martyre , après lequel il soupire de la main des ennemis de J. C. ; & il fait servir en un mot à une justice saintement cruelle , que le dépositaire de sa conscience est obligé de modérer , ses membres qui n'ont jamais servi à l'iniquité. Par tant de préservatifs , il conserva sans tache , du moins grievé & mortelle , la grace baptismale de sa renaissance spirituelle , jusqu'à sa mort.

Il n'ignoroit pas que le plus noble sujet , sur lequel un Roi puisse régner , est son propre cœur , ni combien il lui est honteux , en commandant à tant d'hommes , d'être esclave de ses passions ; que Dieu est beaucoup moins jaloux des holocaustes corporels , que du sacrifice du cœur. Il veilloit continuellement sur le sien , à en régler les

passions , les subordonner à la volonté divine , en épurer les affections , & les tourner toutes vers celui pour qui seul il est fait. Son application à la prière étoit aussi continuelle , pour apprendre de celui , par qui il régnoit , à régner sur ses peuples & d'abord sur lui même , à être un Roi selon le cœur de Dieu. Copiant en toutes ses vertus cet ancien modele des Rois qui apprenoit les saints cantiques aux Lévités , il louoit le Seigneur de même sept fois le jour , & récitoit les Heures Canoniales , avec les Prêtres de la nouvelle loi. Ces communications fréquentes l'avoient fait entrer dans une union si intime avec cet Être immuable , qu'il participoit à son immutabilité dans tous les événements heureux ou malheureux. Tombera-t-il prisonnier entre les mains de ses ennemis ? avec quelle tranquillité il demande son breviaire de sang froid , pour payer à cette heure le tribut accoutumé de ses louanges ! Monde indiscret , tu ne manquas pas de critiquer cette assiduité à la prière , que tu jugeas plus convenable à un anachorete qu'à un Roi. Tes murmures audacieux parvinrent à ses oreilles , peut être par le canal de ses favoris , qu'il avoit

choisis pour être les censeurs impitoyables , jamais les flatteurs. Sa réponse judicieuse & modeste dut te faire taire , si tu savois garder le silence contre la dévotion : on se récrie contre le temps que je donne au recueillement & à l'oraison ; cependant les affaires n'en souffrent nullement. Si j'en donnois autant & plus à la dissipation & aux divertissements , personne n'y trouveroit à redire. En effet , ne négligeant pas plus les affaires de son Royaume , que celle de son salut , il ressembloit à ces astres qui ont un mouvement commun , qui leur est imprimé par le premier mobile , & un mouvement contraire , qui leur est propre. Il suivoit , entraîné par le tourbillon des affaires , le mouvement général du monde , & , par ses retours vers Dieu , fournissoit en particulier la carrière de sa sainteté.

Enfin , c'est à la raison , ce glorieux privilege de l'homme , qui l'élève au dessus de toutes les créatures visibles , à couronner le sacrifice parfait qu'il doit au Créateur. Il faut que cette raison orgueilleuse subisse elle-même le joug de J. C. , & se captive sous l'obéissance de la foi. Joug vraiment

doux & léger, sur les ailes duquel plus portée qu'elle ne le porte, elle pénètre dans les mysteres divins au dessus de ces foibles lumieres qu'elle apprend à mépriser, après avoir éprouvé, dans les plus renommés Philosophes, combien laissée à elle-même, elle est bornée & sujette à l'égarement, dans la connoissance même de la nature, quel besoin elle a du secours de la révélation. Foi qui fixant ses incertitudes, & arrêtant ses recherches trop curieuses, étend ses bornes en paroissant les resserrer, & ne l'abaisse que pour la relever, par la connoissance certaine des perfections toutes infinies de l'auteur de toutes choses, qu'elle lui découvre, & par les rapports les plus glorieux & les plus consolants qu'elle lui donne avec lui. Un seul trait démontre combien cette foi étoit ferme & vive en St. Louis, au milieu d'une cour, cette portion du monde la plus anathématisée, où tout conspire à l'ébranler & à l'éteindre; telle que l'étoile miraculeuse qui, guidant les Mages à l'étable de J. C., disparut à la cour d'Hérode. Il est averti que J. C. apparôit visiblement sous la forme d'un enfant, dans une hostie

consacrée à la Messe , & que le peuple y accourt. Il refuse d'y aller , disant qu'il n'a pas besoin de ce miracle , pour croire ce que l'Eglise lui enseigne , revêtue de tant de caracteres de Divinité dans tout ce qui a précédé & accompagné son établissement ; & qu'il croiroit moins au rapport de ses sens , qu'à la parole de Dieu , appuyée de tant de motifs de crédibilité. Heureux & béatifié par J. C. d'avoir cru sans avoir vu ! Plus heureux , & canonisé de la même bouche infallible , d'avoir pratiqué la parole de Dieu qu'il a crue , d'avoir conformé sa vie à sa foi , & que ce flambeau céleste ait dirigé toute sa conduite !

O Rois , instruisez-vous par l'exemple de St. Louis ; vous , qui jugez la terre ; apprenez de lui que le meilleur moyen de régner sur le cœur de vos sujets c'est de leur montrer que vous craignez le juge en dernier ressort des sujets & des Rois ; c'est de vous rapprocher d'eux par la pratique exacte des plus pénibles devoirs de sa religion. C'est lorsque Louis n'affectoit en cela d'autre distinction , que de se moins permettre & moins pardonner qu'à tout autre ; c'est lorsque dans les actes

de religion , cherchant plus à se mortifier qu'à se donner en spectacle , il portoit à pieds la couronne d'épines & les clous du Sauveur , depuis la ville de Sens à sa Capitale , qu'il vouloit enrichir de ces dépouilles du Calvaire , par lui rachetées à grand prix des Vénitiens , à qui l'Empereur latin de Constantinople , pressé par les Sarrazins , les avoit engagées ; c'est à la vue de ces marques de piété , non moins sinceres qu'exemplaires , que la Religion confirmée dans le cœur de ses peuples les lui attachoit par de nouveaux liens de respect & d'amour pour sa couronne , & lui élevoit un trône inébranlable jusques dans le fond de leurs consciences. Les peuples regardent comme leur plus sûre sauve-garde , la piété dans le cœur de leurs princes , quand elle est aussi véritable que celle de Louis. En se mortifiant , il n'avoit point contracté cette méfiantropie , cette rudesse de caractère qui paroît haïr les autres , pour le moins autant qu'on se hait & se tourmente soi-même ; qui trop souvent , & trop injustement , rejaillit sur la dévotion , dont elle est un abus qu'il ne faut pas confondre avec elle , ou qui la rend fausse. Ce prince si en-

nemi de la corruption du monde , si ami de la Croix de J. C. , si uni à Dieu , étoit le plus accessible , le plus affable à ses sujets ; ne refusant à aucun la satisfaction de voir & d'entretenir son Souverain , tempérant avec eux la majesté de son rang & de sa personne , par une popularité sans bassesse ; ainsi que Moïse après avoir communiqué avec Dieu , voiloit par condescendance sa face resplendissante , pour parler à son peuple. L'austérité de ses mœurs n'aigrit point sa bonté naturelle , la perfectionna plutôt. La sévérité de sa justice dans la punition des méchants , pour le bien de la société , n'eut rien de contraire non plus à son immense charité ; elle y prenoit plutôt sa source.

II. Aimer son prochain comme on se doit s'aimer soi-même ; lui vouloir & lui faire le même bien qu'à soi-même ; c'est le bien : tout le bien que l'amour paraît dû à Dieu par toutes choses nous a fait vouloir & dont il n'a pas besoin , sur quoi il a transporté ses droits sur notre prochain ; en procurer de tout son pouvoir le bien-être temporel , & encore plus le salut éternel : aimer ainsi ses ennemis même , pour être les en-

fants de notre Pere Céleste , qui fait lever son soleil & tomber la pluie sur les bons & les méchants , sur les justes & les injustes : voilà le caractère distinctif des disciples de J. C. Il méconnoît par conséquent tous ceux qui ne le portent point. Il ne nous recommande rien tant que cette charité ; il l'a tant à cœur qu'il se substitue au prochain , à qui ce que nous faisons , il déclare qu'il se le tient fait à lui-même ; il veut expressément que nous ne l'aimions pas moins qu'il nous a aimés , jusqu'à mourir pour nous sauver , lorsque le péché nous rendoit ses ennemis.

Qui pourroit dire toutes les œuvres de miséricorde de Louis ? Il n'appartient qu'à l'Eglise entière des Saints de raconter ses aumônes. Vous dirai-je qu'il faisoit manger des pauvres avec lui , qu'il ne dédaignoit pas de les servir de ses mains dans leurs maladies ; & qu'après un combat contre les Infideles où le plus grand nombre de ses soldats avoient été tués , de peur que leurs corps , consacrés par l'eau de la régénération & par la cause de leur mort , ne devinssent la proie des bêtes ou le jouet des ennemis de la Religion , pour laquelle

ils avoient répandu leur sang , il courboit ses épaules royales sous un faix dont il se croyoit honoré , pour les porter à la sépulture ? Peut-être votre délicatesse en sera offensée ; & vous trouverez ces services trop bas pour un Roi. C'est là direz vous la charité d'un particulier. Bien loin de faire ici l'apologie de sa charité , je crois que son plus beau panegyrique est qu'elle en ait besoin ; mais il fut aussi , & plus qu'aucun autre , charitable en Roi. Représentez-le vous sur ce lit de justice jamais assez loué , dans le bois de Vincennes assis aux pieds d'un de ces chênes que le temps depuis doit toujours respecter , sur un trône de gazon , sous un dais de feuillage. Là , s'il est sorti de son palais pour se récréer , c'est que sa récréation est de venir au devant des pauvres qui recourent à son tribunal , & de les juger sans intermédiaire , sans délai , avec autant de simplicité que d'équité. Craignant toujours que la timide pauvreté ne restât indéfendue par les juges ordinaires , il voulut qu'elle fût auprès de lui un titre de recommandation , & qu'elle y jouît du crédit que les riches & les puissants trouvent par-tout ailleurs. Il assi-

gna aux foibles, aux veuves, aux orphelins, deux jours dans la semaine des audiences faciles & longues, où ce législateur de son peuple étoit spécialement leur magistrat, où ce génie qui dans ses loix avoit su saisir les plus vastes ensembles, descendoit en les jugeant aux plus menus détails. Alors sur-tout il vérifioit l'Ecriture: qu'assisté de la même sagesse qui préside au trône de l'Eternel, un Roi sur le sien prononce le jugement de Dieu, & éclaire d'une lumière, animé d'une force divine, d'un souffle de sa parole, d'un seul de ses regards, extermine le méchant, & dissipe tout mal. Il fut charitable en Roi, dans tant de fondations pour le soulagement de toutes les misères humaines. Que d'hopitaux pour les malades, pour les pèlerins, pour ceux qui sont privés du sens le plus utile pour se conduire & jouir de la santé!

Monuments de sa charité, vous subsistez pour perpétuer son éloge avec elle, & transmis d'âge en âge, selon les desirs de son cœur compatissant pour les misérables, tant qu'il y en aura, vous ne serez ensevelis, puissiez-vous ne l'être que sous les ruines du

monde. L'enceinte de la capitale ne les renferme pas tous. Telles que le passage des patriarches du peuple de Dieu, les visites de ses Provinces qu'il ne parcouroit qu'en fleuve bienfaisant, non en torrent ravageur, après quoi quelque'un étoit chargé de l'informer exactement des moindres torts, qu'une tour nombreuse & tumultueuse auroit pu causer, pour les réparer amplement, ces visites étoient de plus marquées par quelque lieu de miséricorde ou de religion qu'il y fondeoit. Il en éleva plus lui seul que ses prédécesseurs & ses successeurs ensemble, & qui n'étoient rien moins que des institutions, comme les libéralités faites en ce genre par plus d'un riche avec ostentation. Il prenoit sur ses propres fonds, pour les doter; & si on lui reprochoit que son épargne étoit épuisée par ces profusions, il répondoit qu'il n'avoit point de plus pressants besoins que ceux des malheureux, à qui il seroit injuste de refuser ce qu'on trouveroit bon qu'il prodiguât en plaisirs superflus & à de vaines magnificences Magnifique seulement dans les occasions d'état, où la dignité, la prééminence de son trône l'exigeoit, il surpassoit tous

les Princes de son temps. Hors de là, pour subvenir aux nécessités des indigents, il retranchoit de sa dépense; il se nourrissoit, s'habilloit plus simplement que ses sujets, qui n'avoient point droit à l'espece de permission, accordée par J. C. à ceux qui sont dans les cours des rois, d'être vêtus mollement.

Fournir au prochain les besoins du corps, c'est peu de chose aux yeux de la foi en comparaison des besoins de l'ame. La Religion, qui oblige toute ame d'être soumise aux puissances supérieures établies de Dieu sur la terre, impose sans doute à celle-ci l'obligation de veiller au salut des ames qui leur sont soumises. L'indifférence sur un point si essentiel, tant vantée par les philosophes de nos jours sous le nom de tolérance, ne seroit dans un Prince que l'effet de l'irreligion. Un Prince aussi religieux que Louis brûloit de zele du salut des ames. Si ses vœux en ce point alloient au delà de sa puissance, sa puissance ne fut point au dessus de ses œuvres. Que ne fit-il pas pour en sauver ? tout ce qu'il put faire. Après avoir appris à ses sujets à vivre en hommes & en

freres, en leur créant une patrie par son code, le manuel des citoyens, si disparat aux loix de tous ses voisins, qui ne contenant guere que des droits tyranniques & des peines sanguinaires sentoient la barbarie autant que les mœurs qu'elles régloient; il s'efforça de les faire vivre en Chrétiens, de leur former des mœurs dignes de ce beau nom. Non content de commencer par régler sa propre maison sur le pied d'un monastere, où par de fréquentes revues de la conduite de ses officiers il ne souffroit aucun scandale, rien que d'édifiant; d'écarter ensuite de ses états ces corrupteurs publics, ces comédiens contre lesquels, en les notant d'infamie, il sollicita les antithêmes de l'Eglise: que d'asyles il ouvrit à la piété & à la perfection chrétienne, à la fuite du monde, à la conservation de l'innocence, aux rigueurs de la pénitence, aux douceurs de la contemplation, dans la personne des enfans des prophetes du Carmel, de ceux d'Augustin, de Benoît, de Bruno, de Bernard; tandis que sa sœur Isabelle étoit la mere d'un nouvel ordre de vierges à Long-Champ! En multipliant les maisons religieuses, qui

béniſſent Dieu blaſphème dans le monde , & en attirèrent les bénédictions , tandis que le monde en alluma la colere , il ne ſoupeçonnoit pas même ce grand tort cauſé par-là à la population , contre lequel la philoſophie de ce ſiècle crie tant , en même temps qu'elle préconite ce qui y eſt infiniment plus préjudiciable que le célibat de religion , le luxe qui y met des entraves par la crainte de trop d'héritiers , & le libertinage qui en deſſèche & tarit les ſources par ſes excès.

Entre les ordres religieux qu'il favoriſa tous ; il en eſt deux célèbres , féconds alors en hommes parfaits , dans leur première ferveur , qu'il affectionna ſingulièrément , protégea contre leurs envieux & combla de ſes faveurs , parce qu'ils lui paroifſoient viſiblement ſuſcités pour la deſenſe & la propagation de l'Egliſe Catholique : l'un deſſiné plus particulièrément à prêcher la doctrine du ſalut dans toute ſa pureté , contre les erreurs dont il faut qu'elle ſoit toujours combattue ; l'autre , le baptême de la pénitence pour la rémiſſion des péchés , & ſon amour contre la dépravation des mœurs. Tous deux devoient ſoutenir
la

la foi dans le monde alors connu , la planter & la cultiver dans un nouveau monde. Il eût voulu pouvoir se partager en deux, disoit-il, pour donner à chacun la moitié de lui-même. Il desira d'y voir entrer deux de ses fils. Et on vit souvent assis à sa table , les deux plus illustres ornements de ces deux ordres : Thomas d'Aquin , disciple de Dominique l'ange de l'école , habile à répandre la clarté & la précision dans toutes les matieres les plus abstraites de Théologie ; Bonaventure , disciple de François d'Assise , non moins habile à faire couler de son cœur , embrasé de l'ardeur des Séraphins , l'onction la plus affectueuse sur les matieres de Théologie les plus arides. Il leur donna sa familiarité : leur mérite étoit au dessus de tout autre don ; & il se délassoit avec ces Saints amis des soins de la Royauté , ou les y admettoit , recevant leurs conseils salutaires avec estime. Il leur associa le pieux & savant Robert de Sorbone , son confesseur , & par ses largesses le fondateur d'une école de Théologie , qui seroit dans la suite des temps la plus renommée du monde Chrétien. Jamais la science de Dieu , cette science des

sciences, la seule importante, ne fleurit tant que sous ce regne, dans l'université de Paris. Malheur au siècle où elle tomberoit dans le mépris au milieu des sciences futiles & qui enflent, qui l'offusquent, cultivées dans tant d'académies, avec les arts séducteurs du luxe. Le Saint Roi consacra à la religion, dans la construction de sa sainte Chapelle, le chef d'œuvre de l'architecture, dans le goût gothique de son temps. Proche de là étoit sa bibliothèque, où il se faisoit un saint plaisir d'expliquer les difficultés de l'Ecriture, dont la méditation lui avoit donné l'intelligence, & on étoit étonné de trouver encore, dans l'arbitre des souverains, l'oracle des savants.

L'Eglise de France, qui ne manqua jamais de lumières & de Saints personnages, n'étoit pas alors non plus sans besoin de réforme. Seigneurs de fiefs considérables, les Evêques exemptés par Charlemagne du service personnel, qu'ils pouvoient devoir en cette qualité au souverain, mais peu analogue à leur état, avoient été comme forcés, sous les regnes qui avoient précédé immédiatement celui-ci, de faire la guerre en personne pour leur propre défense & de leurs Eglises;

lorsque tous ces feudataires, comme autant de petits souverains, étoient en guerre entre eux. La vie Ecclésiastiques, vie retirée & studieuse, ne s'accorde pas avec la licence & le tumulte des armes. L'inobservance des regles en amene l'oubli, le relâchement est suivi de l'ignorance, le plus terrible fleau de la Religion, d'où tous les maux pullulent dans son sein. L'incapacité & le dérèglement des Pasteurs du premier ordre passent trop tôt au clergé inférieur; & que deviennent les peuples, grand Dieu, guidés par des Pasteurs ignorants ou mondains? Dans quels précipices se jetteront ces aveugles, conduits par des aveugles? Dans quelles ténèbres est plongé le monde, quand ceux qui en sont la lumiere ne peuvent l'éclairer? Dans quelle corruption croupit la terre, dont le sel est affadi? Louis est alarmé des risques que court l'arche du Seigneur, avilie entre les mains des enfants d'Héli, de devenir la risée & la capture des Philistins. Il s'applique à rétablir la majesté du culte avec plus de soin encore qu'à relever celle du trône & des loix. Il purifie le sanctuaire, comme Esdras, de la même main qui portoit des

pierres pour en bâtir au Seigneur. Il s'arme de zèle avec J. C. , pour chasser les vendeurs & les acheteurs , tous les profanateurs du temple ; pour en bannir l'abomination de la désolation , l'idole de la cupidité , qui , après avoir ouvert les portes aux honneurs par la simonie ne disant jamais c'est assez , en accumuloit encore les revenus sur la même tête , par la pluralité des bénéfices qu'il fait condamner le premier. Il pourvoit à ce qu'une affaire de religion , aussi sacrée que la distribution des premières places de l'Eglise , ne dégénéra point en intrigue de cour ; que ces places ne fussent pas seulement l'apanage de la naissance ou la récompense de services militaires , ou le fruit de la brigade ; mais que les honneurs & les revenus du sanctuaire ne fussent accordés qu'au mérite de la vertu , qu'on alla souvent chercher & qu'on trouva dans l'ombre des cloîtres , où elle se cachoit , qu'à ceux qui en feroient le meilleur usage , & pourroient le mieux instruire & édifier les ouailles qui leur seroient confiées. Il fit cette fameuse Pragmatique Sanction la première de ce genre , qui assure au clergé des églises particulières la liberté &

la sainteté des élections de leurs Prélats, qui a été en vigueur plusieurs siècles, qui n'est pas même encore révoquée dans toutes les formes de notre jurisprudence, qui étoit une ferme barrière pour le soutien de ce que nous appellons les libertés de l'Eglise Gallicane, contre les entreprises de la cour de Rome. Il est certain que l'Eglise, cet ouvrage de Dieu par excellence, qui en sortant des mains de son auteur atteint toute sa perfection, au contraire des établissemens humains, qui ne se perfectionnent qu'avec beaucoup de temps, ne peut se garantir de ce que l'homme y voudroit mêler du sien, qu'en remontant à son origine, revenant à sa première manière de se gouverner, & s'en tenant à ses anciens Canons ou regles de ses premiers Conciles. St. Louis s'astreignit par serment à ne s'en dispenser en faveur de personne, au lieu que nous ne faisons sonner bien haut nos libertés, peut-être, que pour nous autoriser d'un attachement supposé à l'ancienne discipline, à ne point nous assujettir à la nouvelle, & à n'en observer aucune, ou que de fantaisie.

Sa charité royale & héroïque pour

le prochain dans les besoins corporels & spirituels s'étendit à ses ennemis : il le fit voir par la clémence dont il usa dans les victoires par lesquelles il termina les guerres civiles. Il pardonnoit aux chefs des conjurés, dès qu'ils étoient rentrés dans leur devoir. Il témoigna entr'autres à ce Comte de la Marche, qui avec sa femme avoit machiné la mort de son Roi, la même confiance qu'à un ami qu'il se seroit acquis, non à un ennemi réconcilié par force. Eh ! ne renvoya-t-il pas avec des présents les députés de ce Prince des assassins, dont il charma la fureur à se glorifier d'abattre à son gré les têtes couronnées, par ses émissaires aveuglément dévoués à ses ordres ? Il le fit voir par la bonne foi avec laquelle, loin de souffler le feu de la discorde déjà allumée entre des ennemis de son état, entr'autres les Anglois, loin de fomenter leurs divisions, qui consumoient contre eux-mêmes leurs forces à craindre pour lui, ce que lui dictoit une politique antichrétienne ; il travailloit à les réunir entre eux dans des sentiments de paix, & réussissoit à les réunir tous dans l'admiration de sa générosité. Il le fit voir aux hérés-

tiques & aux infidèles qu'il combattir, aux ennemis de Dieu & de sa religion, qui étoient les siens parce qu'il ressentoit leurs opprobres qui s'adressoient à la divinité, comme s'ils fussent tombés sur lui-même, croyant que Dieu l'avoit fait roi, pour qu'il le fit régner. Il savoit mieux que les détracteurs de ses pieuses expéditions ce que J. C. disoit à la Samaritaine : Que le temps étoit venu, où le culte du vrai Dieu ne seroit plus attaché & restreint à Jerusalem, mais où toute la terre seroit le temple de ses adorateurs en esprit & en vérité. Il savoit aussi que l'Apôtre n'a que le glaive de la parole, pour établir & soutenir la vraie religion, mais que le Souverain peut & doit user de l'autre glaive dont il est armé, pour réprimer ceux qui la troublent établie, ou qui la persécutent, sur tout dans ses sujets. Ainsi en domptant les rebelles Albigeois par la force des armes, il employoit toutes les voies de douceur pour ramener les errants. Durant les cinq années qu'il s'expatria, pour retirer la Terre-Sainte des Sarrafins, qui ne laissoient aux chrétiens captifs, dont le plus grand nombre étoit François,

que l'option de l'apostasie ou de la mort, en délivrant ou rachetant ceux-ci, il n'oublioit rien pour convertir ceux-là, par des propositions d'établissements avantageux dans ses états; & c'est ce qu'il appelloit ses plus cheres conquêtes. Il le fit voir lorsqu'ayant des griefs contre l'Empereur Frédéric encore plus brouillé avec le Saint-Siège, il répondit au Souverain Pontife qui lui offroit l'empire, pour lui ou pour un de ses freres, qu'un Prince devoit être plus jaloux de bien gouverner son état, que de s'emparer de ceux des autres; qu'il suffisoit à son frere d'être de son sang, & d'avoir des prétentions à son royaume; & il lui fit sentir qu'il ne croyoit pas qu'aucun ministre de l'Eglise eût reçu de J. C., avec le pouvoir de lier & délier les péchés, celui de dépouiller les souverains légitimes, pour quelque cause que ce fût, ni de disposer de leurs couronnes, ou de rien du temporel de leurs états, en déliant leurs sujets du serment de fidélité. Maxime véritable, fondée sur le sens clair de l'Ecriture, & la pratique des premiers fideles, dans l'âge d'or du Christianisme, que les souverains ont raison de

soutenir pour la paisible conservation de leurs couronnes ; mais pour laquelle Louis eut la gloire de se déclarer , pour se défendre d'accepter la couronne impériale , lorsqu'il eût pu colorer du beau prétexte de la Religion la vengeance & l'ambition , ces deux plus fortes passions des rois. Aussi s'en fit-il inscrire sans difficulté , au catalogue des Saints dont l'Eglise approuve le culte , par un Pape qui eut avec le Roi son petit-fils de vifs démêlés sur ces mêmes questions.

III. C'est ainsi que ce grand prince allioit la charité avec la justice. C'est ainsi qu'il allioit la magnanimité avec l'humilité. Qui jamais connut mieux que lui les bornes des deux puissances , établies de Dieu pour gouverner le monde de concert , la spirituelle & la temporelle ? Qui évita plus soigneusement ce qui auroit pu altérer , le moins du monde , l'accord du Sacerdoce & de l'Empire , dont les entreprises mutuelles , funestes à tous deux , retombent toujours sur celui qui entreprend sur l'autre ? Doué d'un discernement exquis , il n'eût pas souffert que la main la plus sacrée eût touché aux droits inaliénables de sa couronne ; il ne permit pas non

plus qu'aucun laïque touchât à l'autel ou aux Oints du Seigneur, ni portât la main à l'encensoir. Son respect pour le vicaire de J. C. étoit, dans tout ce qui concerne la foi, celui d'un enfant le plus docile & le plus soumis, qui ne se qualifioit qu'à ce titre le fils aîné de l'Eglise. Il portoit son humilité évangélique plus loin, lui qui voyant des yeux de la foi l'image de Dieu dans tous les hommes ses semblables, & la personne de J. C. plus expressément dans les plus pauvres, prenoit devant eux la posture la plus humble, & les servoit à genoux. L'avis du sage étoit profondément gravé dans son ame : de s'humilier à proportion de ce qu'on est élevé, parce qu'on n'est élevé que des bienfaits de Dieu ; & si n'ayant rien qu'on n'ait reçu de lui, on n'a pas en soi de quoi s'enorgueillir, plus on en a reçu, moins l'orgueil seroit fondé, plus on a sujet de s'humilier devant lui. Mais le sage nous avertit de montrer notre humilité par notre patience : *In humilitate tuâ patiens esto* ; parce que s'humilier sous la toute-puissante main de Dieu, lorsqu'elle s'appesantit sur nous, & nous ôte ce qu'elle nous avoit donné, c'est-là, comme le tentateur le

disoit à Job , la pierre de touche de la soumission à Dieu , d'un attachement déintéressé à son service , d'une fidélité pour lui à toute épreuve. L'adversité est le creuset où s'éprouve l'or de cette pure soumission.

L'humilité est donc le fondement , & la patience le comble de cet édifice de la perfection chrétienne , que les vents des infortunes & les courants des disgraces ne peuvent renverser. Le zèle de Louis qui avoit toutes les vertus des Constantin , des Théodose , des Charlemagne , sans aucun des défauts que l'histoire leur a reprochés , ne devoit pas être couronné , comme le leur , uniquement par des succès , mais par des revers qui épurant ses vertus lui en assurassent une couronne plus glorieuse dans le Ciel. Il falloit qu'il goûtât de ce calice amer où J. C. fait boire avec lui ceux qu'il favorise le plus , & à qui sont réservés les premiers trônes de son Royaume , qui n'est pas de ce monde. Le plus beau spectacle que la terre puisse offrir au Ciel , le plus digne du maître qui l'habite , regardant tout ce qui se passe ici-bas , c'est le juste aux prises avec l'infortune. Fiers Sarrafins , ce spectacle enchante votre férocité ,

lorsque , par un de ces événements qui prouvoient en Louis beaucoup plus de bravoure que de lâcheté , il devint votre prisonnier , ou plutôt celui de J. C. Vous aviez admiré cette bravoure avec laquelle , à votre demande du jour où il veut que le combat se donne , il répondoit qu'assigner un jour ce seroit excepter tous les autres ; que demain , aujourd'hui , à cette heure il est prêt. Vous admirez maintenant cette imperturbable sérénité avec laquelle il justifie la Providence du Dieu qu'il adore , & que vous blasphémez de l'avoir abandonné à vos mains. Non , la sagesse d'en haut , qui l'avoit dirigé en tout temps , ne l'abandonne pas dans ses liens , & elle convainc de fausseté , par sa bouche & par tout son maintien , ceux qui insultent à son sort. Il est votre esclave , & il vous parle en maître ; libre & toujours Roi dans vos fers , il vous fait la loi à vous-mêmes. Il vous paroît dans ses liens , pour le Seigneur , le plus vaillant & le plus patient des Princes à la fois : supérieur à ses triomphes , dont il rapportoit toute la gloire à Dieu , où il pardonnoit aux vaincus ; supérieur à sa défaite , ce qui est plus difficile , où il se soumettoit en-

zièrement à Dieu & résistoit aux vainqueurs ; au dessus de lui même en tout ; s'il ne vous imprime plus la terreur ; il vous inspire la plus profonde vénération. Vous trouvez en lui , en l'observant de près , un homme divin ; & vous délibérez effectivement de le proclamer votre roi , après la mort de votre Soudan. Vous lui demandez sa rançon : il vous répond qu'il paiera celle de son armée , mais que la personne sacrée d'un Roi de France ne se met point à prix.

Vous exigez , sous peine de mort , qu'il jure de renoncer à sa religion ; s'il n'exécute les conditions de son élargissement : il répond qu'on peut tout sur son corps , rien sur son ame ; qu'il ne fait ce que c'est que de compromettre sa religion pour quoi que ce soit ; que la promesse d'un Roi n'a besoin d'autre garant que sa parole. Et vous en passez par où il veut. Un de leurs Emirs lui dit-il le sabre levé : Arme-moi chevalier , ou je t'ôte la vie. Fais-toi chrétien , lui replique-t-il , & je te ferai chevalier ; ou tue-moi & connois un chevalier chrétien. O vous , qui êtes décorés de ce titre & de sa marque honorable sous l'auguste nom de St. Louis ,

permettez que je vous propose ici à tous cette leçon laconique de zèle pour la religion de Louis, dont vous avez ratifié la profession, en recevant cette décoration. Les forcenés qui ont massacré le Soudan d'Egypte viennent-ils lui offrir de le remplacer : sans craindre des hommes capables à son égard d'un pareil traitement, il leur reproche, comme David au meurtrier de Saül, la noirceur de leur attentat ; leur déclare qu'il ne voudroit leur commander, qu'à condition qu'ils se feroient tous chrétiens, comme il ne veut sortir de leurs mains, que pour fortifier les places de défense qui restent aux chrétiens dans le pays, & continuer de les défendre contre eux, s'ils continuent de les persécuter. Et il fait comme il l'a dit. En recouvrant sa liberté, il a recouvré contre les ennemis du nom chrétien tout son pouvoir, qu'il semble n'avoir jamais perdu.

Le Roi de Tunis mahométan laisse entrevoir, ou feint qu'il n'attend qu'un prétexte pour abjurer le Mahométisme. Louis, pour lui fournir ce prétexte, ou punir sa perfidie, commence par l'attaque de royaume, sa seconde expédition, dont le but est toujours la con-

quête de la Terre Sainte, la dernière des croisades auxquelles la perte du saint Roi a fait depuis renoncer. A peine ses troupes sont débarquées sur le rivage Africain, que la contagion les désole. Avec la même résignation qu'il avoit vu dans la première les trois fléaux de la guerre, de la famine & de la peste, réunis peut-être pour la première fois en Egypte, contre lui; qu'il y avoit appris les nouvelles l'une sur l'autre, de son frère le Comte d'Artois tué dans la mêlée, de la Reine Marguerite son épouse expirant en son camp dans les douleurs de l'enfantement, de la mort en France de sa mère Blanche régente du Royaume en son absence; fils, frère, époux, père infortuné, il voit ici sous ses yeux le Comte de Nevers son fils mourir de la maladie dont il est lui-même atteint. Il aperçoit en mourant la flotte du Duc d'Anjou son frère Roi de Sicile, qui fendant les flots vient le joindre & partager ses victoires, dont la prise de Carthage est déjà le signal; qui alarmé d'abord, à sa descente, du contraste des cris d'algèresse, accompagnés du bruit des trompettes & de tous les instruments militaires de son côté, de l'autre, du morne silence qui n'est

interrompu que par les tristes sanglots des soldats, court & n'arrive éploré à la tente de Louis, que pour embrasser & baigner de ses larmes le corps inanimé d'un frère, qui ne regne plus que dans les Cieux. Mais semblable au chef des élus J. C., qui ne se montra jamais plus Roi qu'à ses derniers moments sur la Croix, il a dicté avant de mourir, couché sur la cendre, un traité aussi honorable qu'utile à ses sujets entre le Roi de Tunis & la France, & à son fils Philippe le hardi, les instructions de la plus saine politique & la plus chrétienne, qui vont le rendre digne, en rapportant pieusement ses ossements respectables au tombeau de ses peres, de lui succéder. C'est ainsi qu'il fut Saint en Roi jusqu'à son dernier soupir, comme dès sa plus tendre jeunesse il fut Roi en Saint.

Il est donc faux que la sainteté ne soit point propre aux grandes places, ni que les grandes places ne soient propres à la sainteté. Il est vrai que la piété chrétienne ne retrécit point le génie, ni ne rend le cœur pusillanime, quoi qu'en publient ses ennemis. Sans elle au contraire, les grands sont petits & rampants; avec elle les plus petits,

les plus obscurs sont grands. Utile à tout, selon que St. Paul la caractérise, elle a réhaussé dans St. Louis la Royauté & les qualités royales; & la royauté l'a réhaussée & les vertus du Chrétien. Non qu'elle soit grande par elle-même dans tout état, & que Dieu, qui seul est par lui magnifié en sainteté, ne la communique avec profusion, & ne la fasse éclater, comme il lui plait dans les plus foibles plus que dans les plus forts, par la surabondance de sa grace. (*Exod. 15.*) Je veux dire que cette grace, suivant le cours ordinaire, étant proportionnée au rang où Dieu nous place, & la fidélité à cette grace y changeant les obstacles en moyens de sainteté, elle rend dans les plus hautes places, où il y a plus d'obstacles ordinairement, plus grand Saint. Ne vous excusez donc pas, M. F., de le devenir, en quelque état que vous soyiez placés: plutôt, je vous permets cette louable ambition; oui, qu'une noble émulation vous porte, suivant votre vocation commune, à acquérir la sainteté, ennoblie dans votre Roi, si elle en avoit besoin, & n'ayant plus rien de bas, même dans les idées du monde, après

un si grand exemple. Autrement ce Roi , à qui entre tous les saints qui jugeront le monde il appartient plus de les juger , pour en avoir triomphé avec tous ses charmes , reprendra sur vous tous ses droits de juge , pour vous condamner au dernier jour.

Grand Roi & grand Saint , soyez toujours , du haut du Ciel , le protecteur du Royaume que vous avez si sagement gouverné durant votre vie. Vous avez continué d'y régner jusqu'ici dans vos descendants. Plusieurs de vos qualités ont passé dans leur ame , avec votre sang qui couloit dans leurs veines , & ont mérité aux uns ou aux autres les titres glorieux de pere du peuple , de juste , de grand , de bien-aimé. Tous ont pareillement hérité de vous l'attachement & le zele pour la Religion Chrétienne. Nous espérons que la puissante protection de vos descendants & vos illustres rejetons la conservera dans ce royaume , jusqu'à la fin des siècles. Mais que seroit le dehors de la religion , si la foi soutenue des œuvres ne l'animoit ? cette foi pure , sans laquelle les plus heureux talents se tournent en poisons pernicieux ; cette foi dont le déchet parmi nous altère de jour en

our la franchise, la loyauté qui ont
été les vertus nationales des François,
& les ont distingués pendant tant de
siècles; cette foi sans laquelle la Re-
ligion, donnée de Dieu pour notre con-
solation la plus précieuse & notre éter-
nel salut, ne subsisteroit plus au mi-
lieu de nous, avec la liberté de par-
ler, d'écrire & de vivre d'une manière
qui la contredit; que pour être notre
censure & notre condamnation. Le
Prince qui occupe aujourd'hui votre
trône s'est annoncé en y montant, &
ne se dément point, pour le restaura-
teur des mœurs. Rien ne nous man-
quoit du reste; & en faisant revivre
en lui la sainteté des vôtres, vous prou-
vez combien vous veillez sur nos be-
soins. Faites encore que ses bons exem-
ples ne nous soient pas moins utiles
pour la vertu, que les scandales des
Princes ont coutume d'être puissants
pour le vice. Qu'il nous persuade par
ses exemples que le bonheur du temps,
qu'il s'applique infatigablement à nous
procurer, n'est rien sans celui de l'éter-
nité, où nous conduisent le Pere, le
Fils & le St. Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS

FUNEBRE

Prononcé au service solennel de Louis XV.

Sit Dominus Deus tuus benedictus, cui complacuisse, & posuit te super thronum Israel in sempiternum, & constituit te Regem, ut faceres judicium & justitiam.

Béni soit le Seigneur votre Dieu, qui a mis en vous son affection, & qui, par l'amour constant qu'il porte à Israël, vous a fait asseoir sur son trône, pour régner avec équité & rendre justice.
3. Rois. 10. 9.

CE sont les paroles de la Reine de Saba, témoin des merveilles du regne de Salomon. Attirée par la réputation de grandeur & de sagesse, que s'étoit faite au loin ce Roi pacifique d'Israël, elle étoit venue à Jerusalem, juger par ses yeux de la vérité du rapport de ses oreilles; & à la vue moins de la magnificence si bien ordonnée de la cour, que de l'équité si judicieuse du maître, qui surpassent encore ce qui s'en disoit, pleine d'admiration, elle se répand en louanges: elle ne se contente pas de féliciter ceux qui envi-

onnent & qui servent de près un si grand & si bon Roi, tous ceux qui ont le bonheur d'en être les sujets; elle remonte à la source, & bénit le Seigneur Dieu d'Israël, qui par une prédilection continuée sur son peuple & marquée sur son Roi avoit placé celui-ci sur le trône d'Israël, pour y régner avec équité, & rendre la justice. *Sit Dominus Deus tuus benedictus, cui complacuit, & posuit te super thronum Israel, eo quod dilexerit Dominus Israel in sempiternum, & constituit te Regem, ut faceres judicium & justitiam.*

Dans cette cérémonie lugubre de religion qui nous rassemble, Chrétiens mes freres, pour rendre les derniers devoirs à très-haut, très-puissant & très-excellent Prince, Louis quinzième du nom, Roi de France, je dois pouvoir appliquer les mêmes paroles à ce grand Prince qui, après un règne où il a été long-temps regardé comme le Salomon de l'Europe, vient de payer le tribut à la nature. Parlons nous chrétiennement : il a payé le tribut au Roi invisible & immortel des siècles, par qui regnent pour un temps tous les Rois qui paroissent successivement sur la terre; par qui Louis

quinze , chéri de Dieu & des hommes , avoit été établi sur la première monarchie du monde chrétien , pour en faire , durant un regne le plus long que nous connoissions , après celui de son prédécesseur , la gloire & les délices par ses vertus royales. Un rapide & simple coup d'œil sur les événements mémorables de ce regne justifiera ma pensée , si elle en avoit besoin auprès de ceux qui m'écoutent. Je parle à de bons François , devant un Conseil (*) composé de magistrats supérieurs aussi intègres qu'éclairés , qui savent que ce n'est point par de petits intérêts particuliers , ni même par quelques succès malheureux aux nations , qu'il faut juger les intentions & la conduite de ceux qui les gouvernent. Je n'ai besoin que de votre attention. Veuillez m'en honorer.

Louis Quatorze avoit porté la Monarchie Française à un point de splendeur jusqu'alors inconnu. Vous le savez , Messieurs , il lui donna sur toutes les autres états de l'Europe la même prééminence en tout genre , que cette

(*) Le Conseil Supérieur du Cap-François

partie du monde a sur les trois autres, dont elle semble avoir fait ses sujets ou ses tributaires; la même que son auguste maison, la plus ancienne qui commande à la terre, a sur toutes les autres maisons régnautes. La gloire qu'il avoit acquise à son empire ne pouvoit aller plus haut. Elle éblouit & blessa les yeux des voisins, & en excitant leur envie les rendit presque tous ses ennemis. Peu s'en fallut que, par les guerres ruineuses qu'elle lui attira de toute part, elle ne l'accablât lui-même. La nombreuse famille du souverain disparut en peu de temps, moissonnée par la mort impitoyable. Il se vit, sur la fin de son regne, à la veille de tout perdre, hormis sa grandeur d'ame, qu'il conserva jusqu'au dernier moment. Il venoit de terminer ses guerres par la paix d'Utrecht, & il laissa son état obéré à un enfant de cinq ans, son arriere-petit-fils échappé des débris de sa royale maison. Providence de Dieu, qui veillez particulièrement sur ce royaume, où depuis plus de douze cents ans la vraie Religion se transmet toujours pure sur le trône, vous avez encore ici signalé sur lui vos anciennes attentions, par des

marques nouvelles d'une protection qui ne se laissera jamais ! Après un David belliqueux , il nous falloit un paisible Salomon. Après Louis le Grand , il falloit un Roi qui pût soutenir tout le poids de la gloire attachée désormais à sa couronne , & sans en rien diminuer , en l'augmentant plutôt , s'il étoit possible , fût tellement en tempérer l'éclat trop vif & toujours admirable , qu'il le rendît aussi aimable aux étrangers même comme aux nationaux , qu'il étoit auparavant redoutable. C'est pour cela que nous a été donné du Ciel Louis le Bien-Aimé. C'est pour cela que , retiré comme par miracle des ruines de sa famille , & des portes du tombeau , où , encore à la mamelle , la maladie l'avoit lui-même conduit du berceau , il a été choisi parmi tant de Princes , que le droit de la naissance ou de l'âge appelloit naturellement avant lui au trône , pour y être seul assis , doué de toutes les qualités convenables aux circonstances pour le bien remplir. *Sit Dominus Deus benedictus , cui complacuit , & posuit te super thronum Israel , eò quòd dilexerit Dominus Israel in sempiternum , & constituit te Regem , ut faceres judicium & justitiam.*

Louis

Louis Quinze monta sur le trône dans le siècle le plus éclairé. Tandis que tant d'autres ont abusé de ces lumières produites par le siècle précédent, & qu'elles n'ont produit en eux qu'une malice plus raffinée, une injustice mieux couverte & une irréligion plus déclarée; les fruits en ont été pour lui ceux que St. Paul, marque en devoir provenir: la bonté, la justice, la vérité: *Fructus lucis est in omni bonitate, & justitiâ, & veritate.*
Aux Eph. 5. 9.

Le fond de son caractère fut l'amour de la paix, dirigé par l'amour de la justice, & couronné par celui de la Religion. Ce riche fond se développa de bonne heure, & eut tout le temps de briller, à l'égard de ceux qui l'approchoient, de ses voisins & de ses sujets.

I.

Amour de la paix: *In omni bonitate.*
Cette douce paix présida à son éducation; & fut comme la tutrice de ce précieux orphelin. Portant les sentiments religieux du Duc de Bourgogne son pere profondément gravés dans son cœur, comme les traits aimables & majestueux de sa mere Adélaïde d

Savoie empreints sur son visage ; formé dans son enfance , à l'ombre de la paix , par une vertueuse Duchesse à toutes les bienféances , puis aux sentiments d'honneur par un Maréchal plein de probité ; l'une & l'autre habiles dans l'art d'élever les enfants des Rois & de régler leurs premieres inclinations ; instruit à la piété & à tout ce qu'un Roi doit savoir par un Prélat de l'esprit le plus conciliant , qui de précepteur devenu premier ministre par la reconnoissance de son élève fut un autre Cardinal d'Amboise , ce ministre sans avarice & sans ambition , sous le regne du pere du peuple Louis XII. , joignit la modestie au pouvoir de Richelieu , la candeur à la politique de Mazarin , & mérita à sa mort d'être pleuré par son maître : tout concourut à nourrir & à faire croître , dans le jeune Monarque , l'amour de la paix qui étoit né avec lui , & devoit s'asseoir avec lui sur le trône ; que le patriarche de sa famille mourant lui avoit recommandé avec la crainte de Dieu & l'amour de ses peuples. Dernieres paroles , vous ne vous êtes jamais effacées de son esprit.

Les minorités de nos Rois , jusqu'à

lui, furent orageuses, & le gouvernement de l'état, au préjudice de l'état, toujours disputé en attendant que l'âge le remît dans les mains de celui à qui seul il appartient légitiment. L'ange tutélaire de la France, l'ange de paix écarta tous les nuages de la sienne. La majesté de Louis XIV continua de vivre, & de se faire respecter dans un enfant. les Princes de son sang pliés, accoutumés à une obéissance aussi pleine que volontaire par le regne précédent, ne songerent qu'à servir de concert l'état & son Roi pupille, avec d'autant plus de zele, que par la foiblesse de son âge il en avoit plus besoin ; tandis que le premier d'entre eux, Prince le plus intelligent, & accompli s'il eût moins aimé les plaisirs & les nouveautés, tenoit les renes du gouvernement. De légères étincelles de conspiration contre sa régence, soufflées de delà les Pyrénées, furent étouffées aussi-tôt qu'allumées, & s'éteignirent d'elles-mêmes sans la moindre effusion de sang. Un système hardi & compliqué, imaginé pour rétablir les finances, & qui sous l'appas de richesses chimériques avoit failli ruiner à la fois l'état & les particuliers, lequel devoit

tout soulever contre le Régent , qui l'avoit adopté légèrement & autorisé , contribua cependant , en inspirant l'esprit de commerce & animant l'industrie dans toutes les conditions , à entretenir la tranquillité publique , & à amener l'abondance dans le Royaume , réellement plus opulent que jamais.

Au milieu de ces jours sereins & fortunés , se célèbrent les cérémonies vénérables & superbes de l'inauguration de Louis XV , dans la ville où Clovis , le premier Roi Chrétien des Francs , reçut le Baptême. Déclaré majeur , il gouverne par lui-même : il paroît bientôt revêtu par l'onction royale d'un nouvel esprit de Royauté , & par sa taille avantageuse plus grand que tous les enfants d'Israël , ainsi que Saül sacré par Samuël , & reconnu Roi du peuple de Dieu. Suivent de près les fêtes de son mariage , au bruit des applaudissements de toute la nation en joie. Balancée sur plusieurs têtes , en choisissant Marie Leczenski pour partager sa couronne , Louis fut déterminé par la vertu , & la fixa sur elle. Depuis ce temps-là ne se montra-t-il pas toujours également bon époux : ne manquant jamais au respect dû à la

sainteté d'une Reine , qui nous représentoit les Clotilde & les Blanche , si sa tendresse quelquefois ne fut pas pour elle sans partage ; lui rendant par plus d'égards ce que lui ôtoient ses foiblesses , & en condamnant lui-même par cette compensation l'injustice ; resserrant , par les témoignages d'estime , le lien conjugal affoibli par des passions étrangères ?

Bon pere : son mariage fut béni d'un Dauphin , dont le regne eût été celui de la Religion , de la décence & des bonnes mœurs , de la perte duquel nous devrions être inconsolables , si l'auguste fils qui le remplace n'annonçoit devoir la réparer ; & des six Princesses d'inclinations si conformes entre elles & à la source d'où elles sortoient , qu'on eût dit qu'il n'y avoit , comme parmi les premiers fideles , qu'un cœur & qu'une ame dans la famille Royale , qu'une volonté qui étoit celle du chef ; & que cette famille pouvoit être proposée comme le modele d'union le plus parfait à toutes les familles particulieres. Bon maître : c'est un effet remarquable de la singuliere bonté de son caractère que , dans tout le cours d'une longue vie où il régna toujours , aucun de ses domesti-

ques ne ressentit de sa part , je ne dis pas un mouvement de cette colere du Roi , plus terrible que le rugissement du lion selon l'Ecriture : mais nul de ceux qui avoient l'honneur de le servir n'apperçut en lui un instant d'humeur inégale.

I I.

Amour de la paix dirigé par la justice : *In omni bonitate & justitiâ*. L'amour de la paix , si par un bel accord il n'embrassoit celui de la justice , dégénéreroit en pusillanimité , & ne serviroit qu'à grossir dans nos annales la liste des rois fainéants. Trois fois sur-tout la justice arma notre Roi contre ses voisins ; & digne de tous les Bourbons ses aïeux , du Grand Henri par sa bravoure , de Louis le Juste par son équité , il fit admirer à ses propres ennemis , au milieu des plus glorieuses prospérités , sa modération & son désintéressement.

1°. Stanislas le bienfaisant , son beau-pere , est élu derechef Roi de Pologne ; & cette seconde élection , toute libre , toute unanime qu'elle a été , est encore détruite par un autre , à quoi l'Empe-

reur d'Allemagne fait procéder, secondé par la Russie. Royaume infortuné, tu ignorois alors que tu serois obligé un jour de donner tes provinces à ces mêmes puissances, qui te donnoient déjà des Rois. Peut-être tu n'en eusses pas rejeté un, philosophe chrétien, savant politique, capable de prévenir tes derniers malheurs, en rendant ta constitution meilleure, & ta couronne moins mobile; qui t'aima toujours malgré toi, & travailla du moins au bien de sa patrie, en consignait dans ses écrits les vues que tu ne lui permis pas d'effectuer pour ton bonheur. Son gendre devoit le venger. Le premier devoir de justice est l'honneur des parents. Il porte sa vengeance sur l'Empereur qui avoit causé l'injure, en l'attaquant dans ses états d'Allemagne & d'Italie. Le succès répond d'abord à la justice de sa cause. Charles VI, pour avoir voulu donner la couronne de Pologne, perd celle de Sicile, & se voit forcé de la céder à la maison de Bourbon, qui avoit déjà disputé en vain avec tant d'attachement celle d'Espagne à cette maison. Depuis que Charlemagne avoit détruit le Royaume des Lombards en Italie, nos armes

n'y avoient point été solidement heureuses que cette fois. Stanislas , en renonçant à régner en Pologne , plutôt que de la voir déchirée par des guerres civiles , garde le titre de Roi , & vient exercer sa souveraineté en Lorraine ; c'est à-dire remplir de ses bienfaits , & disposer ainsi à retourner irrévocablement à la couronne de France , cette province que sa situation y enclavoit , dont le Prince naturel a l'héritage des Médicis qui s'éteignent , le grand Duché de Toscane en échange. Louis , vers le même temps , pacifioit l'Empereur Allemand avec la Porte Ottomane , la République de Gênes avec la Corse , cette isle entourée de peuples civilisés & encore à demi barbare , qui devoit secouer de nouveau le joug des Génois , & n'être tranquille , achever d'adoucir ses mœurs , que quand elle nous demeureroit soumise. Il interposoit ses bons offices pour réconcilier le Portugal avec l'Espagne , accommoder les différends qui naissoient entre l'Espagne & l'Angleterre. Il étoit regardé comme l'arbitre de l'Europe , presque le dispensateur de ses couronnes , le médiateur & le pere commun de toutes ses puissances. En

faisant des heureux par-tout , il éprouvoit lui-même la béatitude promise dans l'Evangile à ceux qui aiment la paix : de posséder la terre , d'en être plus sûrement les maîtres que par la force. Projet de monarchie universelle , dont le seul soupçon avoit alarmé & ligué toutes les nations contre Louis XIV.

2°. Les hommes ne méritent pas de goûter long-temps les douceurs de la paix. Elle firent place , au bout de peu d'années , aux horreurs d'une guerre plus durable , mêlée de bons & de mauvais succès , mais féconde en grandes actions , & toujours honorable au Roi , qui y combattit & vainquit en personne les Anglois , ce qui ne s'étoit point vu depuis St. Louis ; à la nation , qui eut malheureusement l'occasion de témoigner dans l'extrême danger où se trouva Louis , jusqu'où va l'affection extrême qu'elle a eue dans tous les temps pour ses rois ; à ses généraux , qui se distinguèrent par des campagnes qui eussent été des prodiges pour les Condé & les Turenne ; par les campements les plus habiles , par les marches les plus savantes , par les sieges les plus hardis : tel Berg Op-Zoom que défen-

doient sa garnison au dedans , ses fortifications , la mer & une armée au dehors , & pris d'assaut pour la première fois ; par une retraite de Prague , approchante de celle des dix-mille , & plus difficile que l'escalade de cette place ; par un passage des Alpes qu'un nouveau César força.

L'Empereur Charles VI étoit mort , laissant , pour succéder aux vastes états de la maison d'Autriche , une fille unique qui eut à les reconquérir tous , qui ne s'étoit pas encore fait connoître pour un grand homme , une héroïne digne enfin de faire mettre la couronne Impériale sur la tête du prince Lorrain son époux , parce qu'elle étoit très-digne elle-même de la porter , & dont nous nous applaudissons aujourd'hui d'avoir pour Reine une fille digne de sa mere. Cinq puissances prétendoient à sa succession , & comptoient se partager ses dépouilles. Louis y avoit ses prétentions comme un autre ; il se borna à soutenir les droits de l'Electeur de Baviere son allié particulier , dont le pere s'étoit sacrifié pour la France à l'Autriche. Il lui procure d'autres alliés , de l'argent , des troupes & des suffrages , & le fait élire Empereur. Si

cet Empereur , qu'il eut la gloire de faire , effuya le revers de la fortune avant de mourir ; il pouvoit avec le même secours en éprouver le retour. Louis , j'en atteste votre cœur , vous fûtes moins sensible à cette gloire , qu'au titre de bien-aimé , qui vous fut attribué & vous en est resté , quand la maladie qui vous arrêta en chemin , allant vous mettre à la tête de vos armées , vous ayant réduit à l'extrémité à Metz , vous semblâtes vous survivre à vous-même , pour être témoin des démonstrations extraordinaires de joie qui succéderent à celles de la douleur , où la triste nouvelle de votre péril avoit plongé la France ; où les prières publiques , pour votre santé , étoient fréquemment entrecoupées par les sanglots des prêtres en les prononçant , & interrompues par les cris d'un peuple désolé. Vous étiez accouru de la Flandre garantir vos frontieres entamées dans l'Alsace : à peine convalescent , vous n'avez pas plutôt fait repasser le Rhin & sentir votre supériorité à l'ennemi , que vous revolez en Flandre. La présence d'un roi si aimé ne peut qu'y rendre ses sujets invincibles , rappeler même de leur côté par un subit en-

thousiasme, & enchaîner à ses drapeaux la victoire fugitive, au moment qu'elle étoit le plus désespérée. Quatre ans de suite vous y voient, pour forcer à la paix les alliés de la nouvelle Impératrice après la mort de Charles VII, l'Angleterre, la Hollande, & l'inconstant Roi de Sardaigne, persistant à vous faire la guerre, y prendre en quelques jours les plus fortes villes, qui avoient coûté des années aux plus fameux Capitaines, gagner des batailles dans le récit desquelles notre histoire célébrera toujours avec les plus pompeux éloges le vainqueur de Fontenoy, qui y exposa sa vie, moins chère à lui même qu'à la nation, ayant à son côté l'unique espoir alors de la France, le Dauphin s'arrachant des bras de l'hymen pour suivre le Roi son pere de Versailles. Toute la Flandre Autrichienne & Hollandoise est conquise; & le reste de la Hollande, aussi menacée qu'au siècle passé de perdre sa liberté dont elle est si jalouse, & qu'elle reconnoît déjà ne pouvoir conserver sans se donner un chef qui la captive. La paix que vous offriez à chaque victoire, voulant planter l'olivier par tout où vous cueilliez des lauriers, est

donc acceptée. Vous déclarez , par votre ambassadeur à Aix-la-Chapelle où elle se conclut , que vous la voulez faire , non en marchand , mais en Roi. En effet vous pouviez la vendre : vous n'y ménagez que les intérêts de vos alliés ; & une couronne est encore assurée en Italie à un Bourbon , un fils d'Espagne , qui avoit droit par sa mere au Duché de Parme , le patrimoine des Farnese. Pour vous , vous ne retenez rien que la gloire d'une générosité si surprenante : espece de gloire au dessus de celle des conquêtes , & la seule qui vous restât à acquérir.

3°. Qui ne croiroit que les anciennes rivalités cessées entre les maisons d'Autriche & de France , dont la dissolution depuis Charles-Quint & François premier , formoit la balance de l'Europe combattante ; ces deux plus puissantes maisons , maintenant unies , y maintiendroient une paix qu'aucune autre puissance n'oseroit rompre : Mais , quand Dieu veut punir les péchés des peuples , ou abattre l'orgueil dont une prospérité trop invariable les enivre , le fléau de la guerre est toujours , en sa main , un instrument propre à ses desseins ; & telle est la fatalité du genre

humain de nos jours , pour le détacher des biens terrestres toujours à côté des maux , que le commerce , qui lie les hommes dans les quatre parties du monde , y étend la guerre avec les autres relations entre eux. Il ne peut s'en allumer une étincelle en Europe , ni dans une autre partie du globe , que l'incendie se communiquant à l'autre n'embrase l'univers.

Une puissance nouvellement élevée dans le fond de l'Allemagne paroît suscitée pour y mettre le feu , & ne craint point l'alliance de la France & de l'Autriche contre elle : génie supérieur , mais remuant & point assez ami de la règle , à qui la postérité impartiale reprochera le défaut trop commun aux héros , & la vaine gloire des conquérants , de s'être illustré & agrandi aux dépens de ses voisins & du repos public. Il s'allie avec l'Anglois , qui , sans déclaration de guerre , nous la faisoit déjà dans le nouveau monde , y troubloit notre commerce , faisoit nos vaisseaux & s'emparoit de la Nouvelle-France. Louis toujours modéré demande justice de ces hostilités avant de se la faire ; il arme à la fin contre eux , pour lui & pour son illustre al-

liée. Avouons-le ; cette guerre , plus cruelle encore que longue , nous a été beaucoup plus funeste que glorieuse. A la réserve d'un avantage remporté sur les alliés du roi de Prusse dans la Hanovre , où le sang royal des Condé & des Conti signala ses premières armes , & de la prise merveilleuse du Port-Mahon & de l'isle-Minorque ; dans combien de combats sanglants navals & sur terre , notre étendard jadis si victorieux & notre pavillon ont été humiliés ! Quel massacre , quelle perte d'officiers & de soldats ! Que de flottes construites & armées à grand frais , pour devenir aussi-tôt la proie de l'ennemi ! de l'ennemi qui envahissoit en même temps , qui nous enlevait toutes nos possessions dans l'Asie , dans l'Afrique , dans le continent & les îles de l'Amérique. Ne jugeons point témérairement que la France ait été mal servie , ou trahie dans ces désastres. Humilions-nous devant le Maître Suprême des événements. Que notre malignité , mettant le comble à nos iniquités , au lieu de profiter du châtement , ne cherche point d'autre cause de ce dont nous ne devons accuser que nos dérèglements.

Et toi , nation fiere & de tout temps rivale de la nôtre , qui usurpant un

empire que Dieu , en abandonnant la terre aux hommes , s'est réservé avec celui des airs & des cieux ; affectes d'être la dominatrice des mers & voudrois y exercer un commerce exclusif , tremble que ta grandeur , qui n'a point la justice pour fondement , ne s'écroule à son tour ; que tes propres colonies , se soulevant contre la métropole , ne te divisent par ses agitations intestines & ne te démembrent. Souviens-toi que nous t'avions pris , par nos seuls marchands , ta ville la plus considérable de l'Inde , Madras dans la guerre précédente , avec plus de facilité & de gloire que tu ne nous as pris Pondichéri dans la dernière. Saches que nos défaites nous ont aguerri & précautionnés : que Louis nous a laissé une marine plus puissante qu'autrefois , & l'Espagne notre alliée est en état , comme nous , de tirer raison de ses griefs contre toi. Il a laissé dans ses coffres , dont nos cœurs sont le supplément d'une ressource inépuisable , plus qu'on ne croyoit de ce qui fait le nerf de la guerre. Il nous a laissé plus , un successeur sous qui les lis vont refleurir ; qui dans l'âge de la dissipation promet , par son amour de l'ordre & son application au travail , de relever

l'honneur du nom François plus que tu ne crois l'avoir abattu.

Pour subvenir aux sommes immenses qu'absorboit une guerre si malheureuse, & dont les malheurs aigrissoient les esprits, le Roi fut contraint d'augmenter & d'accumuler les impôts. Ils excitèrent des murmures, peut-être démentis par un luxe dévorant, répandu dans toutes les conditions, & ne faisant que s'accroître lorsqu'il auroit dû diminuer. On demandoit une réforme dans la perception des subsides & l'administration générale des finances; mais cette réforme, sans doute nécessaire, demandoit du temps, & les besoins de l'état ne souffroient point de délai. Les défenseurs du peuple, aux pieds du trône, y parurent porter un peu trop loin leur zèle, toujours beau ne se départant point de l'obéissance, dont le défaut en eux servit du plus mauvais exemple. Si le Roi par une suite frappa de grands coups sur ces grands corps intermédiaires, qui se regardoient inébranlables comme la monarchie; ce fut avec de grands ménagements pour les membres, toujours prêt à se servir de leurs lumières, & de leur zèle qu'il estimoit, dégagé de

tout esprit d'association qui sentît le parti. C'est que la modération, en lui, n'étoit point foiblesse de gouvernement. C'est qu'il craignit les suites dangereuses d'une distinction trop marquée, entre les intérêts du Prince & du peuple; distinction qui en France ne doit point exister : qu'on ne confondît le droit des représentations sur ses Edits, avec celui d'en refuser la vérification; que cette forme qui leur donne la publicité ne passât pour leur donner l'autorité de loi, qu'ils ne reçoivent en France que de la volonté du Roi, & le Roi n'est comptable de sa volonté qu'à Dieu. Du reste, en affranchissant les charges de judicature de la vénalité, s'il rendit les tribunaux plus dépendants de lui, il voulut aussi les rendre plus respectables; & en multipliant les Cours Supérieures, il pourvut à ce que ses sujets, dans toute l'étendue de son Royaume, obtinssent une justice plus prompte & moins dispendieuse. Ainsi il ne sépara point l'amour de la justice de l'amour de la paix.

I I I.

Amour de la paix, dirigé par la

justice, & sanctifié par la Religion :
In omni bonitate & justitia & veritate. Le
monde avec toute sa gloire n'est que
vanité, illusion & néant. Rien ne le
dit & ne le prouve mieux que la mort
des Rois. Les royaumes eux-mêmes,
emportés par les révolutions conti-
nuelles, ont passé ou passeront avec
le monde, s'ils durent autant que lui :
les arts, encouragés par les récompenses
qui aiguïssent l'émulation, ont beau
se perfectionner ; ils périront, & leurs
plus parfaits ouvrages, leurs chefs-d'œu-
vres seront anéantis par le temps, avec
la vanité à quoi la plupart auront servi.
Les sciences qui enflent l'homme, &
qui apprennent à s'élever contre la
science de Dieu, seront aussi détruites.
Il n'y a de réel & de véritable que la
Religion, qui nous mettant en com-
merce avec Dieu nous fait participer
à l'immutabilité de son Etre unique,
& produire des actions dignes de la
vraie immortalité. Insensés donc ceux-
là, dont pourtant le nombre est in-
fini, pour qui toute autre chose est
ce qui les occupe sérieusement, & la
Religion n'est rien, ou n'est que vieux
préjugés & fables surannées ! Louis XV
fut toujours convaincu, pénétré de sa

vérité. Outre des voyages de savant au Nord & au Midi, largement défrayés par lui, pour aller mesurer le globe terrestre & en déterminer la figure, au pôle & sous la ligne Equinoxiale, & pour faire d'autres observations avantageuses à la navigation de nouvelles académies érigées sous sa protection, dans un grand nombre de villes, pour la culture des lettres, & plus utilement pour la perfection des opérations médicales sur le corps humain dans la capitale; l'enseignement rendu gratuit dans l'université de Paris la plus ancienne & la plus célèbre du monde, en la dotant du revenu de ses mêmes postes qui lui doivent leur origine; l'établissement d'une école militaire, où la jeune noblesse, qui n'a souvent que soi pour héritage, est formée libéralement par les meilleurs maîtres & instituteurs à tous les exercices qui la préparent à occuper dignement, dans le service, les grades proportionnés à sa capacité: établissement qui complete glorieusement ceux que Louis XIV avoit fondés pour l'éducation convenable de la noblesse de l'autre sexe, & pour asyle magnifique à la valeur invalide; ce sont des

monuments de l'amour patriotique ,
par où notre Roi , dans le gouverne-
ment intérieur de ses états , a immor-
talisé son regne. Mais il portoit ses vues
plus haut , & travailloit aussi pour la
patrie céleste. Fils aîné de l'Eglise , cette
éternelle société des enfants de Dieu ,
le premier de ses protecteurs visi-
bles sur la terre , parla-t-il jamais ,
écouta-t-il le langage de l'impiété ,
se répute ce privilege de sa couronne ,
le nombre des erreurs populaires ? Que
s-je ? ne s'est-il pas acquitté des de-
voirs que lui imposoit cette prérogati-
ve , de donner le premier au peuple
l'exemple de la docilité à la mere des
rois , & d'employer le pouvoir su-
pême , qu'il ne tenoit que de Dieu ,
au regne de Dieu & au soutien de son
trône ?

1°. Comme protecteur de l'Eglise ,
il commença son regne par renouveler
toutes les ordonnances de ses prédéces-
surs , portées contre les blasphéma-
teurs , & par en donner de nouvelles à
l'appui de tous les droits de l'Eglise ,
tant celles qui regardent la police.
Il n'a pas tenu à lui , si l'inexécution
de ces ordonnances & l'impunité ont
donné lieu à des entreprises , à des
exactions , & à cette multitude , ces

effains ténébreux d'Antechrists qui pour se venger de la Religion qui les condamne , & ne goûter point à mortifié les plaisirs indignes qu'elle leur défend , se permettent encore hautement de les assaisonner de blasphêmes contre ce que le plus souvent ils ignorent ou ne connoissent guere , ses mysteres sa morale , ses observances & ses ministres. Descendant d'un Empereur François , à qui Rome même est redevable de ce qui fait le domaine de St. Pierre ; il conserva , quoiqu'il fût conseiller d'y donner atteinte , les immunités des Eglises , qui d'ailleurs se sont toujours taxées d'elles mêmes au delà peut-être des contributions qu'on en eût exigées pour subvenir aux besoins de l'état , & ont fait gloire de lui rendre librement une portion considérable des biens temporels , qu'elles tiennent de ses libéralités sacrées & irrévocables. Il refusa quoiqu'il pût être tenté par la spécieuse raison d'état de les accepter , les sommes offertes pour rentrer dans le royaume , y avoir l'exercice libre de sa religion & dresser encore autel contre autel , par l'hérésie des derniers siècles qui , après avoir balancé l'autorité royale , fait verser un déluge de sang des concitoyens en le versant la pro

miere , & forcé de la tolérer , pour mettre fin à ces dissensions sangui- naires , avoit été enfin exterminée & ban- nie de ses états par Louis le Grand. Son successeur , comme lui , étoit per- suadé que la tolérance , si vantée depuis quelque temps , de toutes les religions , est l'extinction de toutes & principale- ment de la vraie ; que ceux qui les admettent toutes n'en croient & au fond n'en veulent aucune ; que la re- ligion , qui est la vérité , est une ; & que ce n'est point l'aimer de l'amour de préférence qui lui est dû , de la mettre au niveau du mensonge & de tous les faux cultes , ou de ne lui pas sacrifier quelque intérêt humain.

Rappellerai-je ces querelles affligean- tes , restes & derniers efforts de lon- gues disputes sur la grace , expirantes & rendant les derniers soupirs avec les mourants entêtés qui occasionnent ces querelles ? Il ne s'agissoit point de dé- cider sur le fond des disputes. Le sa- cerdoce & l'empire étoient d'accord sur cette décision. Il n'étoit plus ques- tion que de la manière de traiter les réfractaires à cette loi de l'Eglise & de l'Etat. Des ministres de l'une , par prin- cipe de conscience , ne vouloient point leur accorder les derniers Sacrements

& les signes de l'union Catholique , comme à des rebelles. Des ministres de l'autre vouloient qu'on les traitât avec moins de rigueur , & employoient pour cela des voies rigoureuses contre les premiers. Ils refusoient eux-mêmes , par point d'honneur , de faire leurs fonctions , de rendre au peuple la justice au nom du Roi , s'il ne leur laissoit un point qui leur paroïssoit de police extérieure. Avec quel soin paternel , le Roi s'appliquoit à assoupir ces troubles , où il voyoit avec peine des semences de schisme : évoquant à son conseil privé les sujets renaissans de discorde , séparant avec sa modération accoutumée ceux qui étoient aux prises ; éloignant tantôt des magistrats pour les empêcher de frapper , tantôt des Pasteurs pour les soustraire aux coups ? Pour le bien seul de la paix , il consentira dans la suite à la dissolution de la société célèbre , qu'il voit qu'on s'obstine à en proclamer le principal obstacle , dont il honoroit les talens & les vertus , en y choisissant le depositaire de sa propre conscience. Mais que ne puis-je effacer de la mémoire de tous les hommes l'horrible attentat commis sur ces entrefaites con-

tre sa personne sacrée , enfanté par le seul délire avéré d'une imagination qui avoit pu être échauffée par le bruit , sans idée nette , de ces conflits de juridiction ; que l'irréligion n'a pas manqué de rejeter sur un zèle outré de religion , & que celui-ci pouvoit imputer avec aussi peu de fondement au parti qui lui étoit opposé ! France , tu frémis étonnée que ton sein eût produit dans ce siècle un pareil monstre ! Louis mieux informé & plus circonspect n'en rendit responsable ni l'un ni l'autre ; il rendit seulement grâces avec toi au Dieu conservateur de ses jours.

2°. S'il usa d'autorité en recommandant le silence & la paix , ce n'est pas qu'il s'érigeât en juge de ces matières ecclésiastiques. Enfant docile de l'Eglise , quelles démarches plus régulières & plus soumises que les siennes ? Il avoit demandé l'avis des Evêques du royaume assemblés ; & ceux-ci n'étant point assez unis de sentiment sur la manière de se comporter , il s'en étoit rapporté à l'avis du Souverain Pontife , qu'il avoit pris. Il ne voulut régler aucune affaire importante à la tranquillité & au bien de l'Eglise Gal-

licane , sans avoir le sceau de cette autorité spirituelle , qu'il reconnoissoit très-distinguée & indépendante de la sienne. Qu'il étoit respectueux pour les choses saintes ! Avec quelle édification , sortant de tenir son lit de justice , où il a ordonné d'obéir aux dernières décisions de l'Eglise , revêtues du concours des deux puissances , défendu aux juges laïques de prescrire l'administration des Sacrements ni d'en connoître, sinon en cas d'abus & de délit , & d'interrompre leur service ordinaire sous quelque prétexte que ce soit ; il rencontre en rue le Sacré Viatique qu'on porte à un malade , il descend de carrosse & se met à genoux dans la boue , pour l'adorer ! Inspiré par le même amour filial de la Religion , il avoit fait consacrer à la célébration de six cents mariages , que l'indigence eût empêchés au risque de la vertu , ce qui étoit destiné à des réjouissances inutiles pour la naissance d'un Duc de Bourgogne : exemple suivi depuis peu par un autre de ses petits-fils ; & il consent qu'une de ses pieuses filles , suivant sa vocation , Madame Louise se consacre à Dieu dans l'état religieux , & par un rare exemple , y voile , y enseve-

lisse tous les avantages de sa naissance auguste , dans le plus austere des cloîtres réformés , où l'on ne connoît pas même ces distinctions mondaines introduites dans d'autres monasteres. Il assistoit aux actes de Religion , avec un recueillement qui le rendoit plus petit devant la divinité , que tant d'autres qui n'ont rien de grand devant les hommes ; à nos saints mysteres , les jours même que l'Eglise n'en fait pas un précepte , avec une sainte frayeur , avec attention , avec goût , de maniere à faire honte à ceux qui se font si peu de scrupule d'y manquer le jour du Seigneur , ou d'y venir l'insulter jusques dans son temple par leurs irréverences. Si la pureté de sa conscience ne lui permettoit pas de participer à la victime sans tache , immolée dans l'adorable sacrifice ; ah ! qu'il étoit éloigné de la criminelle indifférence de ceux qui , loin de gémir du retranchement où les retiennent leurs péchés , se font un jeu de s'interdire la Pâque du Seigneur pendant la vie , & une gloire affreuse de s'excommunier eux-mêmes jusqu'à la mort ! Dès que Louis en connut les approches dans sa dernière maladie , il demanda les Sacraments

de l'Eglise avec foi , avec humilité ; il les reçut avec piété , avec résignation : séparé par la contagion du mal , de l'héritier de la couronne & des autres appuis du trône ; mais entre les bras des cheres Princesses ses filles , qui bravent tout danger pour l'assister ; déclarant qu'il desireroit pouvoir témoigner son repentir en présence de toute sa Cour , & que , s'il souhaite la prolongation de sa vie , ce n'est que pour la consacrer à la gloire de la Religion & au soulagement de ses peuples.

O mon Dieu ! nous ne le dissimulerons pas dans la chaire de vérité : il avoit reçu la sagesse de Salomon en partage , & il a donné dans les égarements de ce Roi qui avoit été le plus sage des hommes , non pas cependant jusqu'à brûler de l'encens aux idoles , comme lui avec les femmes étrangères qu'il aima. Sa vie ne fut pas toujours aussi pure que sa foi ; mais le regret que sa foi lui en fait exprimer nous rassure sur son salut , & nous fait mieux espérer sur son sort éternel , que de celui du Roi d'Israël , dont vos Ecritures nous ont laissé douter. Elle nous apprend , cette foi , ressource au lit de la mort si précieuse

dont ses ennemis voudroient nous priver , que la pénitence sincere trouve en tout temps grace devant vous , & que les fautes des Princes , toutes grandes qu'elles sont par le scandale , le sont moins que votre miséricorde. Hélas ! leurs vices , qu'on excuse si peu derriere eux , sont souvent celui de leur place plus que de leur personne. De combien d'écueils cette place , qu'on envie tant , est semée ! Nous savons qu'on tendit frauduleusement à notre Monarque les pieges où il tomba , & que la tentation lui fut présentée , plutôt qu'il ne l'alla chercher. Il n'a point connu toutes les injustices qui ont pu se faire sous son nom , ni la misere publique dont s'engraissoient quelques hommes intéressés à la lui cacher. Mais vous connoissiez , Seigneur , la droiture de son cœur , ainsi que ses écarts ; & vous l'avez déjà jugé au poids du sanctuaire : que ce soit avec l'indulgence que vous avez promise à celui qui se fera jugé lui-même. Que le sang du divin agneau , qui coule en tant d'endroits pour lui , acheve de le laver , & éteigne les flammes expiatrices où il pourroit être retenu par l'imperfection de sa péni-

tence. Que réunie à son principe, cette ame bonne sortie de vous soit placée au plutôt dans vos tabernacles éternels, à la suite des saints Rois ses ancêtres. Que de là elle obtienne avec nous qui lui sommes toujours chers, par la même médiation toute-puissante, vos bénédictions sur son successeur.

Vous nous l'avez donné, mon Dieu, en nous ôtant celui qui l'a précédé; & c'est aujourd'hui l'homme de votre droite, que vous avez mis sur nos têtes: donnez-lui ce cœur parfait que David, ce Roi selon le vôtre, demandoit pour son fils Salomon au Dieu de ses peres, que Solomon vous demandoit pour lui-même; avec lequel il accomplisse & fasse accomplir toutes vos saintes ordonnances. Les honneurs & les richesses ne lui manqueront pas: seulement que votre sagesse incréée, (*Sap. 9.*) qui avec vous a créé le monde & le gouverne, éclaire toujours celui qui doit vous représenter à nos yeux, & l'accompagne dans toutes ses œuvres; afin qu'il juge équitablement ce peuple si nombreux que vous lui avez assujetti, qu'il discerne & dissipe la flatterie & la calomnie qui obsèdent les Rois, qu'il étende fa-

vorablement son sceptre au secours du foible & du pauvre , & rende son glaive la terreur des oppresseurs & des méchants. Que l'esprit d'humanité , de religion , d'économie qui forment les heureux auspices de son regne , ne l'abandonne point jusqu'à la fin.

Que la sévérité persévérante de ses mœurs , si exactes déjà dans la critique saison des passions impétueuses , ramene parmi nous les jours d'innocence ; imprime un nouveau caractère à la nation trop accusée de mollesse & de frivolité , & y soit le garant de la stabilité du bon goût , le goût du vrai , menacé de dépravation & de décadence en plus d'un genre. Que sur son modèle , les exemples domestiques de vertu solide se réalisent dans chaque état , & se multiplient ; & l'on n'en cherchera plus des leçons uniquement aux spectacles , sur les théâtres , avec tous les attrait du vice : ce qui a toujours marqué des mœurs ou entièrement corrompues , ou voisines de cette corruption. Que la probité ait la crainte de Dieu pour base ; & elle ne sera plus de pure ostentation sur les levres , comme chacun a à s'en plaindre. Que

la valeur soit soutenue de la bonne conscience : & moins prodigue pour soi d'un sang qui ne lui appartient pas, elle en sera plus intrépide à la défense de la patrie. Que les juges de la terre envisagent, sans le perdre de vue, celui qui les jugera ; & ils seront plus incorruptible. Que le commerce fleurisse, mais que la bonne foi en soit inséparable. Qu'une paix éternelle, s'il se peut, entretienne l'abondance ; mais que l'abondance ne soit pas sans le bon usage de ses dons. Qu'il arrête le progrès d'un autre abus, celui de la raison, en qui l'abondance des lumières a engendré un excès de curiosité, une licence d'opinion qui, méconnoissant toutes les bornes antiques, va à sapper tous les principes des mœurs, ébranler le Thrône & l'Autel, arracher du cœur des peuples l'obéissance aux souverains, comme des ouailles la confiance aux Pasteurs, briser tous les liens de la société. Qu'il corrige & ce luxe de faste, qui consume dans les centres d'une volupté somptueuse la Cour, la ville régnante & celles qui l'imitent, ce que la justice réclame pour des créanciers, ou la charité pour aider de laborieux cultivateurs des

champs , à soutenir leur famille & les charges publiques ; & ce luxe d'esprit , fruit du premier , qui , sous l'agrément de notre langue & la politesse de nos manieres séduisant tout , feroit de ce Royaume la portion principale de l'Eglise Chrétienne , une Babylone corruptrice , dans la coupe artistement dorée de qui toutes les nations s'empoisonneroient , en avalant cette défection générale de la foi prédite pour les derniers jours dans l'Apocalypse.

Qu'il réprime ces écrivains audacieux qui , sous prétexte qu'on n'a pas droit de gêner leur liberté de penser , s'arrogent celui de répandre par-tout le venin de leurs pensées , & prostituent l'élégance de leur plume à l'envi au triomphe de toutes les passions humaines , sur les ruines d'une Religion divine qui en est le frein. Le François , né libre autant que soumis , ne veut point être contraint sur-tout dans les devoirs de Religion , qui véritablement ne sont point dignes de la Divine Majesté , si le cœur n'y a la principale part ; mais le François qui aime toujours ses Rois , & eut à chaque regne de nouvelles raisons de les aimer , par

cet attachement même demeurera attaché à la Religion.

Que le Roi la croie & la pratique fidèlement, cette Religion dont le saint amour, le bien parfait, est l'ame, qui doit par conséquent avec Dieu & entre les hommes renouer toutes choses; & les mœurs publiques se formeront sur le Roi. C'est le moyen le plus doux, le plus efficace, & peut-être le seul qui nous reste de les réformer. Accordez-nous-le, Seigneur, exaucez-nous dans ce jour de propitiation, puisqu'il est un jour de priere: sauvez le nouveau Roi avec son aïeul; & sauvez son peuple qui est le vôtre avec lui. Que par lui les ressorts du gouvernement, que la longueur d'un regne semble user & relâcher, reprennent avec harmonie dans tous les ordres une nouvelle vigueur. Qu'il nous conduise si heureusement ici-bas, que nous arrivions tous au Royaume des Cieux.

Ainsi soit-il.



ANNONCE

DU TE DEUM,

EN FORME DE MANDEMENT,

*Pour le chanter dans toutes les Eglises de la
dépendance du Cap, à l'occasion du Sacre
du Roi LOUIS XVI.*

En qualité de Vice-Préfet & Supérieur de la Mis-
sion, pendant l'absence du Préfet Apostolique
alors en France.

QUI de nous, Nos Très-Chers Freres,
n'a pas béni dans son cœur la Provi-
dence, qui nous a donné un Monar-
que tel que celui qui regne sur nous,
depuis que nous avons pleuré la mort
de son auguste aïeul? Où est, dans tout
son vaste empire de la terre ferme &
des isles, la famille françoise qui déjà
n'ait répété mille fois le nom chéri de
Louis Seize, avec autant d'attendrisse-
ment que de vénération? Il restoit à
nous réunir dans les Temples, pour
rendre à Dieu tous ensemble de solem-
nelles actions de grâces du présent qu'il
nous a fait dans sa personne sacrée.
Quel présent en effet pour cette Mo-

narchie , N. T. C. F. , qu'un Roi qui dès les premiers jours de son avènement au trône, dans un âge où les autres hommes n'ont pas le pouvoir de se gouverner eux-mêmes, s'est montré d'abord consommé dans l'art de régner ! Les circonstances & les préparatifs nécessaires n'avoient pas encore amené l'heureux jour, qui devoit être si brillant par la cérémonie majestueuse de son Sacre & de son couronnement ; & il avoit déjà signalé sa sagesse, sa bonté & sa fermeté, toutes les vertus royales, par des actions capables d'immortaliser son regne dans la postérité la plus reculée.

Quelle sagesse, & qu'elle est éloignée de la conduite de ce jeune roi d'Israël, qui préféra les conseils des jeunes gens de son âge aux conseils plus sages des vieillards ; à qui aussi son imprudence coûta si cher, déchirant son Royaume & lui en enlevant la plus grande partie ! Notre Monarque, il est vrai, n'avoit point à craindre qu'aucune portion du royaume de ses pères, dont une si longue suite de rois lui assuroit l'entière soumission, se soustraînt à son obéissance, comme firent dix tribus du royaume encore nou-

veau & mal affermi de Roboam ; mais moins jaloux de régner sur les corps de ses sujets que sur leurs cœurs , sa passion , l'unique qu'il ait manifestée jusqu'ici , fut en montant sur le trône de se les tenir tous soumis & attachés par ces liens d'amour , qui ont toujours fait la force principale des monarques François & de leur Monarchie. Animé de cette belle passion , il se partage tellement entre la douleur de la perte de son prédécesseur , que son inexpérience lui rend plus sensible , & le soin de l'état , dont la même raison lui fait mieux sentir toute la pesanteur , qu'il renferme la première en lui-même , pour se livrer bientôt tout entier aux affaires publiques. Il apporte une application aussi ardente que continuelle à s'instruire de chaque partie de l'administration. Il choisit des ministres citoyens , que la voix générale lui a indiqués , comme les plus connus pour leurs talents & leur zèle patriotique. Il appelle sur-tout auprès de lui , & il fait présider à ses conseils , les conseils mûrs & dégagés d'intérêt & d'ambition de la vieillesse expérimentée , & avec eux ceux de la vérité sans nuage & sans déguisement.

C'est ainsi qu'il travaille à fermer les plaies de l'Etat, par des remèdes dont quelques-uns doivent être éprouvés & lents pour être plus efficaces. Pour ranimer la confiance sur la masse immense des dettes de l'état, il se hâte de tourner à leur acquit, à leur diminution, les réformes qu'il fait dans les dépenses de sa maison; en même temps qu'il s'étudie à trouver le meilleur plan d'imposition, le plus simple, d'où il lui revienne plus, quoique le peuple contribue moins. Il n'a point recours à un moyen si funeste au commencement du regne précédent, & d'autrefois dans nos annales; il ordonne au contraire que la valeur intrinsèque & extrinsèque demeure absolument la même dans les monnoies, dont l'altération, le moindre changement ne s'opère point sans une crise, un tort ou une gêne au commerce. Et enfin le premier usage qu'il fait de la Royauté est le sacrifice, sans aliénation qui ne servit pas en lui, au préjudice de ses successeurs, du droit, d'autant plus précieux qu'il ne se perçoit qu'une fois, à son avènement.

Ce n'est pas le seul trait éclatant de sa bienfaisance: il en est un plus mé-

morale , plus intéressant pour la nation. Vous le savez , N. T. C. F. ; entraîné par un enchaînement malheureux d'événements qu'il ne faut point attribuer à une aveugle fatalité , où l'œil observateur découvre plutôt une justice suprême qui châtie les excès des souverains & des sujets , en semant la discorde entre eux , en permettant de la résistance d'un côté , résistance qui ne reste pas impunie de l'autre. Le corps presque entier des Magistrats , si respectable & si cher à la nation avoit encouru la disgrâce d'un Roi , dont le caractère dominant étoit pourtant la bonté. Louis Quinze avoit adopté un système , né du sein de ce conflit & de la discorde , qui présentoit des avantages spécieux , & dont l'exécution avoit développé des inconvénients , indisposé les princes du peuple qui n'avoient point eu de part à sa formation , & paru ébranler la constitution de l'Etat , ou du moins en forcer les ressorts. Touché du vœu de la nation , qui redemandoit ses anciens magistrats qu'elle regardoit comme ses peres , les défenseurs & les victimes de sa liberté , & aussi de la constante résignation avec laquelle ceux-ci soutenoient

leur exil ; Louis Auguste les rappelle à des fonctions qu'ils n'auroient pas dû quitter d'eux-mêmes. Il abolit tout le passé , remet tout dans le premier ordre , & réunit tous les cœurs. Il rend aux premiers tribunaux tout leur lustre , avec l'étendue de leur ressort ; & en rendant plus amples les pouvoirs des juridictions subalternes , il conserve ce que la multiplication des cours supérieures , dans le nouveau système , avoit d'avantageux au peuple , pour obtenir justice avec plus de promptitude & moins de frais. Il prévient aussi , par une des dispositions de cet Edit à jamais mémorable de rétablissement , le cas où la magistrature en corps s'opposeroit de nouveau à ses volontés , & où il la jugeroit dans une Cour Plénière avec ses Pairs : mais l'édit même est un gage certain qu'il n'arrivera jamais qu'une pareille opposition soit occasionnée par l'exercice d'un pouvoir arbitraire de sa part ; que sa volonté fixe & déterminée est de ne régner que par les loix , toutes faites pour le bien public , & auxquelles véritablement l'autorité d'où elles émanent ne peut guere donner atteinte , sans se contrarier elle-même ; en un

mot que la balance des droits du souverain & des sujets , qu'il lui appartient seul en propre de tenir , il la tiendra toujours si égale, que dans aucun temps il n'aura besoin qu'elle soit ramenée par des mouvements violents à l'équilibre.

Tandis que dans le choix des dépositaires de sa puissance & de ses grâces ou de justice , & dans ses ordonnances pour soulager , autant que les besoins l'Etat le lui permettoient actuellement , le poids des impôts , ou pour assurer , par la libre circulation des grains , la subsistance à la classe indigente de ses sujets , notre Monarque n'avoit en vue que le bien & la satisfaction de tous , devoit-il s'attendre à voir , au milieu de tant de marques de sa bonté , ces émeutes populaires qui ont éclaté dans plusieurs Provinces , dans la Capitale & jusques sous ses yeux : à la honte d'une nation si éclairée & si reconnoissante ; si ces démarches séditieuses devoient lui être imputées , & si elle n'étoit pas en droit de désavouer la lie , vile & dépourvue de réflexion , du peuple qui la compose ? Dieu , dans la rareté & la cherté des aliments de première nécessité , a

voulu donner à ce peuple une leçon dont il a mal profité : que quand sa colere , irritée par les péchés des hommes , a décerné contre eux un juste châtiment , toutes les précautions imaginables du meilleur souverain contre la dureté des saisons & l'avarice des terres , à qui un plus grand maître commande , ne pourront les y dérober. Il a voulu apprendre au nôtre à connoître l'inconstance & l'injustice du peuple , qui souvent rend ses maîtres responsables de ce qu'avec les meilleures intentions ils n'ont pu parer ; ou plutôt il lui a inculqué par-là de bonne heure ce que la Religion lui avoit appris : de chercher sa récompense , en gouvernant bien ses sujets , moins dans leur gratitude que dans le témoignage de sa conscience , & le contentement de celui qu'il leur représente. Avec quelle présence d'esprit & quelle fermeté il donne des ordres prompts & vigoureux , dont il tempere à propos la sévérité par la modération , dont il dirige lui-même l'accomplissement pour appaiser sur le champ la révolte , en ne punissant que quelques-uns de ses chefs , des plus criminels , & réservant le plus grand nombre des coupables au

pentir ! Mais avec quel esprit de religion , mêlant la douceur à la force , en employant les voies douces préférablement à celles de rigueur , & la voix des Pasteurs plus volontiers que les armes des soldats , il honore le ministère de ces Pasteurs de tout ordre , soit en les invitant à se servir de l'influence que leur caractère leur donne sur l'esprit des peuples , pour y faire renaître en eux le calme , soit en remerciant , en compensant ceux qui s'en sont servis avec succès pour faire rentrer les rebelles dans leur devoir , & les engager même à réparer exactement leurs pillages !

Un an étoit à peine révolu , que notre jeune Monarque , par tant & de si belles actions , s'étoit préparé à l'auguste cérémonie de son couronnement & de son Sacre. Ah ! qu'y avoit-il que des acclamations universelles à y donner ? Il n'y avoit point , pouvons-nous dire après le pieux Archevêque de sa capitale , & sans doute vous nous avez prévenus par vos pensées , N. T. C. F. , il n'y avoit point de vœux à former pour que l'huile sainte , répandue sur lui par le pontife , en fît un autre hom-

me comme de Saül. il suffisoit, il n'y avoit rien de plus à souhaiter que le Tout-puissant confirmât en lui la prudence, l'humanité, l'équité sur-tout la Religion dont il est plein. Semblable à cette onction de joie & de préférence dont parle David (*Psf.* 4) l'onction sacrée qui accompagne le couronnement de nos Rois environnés de l'élite de leur nation, & particuliere aux Rois de notre France, la premiere & la plus ancienne des monarchies chrétiennes, formées des débris de l'Empire Romain quand le Ciel a réprouvé & détruit cet empire persécuteur, pour s'être opposé si long-temps & avec tant de fureur à l'établissement du Christianisme, du royaume de Jesus Christ sur la terre. Elle assimile, cette onction aux anciens Rois & au Royaume du peuple de Dieu, nos Rois avec leur Royaume, qui plus constamment fidèles au vrai culte, depuis qu'ils l'ont embrassé, ont toujours été les puissants protecteurs & les principaux soutiens de l'Eglise, & tant de fois dans des temps difficiles, l'asyle de ses souverains Pontifes, lesquels leur doivent, plus qu'à tout autre, de ré-

er aujourd'hui paisiblement dans le
ge des Empereurs païens de Rome.
fin elle semble lier les glorieuses
tinées de notre Monarchie, avec
les de la Religion, qui, malgré
efforts de l'impiété, ne finira
avec les siècles. Pénétré, dans une
émonie si magnifique & si religieu-
, d'un sentiment profond, & dont
mpression durable ne s'effacera ja-
is, que dieu veille visiblement sur
te Monarchie, c'est ainsi que le
i s'exprime dans la lettre qu'il écrit
cette occasion à tous les Evêques
son royaume, & qui respire tou-
la piété d'un Roi Très-Chrétien,
veut que tous ses sujets joignant
s priere devant le trône de la ma-
é divine, en qui il met toute sa
fiance, la louent & lui demandent
graces qu'il a lieu d'en espérer
r procurer leur bonheur : en quoi
liste la gloire solide d'un Roi &
mettra toujours la sienne.

Remercions Dieu, Nos Très-Chers
es, d'avoir accordé déjà ces gra-
avec abondance ; demandons-lui-
donc la continuation. La pureté
mœurs de notre Roi est bien pro-
à l'attirer ; n'en arrêtez pas, le

cours par la dépravation des vôtres ; imitez le grand exemple qu'il vous donne d'une vie digne de la sainte Religion que vous professez. Cette religion consacre en sa personne la royauté, qui lui est échue par le droit de sa naissance ; consacrez par elle votre soumission dans laquelle vous êtes nés, qui en sera plus tranquille & plus heureuse en cette vie, & plus méritoire du bonheur éternel dans l'autre.

A ces causes, & en conséquence des ordres de S. M. adressés à Nosseigneurs les Gouverneur-Général & Intendant de la Colonie, & de la lettre qu'ils nous ont fait l'honneur de nous en écrire, après en avoir communiqué avec M. le Comte d'Argout, Commandant-Général de la partie du Nord & MM. du Conseil-Supérieur du Cap, nous avons réglé que le Dimanche dix-neuf Novembre, dans toutes les Eglises de cette dépendance on chantera le *Te Deum*, auquel on ajoutera le Pseaume, *Deus judicium tuum Regi da* avec l'Oraison, *Pro Rege* savoir dans les Eglises de la plaine l'issue de la Messe paroissiale, & l'issue des Vêpres dans les Eglises de

en forme de Mandement.

575

villes, ainsi que dans celle du Cap-François, où nous exhortons tous les fideles d'assister avec les Corps qui y sont invités.

Donné au Cap le 15 Novembre 1775.

F. IRENÉE, Vice-Préfet Apostolique.



M A N D E M E N T

*Pour des prieres publiques au Cap , dans un
temps de calamité.*

Nous ferons des prieres pour le temps pendant neuf jours à commencer d'aujourd'hui. La Messe sera chantée chaque jour , les Dimanches à l'heure ordinaire , & les jours ouvriers à huit heures , avec exposition du Très-Saint Sacrement , & la collecte *Pro quacunque necessitate*. Aujourd'hui & dans huit jours , il y aura , à l'issue des Vêpres de la Paroisse , procession pendant laquelle on chantera les pseumes , *Miserere & Deus misereatur nostri* ; au retour le Trait , *Domine , non secundum peccata nostra* , qui sera suivi de la Bénédiction. Les autres jours jusqu'au neuvieme du mois inclusivement , les Complies se chanteront à cinq heures & demie du soir , puis le Trait & la Bénédiction du Saint-Ciboire.

Nous exhortons tous les fideles à venir , en esprit de componction , s'unir à ces prieres publiques ; pour fléchir la colere de Dieu : il menace , dans
ses

ses Écritures , de châtier les desordres publics de son peuple , par des fléaux tels que nous avons commencé de les éprouver. Il est à craindre , si les scandales continuent , aussi communs que nous les voyons à la honte de nos mœurs , où cependant on semble mettre sa gloire , par un renversement de raison autant que de la Religion ; si la profanation haute & impunie des jours saints , employés par la plupart à leurs affaires temporelles , où à des divertissements , pour le moins dangereux , tandis que le service divin est presque entièrement abandonné ; si les profusions insensées pour le luxe , pour les spectacles profanes , ou même pour les objets infames du libertinage , tandis que la justice & la charité réclament en vain pour des dettes légitimes & pour les pauvres ; si tous ces péchés ne cessent ou ne diminuent parmi nous , il est fort à craindre qu'ils n'allument davantage le courroux du Ciel contre nous , & qu'ils ne nous attirent la continuation de ses châtimens , & peut-être , au lieu de leur cessation , de plus rigoureux encore que quelques sécheresses , quelques inondations , quelques épidémies ,

578 *Mandement pour des Prières pub.*

qui nous feront boire le calice jusqu'à la lie, que n'épuiseront pas même les pécheurs en ce monde, de sa colere; (*Pseaume 74.9.*) qui tireront enfin des trésors de cette colere tant d'ennemis cachés autour de vous, menaçant vos fortunes & vos vies, & que la religion seule a retenus jusqu'ici par une providence toute particuliere à l'opulente Colonie que nous habitons. Heureux encore, si les peines éternelles de l'autre vie ne terminent pas les peines de celle-ci!

Afin de détourner ou de prévenir tous ces châtiments, joignez donc des fruits, & de dignes fruits de pénitence à nos prieres, si vous voulez qu'elles soient efficaces. C'est la fin que Dieu lui-même se propose en vous châtiant à présent.

Au Cap le 1er. Septembre 1776.

F. J. V. P. A.



OUVERTURE DU JUBILÉ

DE L'ANNÉE SAINTE 1775.

UN tel jour sera l'ouverture du jubilé accordé par la Bulle de N. S. P. le Pape, dont je viens de vous faire lecture, avec le règlement propre aux Paroisses de cette Mission.

L'ancienne Loi, en mémoire de ce que Dieu par pure grace avoit délivré miraculeusement son peuple de la servitude d'Egypte, ordonnoit que tous les cinquante ans, après sept semaines d'années, toutes les dettes seroient abolies entre les Israélites, & ceux qui par nécessité auroient vendu ou engagé leurs héritages, ou auroient été contraints d'engager leur liberté & de se vendre eux-mêmes, rentreroient de plein droit dans leurs biens & leur liberté. Cette cinquantième année, de joie pour tous les débiteurs, à laquelle les créanciers savoient s'attendre sans peine, reconnoissans du grand bienfait de Dieu dont elle leur rappelloit le souvenir, étoit appelée celle du Jubilé. Le Jubilé chrétien est

pour nous le sujet d'une joie d'autant plus grande , d'autant mieux fondée qu'il nous apporte la rémission entière de tout ce que nous pourrions devoir à la justice Divine pour nos péchés , & qui nous empêcheroit de rentrer dans la parfaite liberté des enfants de Dieu , & dans tous leurs droits à l'héritage du Pere Céleste. Il ne fut d'abord accordé par les souverains Pontifes que de cent ans en cent ans à l'occasion du concours immense des fideles de tous l'univers , que la dévotion amenoit à Rome à chaque centieme année de l'ere chrétienne , pour y révéler le tombeau des Apôtres St. Pierre & St. Paul. Ensuite ils le mirent à tous les cinquante ans ; & la foule de ceux qui s'empressoient d'y venir participer à cette époque plus courte , dans la Capitale du monde chrétien , fut égale à ce qu'elle étoit l'année séculaire. Enfin par une nouvelle condescendance toujours dictée par le même zele du salut des ames , pour faciliter à tous les fideles le moyen de le gagner au moins une fois dans leur vie ils l'ont fixé , depuis environ trois siècles , à la distance de chaque vingt-cinquieme année ; & le

plus grand nombre sans doute des Chrétiens ne pouvant se rendre à Rome dans toute l'année sainte qu'il y est ouvert, ils l'étendent l'année suivante, pour six mois, à tous les pays du monde où il y a des Chrétiens; dans les Eglises, Chapelles & Oratoires que désigneront les prélats ordinaires des lieux. Il est d'usage de plus que chaque nouveau Pape maintenant, d'abord après son exaltation, s'empresse de répandre sur toute la chrétienté les trésors de l'Eglise dont il est seul le dispensateur universel, par un Jubilé à peu près semblable, quoique pour un temps plus limité, pour inviter tous les Chrétiens à se joindre avec lui, afin d'obtenir les bénédictions du Ciel sur son Pontificat dans ce siècle, hélas! d'indocilité, où la voix du premier Pasteur, du successeur de St. Pierre, qui a reçu les clefs du Royaume des Cieux pour ouvrir & fermer, lier & délier, remettre & retenir sur la terre, n'est plus guere écouté, que quand il parle d'indulgence, au lieu de censure à quoi cependant il n'est quelquefois que trop obligé, selon l'universalité de sa juridiction.

C'est cette grande indulgence qui vous est offerte aujourd'hui, Mes Freres. Il vous importe d'en bien comprendre les avantages, ou ce qu'on y gagne ; les conditions, où ce qu'il faut pour la gagner ; les fruits, où comment on n'en perd pas, on en conserve le gain.

Je vous ai parlé quelquefois des peines canoniques, pour des années, même pour la vie, que l'Eglise imposoit autrefois pour chaque espece de péchés griefs, sur-tout publics ; pour des péchés qu'on avale comme l'eau, selon l'expression de l'Ecriture, & que la vigueur de l'ancienne discipline rendoit aussi rares qu'ils sont communs parmi nous. Cependant l'Eglise a toujours usé du pouvoir qu'elle tient de son chef & son époux, sans bornes, de relâcher ces peines en partie, ou même en tout, pour de bonnes raisons. Suivant la conduite indulgente dont usa St. Paul le grand Apôtre à l'égard de l'incestueux de Corinthe, les Evêques des premiers siècles les remettoient aux pécheurs qu'ils voyoient pénétrés de sentiments de pénitence, sur-tout de la recommandation des saints Martyrs & Confesseurs de J. C.

On les a changées ensuite en de pieux, mais laborieux pèlerinages, dont les termes célèbres dans les fastes de la Religion l'étoient encore par la grande dévotion qu'ils excitoient dans les fideles qui les visitoient; puis en des Croisades ou guerres saintes, par lesquelles on alloit exposer sa vie, pour combattre les infideles ou les hérétiques qui combattoient eux-mêmes, ou veroient injustement les Chrétiens & les Catholiques. On en a dispensé en dernier lieu, pour des œuvres beaucoup moins pénibles, mais qui, ayant toujours pour but quelque grand intérêt de la Religion, ont paru plus utiles au bien général de l'Eglise, que les pénitences conformes à ces Canons, partiquées par les particuliers.

Entre toutes les Indulgences Plénieres, celle-ci a cela de particulièrement avantageux, que toute l'Eglise se réunissant pour se mettre en état de puiser dans le trésor qui lui est ouvert, composé des satisfactions infiniment surabondantes de J. C., & aussi de celles qui n'ont de vertu que par les siennes, de la Très-Sainte Vierge sa mere qui n'a jamais péché, & de tant de Saints qui ont fait des œuvres satis-

factoires au delà de ce qu'ils doivent pour leurs fautes, & qui appartiennent en commun à l'Eglise, ce concert de bons exemples mutuels & de ferveur unanime ne peut qu'attirer du Ciel une très-grande abondance de graces qui touchent les cœurs, les convertissent & les sanctifient. Ajoutez que toute réserve aux Supérieurs Ecclésiastiques, des péchés plus énormes, pour en inspirer plus d'horreur par la difficulté d'en être absous, & des censures qui y sont attachées, pour en imprimer plus de crainte, étant levée dans ce temps de faveur, les cas exceptés par la Bulle, où la justice même humaine, & la publicité du crime par où on les a encourues, exigent des réparations préalables également publiques, tout confesseur approuvé par la juridiction locale, pouvant en absoudre, & de plus commuer en œuvres plus faciles les vœux simples qui gêneroient les consciences, lesquelles s'y feroient engagées un peu trop légèrement, cette extrême facilité d'opérer sa paix & sa parfaite réconciliation avec Dieu est très-propre à allumer dans les cœurs cet amour ardent qui, lui seul, peut mériter toute remise de

ce qui est dû au péché ainsi que le Sauveur lui-même le disoit de Magdeleine : que plus on lui remettoit , plus elle aimoit , & que plus elle aimoit , plus elle méritoit qu'on lui remît encore. Une ame donc qui a gagné le Jubilé dans son entier est réintégrée dans son innocence baptismale , de sorte que , si la mort venoit à la séparer du corps , son ame seroit admise sans retardement à la gloire céleste , sans passer par les flammes du Purgatoire.

II. Mais il est des conditions absolument nécessaires à remplir pour parvenir à cette pureté de conscience ; & elles sont toutes exprimées par la Bulle même qui accorde le Jubilé. La première est d'être vraiment pénitent ; & cette seule disposition , requise indispensablement , répond aux calomnies des Hétérodoxes , qui ont attaqué ces sorte d'indulgences , comme favorisant l'impénitence , & même invitant à tous les péchés : car qui dit vraiment pénitent dit un pécheur qui non seulement aura repassé dans l'amertume de son ame toutes ses années d'égarement , pour en faire un humble aveu au Prêtre , ainsi qu'il est formellement

prescrit , dans le plus exact détail que sa mémoire pourra lui fournir , mais qui les détestera souverainement en vue de Dieu qu'il a offensé & qu'il doit aimer souverainement ; qui par conséquent sera disposé à prendre tous les moyens possibles , & pour ne les plus commettre , & pour faire , s'il se pouvoit , qu'il ne les eût jamais commis , les effaçant de ses larmes , & s'il le falloit , de son sang , à l'exemple de J. C. ; réparant ses scandales , par une haute profession de piété , ses inimitiés , par un pardon sincere & de cœur , suivi de tout le bien qu'on peut rendre pour le mal & qu'on feroit à ses meilleurs amis ; tout le tort qu'on auroit fait à son prochain en injustices réelles & en médisances , par autant de restitutions & d'éloges , avec le défaveu formel de ses calomnies ; & l'injure que tout péché fait à Dieu , en accomplissant la pénitence salutaire imposée dans le tribunal , en acceptant avec soumission toutes les peines qui sont l'apanage de notre commune nature tombée , ou attachées à l'état particulier de chacun ; en s'imposant encore à soi-même des mortifications volontaires , des jeûnes , des aumones en

proportion de ses facultés , par le desir de venger sur soi pleinement la justice divine. C'est aux pécheurs ainsi disposés , que l'Eglise en mere compatissante tend une main secourable ; elle fait que les droits de la divine justice sont imprescriptibles , que par l'absolution sacerdotale la peine éternelle due au péché , remise par une miséricorde infinie d'une infinie Majesté , est convertie en une peine temporelle , qui reste à souffrir en ce monde ou dans l'autre : ainsi Dieu punit temporellement David , qui de son côté ne cesse point de pleurer le péché dont le Prophete du Seigneur lui avoit assuré le pardon , sur son repentir ; elle fait que la multitude & l'énormité des crimes où l'on a passé quelquefois de longues années jointes à l'embarras des affaires , aux infirmités de l'âge , à la foiblesse de la santé , laisseroient la plus grande partie de cette peine à supporter dans ces flammes expiatrices , où , après cette vie , il faudra payer sans miséricorde jusqu'à la dernière obole ; que cependant , devant Dieu , la bonne volonté maintenant tient lieu de l'action comme de la souffrance ; & elle offre avec empressement de suppléer à

l'impuissance où se trouve cette volonté, par l'application sagement dispensée des mérites ; dont elle est dépositaire, de tous les Saints & principalement du Saint des Saints.

C'est pourquoi elle ordonne, après qu'on sera purifié dans la Piscine Sacrée, de participer à nos SS. Mystères par une fervente Communion, qui est le canal le plus abondant des graces du Sauveur, puisqu'on s'en incorpore même la source. Elle ordonne de plus des visites d'Eglises, dont on doit s'acquitter ponctuellement ; permettant d'ailleurs aux ordinaires de chaque lieu de les modifier selon les besoins & la position de chaque Fidele. N'oubliez pas, dans vos stations, d'adresser à Dieu des prieres indiquées par le pere commun des Fideles, qui regardant les intérêts communs de toute l'Eglise doivent tous être plus chers que les vôtres ; ou plutôt, qui étant l'objet plus agréable à Dieu de vos prieres, les rendront aussi plus efficaces pour vos propres intérêts.

III. Suffira-t-il d'avoir une fois rempli ces conditions, sans s'embarrasser ensuite de conserver la grace du Jubilé, qu'on croit avoir gagné par leur

accomplissement ; & le jour de sa clôture fera-t-il la fin des saintes œuvres ? Ah ! mes freres , ce seroit là le véritable abus à craindre des indulgences de l'Eglise. N'auroit-elle donc fait toutes les avances possibles , pour vous aider à rentrer dans les voies de la justice , que pour que vous les quittiez aussi-tôt en retournant à vos voies égarées ; pour vous affranchir de tout lien du péché ; que pour que vous vous remettiez d'abord après sous l'esclavage du démon ; pour vous donner à goûter le don de Dieu , que pour que vous vous replongiez dans l'ivresse de vos passions ; pour vous rendre dignes du Ciel sans aucun obstacle , que pour que vous ne vous rendiez que plus dignes de l'enfer , sans espoir peut-être d'échapper encore à ses horribles abîmes ? Non , vous n'aurez été lavés si libéralement de vos anciennes souillures , que pour n'en contracter aucune à l'avenir , du moins de graves ; vous n'aurez obtenu l'entier oubli de toute votre vie passée , que pour en commencer courageusement une nouvelle vraiment chrétienne ; vous n'aurez été repus de la chair de J. C. , que pour vivre désormais de cet esprit de Reli-

gion , d'humilité , de charité , de crucifiement , tout contraire à celui du monde , animé toutes vos pensées , vos affections , vos paroles & vos œuvres. Vous vous approcherez plus souvent des Sacrements de la Pénitence & de l'Eucharistie , pour entretenir votre piété , guérir votre ame des blessures qu'y aura causées encore la fragilité humaine , & fortifier votre vie spirituelle , que vous aviez long-temps perdue par votre éloignement de ce remede & de cet aliment. Après avoir expié , par des visites plus fréquentes & plus religieuses ; vos absences coupables & vos irrévérences ; par des prieres multipliées , votre négligence de ce devoir , auquel vous assujettit votre dépendance totale de Dieu ; vos sensualités & votre luxe , par quelques jeûnes & quelques aumônes ce semble de surérogation ; vous observerez sans plus vous flatter toutes les abstinences de précepte ; loin de dépenser en fastueuses superfluités un bien acquis souvent par des voies équivoques , vous retrancherez en faveur des pauvres , dont les besoins sont toujours nombreux & pressants à qui veut y ouvrir les entrailles , tout votre superflu qui lui appartient : vous n'omet-

trez point la priere journaliere , du matin , pour offrir à Dieu toutes vos actions , & demander sa bénédictions sur la journée ; du soir pour rechercher & confesser en sa présence , avec contrition , les fautes que vous y auriez commises : vous ne manquerez jamais à vous rendre au lieu Saint , sur-tout les saints jours qui vous appellent , & qu'il faudroit sanctifier chez vous , quand il vous seroit impossible d'en sortir. A cette essentielle dévotion à J. C. , résidant en qualité de victime perpétuelle de notre salut dans nos temples , vous ajouterez la dévotion à Marie , à vos Saints Patrons & Anges Gardiens , qui auront contribué de leurs mérites à vous faire gagner la grace du Jubilé , & qui s'intéresseront à vous prémunir contre ce qui vous la feroit perdre.

C'est la fidélité à ces exercices de piété , qui seule vous assurera moralement que vous l'avez gagné. Il sera très-douteux , autrement , que vous aviez profité d'un temps si propice & si favorable , où Dieu paroît déployer , pour le salut de chacun de nous , jusqu'aux derniers excès de ses miséricordes. Et si vous n'en profitez pas ,

ne serez - vous pas bien indignes qu'il revienne jamais pour vous , comme il est probable qu'il ne reviendra point pour la plupart , ce temps tout réduit qu'il est de sa premiere distance abrégée de moitié à un terme encore plus à la portée du cours ordinaire de notre vie ? Plutôt par votre correspondance persévérante à cette bonté extrême de Dieu , qui de sa part affermira & perfectionnera l'ouvrage qu'il aura commencé dans vous en ces heureux jours , méritez d'arriver à ce repos & à ce Jubilé éternel , qui nous attend dans la céleste patrie. Amen.



DISCOURS

Prononcé à la Bénédiction de la paroisse nouvelle Sainte Marthe de la Marmelade.

Après l'Evangile de la Messe.

JE vous dirai un mot, Messieurs, sur la pieuse cérémonie qui nous rassemble aujourd'hui. Nous venons de vous bénir une Eglise, pour vous servir de paroisse & d'endroit consacré à votre culte public. Cet édifice matériel vous représente l'Eglise universelle, la société spirituelle, quoique visible & répandue par toute la terre, des fideles ses enfants, en même temps qu'ils sont les enfants de Dieu, & ses adorateurs en esprit & en vérité. C'est en effet par ce temple sacré, que vous communiquerez avec cette société, & que vous participerez à tous les avantages qui se trouvent à en être membres. Vous avez déjà fait hautement profession de lui appartenir, en contribuant en commun à élever ce Temple à vos frais : il s'agit maintenant de continuer à donner, par votre assiduité à vous y rassembler, des marques publiques d'une

profession aussi glorieuse pour vous , qu'elle est avantageuse. Regardez toujours votre Eglise Paroissiale comme votre mere , & regardez-vous comme ses enfants. Conduisez-vous à son égard , comme l'exige ce double rapport.

I.

Elle est votre mere ; & comme telle , elle ne cessera point de vous donner la naissance , la nourriture & l'éducation , dans un ordre infiniment supérieur à celui dans lequel vous recevez toutes ces choses de vos parents charnels.

Elle vous engendrera en Jesus-Christ son Epoux. Elle vous fera naître par le Baptême Chrétien de l'eau & de l'Esprit Saint. Si vous avez le malheur de perdre de nouveau cette précieuse régénération par vos péchés ; comme l'Apôtre des nations qui ne se laissoit point d'engendrer de nouveau ses chers enfants de Galatie , elle sera toujours prête à vous la rendre par le Sacrement de Pénitence. Naissance admirable ! que vous devriez conserver cependant avec tous les soins dont vous êtes capables ; par laquelle Dieu , le pere de J. C. Notre-Seigneur , devient le

vôtre : vous entrez par adoption dans les droits du fils par nature, vous êtes ses freres & ses cohéritiers, devant partager avec lui l'héritage éternel, le Royaume de Dieu.

Elle vous nourrira du pain de la parole ; car l'homme, qui par son corps périssable differe peu des vils animaux, a une ame créée & réformée à l'image & à la ressemblance de Dieu : l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ; & cette bouche est l'Eglise, par l'organe de qui Dieu nous parle. Elle vous distribuera une nourriture encore plus substantielle dans l'Eucharistie, ou plutôt au dessus de toute substance, la chair divine & incorruptible de J. C., le meilleur lien de notre union avec Dieu, en quoi consiste la vie de notre ame, & le gage de notre immortalité bienheureuse. Elle vous la gardera ici continuellement, soit pour vous être offerte, quand vous vous serez disposés convenablement à venir l'y recevoir, soit quand des infirmités corporelles vous retiendront dans vos maisons, pour vous y être portée en forme de Viatique, qui nous mene à cette heureuse immortalité pour

laquelle nous sommes créés.

Elle vous instruira , & ne manquera à rien de ce qui concerne votre éducation spirituelle depuis votre naissance au Christianisme , jusqu'à ce que vous soyiez parvenus à la plénitude de l'âge parfait dans le Ciel ; elle vous suivra sans vous perdre de vue , s'appliquant à former & à faire croître en vous J. C. Elle se proportionnera à vos différents besoins , vous présentant tantôt du lait , lorsque vous serez encore foibles , tantôt une viande solide , quand vous serez devenus plus forts. Elle sanctifiera parmi vous l'union conjugale ; & par la bénédiction nuptiale , elle répandra toutes les bénédictions dont celle-là est la source , dans vos familles. O quelle gloire & quelle joie pour elle , si vous rappelant sans se lasser la loi de Dieu , cette loi qui donne l'intelligence aux plus petits , également faite pour eux & pour les plus grands , si en vous inculquant les maximes de l'Évangile , ces maximes sublimes , & pourtant à la portée des âmes les plus simples , elle n'avoit jamais à censurer vos mœurs en opposition avec ces règles , ni à employer contre vous la verge de correction , la

houlette du pasteur destinée uniquement à frapper les bêtes ennemies du troupeau ; si elle vous voyoit marcher tous sous sa conduite dans la voie du salut , d'un pas égal & d'une manière digne de Dieu , qui réponde à la pureté & à la sainteté de la morale qu'elle vous enseignera de sa part ! Vous lui procurerez cette consolation , si , comme elle se comportera toujours envers vous en mere , vous vous comportez à son égard comme des enfants.

I I.

Vous êtes ses enfants , & comme tels vous lui devez , beaucoup plus qu'à vos parents selon la chair , ce que doivent à ceux-ci les enfants à qui ils ont donné le jour ; vous lui devez le respect , l'amour & l'obéissance.

Respectez-la de cœur. Vous lui témoignerez extérieurement ce respect intérieur , si vous ne paroissez jamais dans ce temple , qu'avec les sentiments de frayeur & de dévotion qui doivent vous saisir en y entrant : quoique Dieu soit présent par-tout , & que sa présence dût vous inspirer la crainte de déplaire à ses yeux ; il a choisi ce lieu parti-

culièrement pour y habiter , pour être son tabernacle avec vous. Et puisque nous l'avons séparé de tout usage profane , pour que vous y rendiez de concert tous vos devoirs à la Divinité , en vous y unissant au sacrifice adorable que J. C. notre chef y renouvellera perpétuellement de son corps naturel & mystique ; bannissez-en donc toutes ces irrévérances , qui irriteroient davantage la Majesté Suprême , où elle se proposoit de vous être plus propice. Ne vous y permettez rien de contraire , ni même d'étranger aux sentiments dont J. C. y résidant sera sans cesse pénétré pour vous , dont vous vous pénétrerez avec lui. Etendez votre respect jusques sur la personne de son ministre ; & loin de rechercher malignement , cachez-vous à vous-mêmes les défauts par où il pourra tenir à l'humanité. N'envisagez en lui que le souverain Prêtre , séparé des pécheurs par essence & la sainteté même , qui voudra bien s'immoler ici chaque jour pour votre salut , par les mains jamais assez pures d'un mortel de qui les foiblesses ne sauroient empêcher que la victime de cet Autel ne soit sans tache. Aimez-la , comme elle le mérite : &

prouvez-lui votre amour, en la fréquentant le plus souvent que vous pourrez, en aimant & procurant sa décoration & sa décence; en fournissant volontiers la subsistance honnête, & faisant recueillir sans regret le temporel nécessaire à celui qui vous y sèmera le spirituel, d'un prix bien au dessus, & même tout-à-fait inappréciable. On visite, on embellit, on entretient, chacun suivant ses moyens, ce qu'on aime. Si vous aimez véritablement l'Eglise votre mere, vous ne déroberiez pas non plus à sa vue, vous ne détournerez pas de ses solennités & de ses instructions, mais vous y amènerez à l'envi, des enfants qui comme vous lui sont chers; qui dans l'ordre politique sont vos esclaves, qu'elle vous recommandera de traiter avec douceur, & à qui elle apprendra à vous être soumis par religion, dont par conséquent elle affermira, en la consacrant, la subordination.

Soyez - lui soumis vous-mêmes, & lui obéissez. Ah! dans tout ce qu'elle vous ordonnera ou vous défendra, elle n'aura en vue que votre salut éternel. Si elle vous enjoint d'assister régulièrement à ses assemblées saintes, n'est-ce

pas pour votre propre sanctification ; la fin du Créateur en vous mettant au monde ? Si elle vous prescrit des jours de pénitence , des abstinences & des jeûnes , n'est-ce pas pour modérer votre attachement défordonné aux créatures , aux biens de la terre , & vous faire expier , par un retranchement salutaire , le mauvais usage que vous en auriez fait ? Si elle veut que vous veniez à certains temps , en esprit d'humilité & de componction , lui confesser vos fautes ; n'est-ce pas pour vous les pardonner , & vous en épargner , au terrible jugement de Dieu , le châtimement dans l'enfer ? Enfin si , affligée de vous voir si peu soigneux d'entretenir la vie de vos ames , elle vous invite & vous presse avec menace de vous asseoir à la table sacrée , où l'on mange & boit le corps & le sang de J. C. ; n'est-ce pas de peur que vous ne mouriez éternellement ?

Observez les loix de votre mere constamment , Chrétiens mes freres , & n'abandonnez point ses préceptes ; (*Prov. 1. & 6.*) ne méprisez point les avertissements charitables , & ne négligez rien de ce que vous lui devez , & qu'elle a droit d'attendre de vous comme ses enfants.

'à la Bénédiction de &c. 601

enfants. Ainsi , après avoir dirigé paisiblement , tous , le cours de votre vie dans les sentiers de la justice , elle vous recueillera encore tendrement à la mort dans son sein. Les dépouilles de votre mortalité , par ses soins maternels , viendront ici reposer en paix sous son ombre en attendant le jour de la Résurrection générale , où vos ames se réuniront à vos corps pour leur mutuel bonheur. Alors vous éprouverez , mieux que je ne pourrois vous le dire , que c'étoit ici vraiment pour vous *la maison de Dieu & la porte du Ciel* , l'image de la Jérusalem céleste , de cette Eglise des Elus , où , parfaitement heureux , vous continuerez ce que vous aurez essayé dans l'enceinte de cette Jérusalem terrestre , de chanter tous ensemble les louanges de Dieu dans l'éternité,



COMPLIMENT

Fait à M. D'ENNERY, Comte du St. Empire, Grand-Croix de St. Louis, Gouverneur-Général des Isles Françaises sous le Vent, à son entrée dans l'Eglise du Cap, lors de son débarquement à Saint-Domingue, le 13 Août 1775.

MONSEIGNEUR,

NOS Rois ont coutume de nous envoyer des Gouverneurs pour le bien public de cette Colonie, & aussi pour le bien particulier de ses chefs. Quoique l'un & l'autre biens dussent être inséparables, ils sont sujets à être séparés; & alors il n'arrive que trop qu'ils sont opposés, & que le premier est détruit par le second. Il étoit réservé à notre Monarque bienfaisant, & sage au dessus de son âge, de vous proposer de ne venir au contraire; & à vous de l'accepter, de ne venir en effet que pour notre bien, sans aucun égard au vôtre. Quel heureux présage pour votre administration! que d'avantages la colonie s'en promet!

fait à M. d'Ennery, &c. 603

Elle n'y est pas seulement fondée par le désintéressement personnel qui ne vous amène que pour son propre intérêt : la réputation de ce que vous avez fait dans les Isles du Vent, que vous avez gouvernées, la confirme dans l'espérance, & de ce que vous ferez dans toutes celles dont vous avez l'inspection générale, si bien méritée, si bien confiée, & de ce que vous allez faire dans celle-ci.

Cette ville d'abord réclame & s'assure votre protection pour relever, continuer, achever hors de ses murs, un établissement commencé pour le soulagement des membres souffrants de la société dans l'indigence, & depuis suspendu par les ordres majeurs de ceux qui l'avoient approuvé en premier lieu : asyle aux infirmités multipliées de la nature humaine, sans vous penchant à sa ruine ; & auquel tous les citoyens aisés, animés par votre autorité, s'empresseient de concourir. (*)

(*) La maison de Providence du Cap, dont les travaux ont été repris peu de jours après l'arrivée de M. d'Ennery, qui y a appliqué aussi-tôt, avec M. l'Intendant, une gratification considérable du leur.

Elle semble s'applaudir en même temps , d'avance , de voir au milieu de son sein se former , sous votre nom immortalisé , un autre établissement non moins utile , pour l'éducation des fils des Colons ; dont le plus grand nombre ne peut aller puiser , dans les sources éloignées de la métropole , les principes des mœurs malheureusement ici si rares , & par-tout si nécessaires. (*)

Déjà cette espece de brigandage pallié , trop universel , qui frustre impunément les créanciers de leur dû , & d'autant plus difficile à réprimer qu'il fait souvent sauver les débiteurs par les détours infinis de l'injuste chicane , a frémi & diminué , en partie disparu au seul bruit de votre zele ardent pour la justice.

La Religion sur-tout , la sainte Religion , de laquelle mal entendue ou négligée dérivent tant de maux , mais qui respectée & bien observée est la mere de tous les biens ; la Religion

(*) M. d'Ennery est comme fondateur du College de son nom , St. Victor au Fort-Royal de la Martinique. Un pareil seroit de la plus grande nécessité à Saint-Domingue.

fait à M. d'Ennery, &c. 605
tombée dans ce siècle , & dans cette
région peut-être plus qu'en d'autres ,
en un tel avilissement que ses minis-
tres en oublient quelquefois de se res-
pecter assez eux-mêmes ; la Religion
qui ne se commande point , mais se
soutient principalement par de grands
exemples , s'est réjouie à votre arrivée.
C'est elle qui vous conduit dans ce
Temple , pour y rendre au Seigneur
Dieu vos hommages , comme à l'au-
teur de tout bon gouvernement. En an-
ticipant au pied de ses Autels la re-
connoissance de tout ce que la Colo-
nie attend de vous , les Religieux ,
que vous y avez maintenus par vo-
tre crédit , exprimeront en particu-
lier avec zèle celle du bienfait dont ils
savent qu'ils vous sont redevables.

Te Deum, &c.



L E T T R E

Au même pour la nouvelle Année
1776.

Monsieur le Comte,

NOtre ordre a des raisons particulières de faire des vœux pour votre conservation & votre prospérité. Vous vous en êtes montré le protecteur, & nos Missions ont éprouvé efficacement la bienveillance dont vous l'honorez. Celle-ci, qui peut-être n'a pas encore bien pris le dessus sur les agitations inséparables d'un nouvel établissement à la place d'autres fonctionnaires, espère tout de votre protection pour son affermissement & son bon ordre. S'il lui est utile d'avoir des adversaires qui nous obligent de nous mieux observer nous-mêmes & de nous montrer plus irréprochables; il lui est aussi nécessaire, pour ne pas se décourager dans l'œuvre de Dieu, qu'il nous soutienne invisiblement de sa puissante main. Vous êtes, Monsieur, la main visible, puisque vous nous représen-

pour la nouvelle Année 1776. 607
tez l'homme de sa droite, le Roi, qui
conjointement avec le souverain Pon-
tife nous a chargés de cette Mission.
Pourroit-elle ne pas souhaiter que le
Ciel vous donne tout le temps & les
moyens de le lui faire sentir, comme
vous l'avez bien voulu faire à d'autres !
Agréez que je vous présente ses vœux
sinceres & ardents à ce renouvellement
d'année, & que je vous assure du pro-
fond respect avec lequel

J'ai l'honneur d'être, &c.

F. IRENÉE, *Vice-Préfet Apostolique*
de la Mission des Capucins.



COMPLIMENT,

*En qualité de Curé du Fort-Dauphin , à
M. de Belle-Combe , Maréchal-de-Camp ,
Cordon - Rouge , Gouverneur - Général de
Saint-Domingue François , à son entrée
dans cette ville , 28 Juin 1783.*

Monsieur le Général ,

Vous vous êtes annoncé , dès-lors de
votre réception au Conseil-Supérieur
de cette Colonie , pour ne vouloir point
de compliments. Ce sont ordinaire-
ment ceux qui en méritent le plus ,
qui en sont le moins jaloux ; & sans
doute ceux que vous avez mérités dans
vos différents Gouvernements aux In-
des Orientales vous ont mis , sous le
Monarque sage au dessus de son âge
qui nous gouverne tous , en place d'en
venir mériter de semblables dans le
nouveau gouvernement qu'il vous a
confié aux Indes Occidentales.

Ministre de l'Eglise , le langage de
la flatterie ne doit pas être non plus le
mien ; & vous trouverez bon sùre-

ment que je me renferme dans mon ministère.

D'autres vous représenteront que le lieu aujourd'hui honoré de votre visite est suffisamment pourvu de fortifications, qui le défendent contre les ennemis de l'état, quand ils voudront y apporter le fléau passager de la guerre; qu'un fléau plus journalier nous y afflige, en corrompant les deux éléments plus nécessaires à la vie humaine: que des travaux commencés trop tard, trop tôt suspendus, pour tarir des eaux infectes, en amener de pures, doivent être repris, & au plutôt conduits à leur perfection, pour que nous respirions enfin un air salubre, & que nous n'avalions plus continuellement, avec notre boisson ordinaire, les maladies & la mort. Le zèle pour le bien public de M. le Commandant de la place en particulier ne manquera pas de fixer votre attention sur ces objets.

C'est à moi de vous remettre devant les yeux ce que vous avez déjà vu: que la première maison où la Religion porte vos pas, la moins décente & la plus en mauvais état de toutes celles que vous visiterez, & peut-être que vous verrez en cette ville, est pourtant la maison

de Dieu ; que cette ville qui a commencé par un fort , à qui l'époque mémorable de la naissance du Dauphin , pere de notre Roi , a donné le nom , subsiste depuis douze lustres , sans avoir encore de temple : car ce bâtiment qui en sert , trop peu digne , je ne dis pas de celui qui daigne y habiter au milieu de nous autres mortels , rien ne l'est assez de lui ; mais de la richesse du quartier & de la générosité de ses habitants , ce bâtiment ne fut jamais une Eglise , & n'en a pas même la forme. Il est vrai qu'à côté s'élève & frappe la vue un vaste monument destiné pour cela , mais demeuré imparfait depuis quarante ans , & présentant les traces de la vétusté , avant d'avoir atteint plus que la moitié de sa bâtisse. Ici les pierres parlent mieux que ma foible voix. Elles parlent d'autant plus haut , qu'elles le font inutilement depuis plus long-temps. Elles réclament votre autorité pour les retrouver , ou , s'ils sont dissipés sans retour , pour y trouver un supplément , dont l'augmentation des cultures & du commerce , favorisée par l'heureuse paix qui nous luit , facilite les moyens en toute maniere.

à M. de Belle-Combe, &c. Cxi

Les premiers jours du regne pacifique de Salomon furent consacrés à l'exécution du projet formé par le Roi guerrier, son prédécesseur & son pere, David, de construire au vrai Dieu un temple, qui donnât à tous les peuples de la terre une idée convenable de sa grandeur au dessus de toutes les Majestés du monde. Ministre du même Dieu vivant, que puis-je vous dire autre chose sinon que, comme vous venez d'abord lui rendre hommage de votre autorité, & reconnoître solennellement que vous la tenez de lui en premiere origine, le premier & le plus bel usage aussi que vous devez en faire, c'est de l'employer à sa gloire, à relever son culte de l'avilissement où il tombe de jour en jour, & à lui donner la majesté extérieure qui lui convient ? Rien n'est plus conforme aux intentions du Roi Très-Chrétien, que vous nous représentez. Ce sera pour vous, comme pour nous, une source de bénédictions célestes, aussi abondante que le fut autrefois le temple de Jerusalem ; plus utile encore qu'une fontaine d'eau naturelle, puisqu'elle jaillira jusqu'à la vie éternelle.

NOTA. La fontaine publique, très-coûteuse pour la longueur de son canal, (au delà d'un million,) a été finie aux frais du Roi ; & on travaille quoique très- lentement à finir l'Eglise sur un nouveau plan, par l'ordre qu'en donna Mr. de Belle-Combe sur le champ, promettant d'y contribuer pour le Roi du tiers de la dépense, si on vouloit continuer l'ancien plan beaucoup plus grand.



L E T T R E

A M^{rs}. de V***. Commandant-Général
& de M.*** Intendant de St - Domingue
François.

Messieurs le Commandant-Général & l'Intendant,

J'ai communiqué au Marguillier en charge la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29 Mai dernier, avec les feuilles imprimées de comptes de fabrique, qui y étoient jointes. Tous les articles de l'ordonnance du Roi du 24 Novembre 1781, au sujet de laquelle vous m'écrivez hors le 18^{me}., regardent les Marguilliers en exercice & M^{rs}. les Procureurs du Roi, qui s'acquittent, je pense, de leur mieux, chacun en droit soi, de leur devoir. Conformément au 18^{me}. qui concerne les Curés, & aux termes de cet article, j'ai l'honneur d'envoyer à Mr. l'Intendant & à M. le Procureur-Général l'arrêté définitif du dernier compte rendu par le Sr. Filleul, dont l'exercice a fini le premier Janvier 1786, le recouvrement des droits

de l'année précédente ne se faisant que l'année ensuite. Je l'aurois envoyé l'année dernière, comme j'y suis tenu, si le compte avoit été rendu plutôt; mais n'étant pas le maître d'assembler les commissaires chargés de le recevoir avec moi, quand je voudrois, il n'a été arrêté qu'à la fin de Février de cette année; & comme le Marguillier suivant préparoit son compte, auquel il ne manque plus que de l'apurer, & de l'arrêter définitivement après le visa du Procureur du Roi, je comptois envoyer les deux arrêtés en même temps.

Toutes les dispositions de cette ordonnance, Messieurs, ne tendent qu'à conserver aux Eglises de la Colonie ce qui lui appartient, & le faire employer à leur utilité, sans les priver aucunement du droit dont chaque Paroisse jouit, dans l'Eglise de Dieu, d'administrer librement leur temporel par les Marguilliers qu'elles élisent, sauf à ceux ci d'en rendre compte à leurs commettants, dans les formes ordonnées. Aussi, je me plaignois du premier retard que j'éprouvai à l'exécution de l'Art. 18^{me}; mais l'Intendant d'alors ne m'honora d'aucune réponse; d'où je conclus qu'il avoit beaucoup

trop d'autres occupations pour descendre dans le détail des biens des fabriques des Eglises, dont le Roi ne l'a pas non plus chargé, mais seulement de prendre la preuve, certifiée de moi, que les comptes en sont rendus tous les ans en regle. Vous m'assurez, par la lettre dont vous m'honorez, que vous allez veiller assidument à la comptabilité de ces comptes; mais souffrez que je vous le dise, il ne paroît pas que ce soit pour l'utilité des Eglises, si c'est, ainsi que l'annoncent les derniers réglemens, pour faire verser les reliquats des comptes dans une caisse qui y est étrangere; à laquelle vient déjà d'être appliquée la masse entiere des Droits Curiaux, changeant ce nom en celui des Droits Municipaux; augmentée même d'un côté du double de ce qu'elle est diminuée de l'autre dans cette Paroisse, le tiers de ce que payoit par tête chacun des Libres qui en sont exemptés étant rejeté sur les Esclaves, dont le nombre des Libres est le septieme; & ce à la charge unique de payer la pension au Prêtre desservant la Cure, réduite au tiers de ce qu'elle lui étoit alloué sur cette masse dont elle ne lui fait plus

que le quart ; sans que les deux autres tiers , ces trois quarts du total reviennent ni au bien de l'Eglise , ni au soulagement des Paroissiens. (*) Ils sont renvoyés à s'imposer de nouvelles contributions , s'il le faut , pour fournir aux dépenses du culte public , à quoi suffisoit ordinairement la même masse , avec les droits casuels de fabrique , & très-peu de rentes & de dons ; & les Marguilliers ne pourroient disposer pour l'Eglise de ces nouvelles impositions , sans un mandat chaque fois du Caissier Municipal , résidant au chef-lieu dont le grand nombre des Paroisses est éloigné de plus de soixante lieues , ne pouvant connoître les besoins de

(*) Les Libres & les Esclaves ensemble , formant environ douze mille têtes contribuables au Fort-Dauphin , payoient pour l'Eglise 20 sols chacune. Les Chefs Administrateurs de la Colonie ont réglé que les Libres ne paieroient plus rien pour eux , mais paieroient 30 sols pour chacun de leurs Esclaves. La contribution appelée Droits Curiaux a été portée par-là de 12000 à environ 15000 livres. Au reste toutes les Paroisses dépendantes de la Mission du Cap , ayant la même étendue que le ressort du Conseil-Supérieur rétabli , après avoir été quelque temps réuni à celui du Port-au-Prince , sont rentrées depuis dans la possession & libre administration de leurs Droits Curiaux respectifs.

chaque Eglise , ou en être instruit sans de nouveaux frais pour elle , & intéressé à accorder le moins possible de ces mandats , qui diminueroient d'autant les reliquats devant venir grossir sa caisse. Réglemens très-propres à dégoûter les Paroissiens de pareilles impositions , en les rendant encore tous responsables des faillites du Marguillier ; auquel cas ils seroient contraints de donner deux fois , pour l'Eglise , ce que le Marguillier , qui ne l'auroit reçu que de leur pieuse libéralité , ne verseroit pas dans une caisse d'où il ne sortira rien pour l'Eglise , que cette troisième partie susdite de pension curiale.

Je suis fondé à croire , Messieurs , que tous les comptes anciens de Marguilliers de ma Paroisse ont été rendus , & leurs reliquats , s'il y en avoit , remis au Marguillier suivant qui entroit en exercice , selon l'ordinaire , employés à l'acquit de dettes & aux besoins ordinaires ou extraordinaires de mon Eglise. Il ne reste à rendre que le compte de 1787 , pour les droits de 86. Mais s'il y avoit , comme vous me le demandez , d'anciens reliquats non soldés , résultants de l'imposition volontaire que se faisoient , y étant au-

618 *Lettre à M^{rs}. de V.*** &c.*
torisés, MM. mes habitants pour leur
Eglise Paroissiale, ou des petits reve-
nus de sa fabrique; seroit ce à moi à
en être le dénonciateur, pour servir à
les faire entrer dans une caisse muni-
cipale, qui semble moins établie de
la sorte, pour en assurer la conserva-
tion à l'Eglise que j'ai l'honneur de
desservir, & à qui ils appartiennent,
qu'à l'effet de l'en dépouiller. Il n'est
certainement pas de mon ministère de
concourir à ce dépoillement tout-à-
fait contraire à l'intention de sa Majesté
Très-Chrétienne: il me convient plu-
tôt de vous faire cette observation,
dont la liberté ne déroge en rien au
respect avec lequel je suis, comme je
dois être,

MESSIEURS,

*Votre très-humble & très-obéissant
serviteur*

F. IRENÉE, Curé.



COMPLIMENT

*A Mr. le Marquis du Chillau, Gouverneur-
Général de St.-Domingue en 1789.*

Monsieur le Général,

Cette florissante Colonie s'applaudit de vous avoir aujourd'hui pour Gouverneur, après vous avoir vu dans la dernière guerre, il y a peu d'années, au nombre de ses défenseurs. Vous lui avez alors donné des preuves de votre valeur; elle éprouve maintenant les effets de votre bonté, dans un temps où l'une de ses moitiés, qui n'est pas la moins considérable, la dépendance du Cap-François, privée de son Conseil-Supérieur, a besoin de consolation. Quoique je prenne toute la part que je dois à la joie, comme à la douleur publique, je ne vous parlerai ici que comme ministre & organe de l'Eglise que vous visitez à ce jour, en protestant d'abord que je ne veux rien dire du tout pour mon intérêt personnel.

Commencée presque avec cette ville, elle étoit demeurée imparfaite un de-

610 à M. le Marquis du Chillan.

mi-siècle , lorsque j'en demandois la perfection au dernier de vos prédécesseurs qui la visita. J'en fus écouté au point qu'il daigna promettre de contribuer , pour le tiers , à la dépense nécessaire pour la parfaire , si l'on vouloit suivre jusqu'au bout le même plan.

Achevée sur un plan moins vaste , elle n'en forme pas moins un des plus beaux édifices religieux de la Colonie. Il ne lui manque plus qu'un ameublement & des ornements convenables. Loin de pouvoir se les procurer sur les fonds économisés , que lui faisoit volontairement , chaque année , la piété des fideles qui composent cette Paroisse ; la masse entière , appelée Droits Curiaux , vient d'en être convertie en Droits Municipaux , & réunie à une caisse qui ne se charge que de payer la pension réduite des Curés , sans rien fournir pour les honoraires des autres officiers destinés à assister le Prêtre desservant , à quoi la même masse suffisoit & au delà. La majesté cependant , disons mieux , la simple décence du culte divin dans ces contrées , n'étoit déjà rien moins que proportionnée à la richesse & à l'éclat du pays.

Notre Eglise , dans la nécessité présente , a recours en vous , Monsieur , par ma bouche , à la noblesse militaire qui vous anime par dessus l'esprit des finances , devenu dans ce siècle , en des temps de paix , peut-être plus funeste au bien public , que ne l'étoient les guerres intestines presque continuelles des siècles passés de la Chevalerie. Elle attend de vous ce fruit de la protection dont vous venez l'assurer , en même temps que la reconnoître pour la source des bénédictions célestes sur votre gouvernement.



DISCOURS

*A la Messe en actions de graces pour la paix
dans le Royaume , prononcé le 27 Septembre
1789.*

LA Religion nous rassemble aujourd'hui dans ce temple du Dieu de la paix, M. C. F., pour lui rendre de solennelles actions de graces de la paix la plus importante qu'il pût nous accorder. Dans une de ces augustes assemblées nationales que nos Rois convoquent quelquefois, pour traiter des affaires qui intéressent le plus toute la nation Française, où jusqu'ici les voies s'étoient plutôt pesées que comptées, & les deux ordres, distingués par la noblesse des sentiments & la sainteté des fonctions, avoient eu le plus de poids; malgré leurs protestations de renoncement à toute distinction d'intérêt, à tout privilege pécuniaire; malgré la nouvelle combinaison qui avoit accordé, cette fois, à l'ordre représentant le gros de la nation, un nombre de Députés capable de balancer le poids

des autres ; avant même de s'occuper des grands & pressants objets de leur convocation , qui demandoient la plus prompte & la plus grande concorde dans leurs délibérations , lorsqu'ils sembloient n'avoir plus qu'à se réunir & se confondre , s'il le falloit , pour opérer d'un concert unanime le bien public dont le zele les animoit tous ; la division s'étoit mise entre ces Ordres Constitutifs de l'état. Le poids , d'un côté , craignoit que le nombre ne l'emportât sur lui & ne le maîtrisât par une nouveauté dangereuse , s'il s'en rapprochoit trop en ne votant point par ordre : le nombre , de l'autre , craignoit encore que ce poids ne pût l'opprimer , l'écraser , presque l'anéantir comme par le passé , s'il ne s'identifioit en quelque sorte avec lui en votant par tête. Cette séparation les tenoit dans une funeste inaction ; & cependant tout le Royaume , se partageant , prenoit parti pour ou contre l'un des deux. L'esprit de parti , qui échauffe les têtes & outre tout , aggrit aussi les cœurs. On se reproche respectivement avec amertume , là de vouloir tyranniser au nom du Monarque trompé & de trahir la patrie , ou

d'en soutenir les tyrans & les traitres ;
ici d'ébranler , de renverser le trône
chancelant , en se mutinant , se révol-
tant contre ceux qui le soutiennent ,
ou qui sont dépolitaires d'une partie
de l'autorité de celui qui y est assis ,
chargés de le représenter ne pouvant
tout faire par lui même. Reproches pi-
quants pour des cœurs françois égale-
ment généreux & fideles , qui portent
malheureusement à des violences réci-
proques , du moins en occasionnent :
violences qui ne sont que trop propres
à faire effectuer , pour la défense per-
sonnelle prétendue légitime , des cri-
mes dont on se croit accusé calomnieu-
sement. Déjà les temples eux-mêmes
de la Capitale sont tout-à-coup chan-
gés en places d'armes par des citoyens
qui se préparent à se défendre contre
des troupes armées de concitoyens qui
vont l'assiéger. Le même feu se com-
munique à d'autres villes principales ,
& va bientôt tout embraser.

O nation , depuis tant de siècles céle-
bre dans l'univers , comme l'ancien
peuple de Dieu , par la douceur du
gouvernement de tes Rois , & par la
fidélité & l'attachement de leurs su-
jets , tu vas donc dans un moment
devenir

devenir l'opprobre & l'ignominie , la fable de cet univers , par les scènes d'horreur & d'atrocité que lui offrira le despotisme aux prises avec la rébellion dans ton sein ! Peut-être seras-tu très-prochainement la proie des nations voisines & rivales , qui de longtemps te jaloussent , qui profiteront de ta guerre intestine , & te démembrent un jour , après avoir applaudi malignement d'abord à l'état de foiblesse où tu réduis ta monarchie , à ta propre destruction que tu opères en te déchirant toi-même.

Non vous ne le permettrez pas , Ange tutélaire (*) de l'Eglise Chrétienne , qui solemnise votre fête en ce jour , & particulièrement le protecteur d'un Royaume qui forme la plus belle portion de cette Eglise. C'est vous sans doute qui sauvez la France du plus imminent péril où elle se soit trouvée. C'est vous qui réunissez parfaitement d'abord ses illustres représentants ; qui par eux ensuite , répandus dans la ville royale , y avez calmé l'orage désastreux

(*) St. Michel.

Tome IV.

qui la ménaçoit, fait mettre bas les armes de part & d'autre, & l'avez disposée à l'entrée triomphante de son Roi sans gardes, sans appareil que de confiance en son peuple immense, sans autre dessein que d'y donner & d'y recevoir des témoignages d'amour mutuel d'un bon Roi & d'un bon peuple, d'un pere & de ses enfants; tout prêt à demeurer au milieu d'eux, captif de son amour pour un peuple, pour une patrie dont il n'a d'autre ambition, que d'être le premier citoyen.

C'est cet heureux événement, à jamais mémorable dans nos annales, que nous célébrons, mes freres. Puisse le sang, qui va couler encore sur cet autel, de l'Agneau immaculé qui par son immolation a tout pacifié dans le Ciel & sur la terre, achever d'éteindre tout reste d'animosité entre nos compatriotes! Puisse-t-il ranimer en même temps, jusques dans nos colonies les plus éloignées de la mere-patrie, les plus vifs sentimens de la Religion! Ah! revenons de cœur à ses saintes loix trop oubliées. Désions-nous des lumieres brûlantes d'une irrégulière philosophie, qui iroient à incendier

P'état ; non pas seulement à l'éclairer. Craignons l'abus de la liberté, d'où peuvent naître de plus énormes désordres, chez un peuple naturellement léger, que des abus de l'autorité. Ne nous flattons pas trop de rappeler librement à notre volonté, d'égaliser jamais, moins encore de surpasser les années de gloire acquise à notre monarchie, durant notre soumission à un pouvoir absolu dans ses princes nos souverains. Hélas ! qu'il est au contraire à craindre que la licence, accrue sous un beau & spécieux nom, ne précipite la ruine de cet empire florissant, que l'excès du luxe & la chute des mœurs amènent & ont commencée suivant le cours ordinaire des choses, & l'expérience de tous les siècles, constatée dans les fastes de l'histoire & des révolutions de tous les peuples anciens. Plutôt, que les chefs du peuple parmi nous ne lui enseignent pas, en donnant le mauvais exemple du mépris de l'autorité divine, à méconnoître à plus forte raison toute autorité humaine. Que le peuple apprenne, dans l'obéissance aux lois divines, à respecter l'autorité humaine qu'elles sanctionnent.

628 *Discours à la Messe en Ec.*

nent. Que les liens de la société civile, rompus, dissous par l'affoiblissement de celui de la Religion, soient renoués & affermis par elle. Qu'elle produise ainsi tous les bons effets que son nom seul nous exprime, pour une paix éternelle.



A N N O N C E

D'une Assemblée Coloniale en Mars 1790.

IL y a , par ordre du Roi , adressé à MM. les Général & Intendant de cette Colonie , convocation d'une assemblée générale de la Colonie pour le 25 du mois prochain , qui doit être composée des députés nommés , dans chaque Sénéchaussée , par les Electeurs réunis , & élus eux-mêmes d'abord par l'assemblée de chaque Paroisse.

Je vous renvoie aux affiches Américaines de la Colonie du mois passé , approuvées par MM. les Administrateurs , pour le détail légal , que je ne puis vous faire ici , de la forme de convocation , du nombre de votants , du lieu , de la durée , de l'objet & des fonctions de cette assemblée Coloniale.

Mon ministere est de vous exhorter à y porter un esprit de vrais patriotes , un esprit de paix & de déférence à l'autorité bienveillante du Roi , qui ne veut l'employer que pour le

630 *Annouce d'une Assemblée &c.*
bonheur de la nation qui lui est sou-
mise ; non un esprit de contrariété à
cette autorité , & à ceux qui en sont
dépositaires : ce qui ne peut que re-
tarder , & même empêcher tout l'ef-
fer des bonnes intentions de Sa Ma-
jesté.



DISCOURS

*Au mariage de M. le Comte de Broglie,
Mestre de Camp du Régiment Royal-Ita-
lien, Chevalier de Malte non profes, avec
Mlle. d'Alcourt de Belzun.*

Monsieur & Mademoiselle,

Vous êtes ici aux pieds des Autels;
& la sainteté du lieu vous dit assez
quelle est celle de l'union que vous
venez y contracter, à la face de Dieu
& de son Eglise, qui en sont les té-
moins redoutables. Ils n'ont que des
bénédictions de douceur à vous don-
ner par mon ministère, si vous y pa-
roissez avec une piété sincère, si vous
n'êtes pas de ceux aujourd'hui si com-
muns, qui, par un assemblage monf-
trueux, mêlent l'impiété aux actes de
Religion les plus solennels, semblent
venir faire profession d'irréligion jus-
ques dans le temple, quand ils sont
obligés par force ou par bienséance de
s'y rendre, & qui n'en remportent
aussi guere que les effets de la colere
de Dieu, outragé dans son sanctuai-

re, & de l'affliction de l'Eglise scandalisée, profanée jufques dans les plus sacrées de fes augustes cérémonies. J'ai tout lieu de préfumer d'autres difpofitions de vous, à l'approche du Sacrement que vous êtes venus recevoir :

Vous, Monteur, dans l'ame de qui réside l'honneur, ennemi de l'hypocrifie comme de toute duplicité, en même temps que le fang des héros coule dans vos veines ; dont le nom, devenu cher à jamais à la France, lui a fourni deux freres qui, comme d'autres Machabées, la confoloient de fes difgraces par leur bravoure, dans la guerre défolante de la fin du dernier regne ; dont la maifon, quoiqu'étrangere, n'eft pas feulement naturalifée dans ce Royaume avec les honneurs mérités de la Duché-Pairie, mais s'y eft acquis une autre illuftration plus glorieufe & qui lui eft propre, celle d'avoir donné dans la moitié de ce fiecle trois Maréchaux de France : ce qu'à peine nos annales nous montrent avoir été fait par aucune maifon naturelle d'un Royaume d'ailleurs fi fécond en grands hommes, dans l'efpace de fix fiecles, depuis que cette premiere dignité militaire y eft inftituée ; vous originaire

de Piémont, natif d'heureuses provinces, où l'innocence des mœurs est encore connue, & l'attachement au culte du Dieu de ses peres n'a point été entamé; vous élève, quoique sans engagement, d'un ordre militaire Religieux, plus précieux à l'Eglise par les importants services qu'il lui rend, tout dévoué qu'il est par état à sa défense, qu'il n'est recommandable par la noblesse des membres qui le composent: quels préjugés des pieux sentiments qui vous animent à cette heure!

Et vous, Mademoiselle, née il est vrai dans cette superbe Colonie, dont l'opulence procure quelquefois les alliances les plus honorables, mais n'est que trop marquée du sceau de la malédiction prononcée dans l'Evangile contre les riches & les richesses, & démontre, hélas! la vérité de ces oracles: ceux qui veulent s'enrichir se jettent eux-mêmes dans les filets de l'ennemi de notre salut; que ceux qui possèdent avec attache les richesses de ce monde entreront plus difficilement dans le Royaume des Cieux, qu'un Chameau dans le trou d'une aiguille, sans une grâce très-spéciale d'en haut: cette Colonie où le luxe & la molles-

se, fruits funestes de l'industrie devenue trop opulente, ont amené à leur suite l'entier oubli, le mépris absolu de tous les devoirs de Religion, peut-être même ceux de l'austère probité & de la tendre humanité; vous avez, par la prudente vigilance de vos parents respectables, respiré un air moins irréligieux, reçu une éducation plus chrétienne dans la Métropole, & vous y retournerez - vous soutenir par de meilleurs exemples, avec votre époux à qui vous appartenez, selon l'Écriture, plus qu'à ceux de qui vous tenez le jour.

Votre cœur encore trop jeune pour être flétri par le vice, & qui a été formé aux sentiments de la vertu, s'ouvre sur-tout dans ce moment, sans doute, à la reconnoissance envers la Providence bienfaisante, qui vous a ménagé la plus illustre alliance où vous puissiez aspirer: vous comprenez que, plus vous êtes favorisée de l'Auteur de tout bien, plus vous devez être humble, loin de vous enorgueillir; plus vous devez être soumise à tous les points de sa Loi, que vous ne pourriez transgresser sans une plus criminelle ingratitude. Vous vous acquit-

terez envers lui , (n'est-ce pas votre dessein , dicté par votre reconnoissance ?) vous vous acquitterez en imitant la dévotion pure , la modestie pleine de gravité , l'aimable pudeur & l'économie domestique , réservant ses prodigalités au secours de l'indigence , qui ont orné ces saintes femmes des Patriarches du peuple de Dieu , dont la vertueuse simplicité est si éloignée des mœurs présentes , qu'il n'est presque plus permis d'en parler , de la proposer pour exemple ; quoique ce siècle corrompu n'eût proprement à en rougir que par ce qu'elle est en effet , & sera toujours sa confusion.

Souffrez , ainsi disposés l'un & l'autre , que je vous remette avec confiance devant les yeux les conditions de l'union que vous contractez ici sous les loix immuables du Christianisme , les charges du joug que vous vous imposez mutuellement. Notre Divin Législateur , en paroissant l'appesantir , l'a beaucoup adouci par les graces abondantes qu'il y a attachées , en l'élevant de contrat naturel à la dignité de Sacrement , pour ceux qui ont purifié leur conscience de tout ce qui mettroit obstacle à ces graces , avant de s'y

présenter, & qui les conservent ensuite soigneusement, par l'assiduité aux pratiques religieuses.

Le lien qui va vous unir est d'abord perpétuel & indissoluble, ne peut se rompre que par la mort de l'un des deux. En vain les usages, ou plutôt les abus du siècle tolèrent, voudroient autoriser plus ou moins dans les différents sexes, semblent presque préconiser des infidélités, qui sont également dans tous les deux des violations sacrilèges de leurs serments, de la foi réciproque qu'ils se sont jurée. En vain une fausse Philosophie, venant encore à l'appui de la ruine des mœurs dont elle est en grande partie déjà la cause, réclame l'ancienne liberté du divorce, que J. C. a abrogée, ainsi que la Polygamie. Il a rappelé le mariage à sa première institution, à l'intention du Créateur, qui au commencement du monde fit un homme & une femme. Il en a resserré les nœuds, pour en assurer les avantages : l'amour conjugal & celui de ses fruits ; & il a irrévocablement défendu que l'homme attentât de séparer, de diviser aucunement ce que Dieu a joint de manière à ne faire plus qu'un.

Vous devez vous aimer uniquement, vous aimer constamment ; vous devez encore vous aimer chastement , & ne souiller l'honnèteré du lit nuptial (ne seroit-ce point encore trop peu pour des ames aussi élevées que les vôtres ?) par aucun excès contraire à la fin du mariage , & inspiré par le dérèglement d'une nature aveugle , qui a pour se conduire en tout le flambeau de la raison , fortifié , parce qu'il est trop foible pour n'être pas sujet à égarter , par celui de la Religion plus infail-
 ble : la Religion qui corrige notre nature & l'élève au dessus d'elle-même , qui vous apprend à n'avoir point d'autres vues que la population du monde , en usant du mariage honorable en tout , dit St. Paul ; de vues au dessus de celles du vrai Dieu , qui l'établissant a eu pour but de multiplier sur la terre les adorateurs de son saint nom. Elle vous invite même à vous abstenir de votre droit , par un consentement mutuel , aux jours qu'elle destine plus particulièrement à la pénitence & à la priere.

Enfin portez vos vues plus haut , suivant l'avis de l'Apôtre des nations , qui vous dit encore que ce Sacrement est

grand en J. C. en ce qu'il représente l'union du fils de Dieu avec la nature humaine, de Jesus-Christ avec l'Eglise son Epouse. Il n'est descendu du Ciel l'épouser en terre, que pour la sanctifier, la gouverner avec autant de bonté que de sagesse, & engendrer avec elle de dignes enfants de Dieu, d'autres lui-mêmes, qui soient capables de partager avec lui l'héritage céleste qu'il leur a acquis au prix de son sang. L'Eglise de son côté sacrifie tout pour plaire à son chef & son époux, pour paroître sans tache & parfaitement belle à ses yeux; elle s'applique toute entiere à lui former sur ses maximes, sur ses leçons & ses actions, de dignes cohéritiers, avec lesquels elle puisse, après la consommation des siècles, se réunir à lui, pour se reposer éternellement dans le sein de Dieu son Pere. Voilà le plus excellent modele que vous puissiez & que vous deviez copier l'un & l'autre, chacun en ce qui vous regarde.

Perpétuez donc, sous le nom qui vous sera commun désormais, la race des héros de ce nom, qui se sont consacrés au service de la premiere monarchie chrétienne. Que ce soient des héros toujours

vraiment Chrétiens, qui sachent commander aux passions humaines dans eux; aussi-bien qu'aux hommes dans les armées; dont les noms soient écrits dans le livre de vie, & non pas seulement sur cette terre qui finira bientôt; qu'ils méritent d'être un jour avec vous les citoyens seuls véritablement fortunés du Ciel, en exprimant en eux les vertus héréditaires qu'ils auront vues reluire en vous. Non, ces vertus ne seront solides, qu'autant qu'elles seront chrétiennes. Elles n'auront point autrement, pour rémunérateur éternel, leur juste appréciateur qui ne fait acception de personne que par-là: ce souverain juge devant qui tous les hommes sont égaux, qui ne compte pour rien les titres de noblesse, toutes les vaines distinctions & les richesses terrestres, que pour réprover plus rigoureusement ceux qui s'en font des titres, comme il est ordinaire, pour être plus grands pécheurs; qui ne couronnera en un mot de sa propre gloire, que ceux qui auront cherché la sienne en toutes choses, avant la leur. Ce n'est qu'ainsi qu'après avoir été heureux ensemble, autant qu'on peut l'être ici-bas, où puissiez-vous voir pendant une longue vie votre

postérité jusqu'à la quatrième génération! Si la loi de la nature interrompt votre union, ce sera pour vous réunir plus longuement, & vous rassembler avec vos enfants, dans la jouissance d'un bonheur complet pour lequel, quand les seules lumières de la raison ne l'auroient pas découvert aux païens, quand la révélation ne nous le rendroit pas certain par la foi, nous sentons bien par nos desirs naturels que nous sommes faits, & que ne se trouvant dans aucune société passagère sur la terre, nous ne le trouverons qu'auprès du Dieu seul immortel, dont nous sommes les images. Ainsi soit-il.

Joignez-vous à moi pour invoquer le Saint-Esprit.



EXHORTATION

*Aux Enfants des écoles de Notre-Dame du
Cap-François, le jour de la Présentation.*

Memento Creatoris tui in diebus juventutis tuae.

*Souvenez-vous de votre Créateur dans les jours
de votre jeunesse. Ecclésiaste. 12. 1.*

C'EST l'avis que le Sage vous donne, jeunesse Chrétienne : souvenez-vous dans vos jeunes ans de votre Créateur ; & c'est l'exemple que vous donne aujourd'hui Marie , en se présentant au temple dès sa plus tendre enfance. Elle se souvient de son Créateur , c'est-à-dire du Dieu qui l'a faite tout ce qu'elle est , à qui par conséquent elle appartient toute entière ; & suivant l'avis du Sage , ou plutôt , conduite par le même Esprit Saint qui avoit inspiré au Sage cet avis , elle vient reconnoître solennellement sa dépendance de ce Créateur Souverain , en se rendant à lui , en dévouant publiquement tout ce qu'elle a reçu de lui à son service. C'est principalement dans cette action , où selon la tradition de l'Eglise , elle

consacrée à Dieu sa virginité par un
vœu irrévocable; qu'elle est devenue,
pour les personnes de son sexe, ce
que son divin fils J. C. devoit être
pour les hommes, le modele de la
pureté dont elle leve l'étendard, la
premiere, la maîtresse, la plus sainte
& la plus illustre des Vierges, comme
l'appellent plusieurs SS Peres. Imiter
un modele si parfait, Mes Chers En-
fans: souvenez-vous de votre Créateur
comme Marie. Vous êtes à lui comme
elle; & il vous a créés libres; afin
que, comme elle, vous le glorifiez en
vous donnant librement à lui. Elle s'y
donne dans sa présentation, prompte-
ment, entièrement, irrévocablement.
Donnez-vous y de même, sans délai,
sans partage & sans retour. C'est la ma-
tiere de trois courtes réflexions, aux-
quelles je vous prie de bien faire at-
tention.

Donnez-vous à Dieu promptement
& sans délai, comme Marie s'y donne
dans sa présentation. Il est vrai que
vos parents vous ont offerts à Dieu
peut-être d'abord après votre naissance,
quand vous fûtes faits les enfans adop-

tifs par le sacrement de votre régénération spirituelle; mais alors votre volonté n'eut point de part à votre offense; parce que votre raison n'étoit pas encore capable d'en connoître l'objet & les motifs. Dès que vous avez pu les appercevoir à sa lumière, vous avez dû ratifier volontairement ce qu'on avoit fait pour vous comme à votre insu. Marie le savoit, quand, dans ses premières années, ses pieux parents l'offrirent au Temple du vrai Dieu. Moins guidée par eux, que par une raison prématurée, qui l'éclairoit parfaitement sur un devoir si essentiel, sa volonté l'accomplit d'elle-même, avec une détermination proportionnée à la connoissance qu'elle avoit de la justice & de l'importance de ce devoir.

Dieu, dans l'ancienne loi qu'il avoit donnée à son peuple, ordonnoit qu'on lui sacrifiât les prémices des fruits & des animaux. Les premiers-nés des enfants des hommes étoient compris dans cette loi, qui permettoit seulement de les racheter par quelque chose qui en tint la place. C'étoit, dit Dieu lui-même, pour marquer que tout est à lui, qui a tiré tout du néant, & pour reconnoître le nouveau bienfait de sa tou-

te puissance, par laquelle il avoit tiré les Israélites de la servitude d'Egypte. Si dans la loi mosaïque il se revendoit avec tant d'exaétitude les prémices de toutes choses; combien dans la loi Evangélique plus parfaite, dont l'autre n'étoit que la figure, est-il plus jaloux que les Chrétiens lui offrent les prémices de leur vie: cette vie que non seulement ils tiennent toute de lui, mais que J.C. leur a encore rachetée par le sacrifice réel & sanglant de la sienne, pour les delivrer de l'esclavage éternel du démon sous lequel ils étoient nés? Les prémices, étant la premiere & la principale portion de chaque chose, sont aussi la plus agréable à Dieu. Elles lui appartiennent de préférence par le droit incontestable de son souverain domaine sur ses créatures, & par ceux que la gratitude ajoute à ce premier. Il les agrée préféralement au reste, parce que c'est le meilleur, ce qui marque mieux la primauté de ses droits; & ordinairement le plus pur. Quelle injustice! quelle injure feriez-vous à cet Etre suprême par qui, dans qui, pour qui vous subistez; si vous attendiez à lui consacrer votre vie qu'elle ait été profanée par des emplois vains

ou même criminels ! Quoi ? mettant le monde en parallèle avec Dieu , vous vous résoudriez à ne servir celui-ci qu'après celui-là ? Vous ne destineriez à votre Dieu que les vils restes d'un monde qui auroit eu la fleur de votre âge , & qui peut être vous rebutteroit comme lui étant désormais inutiles ? Vous ne voudriez apporter au premier qu'une ame flétrie par des passions défordonnées , qu'un corps usé par d'indignes plaisirs ; un esprit gâté , rempli de fausses maximes , un cœur corrompu , consumé de flammes impures ?

Ah ! si votre intérêt vous touche plus que la gloire de Dieu , ne craignez-vous pas que ce Dieu ne rejette une offrande si peu digne de lui être présentée , comme il a rejeté les sacrifices de Caïn , qui ne lui offroit que ce qu'il y avoit de plus maigre & de plus mal sain dans ses troupeaux ; celui de Saül , qui s'étoit réservé ce qu'il y avoit de plus gras dans les troupeaux des Amalécites ? Oui , comme une expérience journaliere nous l'apprend , & devroit bien vous le faire appréhender pour vous-mêmes ; ou Dieu dans sa colere abrégera des jours dont vous lui avez refusé la plus belle partie : il vous

refusera lui-même la continuation d'une vie dont vous ne lui aurez pas accordé les commencements, & il en tranchera la trame que vous ouïssiez, sans compter en voir le fil coupé si tôt: ou par une vengeance non moins funeste, il n'interrompra point le cours malheureusement paisible de vos péchés; il vous laissera mettre le comble tranquillement à la mesure de vos iniquités, jusqu'à ce que le temps soit arrivé de vous demander compte d'une vie d'autant plus criminelle, qu'elle aura été plus longue. Alors suivant sa menace, vous le chercherez & vous ne le trouverez plus, & vous mourrez dans votre péché; vous l'invoquerez & il ne vous écoutera plus, & il se rira de vous au lit de la mort. Vous mourrez tard dans sa disgrâce, pour n'avoir pas profité des graces dont il vous avoit prévenus de bonne heure; & les vices de votre jeunesse vieilliront avec vous, (ce sont les termes du Sage.) vous accompagneront jusques dans le tombeau. Votre ame charnelle devenant de plus incapable de s'élever aux choses célestes, votre cœur endurci, hors d'état de sentir les douces ardeurs du saint amour, & votre corps amolli,

incapable de soutenir les rigueurs salutaires de la pénitence chrétienne ; vous aurez remis de jour en jour votre conversion , dont les délais aboutiront à l'impénitence finale : au lieu que vous affermissant de jour en jour dans le chemin de la vertu , à mesure que vous avanceriez en âge , pliés au joug du Seigneur , qu'il est si avantageux de porter dès la jeunesse , & qui devient aussi toujours plus léger même avec le poids des années , parvenus à une heureuse vieillesse , ou plutôt pour vous préserver des dangers renaissans de ce monde ; le don de la persévérance finale ne manqueroit pas de combler les premières bénédictions dont Dieu auroit récompensé votre offrande , si vous vous étiez donnés à lui promptement comme Marie.

2^o.

Donnez-vous y encore entièrement & sans partage comme elle. Marie se donne à Dieu toute entière : elle en a de trop hautes idées , pour croire qu'il lui soit permis de rien retrancher du sacrifice qu'elle lui fait de sa personne. Elle sacrifie ses lumières à la sagesse infinie , ses affections à la bou-

ré, ses sens à la sainteté, sa liberté même à la toute-puissance de cet Être infiniment parfait. Des mains de ses vertueux parents selon la chair, fidèles Israélites, qui loin de mettre obstacle comme des Chrétiens infidèles à la vocation de leurs enfants, présentent eux-mêmes au Seigneur cette fille de bénédiction, elle passe dans les mains des Prêtres ses ministres, pour demeurer dans l'enceinte de Jérusalem sous leur direction, uniquement occupée à méditer & à pratiquer sa loi jour & nuit, ou pour le service de ses autels, comme autrefois le jeune Samuel. O vous, Anges qui veilliez à la garde de ce temple, le seul alors dans le monde qui fût élevé au nom du vrai Dieu, qui vous y plaisiez à offrir au pied du trône de sa Divine Majesté les adorations sincères de ses serviteurs, si peu nombreux jusques parmi son peuple choisi; avec quelle complaisance vous contempriez cette jeune vierge y répandant les bien-nes plus qu'aucun autre en esprit & en vérité, & vous vous empressiez d'y joindre les vôtres! Ne détournâtes-vous pas plus d'une fois vos regards attentifs de l'ancienne Arche d'alliance, reposant dans le lieu le plus saint, pour les

les fixer sur cette Arche du Nouveau Testament, où la divinité propice devoit s'unir personnellement avec la nature humaine ? Non, jamais dans ce grand nombre d'offrandes faites à Dieu dans son temple, expressions souvent équivoques & toujours imparfaites des sentimens du cœur, qu'il demande principalement, vous n'aviez vu une victime aussi précieuse & de si bonne odeur devant lui, ni que le feu de la charité brûlât, consumât toute entière comme celle-ci. La gloire du temple rebâti commença dès-lors à surpasser celle du premier, quoique plus matériellement ; jusqu'à ce qu'elle fût complète, suivant la Prophétie d'Aggée, quand le Divin Messie en personne y parut. Donnez-vous donc ainsi à Dieu, chère jeunesse : la justice & votre propre intérêt vous y engagent encore.

Eh ! quoi ? tout ce que produit un fond n'est-il pas au propriétaire de ce fond, & tous les fruits de l'arbre qu'il y a planté, cultivé de ses mains, pour lui comme le terrain & les plantations ? D'ailleurs, pour qui seroit donc ce que vous ne donneriez pas à Dieu de vous ? Qui mérite encore une fois d'entrer en comparaison avec Dieu pour entrer en

partage avec lui ? En vous donnant à lui , vous semblez le préférer à tout autre , comme vous le devez ; mais en ne vous y donnant pas entièrement , vous le ravalez , vous l'égalez à ce qui vous partage. Or , s'il n'est rien de préférable à Dieu , il n'est rien non plus qui lui soit comparable : & peut-être cette égalité le choque plus qu'une préférence marquée & décidée pour un autre. Du moins parmi nous , entre celui qui a tout droit & celui qui n'en a aucun , nous voyons que celui-là aimera toujours mieux une rupture absolue , qu'une conciliation qui paroîtroit de sa part une lâche cession des droits que l'autre lui dispute. Il n'en est point d'aussi incontestables , ni d'aussi inaliénables que ceux de Dieu. Ne vous flattez pas qu'il se prête au moindre accommodement qui y seroit préjudiciable. Il a puni au contraire d'une mort éclatante , dans Ananie & Saphire , la rapine qu'il avoit déclaré détester dans l'holocauste. Achan auparavant , par son larcin dans ce qui , étant dévoué à l'anathème , devoit être sacrifié sans exception , avoit attiré sur tout son peuple la malédiction qui enfin retomba toute sur sa tête. Dieu

Souvent répudie le sacrifice entier dont on lui dérobe une partie ; & il vous menace , dans l'Apocalypse , qu'il est prêt à vous vomir de sa bouche , & en même temps à vous rejeter pour toujours de son cœur , parce que vous n'êtes à lui qu'à moitié , vous êtes tièdes comme l'Evêque de Laodicée , ni froids ni chauds à son service : tiédeur qui lui est plus insupportable en quelque sorte qu'une froideur déclarée , si la ferveur ne vous applique à le servir sans ménagement & sans réserve.

3^o.

Donnez-vous enfin à Dieu constamment & sans retour , à l'exemple de Marie. C'est toujours votre avantage avec la justice qui vous y invitent. Dieu est immuable , & étant toujours le même par rapport à vous , pouvez-vous sans injustice changer par rapport à lui , quand une fois vous vous êtes mis tels que vous deviez être ? Après que vous vous êtes donnés à lui librement , mes enfants , il semble que vous lui appartenez par un nouveau titre , qui ajoute une nouvelle noirceur à l'injure que vous lui faites

en vous reprenant. Vos vicissitudes lui seroient d'autant plus deshonorantes, que par là vous témoigneriez avoir sujet d'en être mecontents, après l'avoir goûté & connu par expérience : lui qui est tout à ceux qui se donnent à lui ; lui dont la libéralité sans bornes, même en se mesurant sur la nôtre, nous rend toujours infiniment plus que nous ne lui avons donné. Il vous a aimés le premier, & il ne vous abandonnera que le dernier, lorsque vous l'y forcerez en l'abandonnant lui-même. Mais prenez garde que, voulant être tantôt à Dieu, tantôt au monde ou à vous-mêmes, à son ennemi qui qu'il soit, qui n'étant pas avec lui & pour lui est toujours contre lui, il ne vous surprenne dans un de ces moments où vous ne serez pas à lui, pour vous en séparer éternellement, & vous apprendre trop tard, hélas ! que ce qu'il n'a pas eu de vos années, c'étoit au démon, au plus cruel ennemi de vous-mêmes que vous le sacrifiez. *Ne des annos tuos crudeli.*

Il n'est point de temps où l'esclave ne se doive à son maître, à qui pourtant il appartient moins que nous à Dieu. Redevables que nous lui som-

mes, dit St. Hilaire, du progrès, de la conservation de notre vie comme de son origine, il n'en est pas un instant que nous ne soyions obligés de lui rendre, comme pour une nouvelle création. Ainsi nos infidélités réitérées seroient toujours accompagnées d'une nouvelle ingratitude; & plus Dieu vous auroit fait grace de fois, plus encore elles seroient graves. Elles lasseroient à la fin sa patience, outre qu'elles affoibliroient insensiblement votre courage; puisque ces variations excitant en vous des combats perpétuels qui ne vous laisseroient point de repos, votre conscience agitée, troublée, tyrannisée par des passions toujours vivantes, & qui auroient alternativement quelquefois le dessus & quelquefois le dessous, ne jouira jamais de cette paix ineffable dont Dieu remplit une ame où son regne est permanent & assuré. Il vous restera de plus des chûtes même dont vous serez relevés, & de vos blessures guéries, une langueur qui vous disposera prochainement à retomber toujours. Enfin vous courrez grand risque que, Dieu retirant de vous par degrés ses secours efficaces & privilèges dont il favorise ceux qui persèvent.

rent à son service, vous ne soyiez pas du nombre de ceux à qui la couronne de salut est promise ; mais de ceux dont J. C. a dit que celui qui met la main à l'ouvrage, & regarde ensuite derrière soi, n'est pas digne de lui, ni propre à son royaume ; ou de ceux dont parle l'Apôtre St. Paul, qu'il est impossible, tant il est difficile, que ceux-là qui, après avoir expérimenté le don de Dieu par les lumières & le goût qu'ils en ont reçus, l'ont perdu par leur inconstance, le recouvrent pleinement, & soient renouvelles par la pénitence : la pénitence qui, au jugement d'un Docteur de l'Eglise, répare moins d'innocences, pour entrer au Ciel, qu'il ne s'en conserve sans tache ici-bas, quoiqu'elles soient si rares.

Que Marie conserva soigneusement ce don ! A l'ombre du Sanctuaire, arrosée abondamment d'en haut, elle croissoit également en âge & en sagesse, moins devant les hommes que devant Dieu. O que de vertus receloient ces murs sacrés, où elle jeta les fondements de l'ordre virginal de cette consécration religieuse & irrévocable, suivie depuis par tant de per-

sonnes, qui après elle & sous ses auspices, telles que vos vertueuses maîtresses se renferment dans la maison de Dieu, pour y mener une vie Angélique, au dessus des forces humaines & de la foiblesse de leur sexe, pour ne s'y appliquer pendant cette vie, qu'à se rendre dignes, en allant de vertu en vertu, de voir un jour le Dieu des Dieux dans la véritable Sion! Marie fut si fidele à la Grace, elle en mit tellement à profit les accroissements continuels, que l'Ambassadeur Céleste s'en appella pleine, quand sortie, par soumission aux dispositions de la Providence & aux ordres de ses parents, de sa sainte retraite, elle mérita, autant qu'une mortelle le pouvoit, de devenir la mere de celui qui, saint par essence, ne devoit être conçu dans son chaste sein que par l'opération du Saint-Esprit, ni ne pouvoit naître que de la plus pure des Vierges.

Travaillez de même assidument à votre sanctification, mes chers enfants. C'est la vocation commune de tous les Chrétiens. Marchez, courez dans cette carrière à l'odeur des parfums de Marie. La couronne de justice vous attend auprès d'elle, si comme elle vous vous

donnez à Dieu avec promptitude, avec ferveur, avec constance. Hâtez-vous d'offrir à votre Dieu cette fleur qui lui est si agréable de votre innocence, avant que la contagion du siècle, si déjà vous n'en avez pas respiré le poison soufflé de tout côté, n'y ait donné d'atteinte mortelle & peut être irréparable. Offrez-lui de tout vous-mêmes des hosties spirituelles, telles que St. Pierre dit que doit être chaque Chrétien, figurées par tous ces sacrifices de l'ancienne loi, qui ont commencé par celui de Marie, & fini d'être abolis par celui de J. C. Si vous n'êtes point appelés à un état plus parfait, dont tous les exercices sont Saints de leur nature & par eux-mêmes; sachez que vous êtes dans l'obligation étroite, en tout état & en tout temps, de vous éloigner non seulement de tout ce qui est criminel, mais de tout ce qui peut conduire au crime, de mortifier en vous tout ce qui ne peut pas être sanctifié, & d'y sanctifier tout ce qui, indifférent de soi, peut être dirigé par l'intention à la sainteté, votre fin. Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, quelque chose que vous fassiez, suivant le précepte Apostolique, faites

tout pour la gloire de Dieu , & rien par sensualité ; n'usez de vos sens que par nécessité , & jamais pour le plaisir. Ne vous vêtez point par vanité , mais que la modestie soit votre ornement. Ayez toujours une garde à vos yeux & à vos oreilles. Abstenez-vous , & des spectacles qui nourrissent les passions , & des compagnies qui les réveillent. Corrigez sans cesse , & sans attendre que le mauvais pli fortifié par l'âge ne se redresse plus , cette volubilité & cette malignité de votre langue , cette aigreur ou ces inégalités de votre humeur , cette dissipation & cette légèreté de votre imagination , cette sensibilité ou ces ressentiments de votre cœur , cette recherche en tout de vos aises & de vos commodités. Sur-tout , ah ! sur-tout ne vous laissez point de réprimer ce penchant déréglé qui , étant le plus naturel & le plus violent , détourne le plus de Dieu , quand on s'y laisse aller ; jusqu'à ce qu'un mariage légitime le purifie : à quoi vous devez vous préparer avec la même pureté par proportion que Marie , n'y ayant en vue , si Dieu en ordonne ainsi de vous , que de mettre au monde d'autres Jésus.

658 *Exhortation aux Enfans de &c.*

Christis , de vrais Chrétiens , de vraies
Chrétiennes , ainsi qu'on s'étudie à vous
former ici dans la pension que vous
habitez ou les écoles que vous fréquen-
tez , qui après l'avoir glorifié sur la
terre puissent , pour continuer à ja-
mais , peupler avec vous le Ciel , où
nous conduisent le Pere , le Fils , &
le Saint-Esprit. † Ainsi soit-il.





P E T I T

CATÉCHISME

D E S N E G R E S.

IL faut d'abord leur apprendre à faire le signe de la Croix sur eux †, en disant :
Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit. Ainsi soit il.

Puis, quand les Adultes nouvellement débarqués d'Afrique, ainsi que les enfants, le savent, on leur apprend :

Mon Dieu, mon Créateur, le Pere, le Fils & le Saint-Esprit, un seul Dieu en trois Personnes, je vous adore, je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime de tout mon cœur & par dessus toutes choses pour vous-même, & j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous.

Ensuite :

Demande. Qu'est ce que Dieu ?

Réponse. C'est celui qui a tout fait ;
& qui est le maître de tout.

D. Combien y a-t-il de Dieux ?

R. Il y en a un.

D. Combien y a-t-il de Personnes en Dieu ?

R. Il y en a trois.

D. Qui sont-elles ?

R. Le Pere, le Fils & le Saint-Esprit.

D. Le Pere est-il Dieu ?

R. Oui.

D. Le Fils est-il Dieu ?

R. Oui.

D. Le St. Esprit est-il Dieu ?

R. Oui.

D. Sont-ce trois Dieux ?

R. Non ; ces trois Personnes ne font qu'un seul Dieu.

D. Laquelle est-ce des trois Personnes qui s'est faite Homme ?

R. C'est le Fils.

D. Pourquoi s'est-il fait Homme ?

R. Il s'est fait homme pour nous sauver, en mourant pour nous sur la Croix.

Ces trois Mysteres principaux de la Trinité, de l'Incarnation & de la Rédemption, dont la foi explicite est nécessaire à notre salut de nécessité de moyen, étant connus ; on passe peu à peu à la connoissance de ce qui est de nécessité de précepte :

A l'Oraison Dominicale, y pouvant

joindre la Salutation Angélique ; au
Symbole des Apôtres ; aux Comman-
dements de Dieu , ensuite de l'Eglise ;
à quoi l'on ajoute la Confession Géné-
rale , & un acte de Contrition de ses
péchés en ces termes ou semblables :

„ Mon Dieu ; j'ai un extrême regret
„ de vous avoir offensé ; parce que
„ vous êtes infiniment bon & infini-
„ ment aimable , & que le péché vous
„ déplaît , qu'il a fait mourir Jésus-
„ Christ votre Fils sur la Croix , &
„ qu'il me feroit brûler éternellement
„ dans l'enfer. Je vous en demande
„ très humblement pardon , par les
„ mérites de mon Sauveur J. C. , &
„ je vous promets , moyennant le se-
„ cours de votre sainte grace , de n'y
„ plus retomber. Plutôt souffrir ici ,
„ plutôt mourir mille fois. „

Quoiqu'il régallièrement les adultes
dussent savoir tout cela pour être bap-
tisés , dans le danger de mort , & pour
quelques-uns dont la conception trop
tardive n'a point permis , même pendant
des années , de leur en apprendre d'a-
vantage , on est obligé de se contenter
de ce qui est d'absolue nécessité
de moyen : c'est-à-dire , de n'exiger que
la foi d'un Dieu en trois Personnes ,

la confiance au Fils de Dieu fait Homme pour les racheter de l'esclavage du péché & des peines de l'enfer, & pour leur mériter une vie éternellement heureuse après celle-ci, en mourant pour eux sur une Croix; (ce qu'ils comprendront mieux en s'aidant de l'image du Crucifix qu'on leur montrera;) le regret de ce qu'ils ont commis contre la loi naturelle, gravée dans leur conscience, & la volonté d'observer tous les Commandements de Dieu & de son Eglise, autant qu'ils leur seront connus, à la tête desquels est le grand commandement qui les renferme tous, de l'aimer par dessus tout, & d'être prêt à tout souffrir plutôt que de l'offenser, ni le prochain, par aucune désobéissance ou injure, du moins grievée. On doit admettre au Baptême avec ces dispositions les mourants, & aussi les autres qui n'ont pas d'habitudes essentiellement mauvaises, d'impureté, de vol, d'ivrognerie.

Il est à remarquer qu'encore que tout ce qui est ci-dessus se dise à la prière commune qui doit se faire les Dimanches & Fêtes à l'Eglise Paroissiale au Catéchisme des Curés ou Vicaires, & tous les jours soir & matin sur les ha-

bitations par ordre des maîtres, les Negres nouveaux l'apprendront souvent plus difficilement que les enfants Créoles; natifs de la Colonie, si leurs futurs Parrains & Marraines ne le leur répètent chaque jour en particulier, article par article, n'avançant de l'un à l'autre qu'à mesure que leurs filleuls & filleules sauront assez le précédent pour y ajouter le suivant, & tâchant de les leur faire bien entendre chacun dans la même progression. Au défaut de gens instruits pour servir de Parrains & Marraines, les maîtres & maîtresses resteroient chargés de cette obligation envers leurs Esclaves. On tient par expérience que les Negres par cette méthode sauront, dans une année, ce qu'ils ne sauroient pas autrement dans plusieurs; sur-tout où un Commandeur, faisant la priere & le cathéchisme à un atelier quelquefois nombreux à la fois, ne distinguent point de ceux qui lui répondent ceux qui ne lui répondent rien, ou qui ne le font que par des mots tronqués, ou des finales vuides de sens.

Quand ils sont en état de recevoir le Baptême, il est à propos de leur donner à chacun un chapelet, & de leur

enseigner la manière de le réciter, pour s'entretenir en esprit de prière durant la Messe & les autres offices Divins, à l'Eglise, ou chez leurs maîtres, quand on ne leur permet pas de venir à l'Eglise les Dimanches & les Fêtes, pour la garde ou pour l'alignement des habitations. Les Dimanches par un autre moyen, ils feront ces courtes prières avec leur chapelain :

„ Mon Dieu, je vous remercie de
 „ tous les biens que vous m'avez faits,
 „ de m'avoir créé, conservé, racheté,
 „ fait Chrétien & préservé de tout
 „ malheur, sur-tout du malheur éter-
 „ nel, pendant cette semaine.

„ Mon Dieu je vous offre le sa-
 „ crifice de la mort de J. C. votre
 „ fils notre Sauveur sur la Croix, re-
 „ nouvelle dans le saint sacrifice de
 „ la Messe, par-tout où il vous est
 „ offert aujourd'hui, pour tous les fi-
 „ deles vivants & défunts: je vous
 „ l'offre, ô mon Dieu, pour recon-
 „ naître votre majesté suprême, vous
 „ remercier de tous vos bienfaits,
 „ pour expier mes péchés & obtenir
 „ vos graces.

„ Mon Dieu, je vous offre en mê-
 „ me temps mon corps pour vous

„ servir, mon cœur pour vous ai-
„ mer, mon esprit pour penser à
„ vous, & mon travail de la se-
„ maine prochaine pour gagner vo-
„ tre paradis.

„ Très-Sainte Vierge, mon saint
„ Ange Gardien, mon saint Patron,
„ ma sainte Patronne, tous les Saints
„ & les Saintes du Paradis, priez
„ pour nous; afin que Dieu nous
„ donne ses graces en ce monde,
„ & la gloire éternelle en l'autre.

„ Que les ames de tous les fide-
„ les trépassés reposent en paix par
„ la miséricorde de Dieu. Ainsi
„ soit-il.

Ils n'oublieront point de prier Dieu
pour leurs maîtres vivants non plus;
afin qu'ils en soient gouvernés chré-
tiennement.

Une fois baptisés, & par l'applica-
tion des mérites de J. C. dans ce Sa-
crement, d'esclaves du démon deve-
nus enfants adoptifs de Dieu & de
son Eglise, cohéritiers avec son Fils
du Royaume des Cieux, & partici-
pants de tous les biens spirituels de
la société chrétienne, ils pourront
apprendre un catéchisme plus renfor-
cé, selon qu'ils en seront capables.

tel au moins que celui des petits enfants qui se trouve dans le Cathéchisme de Paris & d'autres Diocèses. On ne leur laissera point ignorer l'objet des Fêtes que l'Eglise célèbre solennellement. On leur donnera l'explication, point trop longue, des douze articles du Symbole, des sept demandes de l'Oraison Dominicale, des dix Commandements de Dieu & des six de l'Eglise; de la nature & des effets qu'on retire des autres Sacraments auxquels ils ont droit, lorsqu'on y apporte les préparations requises, de la Confirmation, de la Pénitence principalement & de l'Eucharistie, du Mariage & de l'Extrême-Onction, dans le cas où ils seront de les recevoir.

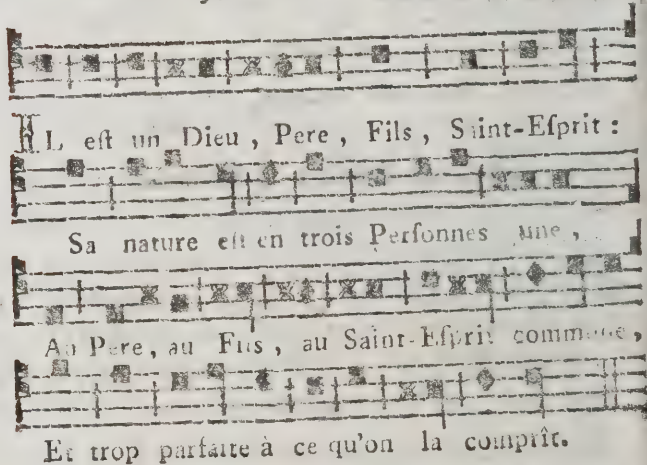
Enfin il est très-convenable de sanctifier leur goût naturel pour le chant, par des Cantiques qui les récréent saintement les jours du Seigneur, & les délassent utilement dans leur travail les jours ouvriers, sur les matières qui leur sont plus nécessaires & qui sont le plus à leur portée: sur le Symbole, sur les Commandements, sur les actes principaux de Religion; de Foi, d'Espérance, de Charité, de

Contrition, sur les myſteres de Noël
& autres. On choifira ce qu'il y a
en même temps de plus abrégé &
de plus clair dans les bons-recueils
de Cantiques que nous avons, spé-
cialement à l'ufage de la Paroiſſe St.
Sulpice à Paris.

Fin de l'Année Pastorale.

CANTIQUES

A L'USAGE DES NEGRES.

Symbole de la Foi.

Être Suprême, & de qui l'existence
 Est nécessaire ; on voit tout l'attester :
 Être infini ; je crois, sans en douter,
 Ce que lui-même a dit de son essence.

Je crois en Dieu le Pere Tout-Puissant,
 Le Créateur du Ciel & de la terre,
 Je crois au Fils, en tout égal au Pere,
 Qui fut nommé Jesus-Christ en naissant.

En tant que Dieu, sa naissance éternelle
 L'engendre au Ciel notre commun Seigneur :

Il l'est encore comme le Rédempteur
Du genre humain, selon la temporelle.



Homme il s'est fait, conçu du Saint-Esprit,
Sur terre est né de la Vierge Marie;
Et sous Pilate a terminé sa vie
Par la mort que sur la Croix il souffrit.



Enseveli, son ame séparée
Reprit son corps, passant par les bas lieux,
Où morts avant attendoient les pieux
Qu'il leur ouvrit par son sang l'Empirée.



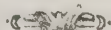
Resuscité, comme il l'avoit prédit,
Trois jours après, par sa propre puissance,
Qu'il est au Ciel monté dans leur présence;
Jusqu'à la mort ses Disciples l'ont dit.



Là-haut à droite assis de Dieu son Pere,
Il en viendra j ger, réglant leurs sorts,
Tous les mortels, les vivants & les morts,
Dès les premiers qui peuplerent la terre.



Je crois de même à l'Esprit procédant
De la première & seconde Personne.
Je crois l'Eglise, aux Chrétiens mere bonne,
Et Catholique en tout lieu s'étendant.



L'Esprit Divin par ses Pasteurs la guide,
La sanctifie en sept sacrés liens:
Elle a chez soi communauté de biens,
Du crime absout l'enfant le plus peinde.



670 *Cantiques à l'usage des Negres.*

Au dernier jour , dans notre propre chair
Nous revivrons pour l'éternelle vie ;
Toujours heureuse aux justes ; mais l'impie
Ne vivra que pour brûler en enfer.



Ainsi je crois : fais , ô Dieu , que je puisse
Vivre & mourir dans cette sainte foi ;
La charité l'animant dedans moi ,
Et que tes loix en tout temps s'accomplisse.



LES SACREMENTS DE L'EGLISE.

Sur le même air :

Sept Sacrements sont autant de liens,
Institué par Jésus-Christ lui-même,
Pour consacrer à notre Dieu suprême,
Unir entr'eux les fideles Chrétiens.



Par le premier la tache originelle
S'efface en nous, transmise à leurs enfants
Par le péché de nos premiers parents :
Dela vient que le Baptême on l'appelle.



Le second est la Confirmation,
Affermissant la grace baptismale,
Nous conférant la vertu prinicipale
Du Saint-Esprit par son infusion.



L'Eucharistie en rang les tous surpasse ;
Qui nous nourrit de la Divinité,
Du corps, du sang, de l'ame en vérité
De l'Homme-Dieu, de l'auteur de la grace ;

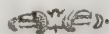


Au pénitent l'humble Confession
Remet absous les peines plus funestes ;
Au moribond de ses péchés les restes
Sont effacés par l'Extrême-Onction.



Aux Prêtres l'Ordre accorde la puissance
De célébrer, d'absoudre & de prêcher :

672 *Les Sacrements de l'Eglise.*
L'Evêque seul peut les en empêcher,
Qui du Saint-Pere est sous l'obéissance.

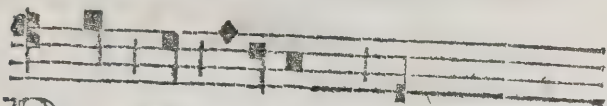


Le Mariage unit jusqu'à la mort
L'homme & la femme; & d'une grace pure
Dont ce joug, ce nœud de la nature
Par-là devient & plus doux & plus fort.

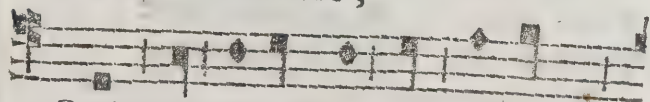


LES COMMANDEMENTS

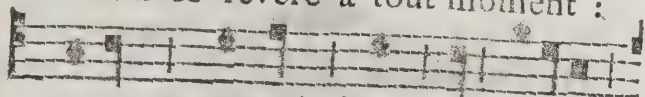
DE DIEU ET DE L'ÉGLISE.



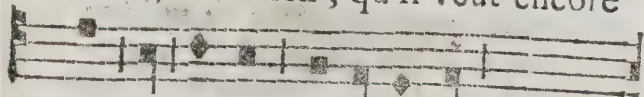
Dieu seul adore,



Crains & révere à tout moment :



Sache, Chrétien, qu'il veut encore



Que tu l'aimes parfaitement.




Dieu seul adore.




En vain ne jure
Par l'auguste nom du Seigneur,
Ni par aucune créature ;
Dieu même en seroit le vengeur.
En vain ne jure.


Dans la priere
Les Dimanches tu dois passer
En repos la journée entiere.
A ton salut tu dois penser
Dans la priere.



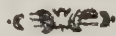
En récompense
D'avoir été pour tes parents
Plein d'amour & de révérence,
Dieu te fera vivre long-temps,
En récompense.



De l'homicide
Jamais tu ne te souilleras:
De haine que ton cœur se vuide;
Car l'aigreur est le premier pas
De l'homicide.

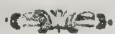


Ce vice infame,
Qui corrompt notre pureté,
Ravit l'innocence à notre ame;
Fuis de corps & de volonté
Ce vice infame.



- Le bien d'un autre
Ne sauroit nous appartenir.
Jamais pour augmenter le nôtre

Il ne faut prendre ou retenir
Le bien d'un autre.



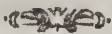
Faux témoignage
Ne se dit point impunément.
Tout mensonge à Dieu fait out rage;
Mais sur-tout crains en jugement
Faux témoignage.



Loin de ton ame
Bannis les infames plaisirs;
Ne conçois point d'injustes flammes,
Et chasse les mauvais desirs
Loin de ton ame.



Quelle injustice
De desirer le bien d'autrui!
Conçois de l'horreur pour ce vice,
Qui n'est point si rare aujourd'hui:
Quelle injustice!



Entends la Messe
La Fête & les jours du Seigneur.
Qu'à servir Dieu ton cœur s'empresse:
Sur-tout avec grande ferveur
Entends la Messe.



676 *Commandements de Dieu, & de l'Eglise.*

Aux pieds du Prêtre,
Du moins chaque année une fois,
Tous tes péchés viens reconnoître,
Et te décharge de ce poids
Aux pieds du Prêtre.



Jesus t'invite
A ce Sacrement tout divin,
Où lui-même nous rend visite;
Au moins à Pâque à son festin
Jesus t'invite.



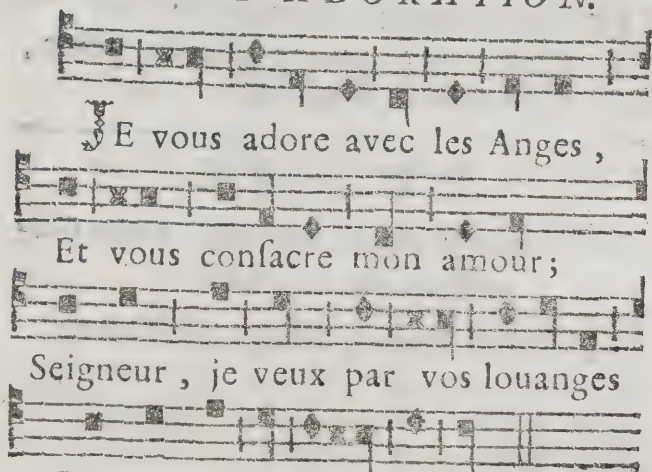
Tout le Carême
Tu dois jeûner exactement:
Vigiles, quatre-temps de même;
Et tout aussi fidèlement
Que le Carême.



Par pénitence
Vendredi chair ne Mangeras;
Dans une pareille abstinence
Le samedi tu passeras
Par pénitence.



ACTE D'ADORATION.



Je vous adore avec les Anges ,

Et vous consacrez mon amour ;

Seigneur , je veux par vos louanges

Commencer & finir le jour.

de Foi.

Je crois tout ce que croit l'Eglise:
 Oui , je le crois , & le crois mieux ,
 Quoique l'orgueil y contredise ,
 Que ce que je vois de mes yeux.

d'Espérance.

Grand Dieu , je l'ai , cette espérance ,
 Que vous-même , & vous seul , un jour
 Ferez au Ciel ma récompense ,
 Comme vous faites mon amour.

de Charité.

Je vous aime , beauté suprême ;
 Je vous aime , Etre souverain ;
 Et désormais , comme moi-même ;
 Pour vous j'aimerai mon prochain.

Voyez, ô bonté souveraine,
La douleur dont je suis touché.
C'est plus votre amour que la peine,
Qui me fait haïr le péché.

P R I E R E

A la Sainte Vierge, aux SS. Anges Gardiens & aux SS. Patrons.

Mère de Dieu, Vierge puissante,
Après Dieu mon plus grand recours,
Faites qu'en tout temps je ressente
Votre favorable secours.

O vous par qui la Providence
Me dispense tous ses trésors,
Ange saint, soyez ma défense,
Et gardez mon ame & mon corps.

Et vous qui réglez dans la gloire,
Grand Saint,] dont je porte le nom,
Sainte,
Obtenez de Dieu la victoire
Sur moi-même & sur le démon.

Demande à Dieu.

Donne le bonheur de la vie
A nos maîtres, Dieu de bonté:
Donne à nous tous à sa sortie
Le bonheur de l'Eternité.

Fin du Quatrième & dernier Volume.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

T O M E Q U A T R I E M E.

<i>S</i> ermon pour le jour de la Pentecôte, Discours sur l'établissement de la Religion Chrétienne.	Page 1
Second Point, au jour de la Trinité.	28
Exorde du même discours à la Fête de St. Etienne premier Martyr.	59
Péroraison pour le même jour.	67
Sermon sur la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie, pour la Fête du T. S. Sacrement.	77
Panegyrique de la Croix.	116
Sermon sur l'Assomption de Notre-Dame.	160
Panegyrique de St. Joseph.	189
De St. Jean-Baptiste.	216
De St. Pierre.	257
De Ste. Marthe & de Ste. Marie Magdeleine.	323
De St. Nicolas Evêque de Myre.	361

<i>De St. Martin Evêque de Tours.</i>	408
<i>De St. Louis, Roi de France.</i>	441
<i>Second Point pour l'année suivante.</i>	485
<i>Discours funebre au service de Louis XV.</i>	524
<i>Mandement au sujet du sacre de Louis XVI.</i>	563
<i>Mandement pour des prieres publiques dans un temps de Calamité.</i>	576
<i>Ouverture du Jubilé de l'Année Sainte</i>	1775.
	579.
<i>Discours à la Bénédiction d'une nouvelle Pa- roisse.</i>	593
<i>Compliment à Mr. le Comte d'Ennery, Gou- verneur Général de Saint-Domingue.</i>	602
<i>Lettre au même pour la nouvelle année.</i>	606
<i>Compliment à Mr. de Belle-Combe.</i>	608
<i>Lettre à M^{rs}. de V. Commandant-Général & de M. Intendant.</i>	613
<i>Compliment à Mr. le Marquis du Chilleau.</i>	619
<i>Discours pour la paix dans le Royaume.</i>	622
<i>Annonce d'une Assemblée Coloniale.</i>	629
<i>Discours au mariage de Mr. le Comte de Bro- glie & de M^{lle}. de Belzun.</i>	631
<i>Exhortation aux enfants des Ecoles de Notre- Dame du Cap-François, le jour de la Présentation.</i>	641
<i>Petit Catéchisme pour les Negres.</i>	659
<i>Cantiques à leur usage.</i>	668
Fin de la Table du Quatrième & dernier Volume.	

